This is a digital copy of a book that was preserved for generations on library shelves before it was carefully scanned by Google as part of a project to make the world's books discoverable online.

It has survived long enough for the copyright to expire and the book to enter the public domain. A public domain book is one that was never subject to copyright or whose legal copyright term has expired. Whether a book is in the public domain may vary country to country. Public domain books are our gateways to the past, representing a wealth of history, culture and knowledge that's often difficult to discover.

Marks, notations and other marginalia present in the original volume will appear in this file - a reminder of this book's long journey from the publisher to a library and finally to you.

Usage guidelines

Google is proud to partner with libraries to digitize public domain materials and make them widely accessible. Public domain books belong to the public and we are merely their custodians. Nevertheless, this work is expensive, so in order to keep providing this resource, we have taken steps to prevent abuse by commercial parties, including placing technical restrictions on automated querying.

We also ask that you:

+ *Make non-commercial use of the files* We designed Google Book Search for use by individuals, and we request that you use these files for personal, non-commercial purposes.
+ *Refrain from automated querying* Do not send automated queries of any sort to Google's system: If you are conducting research on machine translation, optical character recognition or other areas where access to a large amount of text is helpful, please contact us. We encourage the use of public domain materials for these purposes and may be able to help.
+ *Maintain attribution* The Google "watermark" you see on each file is essential for informing people about this project and helping them find additional materials through Google Book Search. Please do not remove it.
+ *Keep it legal* Whatever your use, remember that you are responsible for ensuring that what you are doing is legal. Do not assume that just because we believe a book is in the public domain for users in the United States, that the work is also in the public domain for users in other countries. Whether a book is still in copyright varies from country to country, and we can't offer guidance on whether any specific use of any specific book is allowed. Please do not assume that a book's appearance in Google Book Search means it can be used in any manner anywhere in the world. Copyright infringement liability can be quite severe.

About Google Book Search

Google's mission is to organize the world's information and to make it universally accessible and useful. Google Book Search helps readers discover the world's books while helping authors and publishers reach new audiences. You can search through the full text of this book on the web at `http://books.google.com/`

A propos de ce livre

Ceci est une copie numérique d'un ouvrage conservé depuis des générations dans les rayonnages d'une bibliothèque avant d'être numérisé avec précaution par Google dans le cadre d'un projet visant à permettre aux internautes de découvrir l'ensemble du patrimoine littéraire mondial en ligne.

Ce livre étant relativement ancien, il n'est plus protégé par la loi sur les droits d'auteur et appartient à présent au domaine public. L'expression "appartenir au domaine public" signifie que le livre en question n'a jamais été soumis aux droits d'auteur ou que ses droits légaux sont arrivés à expiration. Les conditions requises pour qu'un livre tombe dans le domaine public peuvent varier d'un pays à l'autre. Les livres libres de droit sont autant de liens avec le passé. Ils sont les témoins de la richesse de notre histoire, de notre patrimoine culturel et de la connaissance humaine et sont trop souvent difficilement accessibles au public.

Les notes de bas de page et autres annotations en marge du texte présentes dans le volume original sont reprises dans ce fichier, comme un souvenir du long chemin parcouru par l'ouvrage depuis la maison d'édition en passant par la bibliothèque pour finalement se retrouver entre vos mains.

Consignes d'utilisation

Google est fier de travailler en partenariat avec des bibliothèques à la numérisation des ouvrages appartenant au domaine public et de les rendre ainsi accessibles à tous. Ces livres sont en effet la propriété de tous et de toutes et nous sommes tout simplement les gardiens de ce patrimoine. Il s'agit toutefois d'un projet coûteux. Par conséquent et en vue de poursuivre la diffusion de ces ressources inépuisables, nous avons pris les dispositions nécessaires afin de prévenir les éventuels abus auxquels pourraient se livrer des sites marchands tiers, notamment en instaurant des contraintes techniques relatives aux requêtes automatisées.

Nous vous demandons également de:

+ *Ne pas utiliser les fichiers à des fins commerciales* Nous avons conçu le programme Google Recherche de Livres à l'usage des particuliers. Nous vous demandons donc d'utiliser uniquement ces fichiers à des fins personnelles. Ils ne sauraient en effet être employés dans un quelconque but commercial.

+ *Ne pas procéder à des requêtes automatisées* N'envoyez aucune requête automatisée quelle qu'elle soit au système Google. Si vous effectuez des recherches concernant les logiciels de traduction, la reconnaissance optique de caractères ou tout autre domaine nécessitant de disposer d'importantes quantités de texte, n'hésitez pas à nous contacter. Nous encourageons pour la réalisation de ce type de travaux l'utilisation des ouvrages et documents appartenant au domaine public et serions heureux de vous être utile.

+ *Ne pas supprimer l'attribution* Le filigrane Google contenu dans chaque fichier est indispensable pour informer les internautes de notre projet et leur permettre d'accéder à davantage de documents par l'intermédiaire du Programme Google Recherche de Livres. Ne le supprimez en aucun cas.

+ *Rester dans la légalité* Quelle que soit l'utilisation que vous comptez faire des fichiers, n'oubliez pas qu'il est de votre responsabilité de veiller à respecter la loi. Si un ouvrage appartient au domaine public américain, n'en déduisez pas pour autant qu'il en va de même dans les autres pays. La durée légale des droits d'auteur d'un livre varie d'un pays à l'autre. Nous ne sommes donc pas en mesure de répertorier les ouvrages dont l'utilisation est autorisée et ceux dont elle ne l'est pas. Ne croyez pas que le simple fait d'afficher un livre sur Google Recherche de Livres signifie que celui-ci peut être utilisé de quelque façon que ce soit dans le monde entier. La condamnation à laquelle vous vous exposeriez en cas de violation des droits d'auteur peut être sévère.

À propos du service Google Recherche de Livres

En favorisant la recherche et l'accès à un nombre croissant de livres disponibles dans de nombreuses langues, dont le français, Google souhaite contribuer à promouvoir la diversité culturelle grâce à Google Recherche de Livres. En effet, le Programme Google Recherche de Livres permet aux internautes de découvrir le patrimoine littéraire mondial, tout en aidant les auteurs et les éditeurs à élargir leur public. Vous pouvez effectuer des recherches en ligne dans le texte intégral de cet ouvrage à l'adresse `http://books.google.com`

Архив
КВГ

Aulas in KBG
+
~~620.27~~
(Arago)
KBG

~~364.6.38~~

PROMENADE
AUTOUR DU MONDE.

TOME PREMIER.

Se trouve aussi :

CHEZ ÉDOUARD GARNOT, LIBRAIRE,
rue Pavée-Saint-André-des-Arcs, n.° 7;

ET CHEZ PONTHIEU, LIBRAIRE,
au Palais-Royal, Galerie de Bois.

Voyages divers
(IC)

PROMENADE AUTOUR DU MONDE,

PENDANT LES ANNÉES 1817, 1818, 1819 ET 1820,
SUR LES CORVETTES DU ROI L'URANIE ET LA PHYSICIENNE,
COMMANDÉES PAR M. FREYCINET,

PAR J.s ARAGO,
DESSINATEUR DE L'EXPÉDITION.

TOME PREMIER.

PARIS,
LEBLANC, IMPRIMEUR-LIBRAIRE,
RUE FURSTEMBERG, N.o 8, ABBAYE SAINT-GERMAIN.

1822.

PRÉFACE.

L'AUTEUR ET SON LIBRAIRE.

LE LIBRAIRE.

A-propos, Monsieur, et la Préface?

L'AUTEUR.

La Préface! Il n'y en a pas.

LE LIBRAIRE.

Comment! Il n'y a pas de Préface?

L'AUTEUR.

Non, certainement.

LE LIBRAIRE.

Vous voulez rire, Monsieur?

NEW YORK PUBLIC LIBRARY

L'AUTEUR.

Je ne ris point.

LE LIBRAIRE.

Un Ouvrage de cette importance, et point de Préface! Y pensez-vous?

L'AUTEUR.

J'y ai pensé.

LE LIBRAIRE.

C'est impossible.

L'AUTEUR.

Pourquoi donc?

LE LIBRAIRE.

On ne le lirait point.

L'AUTEUR.

Vous croyez?

LE LIBRAIRE.

Et pour mon compte, je ne l'imprimerais pas.

L'AUTEUR.

Bah ! est-ce qu'on lit les livres pour les préfaces ?

LE LIBRAIRE.

Non; mais les préfaces pour les livres. C'est un avant-propos qui met au courant, qui indique la route. On doit être guidé dans une promenade comme la vôtre.

L'AUTEUR.

Soyez tranquille, je n'égarerai personne.

LE LIBRAIRE.

N'importe; on veut savoir où l'on va.

L'AUTEUR.

Je ne le savais pas toujours, moi; et cependant je suis arrivé.

LE LIBRAIRE.

Oui, après un naufrage.

L'AUTEUR.

Ce n'est pas ma faute.

LE LIBRAIRE.

A qui donc?

L'AUTEUR.

A la roche fatale qui nous a arrêtés.

LE LIBRAIRE.

On ne l'a pas vue?

L'AUTEUR.

On l'a sentie.

LE LIBRAIRE.

Pourquoi ne le dites-vous pas dans une Préface?

L'AUTEUR.

Parce que je n'en ferai pas.

LE LIBRAIRE.

Oui, comme ces jeunes personnes qui disent : *Maman, je ne veux pas me marier.*

L'AUTEUR.

Vous tenez mon manuscrit, Monsieur.

LE LIBRAIRE.

Sans Préface; et je ne l'imprimerais pas quand ce serait du *d'Arlincourt.*

L'AUTEUR.

Oui, *comme ces jeunes personnes* dont vous venez de me parler.

LE LIBRAIRE.

Oh! j'avoue que l'argent a pour nous une certaine valeur; et pour cette seule raison, vous me donnerez ce que je vous demande.

L'AUTEUR.

C'est inutile; je ne saurais que dire.

LE LIBRAIRE.

Est-il nécessaire de dire quelque chose? On parle.

L'AUTEUR.

De quoi?

LE LIBRAIRE.

Écoutez : vous n'avez presque pas mis

un mot de marine dans votre Voyage; placez-en dans la Préface.

L'AUTEUR.

Vous êtes aussi peu mon ami que celui du Lecteur. Vous le découragez dès le premier pas, et vous voulez rendre la suite de ma narration responsable d'une nomenclature fastidieuse?

LE LIBRAIRE.

Eh bien! parlez de ceux qui vous ont précédé dans la carrière : de Cook, de Lapérouse.

L'AUTEUR.

Je rouvrirais des plaies qui saignent encore.

LE LIBRAIRE.

De M. de Humboldt?

L'AUTEUR.

Un mot suffit.

LE LIBRAIRE.

Lequel ?

L'AUTEUR.

Son nom, et un point d'admiration !

LE LIBRAIRE.

Dites-moi ; et les observations scientifiques dont le Commandant et les autres Officiers étaient chargés?

L'AUTEUR.

Il est difficile d'y mettre plus d'attention et de zèle ; mais à quoi bon le dire, puisque tout le monde le sait ?

LE LIBRAIRE.

Alors, parlez de votre Promenade.

L'AUTEUR.

Je m'en garderai bien.

LE LIBRAIRE.

Vous indiquerez au Lecteur les endroits

les plus saillans ; vous le prierez de glisser sur les plus faibles ; et s'il est complaisant...

L'AUTEUR.

Eh bien !

LE LIBRAIRE.

Eh bien ! votre réputation sera établie.

L'AUTEUR.

Et si mon Ouvrage n'est pas bon ?

LE LIBRAIRE.

Alors... il se pourrait.....

L'AUTEUR.

J'entends ; il vaut mieux se taire : c'est à mon Livre à parler pour moi.

LE LIBRAIRE.

Enfin, quand ce ne serait que pour grossir le volume, il me faut une Préface. Mais à-propos : songez, Monsieur, que

vous devez rectifier certaines expressions peu flatteuses. pour un pays que vous avez revu après trois ans d'absence, et que vous avez alors dépeint sous un aspect tout différent.

L'AUTEUR.

On le verra bien.

LE LIBRAIRE.

Peut-être trop tard, et le Livre sera au feu.

L'AUTEUR.

On sera injuste. J'ai peint le Brésil en 1817; en 1820, il m'a offert des tableaux tout-à-fait différens : je l'ai dit, je l'ai dit avec plaisir; et je n'ai pas plus exagéré les éloges que je n'avais appuyé sur les critiques.

LE LIBRAIRE.

Pourquoi ne feriez-vous pas cet aveu?

entre tous les voyageurs. Mon *illustre* collaborateur, mon *inimitable* ami, mon *studieux* naturaliste, mon *éloquent*, mon *courageux*, travaux *importans*, opérations *étonnantes*, recherches *périlleuses* : on ne trouve partout que de ces épithètes. C'est comme les éloges académiques.

L'AUTEUR.

Détrompez-vous, Monsieur. Voyez l'éloquent Peron (et ici l'épithète est justifiée); voyez ceux qui ont écrit avec lui. Je pourrais vous citer vingt passages où ces Messieurs attaquent leur capitaine mort.

LE LIBRAIRE.

En êtes-vous bien sûr?

L'AUTEUR.

Je les lisais encore hier, et je suis presque en état de les réciter.

LE LIBRAIRE.

Vous m'étonnez.

L'AUTEUR.

Et si vous appliquiez à leurs reproches votre vieux proverbe : *A beau mentir.....*

LE LIBRAIRE.

Il serait peut-être encore vrai.

L'AUTEUR.

C'est possible, j'en conviens; mais je ne garantis pas.

LE LIBRAIRE.

Écoutez-moi, Monsieur. Je vous le dis à-présent que je suis possesseur de votre manuscrit. Je l'ai lu avec attention; quelquefois il m'a intéressé, plus souvent il m'a fait sourire; mais je vous avoue que j'y ai trouvé des négligences qu'il faudrait faire disparaître.

L'AUTEUR.

Je n'en ai pas le temps.

LE LIBRAIRE.

Le public ne goûtera pas cette raison-là.

L'AUTEUR.

Je corrigerai à une nouvelle édition.

LE LIBRAIRE.

Achetera-t-on la première?

L'AUTEUR.

Croyez-vous que ce soit de toute nécessité? Demandez à tel auteur de romans..... D'ailleurs, un voyage n'est pas un ouvrage classique, un cours d'éloquence, un modèle de style. M'avez-vous toujours compris?

LE LIBRAIRE.

Je l'avoue.

L'AUTEUR.

J'ai donc été clair?

LE LIBRAIRE.

Je le crois.

L'AUTEUR.

Cela me suffit.

LE LIBRAIRE.

Vous êtes peu exigeant.

L'AUTEUR.

Croyez-moi, trop de pureté entraînerait l'ennui. On ferait attention à l'élégance, et non aux faits. J'écris pour citer des faits.

LE LIBRAIRE.

Et vos Dessins, n'en direz-vous rien?

L'AUTEUR.

Ils sont là : qu'on les juge.

LE LIBRAIRE.

Dites-en deux mots, et j'en ferai ma Préface.

L'AUTEUR.

Encore une Préface!

LE LIBRAIRE.

J'en veux une.

L'AUTEUR.

Eh bien ! soit.

LE LIBRAIRE.

Vous la ferez ?

L'AUTEUR.

Elle est faite.

Je me suis abstenu de parler de science dans ma relation historique, parce que j'ai dû laisser à M. Freycinet, qui s'en acquittera bien mieux que moi, le soin d'indiquer au lecteur les routes qu'il a suivies pour arriver à ses résultats; mais j'ai pensé qu'un résumé de quatre pages de chiffres, où j'indiquerais la plus grande hauteur du baromètre, du thermomètre et de l'hygromètre, pourrait avoir quelqu'intérêt, puisqu'on y verrait quelles sont les régions de la terre sur lesquelles le soleil darde ses rayons les plus pénétrans, et celles soumises aux phénomènes météorologiques les plus extraordinaires. Un seul coup-d'œil jeté sur le tableau suivant servira, sans fatiguer l'attention.

THERMOMÈTRE A L'AIR.								BAR			
SA PLUS GRANDE HAUTEUR.				SA PLUS PETITE HAUTEUR.				SA PLUS GRANDE HAUTEUR.			
LE JOUR.		LA NUIT.		LE JOUR.		LA NUIT.		LE JOUR.		LA NUIT.	
Heures.	Degrés.	Heures.	Degrés.	Heures.	Degrés.	Heures.	Degrés.	Heures.	Degrés.	Heures.	Degrés.
											SAIN
6	24	8	23	6	21	12	19,7	12	28,5	10	28,5
6	21,2	8	21,8	12	19,7	6	22	12	28,5	12	28,5
8	22	2	24,5	2	21,5	10	21	6	28,5	12	28,5
											RI
8	27,5	12	30,5	8	24,2	4	24,2	2	29	4	28,2
8	22,8	10	26,6	2	21,5	4	23,5	12	28	12	28
6	23,5	10	28	4	21,0	4	23	6	28,9	2	28,9
											A
12	21,5	8	18,5	6	14,2	2	15	12	28,05	12	28,5
12	30,5	2	18,6	6	17	12	13	12	28,05	12	28,0
12	21,5	10	18,4	6	14,8	4	15	12	28	12	28,0
											ILE D
12	30,5	12	27,3	6	28	4	26	10	28,9	4	28,8
12	27	8	26,9	4	26	4	25	4	28,9	4	28,9
12	29	8	28	6	24,5	4	25,5	6	28,9	2	29
											ILE D
10	23,8	2	23,6	8	18	12	17,4	8	774	4	772
2	19,8	4	17,2	6	17	4	17	8	770	2	769
2	20	2	18,1	4	17	2	16,7	8	771	2	770
											BAIE DE
2	18	12	16,8	6	15,2	2	16	8	762	6	761
2	22,6	8	19,5	8	17,5	12	17,5	2	762	8	760
12	19,8	12	16,5	8	16,8	2	15	10	765,5	2	763,5
											CO
2	29,9	8	27,3	6	25,5	4	27,2	10	761	2	762
2	30	8	28	8	27,5	4	27	12	763	2	759
2	31,5	12	29,1	6	25	2	25	12	759	4	759,5

MÈTRE.				HYGROMÈTRE.							
SA PLUS PETITE HAUTEUR.				SA PLUS GRANDE HAUTEUR.				SA PLUS PETITE HAUTEUR.			
LE JOUR.		LA NUIT.		LE JOUR.		LA NUIT.		LE JOUR.		LA NUIT.	
Heures.	Degrés.	Heures.	Degrés.	Heures.	Degrés.	Heures.	Degrés.	Heures.	Degrés.	Heures.	Degrés.
CROIX.											
2	28,3	12	28	8	89	12	79,5	4	79	12	75
10	28,3	12	28	6	86	12	80,6	6	81	10	78,7
2	28,3	12	28,5	8	84,5	12	84	8	81	2	77,2
JANÉIRO.											
6	27,1	2	27,1	2	98	4	97	10	88	10	84
4	27,9	4	27,9	12	99	4	100	4	97,7	10	94
8	28,4	8	28,3	12	91	2	100	2	87,5	12	85,4
CAP.											
12	28,05	10	28	8	85	10	89	4	70	12	80
12	28,05	10	28,05	10	80	12	85	12	50	8	75
10	28,0	4	28,05	8	87	4	89	2	70	8	80
FRANCE.											
12	28,4	8	28,3	6	80	2	84,5	2	68,3	4	82
2	28,8	2	28,8	12	90,2	2	90	6	85	12	83
10	28,7	12	28,8	6	90	4	90	12	83	2	86
BOURBON.											
6	770	12	769	6	80	2	79,8	2	79	4	79,5
6	768	12	769	6	84	10	85	8	79,4	2	79,4
6	768	12	769	6	89	10	87	4	70	2	76
CHIENS-MARINS.											
4	760	8	760	12	94,5	2	89	4	89	4	93,5
4	760	12	780	12	93	4	87	4	87	2	87
2	764	8	763	10	90	2	81,5	2	81,5	12	90
PANG.											
52	760	4	761	4	90	2	89	10	88	4	89
10	758	2	758	2	98	4	90	12	87	10	88
4	757	10	758,7	8	98	2	99	2	89	12	88

THERMOMÈTRE A L'AIR.								BARO			
SA PLUS GRANDE HAUTEUR.				SA PLUS PETITE HAUTEUR.				SA PLUS GRANDE HAUTEUR.			
LE JOUR.		LA NUIT.		LE JOUR.		LA NUIT.		LE JOUR.		LA NUIT.	
Heures.	Degrés.	Heures.	Degrés.	Heures.	Degrés.	Heures.	Degrés.	Heures.	Degrés.	Heures.	Degrés.
											RA
4	29	8	28	6	25	12	25	6	759	4	758
2	30,5	8	27,5	6	26,5	2	26	6	759	4	758
12	28,9	8	27,5	6	26	4	25	10	758,5	2	757,8
											GU
2	28	2	26	6	26	12	25	10	760	12	761
11	29,5	11	26,9	6	26,8	2	24,5	2	764	12	764
1	30,5	9	27,7	6	25,8	2	25	4	769	4	761,5
											MOWÉE. — OWHY
1	29,5	4	26,9	6	24,2	8	22	10	764	2	764
7	29	9	26	6	25	11	24	12	763	4	768
3	28	8	25,5	6	25	12	22,8	10	765	12	765,5
											SID
10	22	12	19,4	6	19,3	3	18,5	8	764,8	4	762
10	23	8	21,5	6	20,5	1	20	10	765	2	765
1	25	7	21,5	6	20,3	12	19,8	8	762	2	761,5
											CAP DE
12	9,9	8	8	6	7,2	11	7,2	12	743	4	744
1	12	10	9,5	7	7,2	2	6,0	6	727,5	4	734
9	11,3	6	9	5	8,0	11	7,0	12	725	12	725
											PORT
12	13	9	11,5	7	9,2	5	9	6	753,5	8	754
12	14	10	12,5	6	10	4	8,7	6	753	8	754
2	14,8	11	11,5	9	9,1	5	7,4	7	754	7	753,5
											PAR 57° 59′, ET 57°
11	6	8	5,0	7	1,8	4	2,2	8	729,5	2	730
12	7	8	6,0	6	5,7	12	5,0	8	727	2	728,5

MÈTRE.				HYGROMÈTRE.							
SA PLUR PETITE HAUTEUR.				SA PLUS GRANDE HAUTEUR.				SA PLUS PETITE HAUTEUR.			
LE JOUR.		LA NUIT.		LE JOUR.		LA NUIT.		LE JOUR.		LA NUIT.	
Heures.	Degrés.	Heures.	Degrés.	Heures.	Degrés.	Heures.	Degrés.	Heures.	Degrés.	Heures.	Degrés.
WACK.											
10	757,6	2	757,5	6	96,5	10	102	4	86	4	97
10	758	2	758	4	91	2	99	10	86	8	92
6	758,2	4	757,2	6	96	2	97,5	12	89	10	95
AM.											
4	757,8	4	759	6	100	2	100	3	93,4	12	93
8	759	2	760	1	100	1	103	4	95	12	100
6	761,4	12	760	6	100	1	100	4	94	7	95
HÉE. — WAHOO.											
6	763	8	762	6	99	2	100	2	88	7	95
6	762	10	761	4	96	4	97,4	7	87	9	93
6	762	2	761,5	1	91,5	11	97,8	7	85	10	90
NEY.											
4	762,6	10	761	3	97	11	100	8	83	5	94
6	764	10	763	7	98	12	100	6	93	1	98
6	755	10	757	7	98,5	1	99,5	12	90	9	95
HORN.											
2	741	12	738	3	100	12	100	11	98	1	98
12	722	12	722	10	98	7	99	2	92	2	95
4	721	10	722	1	100	12	100	10	94	3	98
LOUIS.											
8	752	5	751	5	100	12	100	9	98	3	100
8	751	5	752	6	100	12	99	10	97	3	95
4	752	8	751	10	99	11	100	7	98	4	99
DE LATITUDE SUD.											
12	728,3	6	725	6	100,3	4	101	1	95	7	92
4	723	10	723	10	101	8	100	6	99	2	96

ÉTAT nominatif des personnes qui composaient l'État-Major et l'Équipage de la Corvette du Roi l'Uranie, *à l'époque de son départ de Toulon, le 17 septembre* 1817.

NOMS.	GRADES.	LIEUX DE NAISSANCE.	MOUVEMENS.
FREYCINET.	Capitaine de frégate.	Roman. *(Drôme.)*	
LAMARCHE.	Lieutenant de vaiss.	La Meauffe. *(Manche.)*	
LABICHE.	*Idem.*	Brest.	Mort en mer, le 9 janvier 1819.
DUPERREY.	Enseigne de vaiss.	Paris.	
LABORDE.	*Idem.*	Lorient.	Mort en mer, le 23 février 1818.
REQUIN.	Commis aux revues.	Cotignac. *(Var.)*	
QUOY.	Chirurgien major.	St.-Jean-de-Liversay. *(Charente-Inférr.)*	
L'abbé DE QUELEN.	Aumônier.	Corlay. *(Côte du Nord.)*	Débarqué à Cherbourg, le 12 novembre 1820.
ARAGO.	Dessinateur.	Estagel. *(Pyrénées-Orientales.)*	*Idem.*
GABERT.	Secrétaire.	Toulon.	
FABRÉ.	Elève de la marine de 1.re classe.	Nantes.	
GUÉRIN.	*Idem.*	Lorient.	
RAILLIARD.	*Idem.*	Dax. *(Landes.)*	
BÉRARD.	*Idem.*	Montpellier.	
PELLION.	*Idem.*	Gray. *(H.-Saône.)*	
FERRAND.	*Idem.*	Toulon.	
DUBAUT.	*Idem.*	Saumur.	
PRAT-BERNON.	*Idem.*	Jussey. *(H.-Saône.)*	Mort en mer, le 7 octobre 1817.
GAIMARD.	Chirurgien en second.	St.-Zacharie. *(Var.)*	
GAUDICHAUD.	Pharmacien de 3.e classe.	Angoulême.	
BONNET.	Maître d'équipage.	Val. *(Var.)*	
ROLLAND.	Maître canonnier.	La Valette. *(Var.)*	
DEVITRY.	Capitaine d'armes.	Versailles.	Débarqué à l'île de Fr., le 13 mai 1818.
TOURNIER.	Chef de timonerie.	Toulon.	
BOUZIN.	Maître charpentier.	*Idem.*	Débarqué à Rio-Janeiro, le 1.er septembre 1820.
BALTHAZARD.	Maître calfatier.	*Idem.*	
CHAUTARD.	Maître voilier.	*Idem.*	
FOUQUE.	Second maître d'équipage.	*Idem.*	
DAVÉ.	Contre-Maître.	*Idem.*	Débarqué à Montevideo, le 23 mai 1820.

NOMS.	GRADES.	LIEUX DE NAISSANCE.	MOUVEMENS.
FABRE.	Contre-maître.	Six-Fours. (*Var.*)	
FOURNIER	Quartier-maître.	*Idem.*	
NOZAÏC.	*Idem.*	Lorient.	Déserté à Rio-Janeiro, le 1.er septembre 1820.
EYRAUD.	*Idem.*	Hyères. (*Var.*)	
MORLON.	*Idem.*	Lorient.	Laissé malade à Rio-Jan., le 29 janvier 1818.
MESCHIN.	Second maître canonnier.	Ile d'Oleron.	Débarqué à l'île de Fr, le 9 mai 1818.
GRANIER.	Aide-canonnier des classes.	Hyères. (*Var.*)	
ARTIGUES.	*Idem.*	Toulon.	Déserté à Rio-Janeiro, le 26 janvier 1818.
MERLINO.	Aide-canonn. d'art. de mar. du 7.e bat.	Cannes. (*Tanaro.*)	Mort à bord en rade de Rio-Jan., le 7 déc. 1817.
ESCALIER.	*Idem.*	Paris.	Débarqué à l'île de Fr., le 13 mai 1818.
MARCHET.	*Idem.*	Crest. (*Ain.*)	
RACHON.	*Idem.*	Gruissan. (*Aude.*)	Débarqué à Gibraltar, le 14 oct. 1817, pour cause de nostalgie.
REDON.	*Idem.*	Toulon.	Passé capitaine d'armes, le 13 mai 1818.
BOUVIER.	*Idem.*	Lyon.	Déserté à Rio-Janeiro, le 1.er janvier 1818.
GÉRODIAS.	Second chef de tim.	Lunéville.	Déserté à Rio-Janeiro, le 26 janvier 1818.
DESPAS.	Aide-timonier.	Avignon.	*Idem.*
BERENGUIER.	Second maître charpentier.	Six-Fours. (*Var.*)	
ROUX.	Aide-charpentier.	St.-Tropez. (*Var.*)	Déserté à l'île de France, le 13 juillet 1818.
SOUQUE.	*Idem.*	Thil.	Débarqué à l'île de Fr., le 9 mai 1818.
SENÈS.	Second maître calfat.	Toulon.	
BONNET.	Aide-voilier.	*Idem.*	
GUIRAND.	*Idem.*	*Idem.*	Débarqué à Rio-Janeiro, le 11 juillet 1820.
EVESQUE.	Matelot de 1.re classe	Marseille.	
RIO.	*Idem.*	Lorient.	Mort en mer, le 29 juin 1819.
MICHEL.	*Idem.*	Hyères.	Déserté à Rio-Janeiro, le 1.er janvier 1818.
VIAL.	*Idem.*	Marseille.	
REPETTO.	*Idem.*	*Idem.*	Déserté à Rio-Janeiro, le 8 janvier 1818.
GATIN.	*Idem.*	Toulon.	Déserté à Rio-Janeiro, le 1.er janvier 1818.
SALLE.	*Idem.*	Bastia.	Déserté à Montévideo, le 3 juin 1820.
SERRAIRE.	*Idem.*	Toulon.	Débarqué à Montévideo, le 17 mai 1820.
TROUBAT.	*Idem.*	Blaque-Haute-Ville.	
AUBAN.	*Idem.*	Toulon.	Laissé à l'hôpital de Rio-Janeiro, le 29 janv. 1818.
CHATIN.	*Idem.*	Cros. (*Cantal.*)	

NOMS.	GRADES.	LIEUX DE NAISSANCE.	MOUVEMENS.
CHAUMONT.	Matelot de 1.re classe	Cherbourg.	Déserté a Rio-Janeiro, le 1.er janvier 1818.
LEBLOND.	*Idem.*	Saint-Valery-sur-Somme.	Déserté à l'île de France, le 13 juillet 1818.
KDILIS.	*Idem.*	Brest.	Déserté à l'île de France, le 11 juillet 1818.
PETIT.	*Idem.*	Saint-Valery-sur-Somme.	Déserté a l'île de France, le 13 juillet 1818.
CORTHÈZE.	Matelot de 2.e classe.	Savone.	Déserté le 1.er janv. 1818 à Rio-Janeiro.
OLIVIER.	*Idem.*	La Seyne. (*Var.*)	Déserté au cap de Bonne-Espér., le 1.er avril 1818.
REY.	*Idem.*	*Idem.*	Déserté à Rio-Janeiro, le 8 janvier 1818.
CHAILLAN.	*Idem.*	St.-Tropez (*Var.*)	
AUDIER.	*Idem.*	Toulon.	Déserté à Guam, le 1.er juin 1819.
HYPPOLITE.	*Idem.*	Marseille.	
JULIEN.	*Idem.*	La Cadière. (*Var.*)	Déserté au cap de Bonne-Espér., le 1.er avril 1818.
ROUGIER.	*Idem.*	Toulon.	Déserté à Rio-Janeiro, le 26 janvier 1818.
BERTOCCI.	*Idem.*	Bastia.	Laissé malade à l'hôpital de Rio-Jan., le 29 jan. 1818.
BOUDIER.	*Idem.*	Strasbourg.	Débarqué à Montevideo, le 16 mai 1820.
LEMAIRE.	*Idem.*	Gravelinc.	Déserté à l'île de France, le 10 juillet 1818.
MASSELIN.	*Idem.*	Cherbourg.	Déserté à Rio-Janeiro, le 26 janvier 1818.
MALHER.	*Idem.*	Hâvre.	Déserté à Rio-Janeiro, le 1.er janvier 1818.
BUIS.	Matelot de 3.e classe.	Toulon.	
WEILLER.	*Idem.*	Marseille.	Déserté à Rio-Janeiro, le 8 janvier 1818.
CADÈNE.	*Idem.*	Saint-Laurent-de-la-Salanque.	*Idem.*
VINCENT. (Franç.)	*Idem.*	Aix.	Débarqué à Montevideo, le 17 mai 1820.
VINCENT. (J.-Jos.)	*Idem.*	Toulon.	
MONTEGATINI.	*Idem.*	Bastia.	Déserté à Rio-Janeiro, le 26 janvier 1820.
ASTIER.	*Idem.*	La Seyne. (*Var.*)	
BONNET.	*Idem.*	Toulon	A manqué le bord à l'île de Fr., le 16 juillet 1818.
ANDRIEU.	*Idem.*	*Idem.*	Déserté au Cap de Bonne-Esp., le 1.er avril 1818.
GABERT.	*Idem.*	*Idem.*	
MAREUGE.	*Idem.*	Issoire. (*Puy-de-Dôme.*)	
GAROUTTE.	*Idem.*	Pourrière. (*Var.*)	*Idem.*
FAUCHIER.	*Idem.*	La Seyne. (*Var.*)	*Idem.*
BERNARD.	*Idem.*	*Idem.*	Mort en mer, le 26 novembre 1818.
BARBEDETTE.	*Idem.*	Saint-Martin-de-Landelles.	
BELLAMY.	*Idem.*	Medriac.	

NOMS.	GRADES.	LIEX DE NAISSANCE.	MOUVEMENS.
FOURNAGE.	Matelot de 3.e classe.	Marseille.	
FLEURY.	Novice.	Paris.	
PAQUET.	*Idem.*	Charleville.	
CASTE.	*Idem.*	Marseille.	
REBUFFAT.	*Idem.*	Esparron de Pallière.	Déserté à Montevideo, le 28 mai 1820.
BONNET.	*Idem.*	Toulon.	
VERPIGLION.	*Idem.*	Gaïta.	Déserté au Cap de Bonne-Esp., le 1.er avril 1818.
PAYSAN.	Mousse.	Antibes.	Déserté à Rio-Janeiro, le le 26 janvier 1818.
DOUMET.	*Idem.*	Toulon.	Déserté à Guam, le 1.er juin 1819.
CAYRADE.	Garnison. — Compagnie de canonniers du 7.e bataillon d'artill. de marine.	Coucourès. *(Aveyr.)*	Déserté à Rio-Janeiro, le 1.er janvier 1818.
DOUCET.		Vorappe. *(Isère.)*	*Idem.*
REYNAUD.		Privas. *(Ardèche.)*	*Idem.*
DOSOL.		Castellet-la-Sausse. *(Basses-Alpes.)*	Déserté à Montevideo, le 2 juin 1820.
JUVANON dit Pradel.		Nièvres. *(Ain.)*	Déserté à Rio-Janeiro, le 1.er janvier 1818.
JALABERT.		Saint-Gervais.	Déserté à Montevideo, le 1.er juin 1820.
LERAT.	Maître armurier.	Saint-Marcel.	Débarqué à Rio-Janeiro, le 5 septembre 1820.
ROSE.	Aide-armurier.	Nanci.	
SIVEIRA.	Maître chaudronn.	Calas. *(Var.)*	
AMIEL.	Maître maçon.	Toulon.	Mort en mer, le 20 janv. 1819.
TEISSEIRE.	Commis aux vivres.	*Idem.*	
GINOUX.	Distributeur.	Lauris. *(Vaucluse.)*	
BERARD.	Boulanger.	Toulon.	Débarqué à l'île de Fr., le 9 mai 1818.
TRAVERSE.	Coq.	Menton.	
PALLAIS.	Domestique.	Grenoble.	Débarqué à l'île de Fr., le 13 mai 1818.
CHAUMIER.	*Idem.*	Mirmande. *(Drôme)*	
CHÉRI.	*Idem.*	Marseille.	*Idem.*
BRUMDER.	*Idem.*	Toulon.	
RAYOL.	*Idem.*	Calas.	Débarqué à Montevideo, le 25 mai 1820.
MEILLEUR.	*Idem.*	Toulon.	Déserté à l'île de France, le 14 juillet 1818.
VENEL.	*Idem.*	*Idem.*	Déserté à Rio-Janeiro, le 1.er janvier 1818.
RUY.	Porté sur le rôle pour mémoire.	*Idem.*	

Noms des hommes qui ont été embarqués dans les différentes relâches à bord de l'Uranie, *ainsi que sur* la Physicienne, *armée à Montevideo, en remplacement de la première, le* 8 *mai* 1820.

NOMS	GRADES.	LIEUX DE NAISSANCE.	MOUVEMENS.
Léek.	Contre-maître.	La Ciotat.	A Bourbon, le 2 août 1818
Boidec.	Quartier-maître.	Hennebon.	A l'Ile de France, le 3 juin 1818. Débarqué à Montévideo, le 13 mai 1820.
Anderson.	Second maître canonnier.	Edimbourg.	A l'Ile de France, le 25 mai 1818. Déserté à Guam, le 1.er juin 1819.
Letellier.	Aide-canonnier.	Nantes.	A Rio-Janeiro, le 28 janvier 1818. Déserté à l'Ile de Fr., le 1.er juin 1818.
Daigre.	*Idem.*	Lorient.	A l'Ile de France, le 10 juin 1818.
Adam.	Second chef de timonnerie.	Ile de France.	A l'Ile de Fr., le 1.er juin 1818. Débarqué à Montevideo, le 1.er juin 1820.
Barends.	Aide-timonier.	Cap de Bonne-Espér.	Au Cap de B.-Esp., le 16 mars 1818. Déb. à l'Ile de Fr. le 16 mai 1818.
Roger.	*Idem.*	Ile de France.	A l'Ile de Fr., le 16 mai 1818. Déb. à *id.*, le 10 juillet 1818.
Eriau.	*Idem.*	Rennes.	A Bourbon, le 25 juillet Déb. au port Jackson, le 19 décembre 1819.
Corolas.	Aide-Charpentier.	Lorient.	A l'Ile de Fr., le 3 juin 1818. Déserté à *id.* le 3 juillet 1818.
Graverand.	*Idem.*	Coursant.	A l'Ile de Fr., le 28 juin 1818. Déserté à *id.*, le 10 juillet 1818.
Gaul.	Matelot de 1.re cl.	Hambourg.	A Rio-Janeiro, le 18 janv. 1818. Déserté à Bourb., le 26 juillet 1818.
Cabaret.	*Idem.*	Saint-Malo.	A Rio-Janeiro, le 18 janv. 1818. Déserté à l'Ile de France, le 11 juillet 1818
Langronne.	*Idem.*	Coudeville.	A Rio-Janeiro, le 28 janv. 1818. Laissé au Cap de B.-Esp., le 5 avril 1818.
Cassegne.	*Idem.*	Nouvelle-Orléans.	A l'Ile de Fr., le 7 mai 1818. Déserté à *id.* le 9 juillet 1818.
Cosin.	*Idem.*	Anvers.	A l'Ile de Fr., le 10 mai 1818. Débarqué à Montevideo, le 17 mai 1820.
Janvier.	*Idem.*	Ile de France.	A l'Ile de Fr., le 10 mai 1818. Débarqué à *id.*, le 5 juillet 1818.
Malcoste.	*Idem.*	Quimperlet.	A l'ile de Fr., le 17 mai 1818. Débarqué à Montevideo, le 17 mai 1820.
Bon.	*Idem.*	Saint-Valery.	A l'ile de France, le 18 mai 1818.
Reyreau.	*Idem.*	Libourne.	A l'ile de Fr., le 18 mai 1818. Déserté à Guam, le 1.er juin 1819.

NOMS	GRADES.	LIEUX DE NAISSANCE.	MOUVEMENS.
LACROIX-MOY.	Matelot de 1.re classe	Plongasnou.	A l'île do Fr., le 21 mai 1818. Déb. à Montevidéo, le 13 mai 1820.
BARTHE.	*Idem.*	Castres.	A l'île de France, le 3 juin 1818.
LEPAUN.	*Idem.*	Lorient.	A l'île de Fr. le 3 juin 1818. Déserté à *id.* le 14 juillet 1818.
DULANGARD.	*Idem.*	*idem.*	A l'île de France, le 10 juin 1818. Déserté à *id.*, le 25 juin 1818
GUÉGAN.	*Idem.*	*idem.*	A l'île de Fr., le 10 juin 1818. Mort en mer le 26 novembre 1818.
QUERNEAU.	*Idem.*	Belle ile en mer.	A l'île de Fr., le 16 juillet 1818. Déserté à Guam, le 1.er juin 1819.
PETIT.	*Idem.*	La Rochelle.	A l'île de France, le 16 juillet 1818.
BONNODEAU.	*Idem.*	Blanquet.	A Bourbon, le 20 juillet 1818. Débarqué à Montevideo, le 17 mai 1820.
LEGUEULT.	*Idem.*	Plounevez.	A Bourbon, le 20 juillet 1818. Mort en mer, le 28 janvier 1819.
DESTANDEAU.	*Idem.*	Bordeaux.	A Bourbon, le 20 juillet 1818. Déserté à Guam, le 1.er juin 1819.
BOISSIEUX.	*Idem.*	*idem.*	A Bourbon, le 20 juillet 1818. Débarqué à Montevideo, le 13 mai 1820.
COURTOIS.	*Idem.*	Saint-Servan.	A Bourbon, le 25 juillet 1818. Débarqué à Montevideo, le 17 mai 1820.
HOUWES.	Matelot de 2.e classe.	Boston.	A Rio-Janeiro, le 10 janv. 1818. Déserté à l'île de Fr., le 1.er juin 1818.
SHERMAN.	*Idem.*	Anglais.	Au cap de B.-Esp., le 18 mars 1818. Debarqué à l'île de France, le 21 mai 1818.
BITALY.	*Idem.*	Bordeaux.	A l'île de France, le 19 mai 1818.
LORNÈS.	*Idem.*	Londres.	A l'île de Fr., le 16 juillet 1818. Déserté à Bourbon le 26 juillet 1818.
PATERSBAY.	*Idem.*	*idem.*	*Idem.*
ETÈVE.	*Idem.*	Ile-Bourbon.	A Bourbon, le 21 juillet 1818. Laissé à l'hôpital de cette ile.
BERTIN.	*Idem.*	Morlaix.	A Bourbon, le 25 juillet 1818.
BELY.	Matelot de 3.e classe.	Londres.	A l'île de Fr., le 21 mai 1818. Déserté à *id.*, le 25 juin 1818.
JACSOR.	*Idem.*	Maestrich.	A l'île de Fr., le 1.er juin 1818. Débarqué à *id.*, le 19 juin 1818.
DEMAZIÈRE.	*Idem.*	Bordeaux.	A l'île de Fr., le 3 juin 1818. Déserté à *id.*, le 11 juillet 1818.
LENOC.	*Idem.*	Saint-Malo.	A l'île de Fr., le 28 juin 1818. Mort en mer, le 28 novembre 1818.

NOMS.	GRADES.	LIEUX DE NAISSANCE.	MOUVEMENS.
LESCAR.	*Idem.*	Bayonne.	A l'île de Fr., le 3 juillet 1818. Déserté à *id.*, le 9 juillet 1818.
CHRISTOPHE.	*Idem.*	Dieppe.	A l'île de Fr., le 14 juillet 1818.
BOURGES.	*Idem.*	Saint-Malo.	A l'île de Fr., le 16 juillet 1818. Débarqué à Bourbon, le 28 juillet 1818.
WILLIAM.	*Idem.*	Londres.	A l'île de Fr., le 16 juillet 1818. Débarqué au port Jackson, le 12 déc. 1819.
CERBEL.	*Idem.*	Nantes.	A Bourbon, le 24 juillet 1818. Débarqué à Montevideo, le 13 mai 1820.
MAHAULT.	*Idem.*	Cherbourg.	A Bourbon, le 25 juillet 1818. Débarqué à *id.*, le le 30 juillet 1818.
DELACROUX.	*Idem.*	Manille.	A Timor (Dielly), le 18 nov. 1818. Déserté à Guam, le 1 er juin 1819.
JEANNERET.	Novice.	Paris.	A Rio-Janeiro, le 1.er janvier 1818.
TAUNAY.	*idem.*	*idem.*	A Rio-Janeiro, le 1er. janv. 1818. Débarqué à Rio-Jan., le 26 juillet 1820.
LISSONDE.	*idem.*	Bordeaux.	A Rio-Janeiro, le 22 janv. 1818. Déserté à l'île de France, le 8 juillet 1818.
DARIÉ.	*idem.*	*idem.*	A l'île de Fr., le 7 mai 1818. Déserté à Montevideo, le 1.er juin 1820.
CASIS.	*idem.*	Carmes. (*Var.*)	A l'île de France, le 10 mai 1818.
RIPAILLE.	*idem.*	Bayonne.	A l'île de France, le 16 mai 1818. Débarqué à Bourbon, le 22 juillet 1818.
PONGÉRARD.	*idem.*	Lorient.	A l'île de Fr., le 21 mai 1818. Déserté à Montevideo, le 3 juin 1820.
TURBEST.	*idem.*	Dieppe.	A l'île de France, le 16 juillet 1818.
GAVARY.	*idem.*	La Cadière. (*Var.*)	A Bourbon, le 29 juillet 1818.
DUBOS.	*idem.*	La Teste.	A Bourbon, le 30 juillet 1818.
CHARLES.	Mousse.	Il de France.	A l'île de France, le 1.er juin 1818.
BOUJARDIER.	*idem.*	Ile-Bourbon.	A Bourbon, le 21 juillet 1818. Déserté à Montevideo, le 1.er juin 1820.
MONSTER. (1.re comp. d'ouvriers détachés à l'île-Bourbon.)	Charpentier.	Brest.	A Bourbon, le 25 juillet 1818. Mort en mer, le 11 août 1818.
POIX.	Forgeron.	*idem.*	A Bourbon, le 25 juillet 1818. Débarqués à Montevideo, le 28 mai 1320, et passés sur le navire *l'Espérance*, de Bordeaux, pour être conduits à Bourbon.
BAZIN.	Menuisier.	*idem.*	
HAMELIN.	Forgeron.	Saint-Paul-de-Léon. (*Finistère.*)	
CHAUVET.	*idem.*	*idem.*	
TEISSON.	Tonnelier.	La Rochelle.	A l'île de France, le 3 juin 1818. Débarqué à Rio-Janeiro, le 5 sept. 1820.

NOMS.	GRADES.	LIEUX DE NAISSANCE.	MOUVEMENS.
TRIAUD.	Domestique.	Angoulême.	A l'île de Fr., le 14 mai 1818. Déserté à *id.*, le 13 juillet 1818.
HUGUES.	*idem.*	Marseille.	A Bourbon, le 29 juillet 1818.
HUGUES.	*idem.*	*idem.*	*Idem.*
DEHAYE.	*idem.*	Saint-Paul. (*Var.*)	Déserté à Guam, le 1.er juin 1819.
MEKLEN.	Matelot de 1.re cl.	Anglais.	A Whahoo, le 27 août 1819. Débarqué au port Jackson, le 20 nov. 1819.
STAINTTON.	*idem.*	Ecossais.	*Idem.*
EVEN.	*idem.*	Boston.	A Whahoo, le 27 août 1819. Laissé aux Malouines, le 27 avril 1820, sur le navire américain, *le Général-Konox.*
BYRON.	*idem.*	Anglais.	Au port Jackson, le 19 déc. 1819. Débarqué à Montev., le 12 mai 1820.
HOG.	Matelot de 2.e classe.	*idem.*	*Idem.*
DUHAMEL.	Novice.	Calais.	Au port Jackson, le 1.er déc. 1819. Débarqué à Montev., le 16 mai 1820.
JEAN-BAPT. (Noir.)	*idem.*	Martinique.	Provenant des convicts. Déserté à Rio-Janeiro, le 1.er août 1820.
EYMOND.	*idem.*	Livareau. (*Calvad.*)	A Rio-Janeiro, le 4 août 1820.
LIBEAU.	Domestique.	Vezelay. (*Yonne.*)	A Rio-Jan., le 1.er août 1820
RIFFARD.	*Idem.*	Gueret. (*Creuse.*)	A Rio-Janeiro le 1.er sept. 1820.

CONVICTS qui s'embarquèrent incognito au Port-Jackson, et qui furent découverts le 26 décembre 1819.

RAISIN.	Soldat.	Cherbourg.	Débarqué à Montevideo, le 12 mai 1820.
ORIEZ.	Matelot.	Valencienne.	*Idem.*
VENDERBROUG.	*idem.*	Bordeaux.	*Idem.*
MEKER.	Epicier.	Hambourg.	*Idem.*
SMENÈS.	Bourgeois.	Irlandais.	*Idem.*
BREDDE.	Cultivateur.	*idem.*	*Idem.*
FLANIGUEN.	Berger.	*idem.*	*Idem.*
ARACHEN.	Cultivateur.	*idem.*	*Idem.*
KLETON.	Matelot.	*idem.*	*Idem.*
JEAN-BAPT. (Noir.)	Domestique.	Martinique.	Passé novice, le 12 mai 1820.

RÉSUMÉ.

DÉSIGNATION des CLASSES.	EXISTANT au départ de Toulon.	EMBARQUÉS dans les relâches.	TOTAL.	PERTES.				RESTANT au désarmem. au Hâvre, le 6 déc. 1820.
				MORTS.	DÉBARQUÉS	DÉSERTÉS.	TOTAL.	
État-Major.	20	»	20	3	2	»	5	15
Maîtres.	7	»	7	»	2	»	2	5
Officiers mariniers. . .	24	11	35	1	12	10	23	12
Matelots de 1.re classe.	15	25	40	3	14	16	33	7
Matelots de 2.e classe.	13	8	21	»	5	12	17	4
Matelots de 3.e classe.	17	11	28	2	7	9	18	10
Novices.	6	13	19	»	3	6	9	10
Mousses	2	2	4	»	»	3	3	1
Garnison.	6	5	11	1	4	6	11	»
Surnuméraires.	8	1	9	1	3	»	4	5
Domestiques.	7	4	11	»	3	4	7	4
Passagers.	»	10	10	»	10	»	10	»
TOTAUX. . . .	125	90	215	11	65	66	142	73

PROMENADE

AUTOUR DU MONDE.

LETTRE PREMIÈRE.

De Paris, le 15 août 1817.

Je pars, mon cher Batlle, je vais faire le tour du Monde; et moi qui me plaignais tant des distances, moi qui accusais la lenteur des courriers, je vais bientôt ne retrouver mes amis, ma patrie, que dans mes souvenirs.

Un beau navire, commandé par M. de Freycinet, capitaine de frégate, est en armement à Toulon. Des jeunes gens d'un mérite rare, tous brûlant d'un même zèle, vont partager les travaux du chef, ses dangers et ses fatigues....; je n'ose dire sa gloire.

Quel est le but de l'expédition? Je l'ignore: je sais seulement qu'il y a des périls à braver, des obstacles à vaincre, peut-être quelques palmes à cueillir! Je pars, car j'ai le sentiment de mes forces, et je suis sûr de m'acquitter avec zèle de la tâche qui m'est confiée.

Que d'heures de loisir pendant trois années de navigation! Que de momens d'ennui, qu'il faudra cependant remplir! Je les emploierai à t'écrire, à converser avec toi, avec l'ami de mon enfance. Je te dirai mes dangers; je te ferai partager mes émotions, mes craintes, mes espérances; je t'associerai, en quelque sorte, à mes travaux; et comme je te donnerai mon itinéraire, tu auras la facilité de m'écrire. Tu m'entretiendras de mon vieux pays; tu me parleras de sa gloire, surtout de sa prospérité. N'oublie pas de me parler de sa prospérité....; et, à quatre mille lieues de ma patrie, mes plaisirs seront plus vifs, mes recherches plus amusantes, mon zèle plus ardent. Le bonheur est la santé de l'âme, tu le sais. Dans mon lointain pélerinage, j'aurai plus d'une fois besoin de consolations; tes lettres seront ma joie; car tes lettres seront telles que je te les demande.

Adieu, mon ami. Je pars.

LETTRE II.

De Lyon, le 22 août 1817.

Je suis arrivé avant-hier à Lyon, et j'ai été stupéfait en parcourant cette grande cité. Les sacrifices de notre Roi ne peuvent la tirer du néant où elle est plongée. J'ai interrogé; on ne m'a répondu que par un silence effrayant. J'ignore si d'ici à mon retour, cette ville, jadis si florissante, se sera relevée de ses ruines; mais l'aspect de sa misère m'ôte jusqu'à l'espérance. Je jette un coup-d'œil sur ces immenses magasins aujourd'hui déserts, et naguère nourrissant des milliers de fabricans. Je plains ce pauvre peuple; je détourne la vue, et, le cœur déchiré, je poursuis ma route vers Marseille.

LETTRE III.

De Marseille, le 27 août 1817.

Si l'aspect de la misère afflige un cœur bien placé, combien les tableaux de la prospérité lui procurent de douces jouissances! A-peine sorti d'Avignon, j'ai rencontré un nombre considérable de charrettes chargées de blé et d'autres denrées, qui m'ont agréablement surpris, et ont effacé peu-à-peu les idées lugubres qui m'avaient accompagné depuis Lyon. Le paysage, triste et monotone jusqu'à Aix, le devient davantage en approchant de Marseille. Tu sais combien est peu riante la verdure de l'olivier : elle arrête les regards sans les réjouir; mais à la hauteur de *la Vista*, un spectacle imposant appelle l'attention, et chasse la tristesse que l'aspect d'une campagne aride a fait naître dans l'âme du voyageur. Un nombre infini de petites maisons, nommées *Bastides*, s'élevant à vos pieds comme autant de petites cellules, ne vous occupe qu'un instant; la mer est là, devant vous : *la mer immense*, comme dit Goethe, couverte d'une forêt de mâts, et baignant la rive de Marseille qu'elle nourrit et féconde. Je suis entré

dans la ville au milieu d'une double haie de rouliers, qui, joyeux comme les troubadours de leur pays, entonnaient d'antiques refreins, et, le fouet d'une main et la bouteille de l'autre, semblaient me rappeler que la gaîté est fille du travail et de l'industrie. Un ciel presque toujours serein ne porte aucun obstacle aux travaux accoutumés. Satisfait de son salaire, l'artisan commence gaîment sa journée, et la finit comme il l'a commencée; le lendemain le retrouvera aux mêmes occupations, et lui offrira les mêmes ressources et les mêmes jouissances.

Je ne dirai que deux mots sur la ville de Marseille. La partie neuve est magnifique, et rien ne peut être comparé aux quartiers Beauveau et de la Canebière; mais aussi rien n'est plus sale et plus insalubre que la *ville vieille;* elle est presque inhabitable dans les grandes chaleurs.

Le devoir m'appelle à Toulon, et j'y vole. Plus j'approche du moment du départ, et plus il me paraît pénible. Le souvenir de mes chagrins ne me fait point oublier les momens agréables que j'ai passés auprès de quelques vrais amis. Il est cruel, je t'assure, de dire un long adieu à sa patrie. Va, notre amour pour elle n'est pas une chimère; je la quitte, et des larmes amères s'échappent de mes yeux.

LETTRE IV.

Toulon, le 1.er septembre 1817.

Me voici donc au point du départ; c'est d'ici que vont commencer mes longues courses. Je laisse à celui qui nous commande le soin d'expliquer, à sa manière, la cause et la nature des phénomènes qui nous frapperont. Quant à moi, mon ami, avec notre bon La Fontaine,

> Je dirai : J'étais là; telle chose m'advint :
> Vous y croirez être vous-même.

Trop ignorant pour approfondir les secrets de la nature, je me contenterai de rapporter les faits, tels que je les aurai observés. Mais quand je te dirai : *J'ai vu telle chose*, je l'aurai vue réellement; et, à l'exemple de tant d'intrépides narrateurs, qui, sans sortir de leur cabinet, ont fait le tour du Monde, je n'irai pas, sottement plagiaire, chercher du merveilleux et du romanesque pour fixer ton attention et piquer ta curiosité. Je connais assez ton indulgente amitié pour être persuadé d'avance que tout ce qui me rappellera à ton souvenir te sera cher, et que tu préféreras un récit simple,

mais fidèle, aux rêves creux et ridicules de tant d'ignares voyageurs.

Puisque je t'ai parlé de Lyon et de Marseille, je vais compléter mes notes par quelques mots sur Toulon; il ne faut mépriser personne. Le port me paraît moins grand que celui de Marseille; mais sa rade est la plus belle et la plus sûre de la Méditerranée. Le fond en est généralement bon, et les atterrissages très-peu dangereux. Je souffre de la voir déserte.

La ville, qui est petite, s'étend de l'est à l'ouest l'espace d'un quart de lieue. Elle est fort sale la nuit, et très-propre le jour. Après huit heures du soir, il y a toujours du danger à se promener dans les rues, à cause du peu de surveillance de ceux qui sont chargés de maintenir la propreté. Le matin, la ville est lavée par les ruisseaux qui la traversent, et qui prennent leur source dans un nombre considérable de fontaines. J'en ai compté plus de cinquante, et quelques-unes sont d'un travail et d'une élégance admirables. Celle qui est située sur la place au foin offre un coup-d'œil tout-à-fait pittoresque. Du reste, ne cherchez à Toulon d'autre sculpture remarquable que cette fontaine et les deux cariatides qui soutiennent le balcon de l'hôtel-de-ville, situé sur le port. Ils sont du fameux Pujet, et d'une belle conservation.

On rapporte qu'un sculpteur célèbre, venant en France pour admirer nos chefs-d'œuvre, en débarquant à Toulon, s'arrêta devant ces deux cariatides; qu'il y demeura long-temps en extase, et puis se rembarqua, en s'écriant : *J'en ai assez vu.* Ce curieux, à-coup-sûr, était pressé de revoir sa patrie.

Les rues sont, en général, tirées au cordeau, et peu de places, en France, peuvent rivaliser avec celle du *Champ-de-Bataille,* qui, quoique petite, est embellie par les jolis hôtels qui l'entourent, et par des allées d'ormes et de platanes d'une hauteur prodigieuse. Les jeunes gens donnent à ces allées différens noms. Dans l'*allée des Amans,* qui est vers la porte de France, et en face de l'hôtel de l'Amiral, on ne trouve guère que de jeunes Céladons, soupirant de langoureuses romances, et de timides, bien timides fillettes, qui savent persuader à leurs mamans que l'air y est plus frais, le feuillage plus riant. L'*allée des Politiques* est la plus fréquentée: on y est coudoyé à chaque pas. Je m'y rendais souvent pour y lire la gazette sur la figure de quelques individus dont l'opinion m'était connue. La troisième allée s'appelle l'*allée des Veuves :* on y pousse plus d'inutiles soupirs qu'on n'y verse de larmes. La quatrième, à côté de l'arsenal, est l'*allée des Soupirs :* elle est fort mal nommée; car la sagesse et la raison en sont bannies.

Quel affligeant spectacle que celui des galériens! Leur nombre est ici de plus de 4,000. Ils sont divisés en plusieurs classes, selon la nature de leurs crimes. Sur peu de visages on lit le remords. Il n'y a pas de rue où l'on ne rencontre quelqu'un de ces misérables; mais un abus, qu'on a de la peine à croire, c'est que l'autorité, peu attentive et aussi peu scrupuleuse, choisit souvent ses serviteurs parmi ces condamnés, qui, libres dans la ville, semblent donner un démenti à la justice. Croirais-tu, mon ami, qu'il y a des pères de famille assez ennemis de la sûreté de leurs enfans, pour oser confier leur éducation à ces hommes flétris? J'ai vu de jeunes demoiselles qui ne devaient leurs faibles connaissances qu'aux soins d'un galérien. Penses-tu qu'elles n'ont appris que ce qui peut les honorer?.... Jamais, je le sens, je ne pourrai aimer de tels enfans; jamais je n'estimerai de tels pères. Dans un Gouvernement sage et éclairé, signaler des abus, c'est les détruire.

Je ne dirai que deux mots sur l'arsenal : il est superbe, et digne en tout de la magnificence de Louis XIV.

P. S. Il y a des livres à la bibliothèque publique de Toulon.

LETTRE V.

A la hauteur du cap Creus, le 21 septembre 1817.

J'ai dit adieu à notre belle France; déjà quelques lieues m'en séparent, et je verse des pleurs de regret. Le cœur, je le sais, est citoyen de l'Univers; et il est possible que je trouve, sous d'autres cieux, des amis qui se réjouiront de ma joie et qui s'attristeront de mes peines; mais je voudrais pouvoir m'en passer. Peu d'amis, peu d'ambition, peu de fortune, voilà le bonheur.

Nous sommes partis le 17 à sept heures et demie du matin, avec une brise légère, qui nous a promenés assez long-temps dans le goulet. J'ai dessiné une pyramide qui domine la colline située au sud de la rade, et qui, prolongée, forme le cap *Sepet*. Que l'homme est orgueilleux! Cette pyramide est un tombeau..... Le général Latouche, aussi distingué par son aimable gaîté et ses connaissances, que par la manière honorable dont il a battu Nelson à Boulogne, a ordonné, quelques heures avant de mourir, qu'il fût enterré là. Son cénotaphe rappelle aux Français ce qu'ils doivent à cet illustre guerrier, et aux Anglais ce qu'ils ont à redouter de

ses élèves. Les Français saluent son tombeau; les Anglais en détournent la vue.

La nuit du 17 a été fort orageuse: il me serait impossible de te faire la peinture d'une tempête; je n'existais que pour souffrir.

Pourquoi faut-il, mon ami, qu'un nouvel incident, en augmentant mes regrets, réveille des désirs à peine assoupis!..... J'ai quitté la France depuis cinq jours; j'avais cessé de la voir. Un vent de large nous force à nous rapprocher de terre..... Elle est encore là, ma patrie; voilà ma terre natale; c'est là que tu habites; ma famille, mes amis, tout est là. Dieu! je n'en suis séparé que par un trajet de quelques milles, et je ne puis vous embrasser! Ah! du-moins, parens, amis, recevez l'expression de mes sentimens, l'assurance de ma vive affection. Encore deux heures d'un vent contraire, et je distinguerai peut-être des objets qui me sont si chers..... De nouveaux ordres supposent de nouveaux vents; on les dit favorables; ils m'enlèvent, hélas! toutes mes espérances. Parens, amis, patrie, adieu!

LETTRE VI.

Par le travers des Baléares, le 22 septembre 1817.

Nous avons doublé le cap *Creus* avec une rapidité désespérante, et les côtes d'Espagne ont commencé à s'élever. A quelques lieues de Barcelone, nous avons joui d'un coup-d'œil tout-à-fait ravissant. Je ne t'en donnerai qu'une idée imparfaite. Nous n'étions qu'à trois encâblures d'un petit village, lorsqu'un point lumineux, formé sur le sommet de la montagne qui le domine, a frappé nos regards. Bientôt il s'est accru avec une rapidité étonnante, et a disparu quelques instans après, pour reparaître plus brillant et plus étendu. On eût dit un incendie que le vent propageait au loin. Nous jouissions du spectacle d'une belle mer; le Mont-Jouy, terrible boulevard de Barcelone, nous apparaissait avec sa teinte noirâtre; la pâle blancheur du village se réfléchissait par intervalles dans des flots faiblement agités, tandis que la pointe de nos mâts et l'extrémité de nos voiles recevaient avec plus ou moins de force la lumière qui descendait du sommet de la montagne: n'est-ce pas là, dis-moi, un tableau digne de Vernet?

Cette lumière était produite par les forges de Palafox.

Nous voici en face de ces îles, jadis si fameuses, et aujourd'hui si déchues de leur antique célébrité. Ce ne sont plus ces rocs sourcilleux, couverts d'une éternelle verdure, d'où descendirent, adroits frondeurs, des milliers d'hommes agiles et robustes, qui retardèrent du-moins la conquête de leur pays; les Baléares ne nourrissent plus que des esclaves, avilis par trois siècles d'ignorance.

Non loin des deux principales îles, Majorque et Minorque, est un rocher nu, appelé *Cabrera*. C'est là que pendant la dernière guerre d'Espagne, le génie barbare des Anglais a exposé douze mille Français prisonniers de guerre, par suite de la capitulation du général Dupont, à toutes les horreurs de la misère la plus affreuse; et lorsqu'après le retour du Roi en France, on expédia de Toulon une corvette pour aller recueillir ces infortunés, trois mille seulement avaient survécu aux mauvais traitemens dont on les avait abreuvés. Exténués, mourant de faim, les premiers qui aperçurent le drapeau blanc, dans le désordre de leurs idées, coururent se cacher dans des grottes qu'ils avaient disputées à des reptiles. D'autres, à peine maîtres de leurs premiers transports, se précipitèrent dans la mer pour rejoindre la corvette française. L'avidité avec laquelle ils se jetèrent sur les vivres qu'on leur

présenta, dicta au sage capitaine la conduite qu'il devait tenir. Il mit le plus vif empressement à arracher à la mort des malheureux sans vêtemens, et dont la plupart avaient perdu l'usage de la raison. Ils ne pouvaient en croire leurs yeux. En vain les soins les plus tendres, les attentions les plus délicates leur disaient qu'ils se trouvaient avec des amis; ils se regardaient avec effroi, souriaient du sourire de l'insensé; et, victimes encore du souvenir de leur infortune, ils repoussaient avec horreur ceux qui les rendaient à la vie, à leur famille, à leur patrie!

Le port Mahon, dont la prise a prouvé à la France que le duc de Richelieu ne savait pas moins soumettre une place qu'une belle, est un des plus beaux et des plus sûrs du Monde. Je suis fâché de ne pas relâcher à Minorque; j'avais déjà deux beaux points de comparaison.

Le vent est toujours favorable, quoique faible; mais les îles se perdent déjà dans l'horison, et je m'en éloigne sans regret. Les dangers qu'un de mes frères y a courus prouvent assez que ces peuples sont étrangers à toute espèce de connaissances, et que la carrière des sciences est souvent aussi périlleuse que celle des armes. Adieu *.

* MM. Biot et Arago furent envoyés en Espagne pour continuer l'opération de la méridienne, commencée par MM. Méchain et Delambre.

LETTRE VII.

En vue du rocher de Gibraltar, le 8 octobre 1817.

Peu de jours se sont écoulés depuis notre départ, et je vais déjà t'entretenir d'un malheureux événement, que les rares talens de notre chirurgien [1], et le zèle et les soins de son digne second [2] n'ont pu prévenir. Puisque je t'ai promis le récit de tout ce qui nous arriverait de remarquable, quelque triste que soit celui que j'ai à te faire, je ne dois pas le passer sous silence. On soulage ses peines en les racontant.

A peine M. Prat-Bernon [3] a dit un triste adieu à son pays, qu'il en dit un plus triste encore aux compagnons dont il espérait partager les travaux et la gloire. Aimable, chéri de ses égaux par son caractère facile et indulgent; estimé de ses chefs par ses connaissances et sa modestie, il a quitté, depuis hier, une vie qu'il ennoblissait par des travaux utiles et des qualités dont tout honnête homme serait orgueilleux.

[1] M. Quoy.
[2] M. Gaimard.
[3] Il était élève de première classe.

Si dans nos cités l'appareil de la mort afflige les regards, combien le cœur est plus vivement déchiré sur un vaisseau, au milieu des mers, à l'aspect des lugubres préparatifs qui accompagnent les derniers instans d'un homme. Ici, tout concourt à redoubler l'horreur de la situation, et le morne silence de l'équipage attendri, et le découragement répandu sur tous les visages, et la crainte d'un sort pareil, que tout le monde éprouve parce que rien n'est là pour nous distraire, et, plus que tout cela, le frémissement monotone des flots qui vont dévorer leur proie. Dans le sein de sa famille, un homme meurt; ses amis sont là, des larmes lui disent qu'il est regretté; ses restes seront déposés dans un lieu où tout ce qui s'intéresse à lui pourra aller jeter des fleurs. Ici, un homme souffre, meurt, un drap l'enveloppe, les flots s'ouvrent, ils se ferment; il ne reste de lui que le souvenir de ses vices ou de ses vertus.

LETTRE VIII.

De Gibraltar, octobre 1817.

Il est des choses si extraordinaires, mon ami, qu'on doit les décrire immédiatement après les avoir observées. L'œil étonné peut à peine embrasser la multiplicité d'objets qui s'offrent à lui; l'imagination se lasse d'en être frappée sans les concevoir: comment la mémoire pourrait-elle se les rappeler et les classer avec ordre? Telle a été ma première pensée après avoir visité les fortifications de *Gibraltar*. En les parcourant, j'admirais et je frémissais à-la-fois.

Depuis plusieurs jours notre bâtiment, poussé par les courans, perdait le peu de chemin qu'un vent léger, mais favorable, nous faisait parcourir; et, fatigué de l'aspect effrayant d'un rocher taillé à pic, je pressais de mes vœux le moment qui devait nous en éloigner. Un roc, des tentes, quelques maisons et des Anglais : je ne trouvais rien là que de très-insignifiant; tu vas voir si j'avais raison.

Après avoir fatigué l'équipage pendant trois jours,

notre commandant, qui, par des manœuvres multipliées, était parvenu à vaincre la violence des courans qui se font toujours sentir dans le détroit, a été contraint de céder au vent contraire, et de relâcher dans une rade où, depuis vingt-quatre ans, nous dirent les Anglais, on n'avait pas vu de bâtiment de guerre de notre nation; comme si nous ne nous rappelions pas avec orgueil qu'en l'an 9, à une demi-lieue de là, en face d'*Algésiras*, l'amiral Linois, attaqué par des forces infiniment supérieures, s'empara de deux vaisseaux anglais dans un combat où il se couvrit de gloire. On se plaît à reposer sa mémoire sur de semblables événemens; mais, hélas! *Trafalgar* n'est pas loin; et l'on ne distingue guère un laurier que couvrent tant de cyprès funèbres.

Enchanté de l'arrivée d'un bâtiment de la nation qu'il représente, le Consul français s'est empressé de nous offrir ses services; et, avec une grande affabilité, il nous a proposé de nous présenter au Gouverneur. Nous avons accepté ses offres obligeantes, et l'état-major a été admis chez milord *Don*.

Nulle étiquette chez sa flegmatique excellence. Le front haut, et d'un ton protecteur, elle nous a reçus dans un grand salon *orné* de dix chaises d'osier, d'un canapé d'indienne antique, et d'un

tapis de toute beauté, selon l'usage de son pays. Elle nous a demandé le *motivement* de notre visite. Notre capitaine a présenté ses titres, et un léger sourire, le premier peut-être depuis dix ans, est venu se placer sur les lèvres du Gouverneur; et il a paru presque fâché de l'arrivée d'un énorme dogue qui est venu, aussi gravement que son maître, prendre séance au milieu de nous.

Plein de confiance dans la force de la place qui lui est confiée, et éprouvant peut-être quelque respect pour le chef d'une expédition aussi importante que la nôtre, milord *Don* nous a engagés à visiter les fortifications. La partie a été remise au lendemain.

Avant de quitter le salon, j'ai eu le temps d'examiner les tableaux qui le décorent. Le premier représente un chien basset vu de face; le second, un basset vu de profil; le troisième, un chien couchant; le quatrième, un lévrier. Ces tableaux sont très-frais et couverts d'une gaze légère. Dans l'antichambre, on voit le portrait d'une jolie femme, qui m'a paru très-bien peint, mais qui est mangé des mouches. Crois-tu que milord *Don* soit véritablement anglais?....

LETTRE IX.

De Gibraltar.

FIGURE-TOI, mon ami, un rocher taillé à pic, au sommet duquel on ne parvient que par des sinuosités infinies et périlleuses; un rocher haut de mille trois cent quarante pieds, long de plus de six mille, hérissé de batteries et de canons, dominant une ville défendue par des remparts, des bastions et des escadres, et tu n'auras qu'une faible idée des ressources de *Gibraltar*. Le plus effrayant et le plus meurtrier, ici, n'est pas ce qu'on voit; les Français ont renversé des batteries, gravi des rochers et enlevé des milliers de canons. Mais comment pénétrer dans ces souterrains prolongés, où sont entassés, terribles élémens destructeurs, plusieurs centaines de bouches à feu, qu'on ne peut supposer là, que lorsqu'il n'est plus possible d'en éviter les effets dévastateurs? Comment, lors même que nos baïonnettes auraient semé le carnage jusqu'à l'entrée de ces voûtes effrayantes, comment oser y pénétrer sans en connaître les sinuosités et la profondeur? La mort est à chaque pas; chaque détour

peut cacher un piége funeste; le roc qui vous protège à présent, peut, une seconde plus tard, devenir votre tombeau; et moins vous voyez l'ennemi, plus vous devez le redouter.

La reddition de la place n'est rien cependant, si l'on ne s'empare de ce qui peut la détruire. La prise même des souterrains ne déterminerait pas la sûreté des vainqueurs : des sommets escarpés, et d'autres forts les dominent encore. Il faut tout avoir, ou tout abandonner. Il faut n'avoir plus rien à combattre, ou renoncer à la possession. Et qu'on ne dise point que la famine peut livrer la place. Les préparatifs d'un pareil siége exigent de la part de l'ennemi plusieurs années de soin; ses projets se divulguent : on se dispose à rendre ses efforts inutiles; et à moins que d'être tranquille possesseur de la mer, il doit y renoncer. D'ailleurs, nul citoyen ne peut rester à *Gibraltar*, sans les vivres nécessaires pour braver la famine au-moins pendant deux ans. Au loin, dans la campagne, nul arbre ne flatte la vue, nul arbuste n'appelle les regards : de l'eau, des rochers, du sable..... Ah! le terrible séjour!

Le côté sud-est de la montagne n'offre guère que l'image d'une nature brute et avare; une mer inconstante en sappe la base dans toutes ses sinuosités. Vingt maisons entassées sur un petit coin de terre, où l'on n'est en sûreté ni du côté de la mer, ni de celui de la montagne, d'où se détachent par

fois d'énormes blocs de rocher*; quelques arbustes oubliés par la nature, couronnant la cîme de cinq ou six pierres isolées sur une énorme couche de sable : tels sont les objets qui frappent la vue. Cependant, en se rapprochant du Cap, qu'on appelle *Pointe d'Europe,* l'œil se repose agréablement sur d'assez jolies maisons et de vastes casernes; et tel est l'effet du contraste, qu'on est presque enthousiasmé de ce qui ne paraîtrait ailleurs que très-ordinaire.

En tournant les regards vers la côte d'*Afrique,* le *Mont aux Singes,* qui a pris son nom de la prodigieuse quantité de singes qui s'en disputent les misérables productions, avance fièrement sa tête noire et décharnée, et offre un aspect tout-à-fait pittoresque. Ici se présente naturellement une réflexion : A quelques milles de cette montagne, les Espagnols possèdent, depuis des siècles, le fort de *Ceuta,* presqu'aussi redoutable que *Gibraltar,* et que les Anglais ont vainement jusqu'ici tenté de leur enlever. A la vue de ce fort, on se demande comment les Espagnols, qui ont si bien défendu *Ceuta,* n'ont pas su conserver *Gibraltar,* place bien autrement importante, qui est le boulevard de la Méditerranée, et la clef du commerce des Échelles du Levant.

* En 1813, deux rochers, détachés de la montagne, ont renversé plusieurs maisons et écrasé douze personnes.

LETTRE X.

De Gibraltar.

Il y a douze mille âmes à *Gibraltar*, si l'on peut donner ce nom à ces Espagnols dégénérés, qui, pour quelques réaux, traînent le matin d'énormes ballots, s'attèlent à de lourdes charrettes, et se reposent le reste de la journée. Approchez-vous le soir de ces malheureux, proposez-leur les moyens d'occuper leurs momens; ils se riront de vos offres, fumeront paisiblement leur cigarre, se coucheront sur un tas de pierres, et s'endormiront, en comptant un jour de plus, sans s'embarrasser de celui qui va suivre. Heureux de leur indolence, ils se leveront avant le jour, mendieront de nouvelles occupations; et dès que leur journée sera gagnée, les promesses les plus brillantes ne les engageront pas à quitter la pierre ou le banc sur lequel ils étalent leur sotte fierté et leur avilissante paresse.

Peut-on les appeler habitans de *Gibraltar*, ces Juifs cosmopolites qui ne se fixent dans un pays qu'autant qu'il y a des dupes à dépouiller, ou d'infâmes bénéfices à faire; qui, jouant la misère

au-dehors, ne rougissent pas de réunir chez eux un tas de ces femmes perdues, qu'ils achètent à grands frais, et qui nous rendent au-moins le service de les priver de biens acquis par les plus basses et les plus honteuses spéculations? Leur nombre est fort grand ici; on m'a assuré qu'ils composaient les deux tiers de la population, et qu'eux seuls étaient considérés. Pauvre *Gibraltar!*.....

LETTRE XI.

De Gibraltar.

En temps de guerre, les forces de la garnison sont toujours en raison des craintes qu'on éprouve. Elles se composent aujourd'hui de quatre régimens anglais et hanovriens, et d'un régiment de Nègres des Indes-Occidentales, formant en tout cinq mille hommes. Milord *Don* entretient parmi ses troupes une discipline sévère; leur tenue est fort belle, et je les crois très-exercées, si j'en juge par quelques manœuvres que je leur ai vu exécuter.

Les habitans de *Gibraltar* conservent le costume et les mœurs de leur pays. Quelques-uns cependant s'habillent à l'anglaise, et m'ont paru adopter les manières et le ton de leurs dominateurs. Les femmes se couvrent en général d'une mantille rouge, bordée de velours noir, ornée d'une frange de dentelle; et sous ce costume peu favorable à l'élégance de leur taille, elles trouvent encore le moyen de s'embellir, en se drapant avec autant de coquetterie que la plus jolie et la moins superstitieuse des Andalouses. Les Juifs n'ont pas de

costume fixe; mais ils adoptent celui de l'individu qu'ils veulent duper. Ainsi, ils endossent un manteau, s'ils traitent avec un Espagnol; un habit long, serré et pointu, s'ils sont en relation avec un Anglais; et se coiffent d'un turban, si c'est un Turc qu'ils ont choisi pour victime.

Le commerce, dit-on, est considérable à *Gibraltar*. Je n'ai pu me le persuader, quand j'ai vu le petit nombre de bâtimens qui croupissent dans la rade, moins sûre, mais plus grande que celle de *Toulon*. Nul luxe, nulle société, nul amusement; chacun vit chez soi, et pour soi. Les Anglais cependant ont établi une bibliothèque fort belle, où se réunissent journellement ceux d'entre eux qui ont le goût des lettres. Nous y avons été; il n'y avait personne. J'y suis revenu, et je n'y ai trouvé que le bibliothécaire, qui est Français, et un colonel anglais, regardant des caricatures.

Milord *Don* s'occupe beaucoup d'agriculture. Il a promis des récompenses à ceux de ses administrés qui cultiveraient le plus de pommes de terre; et grâce à ses soins, on commence à apprécier les avantages de ce genre de culture.

Milord *Don* nous aurait bien offert à dîner; mais le cuisinier de milord *Don* était à la campagne..... Il en parut très-fâché.

On prétend que le Consul algérien a trouvé le

moyen d'embellir pour lui ce séjour de tristesse, et qu'il affecte un luxe asiatique. Un Juif m'a assuré que son hôtel lui coûtait plus de huit cent mille francs; et que s'il le voulait, il acheterait à lui seul, et le port, et la ville, et tous ses habitans. « Mais les Juifs se vendraient-ils? lui dis-je». — « Les Juifs vendent de tout, Monsieur ».

Pendant notre séjour à *Gibraltar*, nous avons appris qu'on avait étranglé le Dey d'Alger. Sans en être troublé le moins du monde, le Consul a continué ses opérations et ses amusemens. Dans sa correspondance, il n'écrit jamais le nom de son souverain, dans la crainte que ses concitoyens ne l'ayent déjà oublié lorsque ses lettres arriveront. Heureux les pays où la mort d'un prince est regardée comme une calamité générale!

J'avais oublié de te dire que le rocher de *Gibraltar* est peuplé d'une quantité prodigieuse de singes, apportés probablement de la côte d'*Afrique*, et qu'on trouve parmi ses pierres une espèce de cornaline marbrée, dont on fait de jolies boîtes et de superbes cachets. Du reste, le botaniste aura tort de chercher à enrichir son herbier sur cette montagne, dont je m'éloigne sans regret, mais que je suis enchanté de connaître.

LETTRE XII.

De Sainte-Croix-de-Ténériffe, le 22 octobre 1817.

Le vent s'étant déclaré favorable, nous avons levé l'ancre; et après avoir traversé le détroit, nous avons mis le cap sur *Ténériffe*. Nous laissons derrière nous le royaume d'*Alger*, et à notre gauche, ceux de *Fez* et de *Maroc*, déserts stériles et sauvages, séjour de l'ignorance et de la barbarie, habité par des hommes aussi féroces que les lions et les tigres qu'ils combattent. Les côtes d'*Europe* ont disparu; le navire fend les flots avec rapidité..... On crie: *Terre*..... Ce sont les *Canaries*..... Nous sommes à *Ténériffe*.

Ce petit Archipel, connu des Anciens sous le nom d'*Iles Fortunées*, est composé d'un groupe de sept îles, dont les plus grandes sont *Canarie*, *Fortaventure* et *Ténériffe*. Cette dernière est la plus fertile et la plus peuplée. On y récolte huit mille barriques de vin par an; et tu sais qu'on en boit à Paris seul plus de vingt mille, qui à-coup-sûr n'ont pas toutes traversé les mers.

Les écrivains espagnols du quatorzième siècle,

qui ont parlé de *Ténériffe*, ont assuré, sur la foi de leurs navigateurs, que dans cette île, ainsi que dans celles qui l'avoisinent, il se trouvait un arbre d'une prodigieuse hauteur, qui ramassait les vapeurs de l'atmosphère, de manière qu'en le secouant, on obtenait une eau claire et bienfaisante. Il y a toujours de la fable dans l'histoire.

Si nous en croyons encore un de leurs rêves, l'île de *Palma* a été découverte par deux amans, qui, exilés de *Cadix* leur patrie, achetèrent un petit bateau, s'abandonnèrent aux vents, et résolurent de ne pas se survivre. Après avoir longtemps erré au gré des ondes, ils aperçurent cette île, où ils abordèrent avec beaucoup de difficulté, et qu'ils appelèrent *Palma*, à cause de la grande quantité de palmiers dont elle était couverte. Tu sais le degré de foi qu'il faut ajouter à tous ces contes d'amans ; et combien l'histoire du monde serait courte, si l'on en retranchait les rêves d'une imagination peu réfléchie, et toujours avide de merveilles.

Ces îles sont volcaniques, ainsi que toutes celles de cet Océan. On y compte environ cent quarante mille habitans, dont soixante-quatre mille appartiennent à *Ténériffe*. *Sainte-Croix*, où réside le gouverneur, quoique l'audience royale soit établie à *Canarie*, est une petite ville assez sale, s'étendant

du Nord au Sud. La moitié des rues à-peu-près en est pavée; et les Espagnols y conservent les mœurs et les habitudes de leur pays, avec les modifications nécessitées par le climat : juge de leur indolence! Le bord des maisons est peint de deux bandes noires et larges, qui ne tendent pas mal à leur donner un aspect tout-à-fait lugubre. La rade, ouverte à presque tous les vents, n'a de remarquable que son peu de sûreté; car le fond en est excessivement mauvais, et les atterrissages très-dangereux. Nous y avons trouvé deux ou trois bricks français et américains qui y faisaient de l'eau, et une douzaine de pinques espagnoles, montées par des hommes dont l'existence me paraît un problême.

Figure-toi, mon ami, un navire à moitié pourri, où sont attachées deux poutres en forme de mâts, soutenant quelques fragmens de vergues, auxquels sont collés deux lambeaux de toile de diverses couleurs, recevant à-peine un souffle de vent qui se joue parmi leurs débris; place à leur sommet un morceau de chemise rouge, ou une queue de requin en guise de pavillon; jette sur un navire ainsi équipé une quarantaine de figures à Callot, entassées les unes sur les autres, sautant, jurant, faisant aussi rapidement qu'elles le peuvent le trajet du *Cap-Blanc* où elles vont pêcher, à *Ténériffe* où elles vendent leur poisson; ne se nourrissant

que de quelques légumes, et de pâte faite avec du maïs : et tu n'auras encore qu'une faible idée des mœurs et de la vie de ces hommes étrangers aux coutumes de toutes les nations, et soumis seulement au code de lois qu'ils se sont créé. Leurs témoignages d'amitié sont des cris ; leurs querelles des vociférations ; leurs armes des couteaux ; leur vengeance du sang. Quels motifs autres que la honte et le crime peuvent leur avoir fait adopter ce genre de vie? Quelle autre raison qu'une conscience endurcie peut les y retenir ?..... En calculant leurs ressources, puisqu'ils vivent, ils sont industrieux ; s'ils sont industrieux, pourquoi s'exiler de leur patrie, où plus de moyens de subsistance sembleraient devoir les attacher ? En vérité, ces malheureux feraient horreur, s'ils n'inspiraient la pitié.

Nous sommes en rade depuis deux jours, et nous n'avons encore vu le fameux Pic que de fort loin, et dans un horizon douteux. Je brûle de le gravir ; mais comme il est à huit lieues de *Sainte-Croix*, et que nous en ignorons la route, le Gouverneur aplanira sans doute pour nous les difficultés du voyage. Le chef de notre expédition, en lui rendant compte de sa mission, lui adresse une lettre flatteuse. Le Français qui remplit les fonctions de Consul, nous assure, avec un souris malin, que le Gouverneur ne nous répondra pas. Comme on nous

avait dit à *Gibraltar* que c'était le général Palafox, il me fut difficile de deviner le motif de son silence : la bravoure n'exclut pas la politesse[1]. Mais le Consul, en nommant *Dom Pedro de Laborias*[2], nous donne d'autres raisons. — M. le Gouverneur ne sait pas écrire. — Mais son secrétaire? — Il ne sait pas écrire. — C'est différent. De pareils hommes représentent une nation!

La nôtre est-elle mieux représentée à *Ténériffe?* Et n'est-ce pas une insulte faite à notre pavillon, que le silence injurieux qu'on a gardé à notre égard?...

Nos astronomes vont faire leurs observations au Lazareth, distant d'une demi-lieue de la ville. Une rangée de petits cailloux sépare les malades des habitans[3]. Un soldat de la garnison, portant sur l'épaule une arme qui ressemble assez à un fusil, est là pour veiller à la sûreté publique. Il mange, en se promenant, une boule de pâte qu'il pétrit dans sa main. Que mangez-vous, camarade? — Du pain. (Je cherche en vain à me persuader qu'il ne me trompe pas). — Est-il bon? — Excellent; goûtez. (Ma langue se colle à mon palais). — Quelle est

[1] Palafox est le général qui défendit si héroïquement Sarragosse, lors des dernières guerres.

[2] On nous a assuré, au Brésil, que *dom Pedro de Laborias* aimait et protégeait les sciences : il paraît qu'il nous prit tous pour des ignorans.

[3] Le Lazareth était désert lors de notre relâche à Ténériffe.

votre solde? — Ce pain. — Et de l'argent? — Jamais. — Vous n'en avez donc pas? — Pour dix réaux je ferais à pied le tour de l'île. — Voulez-vous accepter cette demi-piastre pour boire à ma santé? — La somme est trop forte; on croirait que je l'ai volée. — Acceptez. — Ma foi, Monsieur, je craignais de ne pas vous entendre répéter votre offre généreuse : mille remercîmens ».

Un regard d'un de nos grenadiers ferait reculer le piquet qui vient relever la sentinelle..... Ce ne sont pas des Espagnols.

Quand je vois deux ou trois forts irréguliers, placés de manière à être facilement bombardés; quand je n'aperçois qu'un petit mur sur les sommets qui dominent la ville; quand je sais que presque sur tous les points de l'île on peut, sans difficulté, effectuer des débarquemens à l'aide de chaloupes, je me demande comment il est possible que l'amiral Nelson, dont la réputation est si colossale, soit venu laisser ici un bras, toutes ses embarcations, ses drapeaux et ses meilleurs soldats, sans pouvoir s'emparer de Sainte-Croix. Qu'un de nos amiraux y soit envoyé; il n'y laissera ni ses vaisseaux, ni ses soldats, ni ses drapeaux, et nous aurons l'île. Adieu.

LETTRE XIII.

De Sainte-Croix, le 24 octobre 1817.

Nous sommes condamnés à une quarantaine de huit jours, et je doute fort que notre relâche soit assez longue pour nous donner le temps de gravir le fameux Pic, ou de faire des courses dans l'intérieur de l'île. J'emploie mes instans de loisir aux recherches sur les premiers habitans de cet Archipel, et sur les événemens qui l'ont soumis à la couronne d'Espagne.

Jean de Béthencourt, secondé de quelques Normands et Gascons, aventurier heureux, conquit, en 1402, *Lanzerote*, *Fortaventure* et *Gomère*. Ses tentatives ne furent pas heureuses sur les îles voisines, puisque la *Grande-Canarie* et *Ténériffe* ne furent soumises que quatre-vingts ans après, et coûtèrent beaucoup de sang, à cause de la défense héroïque des *Guanches*, premiers habitans de toutes ces îles. Le roi de France, trop occupé de ses guerres avec les Anglais, ne put donner aucun appui à son chambellan, qu'il oublia, le croyant en enfer, parce qu'on nommait alors

Ténériffe Infierno, probablement à cause de ses volcans. Ce fut Henri III, roi de Castille, qui lui fournit quelques secours, à la suite desquels le Pape se hâta de lui envoyer un évêque, et de le reconnaître Roi feudataire du Saint-Siége, et vassal du Roi qui l'avait soutenu et couronné.

On peut remarquer en passant, que les grands génies de tous les temps ont rarement trouvé des soutiens dans leur pays; et que beaucoup de découvertes, dues à l'audace et à la persévérance, ont été la conquête de protecteurs étrangers. La mort seule rend un grand homme à son pays.

M. Bory-de-Saint-Vincent, qu'un zèle étonnant et de prodigieux travaux ont placé à côté de nos savans les plus distingués, dans son grand ouvrage, modestement intitulé : *Essais sur les Iles Fortunées*, et qu'il composa à l'âge de vingt ans, a donné une histoire complète du Pic de *Ténériffe*, envisagé sous tous ses points-de-vue. Il a rapporté tout ce qu'on avait écrit jusqu'à lui, en ajoutant à ces relations comparées et discutées, ses propres observations, avec un catalogue fort étendu des productions zoologiques, botaniques et minéralogiques de *Ténériffe*. Il retrouve dans cette île, et dans les archipels voisins, le véritable mont Atlas de l'antiquité; les Hespérides, et leurs jardins ornés de pommes d'or; les Gorgonnes, et le séjour de

leur reine Méduse ; les Champs-Élysées; les îles Purpuriennes; enfin, l'antique Atlantide de Platon, et le berceau de ce peuple Atlante qui civilisa la terre après l'avoir conquise, mais dont les éruptions volcaniques ont anéanti les monumens et détruit jusqu'au souvenir. « Les archipels occidentaux de l'ancien Continent (dit-il, en terminant son excellent ouvrage) nous offrent donc les débris d'une terre célèbre, dont l'avare Océan engloutit les richesses, les villes et les monumens. Les Guanches qui habitaient le principal de ces archipels, furent, n'en doutons pas, les derniers rejetons de ces enfans d'Atlas qui éclairèrent le monde, tantôt en fugitifs, tantôt en conquérans. Ainsi, nul peuple n'eut une origine plus respectable que celui dont les Espagnols n'ont laissé d'autres vestiges que des momies de ses pères. Il n'existe plus de l'Atlantide que des rochers et des volcans épars sur une mer immense; il ne reste des Atlantes qu'un nom retentissant dans l'antiquité, et quelques traces incertaines qu'enveloppent des ténèbres toujours croissantes. Il en sera de même des nations d'aujourd'hui. Les peuples, ainsi que les générations, vieillissent et s'effacent. Une de ces grandes révolutions qui bouleversent de temps à autre la surface du globe, pourra renverser ces

» dominations, où notre orgueil n'entrevoit pas de
» terme. A-peine restera-t-il dans le passé d'alors
» un souvenir confus de notre gloire et de
» nos revers; de nouveaux peuples à leur tour
» méditeront sur nos ruines, et se demanderont si
» l'Europe exista ».

Il est possible que M. Bory de Saint-Vincent trouve quelques contradicteurs; mais s'il se trompe, il est difficile de le faire avec plus d'éloquence.

M. de Humboldt (et l'indulgente amitié dont il m'honore m'enhardit à citer un nom qu'illustrent tant de connaissances et tant de travaux), M. de Humboldt a visité le pic de *Ténériffe* et son cratère : n'est-ce pas dire que le cratère et le pic n'ont plus rien de caché?

LETTRE XIV.

En mer, par le quatrième degré de latitude Nord.

Un nuage grisâtre, précurseur des tempêtes, paraît sur l'horizon, s'élève rapidement, étend au loin ses flancs chargés de grêle, embrasse une partie de l'atmosphère, qui s'obscurcit et répand une odeur soufrée; et bientôt un mugissement sourd, profond, annonce au matelot attentif qu'un grand péril le menace..... Les chants ont cessé; un silence effrayant leur succède. D'un regard le danger est mesuré. Le chef parle; on obéit, on s'empresse, on vole. Les voiles serrées ne reçoivent plus le vent qui mugit et siffle au milieu des cordages; le navire cède insensiblement au mouvement rapide des ondes. Perché sur la pointe des mâts et des vergues, le matelot redouble d'audace. L'ordre est à-peine donné, et déjà l'on a obéi. Ce ne sont plus ces hommes lâches et efféminés, dont mille écrivains barbares peignent le découragement à l'approche du danger; ce sont au contraire des marins intrépides, que les élémens coalisés ne peuvent émouvoir. A côté de la nue, et au fond de l'abîme,

ils sont constamment les mêmes; ils bravent la foudre avec autant de sang-froid que les roches souterraines. Mais le bruit redouble, le nuage plane sur le bâtiment, le flot frappe le flot, l'éclair sillonne la nue, la déchire; de ses flancs ténébreux s'échappent par torrens et les vents et la grêle. Le navire est emporté. La rapidité de ses mouvemens enlève les ressources; l'obscurité la plus profonde les rend inutiles. Le bruissement des vagues, les éclats du tonnerre, le sifflement des cordages, le craquement des machines, étouffent la voix; on n'entend que celle de la tempête.....

Mais le vent baisse, le jour renaît, la foudre gronde dans le lointain, l'oreille en suit le roulement avec tranquillité, le matelot indique d'une main fatiguée le sillonnement des éclairs qui ne peuvent plus l'effrayer; il oublie en un instant le danger qu'il vient de courir, et par de nouveaux refrains semble le provoquer encore.

Je ne sais, mon ami, si je t'ai donné une faible idée d'un *grain* qui nous a assaillis aujourd'hui par le quatrième degré de latitude Nord. Ah! que je t'aurais fait une séduisante description de Paris!.... Nos Messieurs disent pourtant que ce n'était qu'une raffale. Attendons.

LETTRE XV.

En mer, le 15 novembre 1817.

Il y a dans tous les cercles, dans toutes les réunions, dans toutes les parties de plaisir un peu nombreuses, un homme privilégié, autour duquel se groupent tous les autres, qui attire constamment les regards, qui est comme le centre des amusemens, et dont l'absence laisse un vide difficile à remplir. Cette espèce d'hommes ennuye quelquefois sans doute, parce que son babil, sans cesse provoqué par les questions, devient souvent un caquetage sans sel et sans intérêt; mais on lui pardonne de bon cœur ces momens insipides, compensés par des heures remplies d'anecdotes amusantes, de détails piquans et curieux, recueillis par une mémoire heureuse, et embellis par une imagination active et amie de la gaîté.

Nos matelots ont l'avantage inappréciable de posséder deux de ces causeurs intrépides*, dont la vie a été agitée par mille traverses, qu'une âme faible n'aurait jamais supportées. Les privations, la

* L'un s'appelle *Petit*, l'autre *Marchais*.

guerre et ses fatigues, la rigueur des climats, les naufrages, les prisons d'Angleterre, et les tourmens qu'on leur y faisait éprouver; des jours consacrés à des travaux pénibles, un avenir incertain, rien n'a pu porter atteinte à leur heureux caractère. Ils racontent leurs tourmens passés sans pousser un soupir, avec le même sentiment de joie qu'ils se rappellent une heure de plaisir ou plutôt de repos. On dirait, à les entendre, que ces fatigues leur étaient dues; que ces souffrances étaient, pour ainsi dire, leur élément; qu'ils s'y étaient habitués dès l'enfance, et qu'il leur aurait manqué quelque chose, s'ils avaient été heureux. Ils disent leurs ruses, leurs ressources contre l'ennui ou les tourmens; et toujours, dans leur langage sans apprêt, la raison trouve une sorte de philosophie austère qui étonne et subjugue.

Mon plaisir, à bord (et beaucoup de mes camarades aimaient à le partager), était, dans les belles soirées, de m'approcher du *gaillard d'avant*, et de prêter une oreille attentive à l'éloquence bizarre de ces deux historiens. Et que de jeunes matelots ont sacrifié avec moi des heures de sommeil à l'attrait magique qu'on répandait autour d'eux! Le plaisir remplace si bien le repos! L'habitude du malheur leur avait fait contracter celle de la narration, et l'on eût dit qu'ils lisaient tout ce que

leur rappelait leur mémoire. Les scènes les plus tristes ou les plus alarmantes étaient racontées avec les expressions les plus bouffonnes; et leur langage avait, si j'ose m'exprimer ainsi, quelque chose d'hostile contre leurs revers*. Plus l'auditeur riait, plus le narrateur avait été malheureux.

Les matelots ont un langage à eux, un dictionnaire qui leur est propre; leurs termes de marine, placés au milieu de leur narration, font un effet tout-à-fait bizarre. Ils colorient ce que nous ne faisons que retracer; et leur style est une suite d'images toujours vraies, toujours frappantes.

Je ne pourrais te dire combien de pareils hommes sont nécessaires à bord d'un navire, surtout dans un voyage aussi long que le nôtre. Les heures sont lentes au milieu des mers..... Hommage à ceux qui les précipitent!

J'étais hier à minuit sur le gaillard d'arrière. J'entends de *l'avant* les éclats d'une joie immodérée. — Le malheureux! m'écriai-je involontairement....., et je m'acheminai vers le bruit. Une autre *histoire* suivit la première déjà finie; une troisième vint après, ensuite une quatrième; et je ne m'aperçus que la moitié de la nuit était passée, que lorsque la cloche appela d'autres matelots sur

* C'est ainsi que le prisonnier Canadien insulte aux vainqueurs qui le déchirent.

le pont. J'avoue cependant que je ne fus pas très-heureux cette fois; et hormis l'image des malheurs auquels l'un d'eux avait été en butte en Angleterre, et qui nous intéressa vivement, leurs *historiettes* ne furent pas très-piquantes : mais puisque le temps est beau, que la chaleur est modérée par une brise fraîche, et que je ne suis point occupé à des dessins, je vais te raconter la dernière dont on nous régala. C'est Petit qui parle.

« A bord de je ne sais quel bâtiment, qui faisait voile vers je ne sais quels parages, se trouvait au nombre des passagers un je ne sais quel ecclésiastique, dont le courage n'avait probablement pas encore été mis à l'épreuve. A cinquante lieues de terre (et cette idée seule effrayait l'imagination du prêtre), un orage épouvantable fond sur le navire, et le ballotte; le cœur de l'abbé sautillait comme un morceau de requin dans une poêle. Il monte sur le pont, et effrayé de l'extrême hauteur des vagues et de la violence des vents, il se prosterne. Le matelot, après avoir épuisé toutes les ressources de son art, en prévoit l'inutilité, court à la cambuse, et se soûle. Sur le visage effrayé des maîtres, l'ecclésiastique lit le fatal arrêt, et ses larmes coulent en abondance. — A genoux, leur crie-t-il, de toute la force de ses poumons; à genoux. — On obéit; et chacun, en prières, attend que le

bâtiment s'engouffre. L'orage augmente..... — Ah! mon père, dit le capitaine au désespoir, bénissez-nous, nous allons ce soir souper avec les anges. — Dieu nous en préserve, s'écrie le religieux; je crois que je n'ai pas faim. — Pensez-vous qu'il disait la vérité » ?

LETTRE XVI.

Baptême de l'équipage; passage de la Ligne.

Je crois que si l'on recherchait la cause de toutes les cérémonies gaies et burlesques établies depuis le commencement de la civilisation en Europe, on la trouverait dans la crainte ou la religion. C'est la religion qui a donné naissance chez nous à la fête la plus tumultueuse qui occupe les inconstans Parisiens. Tout le monde connaît l'histoire des religieuses de Long-Champs, le motif qui y attirait les curieux; et nous voyons aujourd'hui ce qui a résulté de cet empressement, qu'on aurait pu, dès le principe, attribuer à une cause sainte.

Les navigateurs qui, les premiers, ont franchi cette ligne imaginaire qu'on appelle *équateur*, effrayés de la distance qui les séparait de leur patrie, et des périls auxquels leur audace les exposait, cherchèrent, par des vœux et des prières, à se rendre le ciel favorable. Ils consacrèrent, dans la relation de leurs voyages, quelques lignes au récit de leurs craintes et des consolations qu'ils avaient trouvées. Ceux qui marchèrent sur leurs

traces les imitèrent en tout, et principalement à l'instant du danger. Mais toutes les promesses faites au moment du péril sont peu certaines; toutes les sages résolutions disparaissent avec la frayeur qui les a fait naître. Aussi, dès que la marine, par de nouvelles découvertes, et les voyageurs, par une audace non moins étonnante, eurent diminué les craintes en aplanissant les difficultés, les vœux devinrent moins ardens, les prières moins fréquentes. Petit-à-petit on s'accoutuma aux traverses; on les surmonta plus facilement et avec plus de courage. Dès qu'on osa les supposer moindres, on osa les supposer presque nulles; mille exemples d'une heureuse audace augmentèrent la confiance. De là, l'oubli des premières institutions; de là, des railleries sur les craintes imaginaires des premiers navigateurs. Le jour qui devait leur faire franchir l'équateur était attendu avec impatience. Plus les dangers avaient été grossis, moins ils paraissaient à redouter. C'était ce jour surtout qu'on réservait aux plaisanteries, à l'oubli des fatigues; et comme tous les usages où préside la folie ont plus de durée que ceux consacrés par le bon sens et la raison, il en est résulté que ceux-ci ont cédé la place aux premiers, et subsisteront sans doute aussi longtemps qu'il y aura des navigateurs.

L'importance attachée à notre expédition ne

nous a pas affranchis de la règle; et je vais te donner une idée de la fête qui a *marqué* ce jour sur notre bord.

Dès la veille, les mouvemens des matelots, empressés à étudier leurs rôles, nous présagèrent de la gaîté. Le ciel le plus pur semblait leur promettre une journée riante. Nous nous félicitions doublement, et de faire diversion à nos ennuis, et de ne pas rendre nuls les efforts de l'équipage.

Les costumes sont prêts; la folie agite ses grelots du haut des hunes, et chaque acteur lui répond par un sourire ou une caresse..... Qu'il faut peu de chose pour épanouir le cœur du malheureux! Le soir, au moment de notre dessert, des coups redoublés de fouet nous annoncent le commencement de la cérémonie. Nous nous levons avec empressement, et montons sur le pont. Une voix redoutable, grossie encore par un énorme porte-voix, appelle le chef de l'expédition. L'officier de quart le fait prévenir; et M. Freycinet, connaissant déjà les usages, annonce, d'un ton humble et soumis, qu'il est prêt à recevoir l'envoyé de *S. M. la Ligne*. De nouveaux coups de fouet annoncent l'arrivée du courrier, qui remet au capitaine une lettre, modèle d'éloquence, dont le secrétaire de S. M. m'avait déjà donné connaissance. Moins indiscret que lui, je ne te la communique pas : il

y a toujours du danger à violer le secret des cours.

M. Freycinet lit la lettre, donne quelques louanges *sincères* à l'auteur, et demande à l'envoyé d'où il vient. — De Toulon, répond celui-ci avec précipitation ; et rougissant de sa méprise, il ajoute : De fort loin, et la chaleur est extrême. — Ah ! je vous entends ; une caraffe d'eau au courrier. — Bien des remercîmens ; si j'accepte quelque chose, ce n'est que de ce qui soûle. — Après une légère libation, que les autres acteurs lui envièrent pourtant, il reprit gaîment le chemin de la cour aérienne, apportant à son maître la réponse du capitaine.

Une pluie abondante, échappée des seaux qui étaient dans les hunes, punirent les matelots du pont de leur curiosité ; et l'on réserva pour nous un déluge de grêle figurée par du blé de Turquie, dont on nous inonda. Nos poules et nos canards, condamnés ce jour-là à la demi-ration, furent les seuls êtres du bord qui eurent à se plaindre de la fête.

Mais le beau jour est arrivé. Dès le grand matin, les trompettes rouillées sont polies, et effrayent de leur son éclatant les habitans de la mer. Les fouets agités sifflent ; les marteaux frappent l'enclume à coups pressés, et achèvent la couronne du roi et les fers de ses ennemis. La peau de deux moutons écorchés la veille, sert à vêtir le souverain ; son

épouse, le plus laid matelot de l'équipage, cache ses appas sous des jupes fabriquées à l'aide de cinq ou six mouchoirs de diverses couleurs. Deux melons inégaux que convoitent les yeux amoureux de l'époux-monarque, embellissent sa poitrine velue et ridée. Le chapeau à cornes de notre indulgent aumônier coiffe le chef du notaire; car je ne sais pourquoi il y a des notaires partout. Deux ânes portent le roi : leur rôle a été vivement disputé; et on ne l'a obtenu, qu'après avoir donné des preuves de capacité. Lucifer, avec son bec fourchu, ses ongles crochus, enchaîné, et fustigé avec une *badine* de trois pieds de long et de deux pouces de diamètre, tente de s'échapper; mais retenu par l'eau, dont l'inonde le prêtre, choisi parmi les moins sobres des matelots, il ronge ses fers, et épouvante de ses rugissemens la fille du monarque, qui se jette *sur le sein* de sa mère, et le mord avec voracité. Huit soldats armés ferment le cortége.

Vous avez donc froid, disions-nous au bonhomme Fouque, roi de la ligne, que nous voyions grelotter. Non, mes enfans, nous répondait-il, car j'étouffe dans ma fourrure; mais l'usage veut que je tremble. Sa fille, sa femme, Lucifer même, grelottaient, et nous riions entre nous de leur costume grotesque, et de cet usage plus grotesque encore.

Cependant, les places sont occupées; le notaire

ouvre la liste fatale où sont inscrits les noms des profanes qui n'ont pas encore passé la ligne. Une énorme *baille de combat*, à moitié remplie d'eau, à laquelle est adaptée une bascule où doit s'asseoir le patient, nous présageait déjà que les ablutions seraient fréquentes et sérieuses.

Le roi de la ligne invite vainement au silence; un coup de sifflet du maître l'obtient. Le nom de M. Freycinet est proclamé. On lui demande si son bâtiment a déjà eu l'honneur de passer la ligne; sur sa réponse négative, quatre soldats s'acheminent vers la *poulaine*, et frappent à grands coups de hâches le mât auprès duquel elle est placée. Quelques pièces d'or, échappées des mains du capitaine, appaisent la colère du monarque, et arrêtent les coups des soldats. Ce diable de métal opère partout des prodiges. . . . . .

. . . . . .

. . . . . .

L'état-major vient après; et chacun, en répondant au prêtre, doit jurer *de ne jamais faire la cour* à la femme d'un marin. *Faire la cour* ne sont pas précisément les mots de l'ordonnance; mais je substitue cette périphrase aux termes plus épineux dont se servent les prêtres-matelots pour dire *à-peu-près* la même chose. L'un de nous, en plaisantant, s'est fait répéter le serment exigé, sans le vouloir

prononcer, comme s'il craignait de l'enfreindre. — « Vous ne risquez rien, lui dit tout bas l'indulgent aumônier : jurez toujours ; depuis long-temps les sermens sont de mode ; vous savez ce qu'en vaut l'aune ; et dans l'occasion, je vous promets une absolution totale. Jurez d'ailleurs, pour mes voisins, ajouta-t-il plus bas ; quant à moi, je veux rester garçon ».

La décence (car il en faut même dans les choses les moins sérieuses), la décence ne permettait pas qu'un seul d'entre nous reçût l'ablution totale. Peut-être que notre générosité modéra les tentations qu'on avait de rire à nos dépens. Quoi qu'il en soit, on se réserva pour les matelots, qui, assis sur l'énorme baille, y étaient plongés un instant après, et ne s'en tiraient qu'avec des efforts inouis, et les contorsions les plus grotesques.....

Mais un incident inattendu arrête la cérémonie, et excite des murmures. On se regarde, on s'interroge, et l'on apprend avec étonnement qu'un profane, fier de l'état qu'il exerce à bord, refuse de se soumettre aux règles usitées, et qu'un long fer à la main, il se dispose à repousser les efforts de tous les diables coalisés et de leurs mille fourches. On se presse, on accourt, et, dans la batterie, nos yeux surpris contemplent un

héros. Tel autrefois on vit le grand Ajax, la javeline en avant, arrêter les efforts d'Hector et des Troyens victorieux. Son pied gauche est posé sur une caronade qui sert de rempart au héros cuisinier ; le bonnet blanc de l'ordre couvre sa tête enluminée, et défend son front hérissé des plumes de ses innocentes victimes. Un tablier de couleur équivoque se relève avec grâce sur son épaule, et drape à la grecque le guerrier poursuivi ; sa bouche est cadencée à la Minerve, et annonce l'indignation ; dans ses yeux règne la soif des combats. Il tient en main une broche aiguë et rougie, où est encore empalé un étique dindon, qui, la tête vers les ennemis de son bourreau, semble leur dire de se défier du traître, et de craindre un sort pareil au sien. En vain les tuyaux des pompes dirigés sur l'indiscipliné cuisinier, l'inondent d'une eau amère, qui se joint aux sauces qu'il avait préparées, sans les rendre plus mauvaises ; en vain les menaces éclatent de toutes parts : ferme comme un rocher au milieu des flots mutinés, ses yeux n'en dardent pas moins de vives étincelles ; sur les deux coins baissés de sa bouche on lit toujours l'indignation qui le maîtrise.... « Il » me faut des victimes, s'écrie-t-il à la fin, d'une » voix tonnante, et fussiez-vous vingt fois plus » nombreux, vous ne viendriez pas à bout de me

» soumettre aux lois honteuses qu'il vous a plu
» de créer, et dont ma fierté veut m'affranchir.
» Non, je n'aurais pas salué le chapeau de Gessler,
» ou le cheval de Caligula; non, je ne serai pas
» baptisé. De quel droit venez-vous attaquer
» *dans ses foyers* un homme dont tous les mo-
» mens sont consacrés au bonheur des hommes,
» qui réjouit *leurs palais*, qui brûle toujours pour
» eux *d'un feu* qui semblait devoir le mettre à
» l'abri d'une attaque aussi inattendue, d'un affront
» aussi sanglant. Et toi, orgueilleux Chaumont,
» toi que je vois le plus animé à ma poursuite,
» dis, ingrat, oses-tu, sans rougir, t'associer à
» cette troupe timide, et t'acharner contre celui
» que la reconnaissance te disait de respecter?
» Combien de fois, au mépris des ordres que
» j'avais reçus, (car qui peut se glorifier d'être le
» premier sur la terre!) combien de fois t'ai-je
» permis de tremper tes doigts goudronnés dans
» la concavité de mes casseroles? Ingrat! voilà
» le prix de tant de bienfaits; voilà le salaire
» que me gardait ta reconnaissance. Ah! cette
» vertu des grands hommes n'a jamais trouvé
» place dans ton âme dure. Insensible aux bien-
» faits, tu brûles aujourd'hui de me plonger
» dans une baille honteuse; eh bien! je veux te
» donner l'exemple de la générosité. Viens, venez

» tous, vous qui avez ainsi que lui, mais non
» aussi fréquemment, eu part à mes largesses ;
» venez attacher ces bras étiques ; je ne veux ni
» combattre ni me défendre. Que celui d'entre
» vous qui n'a pas eu part à mes profusions paraisse,
» et qu'il porte le premier ses mains sur un homme
» que ne peuvent flétrir ni les fers ni les cachots ».
Il dit, et plante sa longue broche, *qui tremble jusqu'à ce que la rage de Mars* et le poids du dindon ayent cessé de l'animer.

La troupe interdite se regarde, baisse les yeux, rougit, et se dissipe. Tel on vit autrefois le grand Germanicus, par un accent ferme et généreux, imposer à une troupe séditieuse ; ou tel encore l'orateur des Grecs remuait à son gré le cœur des Athéniens, lorsque, faibles et pusillanimes, ils redoutaient de se mesurer avec Philippe, leur vainqueur et leur implacable ennemi.

La foule s'est dissipée, l'ordre est rétabli ; Lucifer est redevenu un bon diable ; le monarque un maître actif et laborieux ; le prêtre un matelot gaillard et ami de la bonne chère ; chaque acteur se *débaptise ;* le temps se couvre d'épais nuages, tous s'excitent au devoir, et rendent inutiles, par leur prudence et leur activité, les efforts des vents coalisés.

P. S. Lauri sacra fames!..... A quoi n'exposes-tu pas les faibles mortels! La vérité me force à t'apprendre qu'enflé par un succès aussi glorieux, notre illustre cuisinier, arrivé à *Rio-Janeiro*, a de nouveau senti renaître dans son cœur la soif des combats, et que, dans les plaines de *la Plata*, il cherche peut-être des victimes plus nobles que celles qu'il avait sacrifiées jusqu'à ce jour. Un moment seul fait un héros.

LETTRE XVII.

De Rio-Janeiro, le 6 décembre 1817.

Le voyageur éclairé, jaloux d'étudier, dans des courses plus ou moins rapides, les mœurs des peuples de l'Europe et des nations les plus sauvages de l'Asie et de l'Afrique, est conduit à la découverte de la vérité par des routes plus faciles que celles qu'est forcé de tenir le navigateur audacieux qui visite les lieux dont l'Océan semblait lui défendre l'approche. Tout dirige le premier; chaque pas lui offre une observation nouvelle, chaque regard un moyen de la développer. Il trouve plus facilement la cause de la supériorité d'un peuple sur un autre; il en pénètre les motifs; il les discute avec plus de sûreté. C'est le pays qu'il vient de quitter qui lui offre mille ressources pour indiquer les contrastes qu'il aperçoit dans le pays voisin; et c'est la splendeur ou la chûte de celui-ci qui lui explique la grandeur ou la décadence d'une nation rivale. Dans les détails même, que de précieuses découvertes ne peut-il pas faire! Une pierre lui dit souvent l'histoire d'une province;

tout parle à l'œil du véritable observateur. La vérité, dans la nature, ne se déguise pas comme dans les palais des souverains; et l'histoire des monumens d'un pays est bien souvent celle des peuples qui l'ont habité.

Le navigateur, cependant, qui après une longue traversée arrive dans un pays nouveau pour lui, ne peut, du premier coup-d'œil, découvrir la cause des usages qui l'étonnent, ou des mœurs qui le frappent. Il n'a que des souvenirs pour guides de ses recherches; le point de comparaison n'est pas là : il est arrivé seul, pour ainsi dire, sur une terre inconnue; et tandis qu'attentif et silencieux, il parcourt d'un œil curieux les lieux témoins de ses observations, lui seul, pour le peuple qu'il vient étudier, est un objet de curiosité; lui seul est extraordinaire dans un pays où tout lui paraît extraordinaire.

Supposons que je quitte aujourd'hui Paris pour me rendre à Pétersbourg, à Constantinople, à Ispahan; à chaque instant je m'aperçois que je change de pays; à chaque instant j'observe des choses nouvelles, je remarque de légères différences; les contrées et leur histoire se déroulent en-même-temps devant moi; et c'est pas à pas que j'ai été conduit au point vers lequel je me suis dirigé. Si je me trouve dans un pays où tout

diffère du mien, rien du-moins ne peut plus m'étonner; dès que je me suis aperçu de la première différence, j'ai dû supposer les autres comme des conséquences inévitables.

Dans ce voyage-ci, au contraire, c'est, pour ainsi dire, d'un vol que je me trouve dans un pays où tout a des droits à mes observations. Tout est là, je ne puis point m'en écarter; ce qui m'entoure est aussi nouveau que ce qui me frappe; j'ai beau chercher un refuge, il faut que je sois isolé. Hier j'ai quitté un pays civilisé; aujourd'hui, je foule une terre sauvage; hier je croyais que la vengeance était une passion basse et indigne de l'homme; aujourd'hui, on cherche à me persuader que c'est une vertu sublime.... Affranchissons-nous de préjugés, jugeons avec timidité, avançons avec circonspection, et disons seulement: J'ai vu, j'ai touché.

Je suis au Brésil *, à 2000 lieues de ma patrie! Telle a été ma première pensée en m'éveillant. Veuf de mon pays, le cœur nageant dans la tristesse, je suis monté sur le pont....; un sourire de satisfaction s'est placé sur mes lèvres; mon cœur s'est épanoui; le souvenir de ma terre natale s'est

* Nous avons eu le malheur de tuer un de nos canonniers, en saluant: c'était un excellent sujet. Un de nos meilleurs matelots, Astier, s'est jeté à la nage, et a conduit à bord son camarade, qui expira quelques heures après.

perdu au milieu des sites variés qui frappaient mes regards.

Une ville d'un aspect ravissant, un port vaste, sûr, une forêt de mâts, l'activité d'une cité commerçante, le chant sauvage des Noirs qui guident les embarcations, des scènes de pêcheurs, des querelles de bateliers, un langage inconnu, des fruits nouveaux pour moi: j'admirais tout, je jouissais de tout.

Si, après plus de trois mois d'une fatigante navigation, l'aspect de la terre fait rentrer la joie dans l'âme du navigateur; si une roche aride lui paraît, au premier abord, un séjour agréable, combien ne doit-il pas éprouver de douces jouissances lorsque son œil se repose sur des campagnes riantes, sur de riches tapis de verdure, sur de hautes montagnes couronnées de forêts immenses, revêtues d'une livrée de mille couleurs!

Après avoir perdu de vue le rocher nu de Gibraltar, je ne fus distrait de l'affligeant spectacle des terres incultes de l'Afrique, que par les montagnes noires, sillonnées et volcaniques de *Ténériffe*. Je ne retrouverai donc nulle part le sol de la France, m'écriais-je attristé.... et je sentais une larme humecter ma paupière. Ah! qu'elle me paraissait belle alors cette patrie, où mon imagination et mes vœux me reportent sans cesse! Non

seulement elle s'embellissait de l'absence, mais encore du contraste de sa richesse avec la pauvreté des lieux que je parcourais. Aujourd'hui même, que je jouis de la vue d'un pays riche des bienfaits d'une nature trop prodigue, je rougis de l'émotion que j'éprouve, mon cœur franchit les distances, et je demande à tout ce qui m'entoure, et les vallons des Pyrénées, et mes parens, et les amis de mon enfance.

LETTRE XVIII.

De Rio-Janeiro, le 10 décembre 1817.

La nature n'a rien refusé au Brésil de ce qui est nécessaire à la vie de l'homme, et lui a accordé avec profusion tout ce qui peut flatter ses goûts, chatouiller sa vanité. Son terrain produit en abondance des fruits excellens, parmi lesquels la figue, l'orange, l'ananas et la mangue sont les plus estimés. Ses montagnes recèlent des diamans et d'autres pierres précieuses. Ses mers sont poissonneuses et non sujettes aux ouragans qui ravagent les Antilles, Bourbon, l'Ile-de-France, et presque toutes les colonies. Ses rivières roulent des paillettes d'or, portent la fertilité dans les vallons embellis de mille couleurs et de mille productions utiles. Son climat, quoique chaud, est tempéré par des pluies fréquentes, qui, en rafraîchissant l'air, préviennent les maladies épidémiques, prêtent à la verdure une teinte plus riante, alimentent les sources, rendent leurs eaux salutaires, et donnent plus de force à l'homme, qui, sous le tropique, a besoin de tous ces bienfaits, de toute cette variété,

pour résister aux ardeurs d'un soleil dévorant.

Rio-Janeiro, ou Rivière de Janvier, anciennement appelé *Saint-Sébastien de Rio-Janeiro*, chef-lieu de la capitainerie à laquelle elle a donné son nom, est aussi le siége du gouverneur, et le séjour actuel du roi de Portugal*. Sa rade fut découverte en 1593 par Dias de Solis, 93 ans après la découverte du Brésil par Alvares Cabral, portugais comme Dias. Elle est par les 45° 38′ de longitude O., et par les 22° 54′ de latitude S.

C'est à la nation portugaise, aujourd'hui si déchue de son antique splendeur, que nous devons une grande partie des découvertes les plus périlleuses; et toutefois les noms des Dias, des Cabral, des Vasco de Gama et de tant d'autres, sont ignorés de la majeure partie des Brésiliens, et ceux qui les connaissent n'en parlent qu'avec insouciance ou dérision. Qu'elle est petite à mes yeux, la nation qui ne s'enorgueillit pas d'avoir donné naissance à de pareils hommes!...

Je ne jugerai les Portugais, mon cher Batlle, que par ceux que je verrai à *Rio*, et la nation y gagnera encore. Avec le roi, l'élite de la noblesse portugaise a quitté Lisbonne au-lieu de se défendre; et c'est dans un pays où tout parlait de leurs

* Tout ceci est écrit en 1817.

exploits et de leur première audace, que ces fils des Lusitains sont venus cacher leur honte et avouer leurs défaites.

Sans crédit, sans recommandation, nous sera-t-il permis de voir ce qu'on appelle société? le titre de Français en sera-t-il un à la bienveillance des habitans de ce pays? Nous aura-t-on pardonné nos anciens succès, ou les aura-t-on oubliés? Nous le saurons bientôt. Je vole chez notre consul, M. Maller; il est de mon pays, dit-on....; je ne le crois plus. Le consul français est colonel, sans régiment, des armées de Jean VI; il est tout Portugais. Frappons à d'autres portes, et voyons nos négocians.... Quelques-uns sont riches, estimés, généreux; ils nous reçoivent avec plaisir; nous ne voyons que des Français chez eux; rarement on y trouve un Portugais : est-ce la crainte, le respect, la rivalité qui les en éloignent? Non, c'est l'orgueil.... Où diable l'orgueil va-t-il se nicher? — Au milieu de tas d'or et de pierreries. — Une visite à nos marchandes de modes. Ces dames, par exemple, sont un peu trop Françaises; chez elles on ne voit en effet que des Brésiliens; mais aurait-on raison d'appeler leur cercle *société?* non; les Brésiliens ont de l'or et des diamans, et nous n'ignorons pas que nos modistes aiment assez les diamans et l'or. Il faut bien d'ailleurs un peu de compensation; et puisque les

dames de Rio doivent *aux nôtres* l'élégance de leur parure, je ne vois pas pourquoi on trouverait du scandale à voir des Françaises recevoir des bijoux en échange de leur industrie. Leur nombre se multiplie cependant avec une rapidité si effrayante, qu'il est à craindre que leur commerce ne s'entrave et ne se nuise mutuellement. Les plus sages d'entr'elles (j'entends les plus adroites), ont déjà abandonné leurs magasins, et sont revenues en France étaler aux yeux de leurs compatriotes éblouies les richesses qu'elles ont su conserver. Que celles qui brûlent du désir de courir la même carrière y songent bien avant d'entreprendre ce long voyage; les Brésiliens ont perdu de leur enthousiasme, et au regret d'être dédaignées se joindrait chez elles le regret non moins vif de voir s'évanouir le rêve brillant qui les aurait bercées pendant leur pénible traversée.

Dès le premier jour de l'arrivée dans un pays curieux, on veut tout voir, on désire tout connaître; j'ai admiré de loin ce magnifique aqueduc qui couronne la ville et la rade, et qui lui-même est dominé par le *Corcovado*; montagne d'un aspect pittoresque, enrichie de tous les trésors d'une nature bienfaisante. J'en demande la route, et un Portugais obligeant m'offre de me conduire jusqu'au couvent de Sainte-Thérèse, où il va voir

sa sœur. J'accepte avec plaisir; il parlait assez purement le français, et il me dit les noms des rues et des principaux édifices qui les décorent. Il me désigne aussi les personnages marquans qui passent auprès de nous, et avec lesquels il paraît en relation. — Voilà un de vos compatriotes, me dit-il, près la place de *Rocio*. — Il paraît bien malheureux. — Eh! Monsieur, c'est qu'il est Français. — Mais j'en ai déjà vu de fort riches. — Celui-ci est membre de l'Institut; et la science ne fait pas fortune à Rio. — Voici encore un Parisien, ajouta-t-il, en me montrant du doigt un jeune élégant qui guidait un assez joli cabriolet; celui-ci est riche. — Il n'est donc pas savant? — Non Monsieur; c'est le coiffeur de la cour. — Cet état enrichit donc? — Vous le voyez; M. ..... a une fort jolie femme.

Nous étions arrivés au couvent de Sainte-Thérèse. En vain le peintre ou l'historien tenterait de donner l'idée du coup-d'œil dont on jouit de cette hauteur religieuse. Tout ce que l'art a de plus séduisant, tout ce que le talent a de plus élevé, n'en présenteraient qu'une faible image. A vos pieds, des touffes d'orangers parés de leurs fruits d'or; à droite, le *Pain-de-Sucre*, pic décharné, qui semble indiquer au navigateur le lieu où il va se délasser de ses fatigues; des navires venant de toutes les directions, et sillonnant cette mer

immense qui ne garde jamais les traces de ses triomphateurs [1]; devant vous, de l'autre côté de la baie, un monastère dédié à *Notre-Dame-de-Bon-Voyage*, sur le côteau même d'où partait la mort, lors de la glorieuse expédition de Dugay-Trouin [2]; plus loin, des montagnes couvertes d'une riante végétation, et dont le contour sage et légèrement ondoyé, contraste admirablement avec ces pointes aiguës et inégales des *orgues* qui semblent placées là comme une barrière que la nature a opposée aux ravages de l'Océan; une ville coupée par des collines, où s'élèvent de petits édifices blancs et d'une architecture bizarre; un nombre considérable d'îles jetées au milieu de la rade pour servir de refuge aux embarcations menacées par la tempête; une

[1] Lorsque les navigateurs allant à Rio voudront, du large, trouver l'entrée de la rade, ils n'auront qu'à chercher sur la côte ce qu'on appelle le *Géant couché*, parce que les contours des montagnes offrent en effet la silhouette d'un homme étendu sur le dos. Le pied du géant est le *pain de sucre* qui forme la pointe S. de l'entrée de Rio.

[2] Lorsque Dugay-Trouin fut de retour de son expédition, le peuple se pressait pour le voir et le féliciter. Un jour, une dame de condition demanda la cause d'un grand rassemblement qui était dans une rue; on lui répondit qu'on suivait Dugay-Trouin. Elle accourt, elle se précipite, et arrive bientôt à côté de l'amiral. Ne soyez pas surpris de ma curiosité, lui dit-elle: je suis lasse de voir des statues; il me tardait d'admirer un héros en vie. — Allez au Louvre, lui répartit Dugay-Trouin.

forêt immense de mâts et de pavillons de toutes couleurs sans cesse en mouvement..... ; tandis qu'à deux pas de vous, le silence et le repos.... Je ne pouvais détacher mes regards et ma pensée de ce tableau délicieux. Mon guide m'avait quitté, et à-peine m'en étais-je aperçu.

Cependant je m'arrachai avec effort de ce magnifique panorama, et je suivis l'aqueduc. Lorsque, arrivé à cette cascade* pittoresque qui l'alimente, je jetai les yeux derrière moi, je me demandai si cet ouvrage était romain, et si c'était bien la terre du Brésil que je foulais à mes pieds.

Ce monument remarquable est composé de deux rangs d'arcades, l'un au-dessus de l'autre, et au nombre de quarante-deux à l'étage supérieur. Ces arcades servent de communication entre deux collines, et se joignent à une construction basse, munie de regards, pour aérer l'eau, et se prolongeant à plus d'une lieue et demie sur le flanc des montagnes, jusqu'au pied du Corcovado.

La chaleur était étouffante; et quoique auprès d'une agréable cascade, et sous le feuillage tutélaire d'un *Berthollettia*, je n'osais point me livrer au repos, dans la crainte des nombreux reptiles dont on m'avait menacé. Je pris donc le chemin qui me

* Elle s'appelle *Mai d'agoas* (mère d'eaux).

conduisait vers une petite case peinte en vert, entourée d'un treillage, et placée sur un monticule, d'où le paysage devait être ravissant. Après avoir vainement appelé les esclaves que je supposais auprès de la maisonnette, j'y entrai. Quel fut mon étonnement! Le premier objet qui frappa ma vue, était un portrait de grandeur naturelle et bien exécuté, représentant un général français. Sa poitrine était décorée de crachats et de différens ordres. Dans sa main était une lettre; sur une table, le plan d'une ville de guerre, d'un port. Son regard était sévère, sa physionomie caractérisée.

Tandis que je réfléchis sur la singularité de ma position, je me sens légèrement frapper sur l'épaule; et un vieillard, accablé de fatigue, et appuyé sur une bêche, me demande en français qui je suis, et ce que je veux. Je lui explique le hasard qui m'a guidé, et lui demande à mon tour le nom du personnage dont je voyais les traits sur la toile. — Cet homme, me dit-il, a été général français, aide-de-camp de Napoléon, gouverneur dans les deux hémisphères. Entouré d'honneurs, de dignités, de considération, il a tout perdu; il a fui la haine des hommes, le tumulte des villes, les intrigues des cours. Il est venu ici mourir loin de tout ce qui l'avait attaché à la terre. Une épée n'arme plus ses mains; sa poitrine est deshéritée de marques

d'honneur; la douleur que lui causent ses nombreuses cicatrices lui rappelle seule ses succès et sa gloire. Le guerrier que vous voyez sur cette toile est aujourd'hui laboureur et charbonnier : c'est le général *Hogendorp*[1]; c'est moi..... Je serrai involontairement la main du vieillard, et le conduisis jusqu'à son fauteuil.

Comme l'exil change les hommes! J'avais peine à me persuader que je voyais là ce noble vétéran dont j'admirais les traits depuis un quart d'heure. Ils étaient abattus, flétris : qu'il devait souffrir!.....

Vous paraissez fatigué, ajouta-t-il, un moment avant mon départ; acceptez un verre de mon mauvais vin d'oranges; j'aurais eu du plaisir à vous offrir du pain; mais le général français n'en a pas aujourd'hui. — Mon cœur se serrait; je sortis.

J'ignore encore aujourd'hui pour quel motif il a quitté la France et fixé son séjour au Brésil. Je sais seulement qu'il a été puissant, riche, estimé; qu'il est maintenant pauvre, isolé, bienfaisant : je le quitte à regret; mais je lui promets d'autres visites, puisqu'il aime que je lui parle de ma patrie, qui aussi a été la sienne[2].

[1] C'est Napoléon lui-même qui lui donna ce tableau.

[2] Les journaux du Brésil nous ont appris dernièrement que le prince royal avait été voir le général Hogendorp, pour lui demander des conseils. Cette démarche est également honorable pour tous deux.

LETTRE XIX.

De Rio-Janeiro.

J'ai vu quelques grandes maisons, et je me suis convaincu que ce n'est pas là qu'il faut chercher à étudier les mœurs du Brésil. Jamais la moindre discussion; tout le monde y paraît d'accord; on dirait qu'une même pensée, qu'une même âme fait agir les hommes qui se réunissent. Je n'ai rien vu de plus monotone, de plus soporifique que les deux cercles où j'ai passé la soirée hier et aujourd'hui. Presque tout le monde y parlait français, et je ne pourrais dire sur quoi a roulé la conversation. Une phrase insignifiante était interrompue par une phrase plus insignifiante encore; et les physionomies compassées, immobiles, silencieuses, ne prenaient un peu de mouvement qu'à la vue des tours d'adresse d'un sapajou, enchaîné à la porte du salon.

Chez M. M..... G....., l'un des directeurs de la Banque, où l'on me fit l'honneur de m'inviter dimanche dernier, je trouvai du-moins un peu plus de vie. On y parla de l'Europe, des plaisirs

qu'offraient aux étrangers Londres, Vienne ou Paris; on s'agitait en quelque sorte pour se réveiller; mais j'avais peine à concevoir comment, du milieu de tant de personnes réunies, il ne s'échappait pas un seul mot sur la politique. Les généraux y parlaient conquêtes..... de femmes; les banquiers, courses à cheval; les dames, bijoux et diamans; les chambellans, processions; les consuls n'y disaient rien : je m'y perdais. Un jeune Portugais, qui parlait agréablement le français, et qui m'avait paru, dans ses discours, digne des déférences qu'on avait pour lui, ne répondait à mes questions que par des regards que j'interprétais autrement qu'il ne le désirait. Enfin, après le dîner, il s'approcha de moi, et nous eûmes ensemble une conversation qui m'expliqua ses signes d'intelligence.

Figurez-vous, me dit-il, qu'il est aussi extraordinaire ici, dans un cercle, d'entendre parler politique, qu'il le serait chez vous de ne pas en parler. Notre pouvoir est si petit, que nous sommes persuadés que peu de personnes pensent à nous. Je voulus réfuter son raisonnement, et agrandir sa nation à ses propres yeux; mais il sourit à mes efforts, et n'y répondit que par quelques détails sur les diverses catastrophes qui l'avaient conduit au Brésil avec la fleur de la noblesse portugaise.

Ne jugez point, continua-t-il, de l'amour des

sujets pour le souverain, par le nombre des personnes qui l'ont accompagné jusqu'ici; quoique les vertus du Roi justifiassent bien cet empressement. Les uns ont été attirés au Brésil par l'espoir de nouvelles faveurs; les autres, pour ne pas perdre celles qu'ils avaient déjà obtenues; ceux-ci par crainte; ceux-là par esprit de désordre; un petit nombre par attachement à la cause royale. Quelques personnes étrangères aux factions qui bouleversent les empires, ne sont venues à *Rio*, que poussées par une fatalité qui les poursuit sans cesse..... Le jeune Portugais soupira, garda quelques instans le silence, et continua bientôt à me donner les détails que je lui demandai pour éloigner les pénibles idées qui semblaient l'assiéger.

Ne croyez point pouvoir juger du caractère de notre nation dans le court espace de temps que vous avez à rester à *Rio*. L'étude approfondie des mœurs et des usages d'un pays nécessite bien des années. Puiser quelques traits caractéristiques, est tout ce que vous pouvez espérer. Une nation, agitée comme l'a été la nôtre, par des années de malheurs, peut perdre son caractère primitif; et si j'ouvre les annales de ma patrie, je trouve chez nos ancêtres infiniment plus de vertus, et surtout beaucoup moins de vices que chez mes contemporains. D'où cette décadence?..... De l'ignorance et de

l'orgueil. « Le siècle des beaux-arts est celui des conquêtes », a-t-on dit en France. On avait raison en France, car on était victorieux. Le peuple vaincu n'a pour lui que la honte et la stupidité.

Juger le peuple par les grands, serait aussi insensé que de juger les grands par le peuple. Tous les grands sont ici des machines, qu'un regard, un geste de leur souverain fait mouvoir. Ces hommes puissans que vous trouvez réunis dans ces appartemens, vous les croyez d'accord, animés du même esprit.... Que ne lisez-vous dans leur cœur! Que de secrets y sont cachés ! Que de projets ambitieux y sont nourris! Vous voyez ce général qui serre avec affection la main à son voisin; demain peut-être, à la cour, il sera son plus mortel ennemi. Vous êtes témoin, à cette heure, de l'amitié et de l'intelligence qui règnent entre ces deux personnes adossées à cette croisée; eh bien, j'ai appris, à n'en pas douter, que, victimes l'une de l'autre, elles ont perdu hier les places lucratives et honorables qu'elles occupaient. Tout est calme et paisible au-dehors de ces hommes; des tempêtes continuelles agitent leur intérieur. Qu'ils paraissent heureux au milieu les uns des autres! Qu'ils vont se trouver à plaindre, isolés et réduits à eux-mêmes! — Je conçois bien, dis-je à mon tour, que tous ces personnages se déguisent à la cour du Brésil, puisqu'on se déguise

aussi à celles d'Angleterre, de France ou de Russie; mais ce que je ne conçois pas, c'est qu'on le fasse ici, dans ce salon, loin des regards du souverain. — Eh! Monsieur! il ne se dit pas une parole, il ne se fait pas un mouvement dans ce cercle, qui ne soit demain dénoncé à Saint-Christophe de vingt manières différentes. Le roi n'ignore pas plus les moindres actions de ceux qui l'entourent, qu'il n'ignore le nombre de cierges qui décorent telle église dans un jour de solennité. Si le peuple savait ce qu'il en coûte pour se maintenir à la cour; s'il se doutait seulement de ce qu'il faut de peines et de soins pour apprendre à changer sa physionomie, à l'adapter, pour ainsi dire, aux sentimens de ceux qu'on encense, il envierait peu sans doute ces marques distinctives qu'il admire; frivoles colifichets, qui ne sont presque jamais la conquête de la bravoure ou du dévouement.

Chez vous, messieurs les Français, c'est presque toujours par ses qualités qu'on désigne quelqu'un dont on ne se rappelle pas le nom; chez nous, c'est par ses titres. On dira à Paris : Vous connaissez ce jeune étourdi si gai, si brave, si généreux; à *Rio*, ce langage ne serait pas entendu. Il faudrait désigner l'heure, le jour, la maison où l'on a été généreux, brave ou gai, parce que tous ces sentimens, ou plutôt parce que le masque qui les rappelle, aura

été pris ou quitté selon l'intérêt de celui qui s'en couvre.

Nulle part on ne verra autant de haînes, de basses manœuvres, de lâches calomnies. Un homme dit : J'aime le souverain. Il sera cru jusqu'à ce qu'il ait conspiré contre l'état. Ce n'est pas qu'on haïsse le roi; généralement il est aimé; (et quel est le souverain qui mérite mieux l'amour de ses sujets!) mais peut-on bien appeler amour de son prince cette apathie presque générale qu'ont tous ses sujets pour les événemens politiques qui le tourmentent, l'appauvrissent? Et est-ce aimer un souverain, que de partager ses malheurs, sans chercher à maîtriser les événemens qui les font naître?

Je vous parais peut-être ennemi de mon pays, me dit, en terminant, l'obligeant Portugais; détrompez-vous, Monsieur. Des chagrins ont aigri mon caractère, il est vrai; mais il ne m'est plus possible de déguiser la vérité, puisque la crainte ne peut rien sur moi, et que je dédaigne également les faveurs.

Je le remerciai de ces détails, et je sortis au moment où la conversation générale roulait sur une fête que devait bientôt donner le vicomte de R..... S....., dans une église où il voulait brûler pour 6,000 fr. de bougies, et 10,000 fr. de fusées.

Plus on dépense dans ces cérémonies, mieux on est vu à la cour.

LETTRE XX.

De Rio-Janeiro.

NULLE nation n'est esclave des plaisirs autant que la nation portugaise *. Nulle nation n'est moins propre à s'en procurer d'honorables, d'utiles. Un citoyen, étendu dans son hamac ou sur un sofa, occupé à compter les pièces de bois de son plafond, ou à considérer les dessins insignifians de sa tapisserie, vous assurera qu'il s'amuse ; semblable à celui qui me dit l'autre jour dans le jardin public : « Je me fatigue ; je n'en puis plus ; il y a déjà près d'un quart d'heure que je me promène ; je ne sortirai pas demain ».

Il y a ici une Vierge appelée Notre-Dame-des-Plaisirs. Son temple est le Brésil ; son sanctuaire, le cœur de ses habitans. Quelques Portugais non dégénérés lui donnent le nom de Vierge-du-Repos.

Nul lieu, nulle promenade fréquentée ; on cherche la solitude, comme chez nous on court après

* Je dis la nation portugaise, quoique je ne juge que les Portugais établis au Brésil ; on dit qu'à Lisbonne, la nation est toute autre. Je le crois.... presque.

la société. Avant l'arrivée de la cour à Rio, les Brésiliens se réunissaient au jardin public; et là, presque tous les soirs, au son des instrumens du pays, ils se livraient à des jeux et à des danses qui, en donnant aux jeunes gens plus d'aisance et d'amabilité, excitaient leur émulation, et pouvaient leur communiquer une étincelle de génie. Mais hélas! la supériorité dans la parure ne se pardonne guère chez les dames, de quelque nation qu'elles soient. Les Brésiliennes étaient couvertes de diamans, les Portugaises en furent éblouies et scandalisées; de là la jalousie, la discorde; de là l'anéantissement de toute société; chacun vécut chez soi: on appela cela *vivre* *.

Presque personne n'a l'idée d'un bal public : on ne danse à la cour que des danses de caractère, exécutées par des hommes à gages, qu'on a encore beaucoup de peine à trouver, quoiqu'on les paie fort cher. Il y a ici deux danseurs français; ils sont très-médiocres, et cependant on ne va au spectacle que pour les voir et les applaudir. — Mais, demandai-je un jour à quelqu'un : le prince royal, qui aime tant les plaisirs d'Europe, n'a donc aucun moyen de s'en procurer? — Pardonnez-moi, Monsieur; son immense fortune est assez bien dépensée.

* On m'assure qu'à Bahia, et surtout à Saint-Paul, il y a souvent des bals assez brillans.

Il a des équipages; il aime la chasse, les amusemens bruyans, les fêtes militaires; il s'occupe avec zèle, avec talent, des affaires de son cabinet; il monte à cheval, non pour courir, mais par besoin, dans un but d'utilité, et semble, par sa vie agitée et laborieuse, insulter à l'apathie de ceux qui l'entourent. Il est destiné à jouer un grand rôle. Vous avez vu son épouse; qu'en pensez-vous? — Je pense que les Brésiliennes qui ont le bonheur de l'approcher doivent bien souvent rougir de leur ignorance. Presque pas un des arts d'agrément ne lui est étranger, et il est peu de personnes en Europe qui s'occupent avec un égal succès de la botanique, de l'entomologie, de la minéralogie, et de toutes les branches d'histoire naturelle. — Ces exemples ne seront pas perdus pour mon pays; le jour n'est peut-être pas loin où il y aura quelque orgueil à se dire Brésilien; et ce vœu se nourrit dans plus d'un noble cœur.

LETTRE XXI.

De Rio-Janeiro.

La police se fait à *Rio* avec la plus grande sévérité, et cependant les crimes y sont très-fréquens. Pourquoi cela? c'est qu'on aime mieux punir un délit que de le prévenir. Les agens de cette police infernale sont reçus partout, et partout fêtés; leur place a pour but de nuire et non de réprimer; ils courent à la poursuite d'un Nègre comme on va à la chasse d'un loup. D'accord avec d'autres furets de la police, organisés militairement et appelés *gardes du roi*, ils s'excitent mutuellement à la cruauté; et il n'est pas de jour où quelque malheureux ne perde un membre par la barbarie de ces bourreaux; ils se racontent leurs exploits avec une joie féroce, et ils sont si jaloux de se surpasser, que c'est peut-être à eux qu'il faut attribuer une grande partie des assassinats qui se commettent ici, et dont on cherche vainement les auteurs.

L'aspect de *Rio* est infiniment agréable, et peu de villes en Europe peuvent rivaliser avec elle en régularité. Je la crois plus grande que *Lyon*, et

comme elle est coupée par de petites collines plantées de bosquets et de jardins, l'uniformité des maisons ne fatigue point les regards. Presque toutes les rues sont tirées au cordeau, et quelques-unes sont d'une beauté remarquable; celles dites *Direita*, *Alfandega*, *Ourives*, *Ouvidor* rivalisent de richesse. C'est dans ces deux dernières surtout que nos marchandes de modes ont établi leurs élégans magasins : c'est dire assez que ce sont aussi les plus fréquentées.

Les maisons, quoique généralement à un seul étage, sont assez riantes au-dehors, à cause des balcons qui les décorent. L'intérieur est distribué sans goût, et les appartemens, tristes et enfumés, rappellent assez bien ceux de nos châteaux gothiques; tous les rez-de-chaussée sont en persiennes : ces persiennes ne serviraient pas peu à favoriser des intrigues amoureuses, si l'amour séjournait quelquefois à *Rio*.

J'achevais la lecture de Raynal, lorsque j'arrivai au *Brésil;* je me crus transporté au séjour des plaisirs. Quelle erreur était la mienne! Notre philosophe, après avoir parlé des grâces et de l'amabilité des Brésiliennes, dit gravement, du fond de son cabinet, qu'elles jetaient, la nuit, des fleurs sur les Européens qui passaient sous leurs croisées. Les temps, hélas! ont bien changé; ce n'est plus

de roses que les rues sont jonchées aujourd'hui.

On rencontre ici tous les agrémens qui naissent de l'état d'une ville qui commence à s'embellir, et tous les désavantages résultants d'une cité qui s'agrandit et qui sort de l'enfance. Quant aux édifices remarquables, ils sont très-rares. Le couvent des Bénédictins est le seul qui se fasse distinguer. On me montrait le Palais-Royal, et je le cherchais encore : il peut être comparé à la plupart des maisons bourgeoises de la rue Saint-Honoré.

Les églises n'ont aucune apparence extérieure, excepté *Notre-Dame-de-Candellaria*, dont la façade est riche et majestueuse. La ville est répartie en sept paroisses; la chapelle royale, dédiée à saint Sébastien, et desservie par des chanoines, est d'une richesse surprenante. C'est là surtout qu'on peut apprécier le goût de la nation; et à en juger par l'enthousiasme avec lequel tous les Portugais en parlent, on s'aperçoit aisément que c'est le *nec plus ultrà* de leur génie créateur : une loge vaste et élégante, ouverte dans le chœur de l'édifice, est destinée au Roi et aux membres de la famille royale; c'est là aussi que, les jours de fête, le peuple de *Rio*, et les étrangers, vont entendre les sons flûtés des castras italiens, qui sont musiciens de la chapelle royale, et généreusement payés.

Une grande partie des rues n'est point pavée,

et l'autre l'est si mal, qu'il vaudrait mieux qu'elle ne le fût pas du tout. Les jours de pluie, il se forme de véritables marais dans les places publiques; et sans avoir l'itinéraire des sentiers qui ne sont pas submergés, je doute qu'on pût se tirer des bourbiers qui envahissent les autres passages. Des Nègres *officieux* se placent alors aux angles des rues, et moyennant la *modique* rétribution de huit ou dix sous, ils vous enlèvent dans leurs bras, aussi noirs d'ordures que de leur couleur naturelle, et vous déposent de l'autre côté. Quelquefois aussi, ils font semblant de glisser, vous laissent tomber au milieu de l'eau, et rient entre eux de l'embarras où vous vous trouvez.

Trois ou quatre places embellissent la ville. La principale est celle de *Rocio*, où est située la salle de spectacle que le Roi a fait bâtir en 1805. Au milieu de cette place est une potence fort élégante, surmontée des armes du royaume, au pied de laquelle les nobles seuls ont le privilége d'être décapités. Quelques Brésiliens assurent même que cette potence ennoblit : peu de roturiers, je pense, ont brigué cette faveur. Les autres places sont Sainte-Anne, qui n'est encore qu'un marché de bœufs et de chevaux, et celle qui se trouve vis-à-vis le Palais-Royal, digne en tout de la majesté de l'édifice.

LETTRE XXII.

De Rio-Janeiro.

Je ne suis pas étonné que les premiers navigateurs aient pris la rade de *Rio* pour l'embouchure d'une rivière ; elle est immense, et peut contenir tous les vaisseaux de l'univers; elle est parsemée d'un nombre considérable d'îles, toutes curieuses par leur aspect pittoresque, ou pour quelques branches d'histoire naturelle. L'île des *Rats*, des *Serpens*, du *Gouverneur*, prennent leur nom des différentes bêtes qui les peuplent.

L'entrée de la rade est d'une beauté majestueuse. Le *Pain-de-Sucre*, géant énorme, la resserre et contraste admirablement par sa nudité avec la richesse des montagnes qui l'avoisinent. C'est ici surtout que l'épisode du géant Adamastor serait bien placé, si cette mer était aussi féconde en naufrages que celle du cap de Bonne-Espérance.

Les forts *Lage, Sainte-Croix, Villegagnon,* la défendent; et Dugay-Trouin ne serait peut-être pas si heureux aujourd'hui qu'il le fut jadis, lorsqu'il imposa à la colonie un sacrifice de 27 millions,

en expiation des massacres qu'avaient commis les Brésiliens lors de l'invasion téméraire du capitaine Duclair.

Au nord de la rade, et dans un enfoncement formant une petite baie, est un endroit délicieux, qu'on appelle *Praia-Grande* (grande plage); c'est le séjour de la rêverie : des allées de citronniers ombragent les routes qui bordent les jardins dont la plaine est couverte. Une odeur délicieuse, apportée par un zéphir rafraîchissant, fait naître d'aimables idées; et la solitude qui vous entoure n'est troublée que par le vol léger d'une immense quantité de grands papillons, riches des couleurs de l'arc-en-ciel, et par le cri vif et perçant des oiseaux-mouches qui peuplent les buissons, et qui y bâtissent leur fragile demeure. Les moustiques, espèce de fléau pour tout le Brésil, ne troublent point le charme de ce séjour délicieux. On peut, sur un gazon toujours renaissant, se livrer au plus voluptueux repos, sans avoir à redouter l'atteinte dangereuse des reptiles venimeux qui infestent d'autres parties de la plaine. Là, on oublie les chagrins passés pour jouir du bonheur du moment. Les émotions sont trop tendres pour ne pas s'y livrer en entier. Là, exempt d'ambition, je coulerais paisiblement mes jours, si un ami, une maîtresse venaient jeter encore plus de charmes

autour de cette douce retraite. Quelquefois, au déclin d'un jour d'hiver, je veux dire lorsque les chaleurs moins fortes enfanteraient moins d'orages, et permettraient au Nègre infortuné de se délasser de ses longues fatigues, nos pas, franchissant ce lieu de délices, nous conduiraient jusqu'à cet édifice antique appelé *Notre-Dame-de-Bon-Voyage*, habité par un seul ermite; et là, au pied du modeste autel qui décore et protège cette chapelle respectée, nous formerions des vœux en faveur des hommes tourmentés de la soif des richesses, et qui sillonnent les vastes mers pour les acquérir. Dès que le soleil, par ses rayons obliques, nous forcerait de regagner notre demeure, nous parcourrions les mêmes sentiers, et sans ôter au malheureux esclave le goût du travail, quelques légères pièces de monnaie, qui serviraient à réparer ses forces épuisées, nous donneraient un plaisir de plus, et au malheureux une peine de moins. Ah! mon ami, que ce séjour est enchanteur!...

C'est à MM. les frères Taunay, depuis deux ans établis à Rio, que je dois l'agrément de connaître cette promenade délicieuse. Plusieurs d'entre eux savent si bien représenter la nature sur la toile, qu'il n'est pas étonnant que le Brésil ne leur ait rien caché de ses richesses; d'autres, plus familiarisés dans l'art des Gresset, la peignent en vers brillans et variés

comme elle. Aujourd'hui, le ciseau d'un sculpteur célèbre reste inactif dans des mains découragées, et une famille entière, amie des arts qu'elle cultive avec tant de succès, vit ignorée, ou plutôt dédaignée, dans un pays à demi sauvage, où elle espérait des protecteurs, et où elle a trouvé des humiliations *.

* On a demandé souvent à M. Taunay le peintre, pourquoi il faisait, dans ses tableaux, un jour plus riant qu'un autre, et pourquoi il mettait du tabac sous le nez : vingt portraits d'une ressemblance frappante lui ont été réfusés par cette raison.

LETTRE XXIII.

De Rio-Janeiro.

Je viens de la bibliothèque, et le premier coup-d'œil a été satisfaisant. On y compte environ 70,000 volumes, en général bien choisis, et le tiers ouvrages français. Serai-je forcé de revenir de mon premier jugement sur les occupations des Portugais?... Voyons, interrogeons.

Le directeur (car le titre est à la mode ici), le directeur est un homme fort instruit, m'a-t-on assuré; mais malheureusement il est absent, et le *Cicerone* qui me conduit n'est pas très-versé dans la littérature portugaise, puisque je lui demande vainement d'autres noms que celui du *Camoens*, avec lequel il ne paraît pas même très-familiarisé*. Il me conduit d'abord à la salle où sont les historiens et les poëtes français, et, me présentant un volume avec un plaisir bien sensible, il me dit : Voilà un grand penseur, Monsieur; c'est un de vos premiers philosophes..... C'était Raynal; et l'éloge me parut

* *Sa Miranda, le Vicomte de Saint-Laurent, Mascarenhas de Ataide* lui sont inconnus. Ils ne le sont pas en Europe.

suspect. Ensuite, d'un air triomphant, il m'indique du doigt les Œuvres complètes de Voltaire.—Comment, Monsieur, Voltaire chez vous! — Pourquoi pas, me dit brusquement un lecteur (il y en avait deux dans la salle); il est bien en France.—La conséquence n'est pas juste, répondis-je; et ce serait un bien grand phénomène de voir proscrites, chez nous, les sublimes conceptions d'un génie qui fait notre gloire. J'espère que nous ne verrons jamais de ces sacrilèges. — Je le souhaite pour vous, Monsieur; et ce que je souhaite pour nous aussi, c'est qu'on nous permette de jouir des chefs-d'œuvre de toutes les nations, et cela ne commence pas mal. Tenez, voyez dans ce même rayon, et à côté l'un de l'autre, Voltaire et Rousseau, séparés pendant leur vie, et rapprochés après leur mort. Voyez encore tout près d'eux Raynal et Pope, Lopès de Vega et Corneille, Lafontaine et votre Pindare, Crébillon et Shakespeare, et Racine, et Bourdaloue, et Massillon, et Bossuet. Que nous importent les erreurs de la plupart d'entre eux? que nous font aujourd'hui leurs rivalités? Les grands hommes sont de tous les pays: honte à ceux qui ne savent pas les apprécier, ou qui les condamnent par esprit d'intolérance. L'assoupissement n'est pas la mort, Monsieur; et la nation portugaise peut sortir de sa léthargie. — Surpris de la chaleur de celui

qui me parlait, je jetai les yeux sur la feuille qu'il tenait à la main; il devina mon intention, et me montra une page de Rousseau qu'il venait de traduire. — C'est la leçon de mes deux fils, ajouta-t-il; ils vont traduire cette page à leur tour : ils la comprendront ».

Après avoir examiné les belles éditions de nos meilleurs tragiques, et parcouru successivement les salles de droit, de langues vivantes, de manuscrits fort peu curieux, mon guide me fit monter à une nouvelle salle richement décorée, où étaient classées avec le plus grand ordre les productions les plus marquantes des diverses nations de l'Europe. Voici, me dit-il, le cabinet d'étude du prince *Michel*, le second fils du Roi. — Vient-il souvent, Monsieur? — Voyez, tous les livres sont neufs, et la plus grande partie n'est pas encore coupée. — Que saura donc ce jeune Prince? — Qu'il est fils de Roi. — C'est bien peu. — C'est beaucoup; tant d'autres l'ont oublié.

Je sortis de la bibliothèque, plein de notre grandeur et de notre supériorité sur tant de peuples. J'emploie le reste de la journée à visiter quelques édifices publics. Je cherche l'hôtel des monnaies; personne ne peut me l'indiquer. Je m'adresse enfin à un Espagnol, qui a la bonté de m'y conduire.

On a bien fait de le placer dans une des rues les plus désertes de la ville. L'antre de la fraude doit être loin des yeux d'un peuple qui pourrait s'autoriser des abus qu'on y commet. Les piastres d'Espagne, sans être refondues, y sont frappées aux armes du Portugal, et un coup de balancier augmente leur valeur de plus de 2 francs. Serait-il fabricant de fausse monnaie, celui qui se servirait d'un tel moyen pour agrandir sa fortune? On dit que les Anglais font ce commerce; on le dit publiquement; on en est persuadé : ..... et l'abus se continue.

Les machines ingénieuses inventées par M. Gengembre ne sont pas connues à *Rio*. Celles qu'on emploie sont lourdes et de peu de rapport. La surveillance m'a paru peu active. Quittons ce lieu; on y respire un air infecté.

LETTRE XXIV.

De Rio-Janeiro.

Les douanes sont situées dans la rue la plus belle et la plus fréquentée de Rio, la rue *Direita* (droite). Je suis averti du voisinage de cet établissement par des cris et des vociférations. Une centaine de Nègres, hurlant un chant national, attendent qu'on les occupe, assis sur de petits chariots auxquels ils vont bientôt s'atteler. Ces Nègres sont esclaves, et travaillent seulement pour leurs maîtres. Quels sont leurs maîtres? Des employés des douanes. Ces employés n'ont pas d'autre fortune. Personne ne peut, pour le transport des marchandises, se servir d'autres esclaves que de ceux de ces employés. Ils sont autorisés à disputer les ballots; leurs maîtres les y encouragent publiquement, et ils puniraient cruellement leur désobéissance. Dès qu'ils s'en sont emparé, ils dictent des lois, et on est contraint de s'y soumettre. Il est vrai que ces abus n'atteignent pas les grandes maisons; mais les petites en souffrent, et n'ont ni assez de force, ni assez de crédit pour s'en affranchir.

Quant à l'administration de ce lieu de chicane, je n'y ai rien compris, sinon que les inspecteurs, ainsi que chez nous, s'enrichissent en peu de temps, et qu'on m'a assuré que ce n'est jamais ici par des moyens légitimes.

Je suis trop las d'observer des abus; je veux me dédommager, en passant la soirée au spectacle. On donne *Zaïre;* une comédie intitulée l'*Usurier;* une farce, un ballet, et deux ou trois autres bagatelles de ce genre.....

L'intérieur de la salle, quoique sans ornement, est beau, très-beau. La façade ne répond pas à ce que je vois. On doit ce monument à Jean VI, qui l'a fait bâtir en 1812. Il est, je pense, aussi vaste que l'Opéra de Paris, mais sans galeries. Les loges sont toutes occupées par une infinité de dames couvertes de diamans, et couronnées de fleurs et de pierreries : j'en suis ébloui. L'orchestre est grand; les préludes des musiciens annoncent chez quelques-uns du talent. Une tragédie de Voltaire, ce luxe, cette brillante assemblée, tout, jusqu'à l'attrait de la nouveauté, me promet beaucoup de plaisir. Me tromperai-je encore?

Une symphonie d'Haydn sert d'ouverture : elle est fort bien exécutée. Le rideau se lève : la scène est immense, la décoration fort belle. Que cette *Zaïre* est petite! que son organe est désagréable!

que sa confidente dit mal! qu'elles gesticulent mal toutes deux! On dirait des mannequins, dont un fil fait mouvoir les ressorts.

Vingt-deux plumes de coq, de dix à douze couleurs, couronnent un turban qui couronne une tête enchassée dans une fraise hérissée, que le poids d'un énorme baudrier et d'un large manteau ne peut froisser. Une ceinture enrichie de diamans tient en respect un pantalon jaune, galonné en blanc, sur lequel se promènent, au gré du Soudan, deux belles chaînes de montre : des souliers verts à grands nœuds; des bas de soie bleue; une épée, comme on nous dit qu'était celle de Charlemagne; des gants violets, en signe de dignité; l'air fier, le front haut, le pied amoureusement placé en avant, cherchant sur la scène, sans la trouver, son amante infortunée; tel se présente Orosmane. Je crus que tout le monde, ainsi que moi, allait rire aux éclats; on étouffa les miens dans les applaudissemens les plus vifs.

Orosmane est digne de Zaïre. Notre Soudan est trop amoureux pour vouloir briller aux dépens de sa maîtresse; ses gestes n'ont pas plus de grâce ni d'aisance. Voici déjà trois mannequins. Nérestan et Corasmin entrent; en voilà quatre, cinq. Tous les personnages paraissent; autant de mannequins. Lusignan m'a fait verser des larmes..... de pitié,

Dans un de nos théâtres, et à une représentation d'Andromaque et des Plaideurs, un aimable parvenu disait : Cette pièce m'a touché; mais à la fin, les petits chiens ont gâté l'affaire. Ce propos ne sera pas déplacé après la représentation de l'*Usurier*. Au milieu de l'intrigue la plus invraisemblable, j'ai compris que la pièce tenait de la tragédie, de la comédie, du drame et de la farce. J'ai demandé l'auteur. Mon voisin de droite m'a dit qu'il la croyait traduite de Shakespeare; j'aurais pu le penser, si je n'avais connu l'auteur anglais que de réputation. Mon voisin de gauche m'assura qu'elle était d'un auteur français appelé Voltaire : un troisième nomma Molière... Quels blasphèmes!...

Que je suis mal à mon aise! n'importe, attendons le ballet. C'est Psyché! L'amour est un Français, danseur passable et gracieux; Psyché, une Française un peu trop dodue, mais jolie et sage*. Presque tous les autres danseurs sont Portugais. Ces deux zéphirs espagnols, sont-ce de véritables zéphyrs? On dirait que l'air est leur élément. Il manque au jeune homme deux plumes à son aîle; à la jeune demoiselle, trois ans encore, et Vénus sera bien courroucée. Qu'il sera heureux celui

* M. et M.me Toussaint.

qui l'arrêtera dans son vol et la fixera sur la terre!

Je cherche vainement le ballet de Psyché : c'est la parodie de celui qu'on donne à Paris. On peut presque dire que le second acte se passe dans la gueule de Cerbère, et que les Dieux y dansent comme des diables.

Je sors. Attendez encore, me dit un claqueur (car il y en a ici); attendez la farce. — Merci, Monsieur; la farce est jouée.... N'importe, je n'ai pas perdu ma soirée; j'ai vu les deux zéphirs espagnols et l'élite des dames du Brésil.... Il y avait deux jolies femmes dans les loges.

Les noms d'Eschyle, de Sophocle et d'Euripide sont sur le rideau d'avant-scène. C'est tout ce qu'il y a d'Eschyle, de Sophocle et d'Euripide au théâtre.

LETTRE XXV.

De Rio-Janeiro.

Depuis que Jean VI est au Brésil, il a établi des chaires de physique, de botanique et de physiologie. Les professeurs en reçoivent les émolumens, quoiqu'ils ne professent point, et qu'ils se rendent tous les jours à leur poste : il ne leur manque que des élèves; on dit que cet abandon sauve leur amour-propre terriblement compromis.

Les Portugais-Brésiliens font l'apologie de l'ignorance avec autant de plaisir qu'on fait chez nous l'éloge du mérite; aussi, dès qu'on a voulu établir une Académie des Sciences et des Arts, on a eu recours aux autres nations. Presque tous les membres sont Français! Mais juge, mon ami, de la coupable apathie de la nation. Les membres de l'Académie sont trouvés; bien ou mal, le choix est fait : ils touchent leurs appointemens; et depuis plus de deux ans que cet état de choses existe, il n'y a pas eu une seule séance; le local destiné à les réunir n'est pas même à moitié achevé. A qui la faute? Aux ministres du roi; et aussi à M. L....., directeur de l'Académie.

Le roi solde un membre de son Académie; c'est son devoir: mais parce qu'un homme est membre de son Académie, il devra tous ses instans au roi qui le solde? Comment! je composerai un ouvrage, et le roi aura le droit de se l'approprier, par cela seul qu'il me solde comme membre de son Académie? Quoi! je ne pourrai jamais vendre mes productions!... Un artiste fait un tableau; il appartient *de droit* au roi, parce que le peintre est membre de son Académie? Mais ce tableau vaut dix fois la pension qu'il lui donne. N'importe; si on le lui laisse, il le devra à la générosité du roi!..... Avis aux artistes français qui brigueront une place à l'Académie de Rio, et viendront ensevelir leurs talens à deux mille lieues de leur patrie.

Il n'y a ici aucun collége. Les riches qui veulent donner un peu d'éducation à leurs enfans, les envoyent à l'Université de Coimbre, en Portugal. Les autres enfans apprennent à lire : c'est beaucoup s'ils l'apprennent. Presque chaque père de famille a un *Directeur* pour ses enfans. Ils savent bientôt qu'il n'est pas nécessaire de savoir quelque chose. Fort heureuses encore les jeunes demoiselles qui n'apprennent rien avec eux!...

Le comte *Dos Arcos* est attendu à Rio avec impatience par quelques personnes sensées. Les moines auront régné dès que ce ministre aura

quelque pouvoir. On doit déjà à ce seigneur une partie de la tranquillité dont on jouit : on lui devra bientôt un bienfait non moins précieux pour un royaume, le goût et l'étude des lettres.

LETTRE XXVI.

De Rio-Janeiro.

Je t'ai parlé des *esclaves Nègres*, et je ne t'ai pas dit que la traite était encore permise au Brésil.

Il y a cent vingt mille âmes à *Rio* : les cinq sixièmes sont des esclaves achetés.

Ceux qui les achètent sont des esclaves à vendre.

Cinquante vaisseaux font le commerce des Noirs. J'ai vu arriver un *négrier*. Le souvenir de ces infortunés entassés les uns sur les autres, dévorés par la vermine, en butte à toute espèce de maladies et de privations, brise mon cœur, et le remplit d'indignation pour un gouvernement qui trafique ainsi de la vie de tant de milliers d'individus, parce que leur couleur diffère de celle de ses sujets.

Quelque pénible que soit une visite dans le lieu où on les vend, je vaincrai ma répugnance; et, en les voyant, je verserai du-moins une larme sur leur infortune.

Dans un salon humide, sale, pestiféré, ouvert de tous côtés, on a jeté pêle-mêle des hommes,

des femmes, des enfans, des vieillards, nus, courbés sous la plus affreuse misère, forcés de chanter à l'ordre qu'on leur en donne, ou de garder une immobilité absolue, sous peine de recevoir vingt coups de fouet. On leur met un ruban au cou; on leur apprend des grimaces; on les brûle quelquefois avec un fer rouge pour tromper l'acheteur, qui, aux taches qu'il aperçoit, se persuade que les malheureux ont eu la petite-vérole: et là, pendant des mois entiers, ils attendent qu'on décide de leur sort.

Un acheteur entre; c'est un moine: je le reconnais à sa mine hypocrite. Il jette un regard dans la salle, et en sort peu satisfait. Il va dans une autre, et je l'y suis. Voilà bien des femmes; il y en a qui allaitent encore leurs enfans. Eh! malheureuses! étranglez ces infortunés : on va leur faire éprouver des tourmens incalculables.... Le moine s'arrête, fait lever une jeune fille qui s'avance en tremblant, agite les bras, marche, court, lève la tête, montre les dents. — Combien *cela?* — Six quadruples. — Le pied est bien grand. — Votre Seigneurie en sera satisfaite. — La jambe est trop fine. — Oui; mais voyez ces yeux, voyez cette démarche, ces dents, ces bras, ce sein, voyez..... — Va pour six quadruples; mais hier un de mes confrères en a acheté une ici même qui lui a coûté bien

moins. — Monseigneur l'a-t-il vue ? — Certainement. — Eh ! bien... (quelques mots à l'oreille) je vous assure que c'est vrai. — C'est différent ; prenez vos six quadruples. Le marché conclu, la jeune personne précède son maître, jette un pénible et dernier regard sur ses compagnons d'infortune, et va changer de genre de vie, sans oser espérer un adoucissement à ses peines.

Je n'ai lu ni méchanceté ni bonté sur le visage du moine : ses yeux ne regardaient que sa nouvelle esclave ; une Européenne en aurait deviné l'expression. L'infortunée Négresse n'osait les fixer. Il faudra bien pourtant qu'elle s'y habitue.

Elle était assez jolie.

Il y a dans la rue de Vallongue au-moins vingt marchés de Nègres : c'est la rue la plus commerçante de la ville.

En général, ces esclaves sont tristes, taciturnes. On dirait aussi qu'il y en a qui se réjouissent de leurs chaînes. On va les chercher sur les côtes d'Afrique. Ceux qu'on prend à Angole sont marqués d'un grand R sur la poitrine, et sont généralement tatoués. C'est au gouverneur qu'ils appartiennent. Les autres, on les achète à Mosambique ou à Madagascar. Ceux de Mosambique ont les dents incisives sciées et terminées en pointe. Ceux de Madagascar sont tatoués, et ont sur les épaules

et presque par tout le dos des dessins fort réguliers et assez bien exécutés.

On les nourrit tous avec de la farine de *manioc* et des coups de bâton. La dose de ceux-ci est trop forte ; l'autre l'est assez.

On met encore en problême si les Nègres sont des hommes ou des bêtes. On s'en sert comme hommes, on les frappe comme bêtes. Ils sont presque nus ; j'ai vu des Négresses entièrement nues.

Lorsqu'on a acheté un Nègre, son maître le couvre d'une tunique blanche chamarrée d'or, et on le baptise : on croit en faire un chrétien.

Celui qui tente de s'échapper est puni du fouet, et on lui met autour du cou un anneau en fer auquel est adaptée une courte épée, dont la pointe est dirigée vers l'épaule. Il le garde jusqu'à ce qu'il plaise à son maître de le lui ôter. J'ai vu deux Nègres dont le visage était couvert d'un masque de fer-blanc, auquel on avait pratiqué deux trous pour les yeux. On les punissait ainsi, parce qu'ils se trouvaient trop malheureux, et qu'ils mangeaient de la terre, afin de terminer leur existence *.

Tu vendras cela, dit un maître à son esclave : tu m'apporteras tant d'argent. Malheureusement il ne peut réaliser la somme exigée, malgré ses cris

* Dans quelques peuplades de l'intérieur du Brésil, on trouve beaucoup d'individus qui mangent de la terre.

et ses courses; en rentrant, il est roué de coups; et le barbare qui le fait frapper n'a pas gagné deux *vintens*[1] avec son superbe magasin. Quelle atrocité !

Un Portugais se trouva dernièrement dans un défilé en face d'un Nègre qui fit un pas de côté pour le laisser passer. Peu satisfait, le Portugais ordonne à l'esclave de franchir le fossé ; le malheureux balbutie une excuse et s'efface davantage. Il reçoit un coup de canne. Indigné, et ne se possédant plus, il répond par un soufflet et s'échappe. Le Portugais découvre sa demeure, propose au maître l'achat de son Nègre, offre une somme énorme qui tente sa cupidité, et l'esclave meurt, le lendemain, sous le fouet[2].

On ne punit point ici ces actes de despotisme. Je ne sais; mais je crois que de pareils traits caractérisent une nation.

J'attendais, l'autre nuit, le canot du bord, et je me promenais sur la jetée qui avoisine le palais du roi. Un Nègre, portant sur ses genoux un panier rempli de fruits, de temps à autre appelait, d'une voix faible et tremblante, les passans, pour vendre

[1] Quatre sols.

[2] Si le Roi les connaissait, ces abus seraient sévèrement réprimés; car son cœur généreux a, dans mille circonstances, donné à ses sujets des leçons d'humanité.

sa marchandise. Il était tard; je lui demandai ce qu'il espérait gagner à dix heures du soir. — Pas grand chose, Monsieur, me répondit-il; sans doute rien; mais j'attends encore. — Pourquoi donc? — Eh! ne puis-je retarder de quelques instans l'heure de mon supplice!...

Tu te doutes bien qu'il ne fut pas frappé ce jour-là.

Ceux dont la jeunesse n'a pas été trop malheureuse, sont en général forts, grands et bien faits. On en voit, surtout à la douane, qui sont de véritables athlètes.

LETTRE XXVII.

De Rio-Janeiro.

PARMI les *usages* de *Rio*, j'ai remarqué que celui de rester couché la plus grande partie de la journée était le plus généralement adopté. De là, l'indolence et la sottise.

Avec 4000 fr. de rente, et de l'économie, on peut vivre : avec moins, on courrait risque de mourir de misère. Les murs d'une maison composée de deux ou trois chambres, se louent de 3 à 400 fr. par mois. Il est vrai qu'il en coûte fort peu pour les meubler à la brésilienne. Un salon est bien orné, lorsqu'il y a six chaises et un canapé. Une table et une armoire de plus annoncent de la fortune et du luxe.

Les dames confondent, dans leur mise, la richesse avec le goût. Elles me rappèlent ces poupées antiques dont nos magasins de modes sont tapissés. Elles ne portent presque jamais de chapeaux ou de toques. Les fleurs et les plumes dont elles *se parent*, ne contribuent pas peu à faire ressortir leur teint olivâtre et basané. Rarement elles se donnent le bras dans les rues ou à la promenade.

Elles vont à la file les unes des autres; et semblables à ces grues qui se dirigent sur la première, si celle qui ouvre la marche veut changer de route et troubler l'ordre, celles qui la suivent planent, et semblent incertaines sur le parti qu'elles ont à prendre. Ainsi, à Rio, la dame qui en dirige d'autres doit de temps-en-temps se retourner, et voir si la ligne est coupée par quelque obstacle, et si chacune a son chef de file. Des esclaves, mises avec élégance, et presque toujours pieds nus, suivent leurs maîtresses à quatre, six ou huit pas de distance. Plus elles sont loin, plus il y a de dignité dans la marche. Ceci est général.

Les enterremens, et toutes les cérémonies religieuses ont lieu la nuit, à moins de quelque événement extraordinaire. Cet *usage* me paraît fort sensé, car la religion veut du recueillement; et au milieu d'un peuple en mouvement, et occupé de mille affaires, la religion est bientôt oubliée : de l'oubli au mépris, il n'y a qu'un bien petit pas.

Il n'y a pas de chaises dans les églises. Les femmes du peuple s'asseyent par terre. — Mais les dames en toilette?..... Elles s'asseyent rarement quand elles sont belles. Le prétexte du dégât de leur parure les sert merveilleusement. J'ai entendu deux jolies demoiselles se plaindre de ce qu'on avait mis un banc à leur paroisse. Pourquoi ce luxe, disaient-

elles, en présence de l'Éternel? Cette phrase se traduit ainsi : Pourquoi se cacher quand on est jeune et belle femme?

J'étais étonné que, par un temps pluvieux, les dames se rendissent à l'église sans chapeau. On m'apprit ensuite que celles qui voulaient se dispenser d'y aller nu-tête, devaient payer une somme assez forte à leur curé, qui leur donnait un permis pour toutes les autres églises*. Puisqu'on établit de pareils *usages*, ce ne peut être, ce me semble, que dans l'intention de retirer quelques aumônes de la générosité des fidèles. Ne vaudrait-il pas mieux placer des siéges dans les temples, où, pour une modique rétribution, on pourrait éviter le tableau de ces femmes à grande toilette, accroupies sur leurs talons, qui ne peuvent se relever qu'avec des efforts ridicules, et des contorsions indécentes? Mais l'*usage* en ordonne autrement, et l'on n'ose s'élever contre l'*usage*.

Il existe, en Italie surtout, une classe d'hommes qui devraient s'imposer la loi de ne jamais parler en public, et qui, bravant les bienséances, cherchent au contraire, avec empressement, les lieux où ils pourront étaler leur inutilité et leur avilissement. Il y a des *castrats* au Brésil. Tous sont

* J'ai su plus tard que c'était un abus, et que les curés n'avaient pas le droit d'empêcher les dames d'y entrer coiffées.

italiens, et pensionnés du roi. Celui qui chante le mieux (je ne sais comment le désigner autrement) est décoré de l'ordre du Christ. Tous sont chanteurs de la chapelle royale, et reçoivent de forts appointemens. On les entend dans toutes les églises, et jamais au théâtre. Si on ne les gratifiait pas, on ne verrait bientôt plus de *castrats* en Europe.

Il n'y a pas de pays où les enfans témoignent plus de respect à leur père. Après les repas, ils vont toujours lui baiser la main, et ne s'asseyent jamais en sa présence, à moins que, par un geste ou un regard, il ne les y autorise. Je ne sais pas si c'est du respect, car je sais que c'est l'*usage :* n'importe; se soumettre à un pareil *usage* est déjà une preuve de respect.

Lorsqu'un esclave manque à son devoir d'une manière trop grave, son maître, s'il est humain, ne le frappe pas lui-même; mais il le livre à un satellite, qu'il solde, et que le gouvernement solde aussi. On traîne le coupable en un lieu fixé par les réglemens et par l'*usage*. Là, il attend que son tour arrive; car les exécutions sont lentes et multipliées. Il a le temps de voir les larmes de celui qu'on fouette. A la fureur du bourreau, on dirait qu'il a des vengeances particulières à exercer. Le sang coule, et la pitié n'a pas de place dans son cœur : il est habitué aux pleurs et au sang.... Cent coups de fouet

sont la dose ordinaire; car la dose ordinaire ici est presque toujours le *maximum* de la peine, et ce nombre ne peut être dépassé en un jour. Que de malheureux cependant en reçoivent plus du double !....

Je suis arrivé, sans le vouloir, à ce lieu de supplice, au moment où l'on achevait l'exécution de la sentence d'un de ces hommes. Ferme, et bravant la douleur, il comptait à haute voix les coups qu'il recevait, et semblait, par une immobile intrépidité, insulter à la barbarie de ses assassins.

Un autre, plus étonnant encore, couché sur une échelle de bois où on venait de l'attacher, se releva, après avoir reçu cinquante coups de corde, étendit les bras comme s'il sortait d'un profond sommeil, et dit, en narguant ses bourreaux : *On dort bien mal sur un pareil lit*.... Et de tels hommes sont esclaves!....

C'est à la porte d'une prison que se font ces sortes d'exécutions. On attache la victime à un poteau. Son sang coule dans un petit fossé creusé à cet *usage*.

Il y a ici autant de prêtres qu'en Espagne. En Espagne, le nombre des prêtres est immense. L'*usage* de les révérer périclite. Il est d'*usage* pour eux de vivre en paresseux. Les prêtres de Rio s'y conforment rigoureusement.

Les processions n'inspirent point de respect; il y a trop de cohue, pas assez de recueillement. Les prêtres parcourent la ville en courant. Il y a des processions qui sont de véritables mascarades.

Il est d'*usage* que les Anglais se moquient des Brésiliens; il est d'*usage* aussi que les Brésiliens les haïssent. Les deux peuples ont raison.

LETTRE XXVIII.

De Rio-Janeiro.

Quel est le Code de Procédure? — La volonté du roi. — Que de malheurs si le roi était un despote!

Il y a bien des codes, et même fort raisonnables et fort bien raisonnés; mais nulle sentence flétrissante ne peut être exécutée sans la sanction du souverain, et le souverain ne veut presque jamais la mort de personne. Il pense que les bras du plus grand criminel peuvent être utilisés, et regarde la mort d'un homme comme un crime social. Il a des mines en Afrique et dans ses États; ces mines sont peuplées de scélérats bien surveillés, et l'exploitation s'en fait avec assez de célérité. Que d'honnêtes gens périraient dans ces immenses souterrains et sous ce soleil dévorant!

Il se commet, dit-on, à Rio, cinquante assassinats par an : il y en a cinq qu'on n'a fait mourir personne. On aime à tuer sous le bâton, mais non juridiquement. On parle encore de trois Nègres qui, après avoir massacré leur maître, furent arrêtés buvant son sang ; on les pendit, et la sentence fut

trouvée trop sévère. Aussi, parmi ces galériens que je vois dans les rues avec la chaîne au cou, je suis sûr que le moins coupable a commis deux assassinats*.

A moins d'un cas extraordinairement grave, on ne juge jamais les Nègres. On les met à la chaîne, dès qu'un délit est constaté, ou seulement déclaré par un limier de la police; et on les y laisse deux ou trois ans. Si l'un d'eux parvient à s'échapper, on fait si peu de recherches pour l'atteindre, qu'il est presque certain de n'être pas repris. On les employe à porter de l'eau dans les édifices publics, et à balayer les rues.

Un Nègre, portant un couteau, est puni du fouet et de la chaîne.

Nul étranger ne peut porter de couteau, même en plein jour, sous des peines assez sévères. Cette loi, néanmoins, reçoit des modifications. Un citoyen, recommandable par ses mœurs et sa probité, ne serait condamné qu'à une faible amende.

Les duels sont tolérés chez les Portugais et les Brésiliens; et un officier, convaincu d'avoir refusé un cartel, court risque d'être chassé de son régiment. S'il l'accepte, il est condamné à quelques jours d'arrêt. En général, ils sont braves, généreux,

* Les Noirs punis pour crimes ne sont point attachés à la même chaîne que les Noirs punis pour délits.

sévères sur la discipline militaire, et ils préfèrent les arrêts au mépris de leurs camarades.

Le comte D. A**, exilé de Rio, reçut, il y a quelque temps, l'ordre de se rendre sur-le-champ au lieu de son exil. Le vicomte de R**, qui lui transmit les ordres de son souverain, ajouta : Je suis aussi chargé d'être témoin de votre déménagement. — Soyez-le donc, dit vivement le comte D. A**, en saisissant un tabouret, et assurez que j'ai commencé. Le tabouret fut lancé; et le député, qui se contenta de faire son rapport, se félicita surtout de l'avoir esquivé. Ce n'est pas là une vengeance française.

Peut-être qu'à la cour la loi sur les duels est plus sévère que dans les régimens. Peut-être que le comte D. A**. avait imposé au vicomte de R**. Peut-être que le tabouret atteignit son but, et empêcha ce dernier seigneur de se battre; peut-être qu'on le lui défendit; peut-être aussi qu'il en fut enchanté.

Les avocats sont rares. N'est-ce pas dire que les procès durent peu, puisqu'il y a moins de têtes pour les embrouiller?

Dès que deux plaideurs se présentent, les juges se font souvent rendre compte de leur fortune. Si la disproportion est trop grande, c'est un motif, ici, pour suspecter la bonne-foi du plus riche : dans le

doute de la bonté de sa cause, l'autre ne plaiderait pas : l'argent a quelqu'ascendant sur les avocats de Rio.

Par une conséquence naturelle de cet état de choses, on croirait que les avocats ne font pas fortune : qu'on se rassure ; ils font aussi l'office de procureurs.

LETTRE XXIX.

De Rio-Janeiro.

Lorsque le roi ou l'un des princes de la famille royale passe, les Nègres se mettent à genoux : c'est *l'usage*. Bien des Portugais sont Nègres par cet *usage*.

M. Sumter, consul américain, étant en cabriolet, rencontra un jour dans la rue la voiture de la reine; il fit arrêter son cheval et salua. La garde cria : « A terre! à terre! — Contraint par la violence, il descendit. S'étant, peu de tems après, trouvé de nouveau sur le passage de la reine, les gardes voulurent encore le forcer de descendre, et se permirent même à son égard des injures et des menaces : mais il tira deux pistolets, sauta à la portière de la voiture de S. M., et jura qu'il allait faire feu si on ne le laissait en repos. Je t'assure qu'il continua paisiblement sa promenade *.

Je ne sais, mon ami, si tous ces détails t'amu-

* Le Roi, toujours sage dans ses décrets, n'exige plus que les étrangers se mettent à genoux à son passage. Les princes ont imité l'exemple du souverain.

expérience. Je ne veux, pour leur montrer la force de ce raisonnement, que leur citer l'exemple de tous les Français qui, depuis l'arrivée de la cour au Brésil, y sont venus tenter la fortune. Deux se sont enrichis; dix se sont ruinés : un seul triple son capital, tandis que vingt autres perdent le tiers du leur, sans compter les fatigues et les dangers d'une navigation longue et périlleuse.

Il en est d'un État comme d'un particulier. Plus il est riche, moins il veut éloigner ses fonds, moins il donne au hasard. Ses spéculations, à lui, sont plus certaines; et si une seule affaire ne peut agrandir sa fortune, plusieurs du-moins y coopèrent. Il se sauve sur la quantité, et, avec plus de ressources, il a aussi plus d'avantages; car il a la facilité de réparer des pertes. De là, mille branches d'industrie qui se heurtent, se contrarient entre elles. Le succès de celle-ci nuira au succès de celle-là; et comment, au milieu d'un chaos d'opérations si multipliées, si diffuses, reconnaître celles qui offrent le plus de chances favorables; comment, à une grande distance, s'attacher avec confiance à l'une d'elles, sans être certain qu'elle ne peut être paralysée par les autres?

Je sais fort bien que ce n'est pas l'argent qui fait la fortune des États, mais bien le commerce, qui n'est qu'un *échange du superflu contre le*

nécessaire : mais c'est par cela même qu'un État possède beaucoup d'argent, qu'il l'*échangera* contre des marchandises dont il connaîtra bien la valeur, dont il sera sûr de retirer de grands avantages. Quand je dis qu'un État commerce, j'entends, les citoyens; et l'État est riche quand les citoyens le sont.

Plus le commerce est florissant, plus les arts et l'industrie doivent y gagner. Mais s'il y a, comme on l'assure, tant de rapports entre ces trois branches de la grandeur des États, comment se fait-il que les arts soient si négligés au Brésil et que l'industrie y soit presque nulle?

Point d'Athénées, point de salle de peinture ou de sculpture, point d'hommes distingués en ce genre. Quelques Français, attirés par l'espoir de grandes richesses et par le sentiment de leur supériorité sur les Brésiliens, sont venus s'établir à Rio. La plupart, il est vrai, y ont trouvé une brillante existence : le reste meurt de misère. On protége quelquefois le talent sans l'estimer, sans lui faire honneur. Le gouvernement dit : Il me faut des hommes de mérite ; qu'on les fasse venir et qu'on les paie. C'est comme lorsqu'un sultan dit: J'ai besoin d'eunuques pour garder mes femmes ; qu'on en cherche et qu'on les gratifie.

On a élevé, pour le couronnement du roi, des

palais et des arcs-de-triomphe en bois. Comme on viole le goût! les arcs-de-triomphe sont des portes cochères sur lesquelles on a peint des figures dont le moindre de nos barbouilleurs ne serait pas jaloux.

Les inscriptions qui décorent ces arcs et ces palais sont très-belles ; elles partent du cœur, qui est citoyen de l'univers, et sont dictées par l'amour et la reconnaissance ; leurs peintures sont les enfans des arts. O Taunay ! qu'alliez-vous faire à Rio ?

Quant à l'industrie, il y en a si peu, qu'on croirait qu'elle n'est pas nécessaire à l'agrandissement d'un pays qui se forme. Les instrumens aratoires, les machines, les manufactures, les ateliers des monnaies sont grossiers et de peu de rapport. Les métiers sont encore dans l'enfance. On voit vingt ouvriers dans la boutique d'un cordonnier qui vend une paire de souliers par jour. L'usage des brouettes ne date que de quelques mois, encore est-il peu répandu. Tous les instrumens, en un mot, sont aussi lourds que peu ingénieux. Pourquoi rougir ou refuser d'emprunter aux autres nations ce qui peut bientôt vous en faire devenir la rivale?

LETTRE XXX.

De Rio-Janeiro.

Il est une classe de personnes dont je ne devrais peut-être pas t'entretenir, mon ami ; mais leurs manières et leurs usages diffèrent tellement de ceux des individus de notre nation qui *exercent le même état*, que je ne résiste pas au désir de te donner sur elles quelques détails.

Je veux parler des filles publiques, qu'on trouve ici dans tous les quartiers, dans toutes les rues. Il y en a peut-être autant qu'à Paris.

Loin d'afficher leur honte en arrêtant les passans, comme cela se pratique en Europe, elles repoussent assez souvent ceux qui les accostent, et ne cèdent qu'aux plus pressantes instances. Il est vrai que dès que ce manége est connu, les étrangers n'en sont plus dupes, et rient de toutes leurs grimaces ; mais il n'est pas moins vrai non plus qu'elles sauvent du moins les apparences ; et lorsqu'on est parvenu à ce période d'avilissement, c'est déjà beaucoup. Elles ont encore une qualité qui les distingue des coureuses de Paris : c'est qu'elles sont constam-

ment couvertes d'un manteau bordé de velours noir, avec lequel elles se drapent d'une manière fort élégante. Ce manteau est leur uniforme. Crois-tu que ce soit coquetterie ? non, c'est adresse ; elles sont presque toutes d'une laideur repoussante ; mais les Brésiliens n'y regardent pas de si près. On assure que les dames *honnêtes*, dont les maris sont absens, s'affublent assez souvent du manteau significatif, et qu'à l'exemple de celles dont elles empruntent le costume, elles ne cèdent qu'aux plus vives sollicitations.

L'influence des mœurs de l'Europe se fait déjà sentir au Brésil.

Ce chapitre me conduit naturellement au suivant.

LETTRE XXXI.

De Rio-Janeiro.

Les moines, troupe ignare et crapuleuse, assez puissante pour s'affranchir de l'obéissance aux lois, pas assez pour s'emparer du pouvoir suprême; amas scandaleux de fainéans et de libertins; association d'abord sainte et utile, aujourd'hui impie et pernicieuse; les moines pullulent ici dans toutes les rues. Les caractères sacrés dont ils sont revêtus leur ouvraient jadis toutes les portes, et leurs vertus faisaient naître la confiance. Aujourd'hui la crainte produit le premier de ces effets; mais les hommes assez crédules pour les recevoir rachètent bientôt par des larmes amères un instant de faiblesse ou de superstition; ce ne sont plus ces zélés imitateurs des Vincent-de-Paul et des Las-Casas, qui, le flambeau de la vérité à la main, franchissaient des déserts sauvages pour répandre la lumière de la foi chez des nations cruelles. Ce sont de lâches hypocrites, qui, armés de la torche de la discorde, ne s'introduisent dans les familles que pour abuser de leur pouvoir, et semer parmi elles les haînes et les divisions.

Il y a ici cinq couvens, trois d'hommes et deux de femmes. Le plus beau comme le plus riche est celui des Bénédictins, situé sur une hauteur, à dix pas de la ville, et dominant une partie de la rade.

Vingt-deux tonsurés en perçoivent les revenus. Ils portent presque tous sur leur physionomie hypocrite des signes non équivoques de leur scandaleux libertinage. Je parcours tous les corridors, j'entre dans presque toutes les chambres; je ne trouve personne. Je vais à la chapelle qui est d'une richesse surprenante; personne encore! Des lustres, des candélabres, des reliefs, des saints, des vierges en or ou en argent massif. On ne dirait pas que c'est le temple d'un Dieu de pauvreté, si l'on ne savait que les disciples ne suivent pas toujours l'exemple de leur maître.

Pourquoi ces tapis, ces velours et tous ces siéges riches de dorures, qui annoncent la plus avilissante mollesse? Pourquoi ces marchands des volailles les plus délicates au péristyle du couvent? Pourquoi tant de laquais? Suis-je dans la maison d'un Crassus, d'un Lucullus? Voyons, courons encore. Cette bibliothèque est bien poudreuse: elle est donc abandonnée. Ce réfectoire est bien décoré: est-ce la salle d'étude? A l'élégance qui y règne, à l'ordre qui y est établi, on serait tenté de le croire, si les restes d'un festin enfermés dans des

armoires à vîtres, et des tas de bouteilles vides ne prouvaient qu'on s'y occupe d'autre chose.

Je sors du couvent, ou plutôt du palais, et je trouve à la porte un jeune cénobite qui paraît tout étonné de me voir. Je m'approche, et lui demande la permission de visiter la sainte maison. Monsieur, me répond-il, mes frères sont allés distribuer les aumônes, et il ne m'est pas permis en ce moment de quitter mon poste.

« A son maintien, à son air peu sévère,
» A son menton formé d'un doux contour,
» On s'aperçoit que notre solitaire
» Est bien plutôt l'ermite de Cythère,
» Ou mieux encore l'apôtre de l'amour,
» Que le prêcheur d'une morale austère ».

On m'avait assuré que la règle des Bénédictins était fort sévère. La bonne-chère est-elle une preuve d'austérité? Il est vrai que les moines renoncent à tout...., plutôt qu'à la bonne-chère.

P. S. J'ai entendu la conversation d'un moine du couvent de.... qui aurait scandalisé un caporal suisse. Deux d'entre eux ont enlevé, ces jours derniers, deux demoiselles qu'ils avaient débauchées. Et la loi, qui s'appesantit sur de misérables esclaves, ne frappe point de pareils coupables! Croiras-tu, mon ami, qu'une femme a osé, en plein tribunal,

réclamer les biens d'un moine qui est mort son amant, et qu'elle avait pour protecteurs les moines d'une autre confrérie !.... Ces scandales ne sont pas rares ici.

Les deux couvens de filles sont respectés et respectables. Il y en a bien un, celui d'*Ajuda*, qu'on ne craint pas d'attaquer, parce qu'à certains jours de l'année, les grands du royaume ont, dit-on, le droit d'y entrer; mais jusqu'à-présent, on ne cite qu'une vingtaine d'exemples de jeunes demoiselles forcées de le quitter pour.....

La médisance se plaît toujours à *grossir* le mal.

LETTRE XXXII.

De Rio-Janeiro, janvier 1822.

Le caractère des Brésiliens étant en quelque sorte de ne pas en avoir, il leur importe fort peu de bien vivre, pourvu qu'ils vivent : éviter la douleur pour eux, est tout. Ils ne veulent pas être agités; le mouvement ne leur convient pas. Dès qu'ils sont assoupis, ils vivent; reveillez-les, ils tombent; et je crois qu'un citoyen condamné à faire à pied, en un jour, une course de quatre ou cinq lieues, serait bien plus cruellement puni que celui qui devrait subir une peine de huit jours de prison. Le seul cas où ils sortent de leur espèce de léthargie, est celui où on la leur reproche.... Ne désespérons pas des Brésiliens.

Ce jardin public tout-à-fait désert, cette belle promenade de l'aqueduc totalement abandonnée, ces forêts vastes, magnifiques, silencieuses qui cachent tant de trésors, qu'une main active aurait si peu de peine à augmenter encore; ces eaux si limpides, si poissonneuses, qui roulent aujourd'hui tristes et inutiles sur des contrées à demi-sauvages;

ces milliers d'animaux nuisibles qui assiègent les habitations, et qu'il serait si facile de détruire ou d'éloigner; ces peuplades errantes et cruelles qui sèment l'épouvante jusqu'aux portes des principales cités: tout cela n'indique-t-il pas la coupable apathie des Brésiliens? Eh bien! montrez-leur ces résultats de leur lâche insouciance, ils se riront de vous; leur mémoire paresseuse se réveillera pour vous montrer, dans un passé peu éloigné, ce qu'était le Brésil avant sa conquête; et leur front, ordinairement décoloré, se couvrira d'une certaine rougeur de modestie, comme si la gloire des *Dias*, des *Cabral*, des *Albuquerque* était leur propre gloire; comme si les conquêtes de leurs ancêtres étaient le fruit de leurs travaux et de leurs fatigues.

« Dans toutes les directions de cette vaste partie du Nouveau-Monde, dans les plaines, au centre des montagnes, sur les bords de la mer, me disait hier un Brésilien, nous possédons des villes florissantes, des bourgs populeux, des ports de mer vastes et sûrs, qui attirent chez nous les spéculateurs de l'Europe. Ils croyaient arriver parmi des sauvages, ils ne trouvent partout que des hommes civilisés. Ils sont étonnés, stupéfaits de la richesse du pays, du commerce de nos cités, et ils partent avec le sentiment de notre gloire et de notre prospérité ».

Tous les Brésiliens tiennent aujourd'hui le même langage; et, à les entendre, on croirait que le Brésil n'a de richesses que celles qu'ils y ont apportées.

Les ingrats! ils feignent d'ignorer que la millième partie de cette vaste contrée est à-peine connue*; et que si, à de grandes distances, quelques établissemens indiquent aux voyageurs les faibles traces d'une civilisation naissante, l'espace immense qui les sépare est presque totalement abandonné. Ils oublient, ces hommes aveugles et présomptueux, que les communications entre deux provinces sont toujours très-difficiles, et quelquefois impossibles, à cause des torrens qui ravagent les campagnes, et renversent les fragiles barrières qu'on leur avait opposées. Ils refusent de nous faire savoir que de *Bahia* à *Rio*, les deux principales villes du Brésil, on ne peut voyager qu'à pied ou à dos de mulet, et qu'une grande route, nécessaire aux voitures, est à-peine commencée. Ils ne nous parlent pas non plus de la nécessité où est le voyageur, d'apporter avec lui les vivres

* Le Brésil a peu de richesses cachées aujourd'hui à M. de Saint-Hilaire, que l'amour des sciences a conduit dans ces régions, qu'il a parcourues depuis la rivière de la Plata jusqu'au fleuve des Amazônes. Il faut connaître un peu le Brésil, pour se faire une idée de ce qu'a dû souffrir ce zélé naturaliste. Espérons que tant de trésors seront bientôt dévoilés à l'Europe étonnée.

nécessaires pour sa campagne, du soin qu'il doit prendre d'amener des esclaves, quelquefois peu fidèles, qui lui servent de guide au milieu des forêts et des vastes solitudes.

Nulle auberge dans sa route; nulle garantie contre les attaques des peuplades anthropophages; nulle ressource que son courage contre la férocité des Onces et des Jaguars; nulle sûreté non plus de la part des guides, que les récompenses ne flattent pas toujours, et que les menaces ne soumettent presque jamais. Ils sont trop près de la liberté pour ne pas s'humilier de leur esclavage, et ces hommes si timides, si rampans dans nos cités, semblent, au milieu des forêts, reconquérir l'existence qu'on leur a dérobée.

Oui, mon ami, le Brésil est encore à demi-sauvage; mais soumise à un prince actif et généreux, cette contrée, favorisée du Ciel, peut bientôt devenir une colonie florissante; et l'époque n'est peut-être pas éloignée, où le burin de l'histoire gravera ses hauts faits, et dira aux nations européennes, qu'il n'a fallu qu'un homme et peu d'années, pour leur donner une rivale dans le nouveau Continent.

LETTRE XXXIII.

De Rio-Janeiro.

C'est aujourd'hui l'anniversaire de la naissance de la princesse Léopoldine. Il y a grande fête au château de Saint-Christophe. L'élite de la nation doit s'y rendre; je vais voir l'élite de la nation, la course des taureaux et les feux d'artifice.

La route qui conduit au château du roi, situé à une lieue et demie de la ville, est un véritable bourbier. Les voitures des nobles qui l'encombrent peuvent presque se comparer à nos fiacres.

Voici la maison de l'Évêque. — C'est un assez beau château. — Voilà le château du Roi. — C'est une assez jolie maison. Ici sont les préparatifs de la fête.... On dirait que tout est artifice autour de cette demeure : on ne voit que fusées et pétards. Le cirque destiné aux courses est fort bien orné; l'ensemble offre un coup-d'œil imposant.

Ces deux personnages qui se promènent dans l'arène, sont le prince royal et son jeune frère. Ils causent familièrement avec les Naturels du pays, qui font rentrer les taureaux dans leurs cages. On

voit une sorte de sollicitude dans les mouvemens du prince royal : c'est que son frère est avec lui, et que le danger est là.... Je suis bien aise de les voir partir.

Cependant, la musique annonce l'arrivée de la cour; les galeries se remplissent des grands du royaume. Sur le premier rang sont les princesses et les dames d'honneur. Quel luxe! que de richesses! Il est difficile de jouir d'un plus beau coup-d'œil.

Ce sont des nobles qui combattent les taureaux; ils sont à cheval. Des roturiers, à pied, les attaquent ensuite. Je ne crois pas qu'un *taureador* espagnol daignât entrer dans l'arène. Il n'y a eu que deux hommes tués : quelle misère!....

Les préparatifs de la fête sont plus beaux que la fête même. N'est-ce pas à-peu-près partout la même chose?.....

LETTRE XXXIV.

De Rio-Janeiro.

J'ai toujours beaucoup aimé les petites anecdotes, les recueils de traits ingénieux, de brillantes réparties, parce que l'attention n'a pas le temps de se fatiguer, quoiqu'elle soit toujours active, et que les impressions qu'on éprouve, douces ou terribles, gaies ou religieuses, ne font qu'effleurer notre âme sans la froisser.

Le mouvement physique accable le corps; le mouvement moral délasse l'esprit.

Tous les traits que je vais te citer, je les ai puisés dans le pays même. Ils m'ont tous été garantis vrais. Je ne vois pas pourquoi j'en douterais.

— Un orfévre fort riche de *Rio* avait, parmi ses esclaves, un Noir de la côte de *Mosambique,* sur lequel il faisait tous les jours l'essai de la vigueur de son bras. Les coups et les privations avaient rendu cet infortuné si imbécille, que chaque matin il avait la constance de présenter à son maître sa main gauche, que celui-ci pressait dans un étau, tandis qu'avec une grosse lime il lui enlevait les

doigts petit-à-petit... Les doigts en effet avaient disparu, lorsqu'un jour le maître l'appelle encore, et lui ordonne de prêter sa main droite. La fureur s'empare du Noir; il s'arme de la même lime qui l'avait si cruellement mutilé, en frappe son patron à coups redoublés, l'étend roide mort sur le carreau, et vole à *Saint-Christophe,* où ses cris demandent le Roi. Le monarque ordonne qu'on introduise l'esclave, qui se précipite à ses genoux, et lui dit qu'il vient de commettre un assassinat. — Malheureux! et quel motif t'a porté à ce crime? — La vengeance. — Que t'avait-on fait? — On m'avait mutilé la main. — De quoi étais-tu coupable? — Je l'ignore. — Qu'on aille chercher sur-le-champ les témoins, et qu'on soigne cet *homme**.... Ils arrivent, et ils protestent de l'innocence du Noir. — Tu es libre, lui dit le Roi; ces deux esclaves de ton maître t'appartiennent, et je te donne une partie de ses richesses pour commencer ton établissement. Souviens-toi de tes souffrances, et de la punition de ton maître; va.

— Un moine de *Rio* avait une vengeance à exercer sur un Français, qui lui avait enlevé une maîtresse. Il appelle un Noir, et lui dit : Écoute; voilà trois piastres; elles sont à toi, si, à l'aide de ce

* Les Noirs sont des hommes aux yeux du Roi.

couteau, tu parviens, dans moins d'une demi-heure, à tuer un Français qui vient d'entrer dans ce magasin. Y consens-tu? — Donnez-moi le couteau. — Attention! il a un chapeau à la française, et un habit bleu fort court. Je veille sur toi. — Préparez vos piastres..... Un homme sort du magasin, et tombe mort à deux pas de la porte. — Malheureux, dit le moine, tu n'as pas frappé celui que je t'avais indiqué; tu as commis un crime inutile, tu n'auras rien. — Indigné, et méprisant la vie, l'esclave coupable nomme son instigateur, et se livre à la foule empressée autour du cadavre. La justice a informé de l'affaire; l'esclave a été envoyé à Angole, et le moine consigné pour deux ans dans son couvent.

— Il y a quelques jours que, passant dans une rue, la Reine entendit des cris violens sortir d'une maison. Elle fit arrêter sa voiture, et ordonna à un de ses gardes d'appeler le maître du logis. — D'où viennent ces cris? — D'une esclave que je fais fouetter; elle m'a volé une demi-livre de sucre. — Combien lui avez-vous déjà donné de coups? — Soixante. — Combien doit-elle en recevoir? — Cent. — Je vous demande grâce pour elle. — Votre majesté est obéie. — Je vous en remercie; et la Reine s'éloigne. A l'extrémité de la rue, elle suspecte la bonne-foi du maître,

et envoie un de ses gardes savoir si la punition a cessé.... On la continuait avec encore plus d'acharnement. La Reine accourt, fait appeler la Négresse fustigée, et lui dit : Bénis les coups que tu viens de recevoir, ils t'ont valu ta liberté; et toi, malheureux, dit-elle au maître, réjouis-toi que, pour ta punition, je ne te prive que de ton esclave.

— J'ai vu (ceci je l'ai vu) deux jeunes demoiselles, portant sur leur figure les caractères de la bonté et de la douceur, essayer, par désœuvrement, d'atteindre de loin, avec un fouet, la figure d'un Noir, auquel elles avaient ordonné de rester immobile. Cet exercice paraissait les amuser! Je les nommerais, si leur père, qui entra après le premier essai, ne les avait fortement réprimandées sur leur cruauté. Je l'ai vu.

— Lorsque le comte Dos Arcos eut appaisé la révolution de *Pernambuco*, le Roi, en apprenant cette heureuse nouvelle, demanda à son héritier par quelle récompense il pourrait reconnaître un si grand service. — Vous le nommeriez Prince royal, que je n'en serais pas jaloux, répondit *dom Pedro*. Cette réponse est noble; elle ne m'a pas surpris.

— Présenté l'autre jour chez le seigneur de R....., j'entendis un jeune homme dire à haute voix : Je ne sais pas pourquoi un soufflet donné ne serait pas effacé par un soufflet rendu. Est-ce que

les parties ne sont pas quittes après cela? A quoi bon s'exposer encore à recevoir un coup d'épée ou une balle dans le corps?..... Surpris d'un pareil langage, je ne pus m'empêcher de témoigner à mon voisin combien il différait de celui qu'un galant homme tiendrait chez nous. — N'en soyez pas si étonné, me répondit-il; vous êtes chez le seigneur R...., qui se connaît en soufflets, et qui ne sait pas comment on les venge. Demain ce jeune homme tiendra un autre langage chez le comte D. A.

— Dès que le tribunal a prononcé la sentence de mort d'un scélérat, un homme, chef ou employé dans un hospice appelé *Miséricorde,* accourt au palais royal, se jette aux genoux du souverain, et, à grands cris, il demande la grâce du coupable. Dernièrement un esclave fut condamné à être pendu pour avoir assassiné un colonel et un prêtre: « Grâce! grâce! lui criait tous les jours l'employé de la Miséricorde; au nom de votre père, et pour le repos de l'âme de votre mère; grâce! — Il faut qu'il meure, répondait le Roi. Il y a deux ans qu'il a assassiné un colonel : je commuai sa peine; aujourd'hui, il assassine un prêtre, il faut qu'il meure. Le comte Dos Arcos entre au même instant, et supplie le Roi de ne pas se laisser attendrir ». Il a commis un crime horrible, dit le ministre; qu'on le conduise

sur-le-champ au supplice. — Un crime, dit le Roi; il en a commis deux. — Pardonnez-moi, Sire; le second, c'est Votre Majesté, puisqu'elle a déjà une fois sauvé ce scélérat. Le Noir fut pendu.

Je ne sais ce qu'il faut plus admirer, ou de la fermeté du ministre, ou de la grandeur du Roi, qui sait entendre ce langage.

— Dernièrement encore, le Roi ne voulut pas signer la sentence de mort d'un esclave, parce que le prêtre, chargé de conduire le coupable au supplice, prévint S. M. qu'il n'avait pas voulu se confesser. — Qu'on l'envoie à Angole, dit le monarque; je ne veux pas damner son âme.

— Encore un exemple.

Des matelots, parmi lesquels se trouvaient aussi des esclaves, assassinèrent dernièrement le capitaine et le second d'un navire marchand qui faisait voile vers Bahia; ils jetèrent le navire à la côte pour s'emparer des marchandises, et dirent ensuite que leurs chefs avaient péri. L'affaire s'instruisait; et pressé par sa conscience, un de ces scélérats avoua le crime, et en raconta les détails. Tous furent condamnés à mort, et la sentence fut portée à la signature du souverain: — « Comment! s'écria-t-il; on veut que je fasse périr ces huit malheureux! Non; on croirait qu'il n'y a que des assassins dans mon royaume. Qu'on me désigne les chefs du

complot, et qu'on envoie les autres à Angole. — Mais, Sire, lui dit un ministre, tous sont également coupables. — Eh bien, qu'on raye les quatre premiers; les autres serviront d'exemple ». Et puis se ravisant : Non, ajouta-t-il, deux suffisent; je ne veux pas qu'on accuse mon cœur. Quel est le révélateur du crime? — Hélas! Sire, c'est un de ceux qui vont périr. — Eh bien, grâce pour tout le monde; et la sentence fut déchirée.

Je livre ces faits à tes réflexions....

Adieu, mon ami. Quand je connaîtrai de nouveaux traits qui peindront l'homme, je ne manquerai pas de les recueillir; ils caractérisent aussi la nation, et des faits parlent toujours mieux que des hypothèses ou des raisonnemens.

LETTRE XXXV.

De Rio-Janeiro, janvier 1818.

Le Roi peut, dit-on, mettre cent cinquante mille hommes sur pied en temps de guerre : je doute qu'il le puisse.

Le maréchal général de toutes les armées de Jean VI, est *lord Beresford*. Une nation est bien à plaindre de ne pas trouver dans son sein un homme capable de la protéger.

On dit que le prince royal n'aime pas beaucoup le lord anglais. Je le crois : le prince royal est un vrai Portugais.

Le major général du Brésil est saint Georges. Tu crois que je plaisante, mon ami ; eh bien, pas le moins du monde. C'est Georges le Saint qui est lieutenant de Beresford ; et voici quelques détails sur les honneurs qu'on lui rend :

Une grande procession est instituée pour célébrer les vertus et les hauts faits du Saint ; les premières familles du royaume sont tenues d'y assister.

L'image de saint Georges, en bois, coiffée d'un chapeau galonné, surmonté d'une quinzaine de

panaches, en habit de son grade, en guêtres de velours noir à grands nœuds, les deux bras en avant, et placée sur un cheval superbement harnaché, est tenue en équilibre par deux laquais qui l'appuyent sur les étriers; ce qui n'empêche pas qu'elle ne soit fort plaisamment ballottée. A la suite sont ses chevaux, au nombre de vingt-quatre, montés par les plus grands personnages de la cour. Immédiatement après vient la voiture du Roi, que suivent toutes les confréries vertes, bleues et blanches, où des hommes et des enfans, accoutrés de la manière la plus ridicule, nous rappellent ces réunions de bouffonne mémoire, d'où la sagesse et la raison sont bannies. Est-ce par de semblables mascarades qu'on veut inspirer des sentimens de respect pour une religion si sainte? Et croyent-ils honorer un Dieu de vérité, les Gouvernemens qui autorisent de pareils scandales?....

Le cortége sort du palais royal*, s'achemine, aux sons d'une musique bruyante, jusque chez le payeur, où, après quelques cérémonies trop ridicules pour que je me donne la peine de te les raconter, on fait passer autour du bras du Saint une bourse contenant ses appointemens de l'année.

* Un Brésilien, actuellement à Paris, m'a dit l'autre jour, sans vouloir rectifier mon erreur, que le cortége ne suivait pas l'itinéraire que j'indiquais. Il n'a pas nié le cortége.

(On m'a assuré qu'il donnait quelquefois des reçus.) De là on se rend à la chapelle royale, où l'image de bois, attachée à une estrade, remet à monseigneur l'Évêque la bourse et l'argent, afin que des aumônes soient distribuées aux pauvres. C'est un des prêtres qui se charge de la distribution : les prêtres de la chapelle royale se disent pauvres malgré d'assez beaux revenus.

Si la marine du Brésil est réduite à zéro, ce n'est pas la faute des commandans. Le Roi a vingt-deux amiraux qu'il solde, et ne possède, dans tous les ports, que quatre vaisseaux et demi, qu'il entretient à-peine.

Il en coûte aujourd'hui quatre cents piastres versées à la bourse de Rio, pour avoir le droit de porter la décoration du *Christ* sans l'avoir méritée. Il en coûte plus que cela au premier *castrat*.

Presque tous les nobles sont chamarrés d'ordres et de crachats : cela signifie seulement qu'ils sont nobles.

Lord Beresford se pare souvent de l'ordre des *Sept-Batailles*, qui consiste en une chaîne pendue au cou, portant sept petites plaques carrées, distantes de quelques lignes l'une de l'autre. Je n'ai vu cette décoration qu'à lui seul, et j'ignore l'époque où cet ordre a été institué.

On est très-friand de décorations au Brésil, et,

en général, on a assez de facilité à se satisfaire.

Je voudrais bien pouvoir te donner quelques notions sur tous les ministres de cette cour; mais la plupart d'entre eux sont inconnus. D'autres sont jugés selon les opinions: citons des faits.

Le comte Dos Arcos a été long-temps vice-roi du Brésil, et gouverneur du Para, et de Bahia. Sa conduite a trouvé autant de partisans que de détracteurs, et, ce qu'il y a de particulier ici, c'est que les personnes qui professent les mêmes opinions politiques portent souvent sur ce ministre un jugement opposé. Lorsqu'il fut nommé au gouvernement de Bahia, effrayé de l'ignorance du peuple, il chercha le moyen de lui faire apprécier le goût des lettres; et, pour y parvenir, il fit présent à la ville de sa riche bibliothèque, qu'il plaça dans un endroit vaste et commode, et invita ses administrés à prêter à leur tour les ouvrages qui pourraient être utiles aux Brésiliens. Il promit des récompenses aux citoyens, les excita à l'étude par son exemple; et s'il n'obtint pas les résultats qu'il avait espérés, il ne faut en accuser que l'insouciance des Brésiliens et des Portugais. C'est encore aux soins de ce ministre qu'on doit la création d'une bourse à Bahia, et un nombre de petits établissemens propres à favoriser le commerce et à assurer les propriétés des armateurs.

M. Bezerra, ministre des finances, était, dit-on, un homme rempli de connaissances, mais ne possédant pas celles qui étaient nécessaires à la place qu'il occupait. « Il fallait un mathématicien, ce fut un danseur qui l'emporta, dit Figaro ».

C'est au comte de Barca, ami des sciences qu'il protégeait, que le Brésil doit la formation d'un *Institut*, créé sur les mêmes bases que celui de Paris. Sa santé toujours chancelante l'a empêché de donner tous ses soins à cette noble institution, et sa mort y a porté le dernier coup. C'était M. *Lebreton* qui en avait été nommé président. Quant aux autres ministres, ... c'est tout ce que j'en ai appris; personne n'en sait davantage.

LETTRE XXXVI.

De Rio-Janeiro, janvier 1818.

J'AI vu Rio, et j'ai essayé d'en esquisser les mœurs. Je n'ai pu, malgré mes désirs, visiter les capitaineries de *San-Salvador*, de *Minas*, de *San-Paolo*, etc., ni aucune de celles du centre, plus curieuses encore. Néanmoins, comme les renseignemens que j'ai recueillis ici sont exacts, que les personnes que j'ai consultées ont elles-mêmes parcouru une partie de ces provinces, je m'accuserais de négligence, si je résistais au désir de te communiquer les particularités dont elles ont été témoins, et les observations qu'elles y ont faites. Le Brésil est un pays si curieux à connaître, les mœurs des premiers habitans offrent tant de sujets de méditation; l'histoire de quelques peuplades anthropophages est semée de circonstances si extraordinaires, de faits si invraisemblables, qu'on a besoin de s'assurer de la vérité des récits des premiers navigateurs. J'ai mille raisons pour garantir l'authenticité des détails que je te transmets.

Jusqu'à-présent, les souverains d'Europe,

occupés de la conquête d'un pays sauvage, n'ont pas songé que le moyen le plus sûr de le soumettre était d'y envoyer beaucoup de monde. Les premières entreprises ont été faites avec des ressources si faibles, qu'il n'est pas surprenant qu'elles aient presque toujours été infructueuses. Un autre inconvénient résultait encore de cette première faute : les dégoûts, les fatigues, les climats moissonnant une partie des équipages, le reste, abattu, découragé, ne combattait souvent que pour échapper à la mort. Les hommes étaient donc sacrifiés, le sang coulait de toutes parts, et les tristes débris d'une expédition fort coûteuse rejoignaient leur patrie après avoir conquis quelques morceaux d'or et une gloire inutile et passagère. Quand on songe aux victimes qu'a dévorées l'Amérique, on frémit d'épouvante, et l'on se demande involontairement si cette terre si riche est hérissée de remparts et défendue par des peuples indomptables.

Le Brésil, comme les autres parties de ce continent, a eu aussi ses massacres, ses persécutions, ses cruautés. Des peuplades entières ont été immolées, des nations ont disparu ; d'autres ont été forcées de se retirer aux sommets des montagnes, de se cacher dans le fond des forêts, et de mettre entr'elles et leurs ennemis des déserts immenses, des fleuves et des torrens. Ici, le danger était réel

pour les Européens : des hommes féroces peuplaient ces contrées. Les sentimens généreux leur étaient inconnus ; leurs chansons étaient des hurlemens et des cris de guerre ; leurs festins des scènes hideuses et révoltantes de cadavres dévorés ; leurs coupes, les crânes encore dégoûtans de leurs ennemis vaincus. Parmi ces peuplades si terribles, celle des *Tupinambas* se faisait distinguer par son courage et sa cruauté ; et lorsque *Pedralvez* aborda au Brésil, il la trouva maîtresse de presque toute la côte. Le nom de ce peuple dérivait du mot *toupan*, qui veut dire *tonnerre*, ce qui semblait annoncer sa force et sa puissance.

Les *Tupinambas*, comme presque tous les sauvages, se peignaient le corps de diverses couleurs, et se *tatouaient* avec des incisions. C'était à ces dessins qu'on reconnaissait les chefs et les demi-chefs des tribus. Ils ne vivaient que de la chasse et de la pêche, et s'enivraient à l'aide d'une liqueur appelée *kakouin*, faite de la manière la plus dégoûtante, si nous en croyons M. de La Condamine. Leur religion consistait en bien peu de chose ; ils reconnaissaient deux êtres supérieurs, qu'ils invoquaient pour eux-mêmes, et contre leurs ennemis.

A la naissance d'un fils, le père lui donnait des leçons de cruauté, et chantait un hymne en l'honneur des guerriers qui s'étaient le plus distingués

dans les combats. Ensuite il lui disait : « Vois cet arc, vois cette massue; c'est avec ces armes que tu dois attaquer tes adversaires; c'est avec ton courage que tu nous feras manger leurs membres déchirés, lorsque nous ne pourrons plus combattre. Sois mangé, si tu ne peux vaincre; je ne veux pas que mon fils soit un lâche ». Après cette exhortation, qui devenait la leçon quotidienne, on donnait à l'enfant le nom d'une arme, d'un animal ou d'une plante; et dès l'âge le plus tendre, il suivait son père au combat, et recevait bien mieux là des leçons de cruauté.

Les cérémonies funèbres se faisaient avec une pompe étonnante; et les femmes, ordinairement si cruelles chez ces peuples anthropophages, donnaient alors des marques de la plus vive douleur. Elles s'arrachaient les cheveux, se meurtrissaient le sein, se mutilaient les membres, et, de tous côtés, retentissaient des hurlemens frénétiques. « Le voilà mort, s'écriaient-elles, celui qui nous faisait manger tant d'ennemis; le voilà mort »; et le cadavre, inondé de larmes et pressé dans leurs bras, était déposé dans une fosse, où l'on apportait des offrandes de fruits, de poisson, de gibier, de farine de manioc, et les armes de quelques chefs vaincus.

Dès qu'une tribu avait reçu une injure, les vieillards convoquaient les guerriers, les excitaient à la

vengeance, et leur rappelaient, dans de longues harangues, les hauts faits de leurs ancêtres. La première rencontre était vraiment terrible. De loin, ils commençaient à se menacer par leurs gestes, et en brandissant leurs armes; ils échangeaient les injures les plus sanglantes; et lorsque la rage était portée à son comble, ils se précipitaient les uns sur les autres, se frappaient à grands coups de massues, s'attachaient avec leurs dents aux membres de leurs ennemis, et souvent, un guerrier abattu se traînait expirant sur le cadavre d'un adversaire, le mordait avec voracité, et semblait mourir avec joie, dès que sa vengeance était satisfaite.

Dans toutes les rencontres, on tâchait de faire un grand nombre de prisonniers, qui étaient conduits au milieu des peuplades, et qui attestaient la gloire des vainqueurs. Là, par un raffinement de cruauté, qu'on a de la peine à concevoir, ils étaient nourris avec soin, avaient la faculté de se choisir une épouse, et finissaient cependant par être massacrés pour servir à d'horribles festins. Leurs crânes étaient suspendus dans la demeure de celui qui les avaient faits prisonniers, et c'était ces archives sanglantes qui disaient aux fils les exploits et la gloire des pères.

Leurs armes étaient des massues et des arcs

longs de cinq à six pieds; et leurs instrumens de musique, des espèces de flûtes faites avec les os des jambes ou des bras de leurs ennemis. Outre les peintures, dont les chefs s'ornaient pour se faire reconnaître, tous les *Tupinambas* se perçaient la lèvre inférieure, et y introduisaient un morceau de bois façonné avec soin. Les femmes n'étaient pas soumises à cet usage ridicule; et avant leur toilette, c'est-à-dire, avant de s'être barbouillé le corps avec des mastics de diverses couleurs, elles avaient assez de grâces pour captiver les étrangers, et justifier la tendresse de leurs maris.

Les *Bouticoudos*, peuplade assez nombreuse, et dont j'ai vu quelques individus à Rio, vivent encore en anthropophages. Ce sont, assurent les voyageurs, les naturels les plus adroits de cette partie de l'Amérique; et moi-même j'ai dessiné un jeune *Bouticoudo*, qui fut envoyé à M. *Lansdorff**, et lui ai vu faire, sur notre bord, l'essai de son adresse avec un arc de son pays, atteindre presque toujours, à la longueur du navire, un plongeon que nous avions blessé, et ne s'en éloigner jamais qu'à une très-petite distance. Lui ayant aussi présenté un arc à deux cordes, je lui en demandai l'usage; il s'en saisit avec enthousiasme,

* C'est le chargé d'affaires du Cabinet de Saint-Pétersbourg.

plaça un caillou dans le rézeau du milieu, et frappa plusieurs fois le but que nous lui indiquâmes. Cet individu n'était cependant âgé que de huit ou dix ans, et déjà depuis près de deux il avait quitté les forêts.

M. *Lansdorff*, désirant joindre aux richesses de son cabinet un crâne de *Bouticoudo*, fit savoir au chef d'une tribu que s'il lui en envoyait un, il recevrait en échange un grand nombre de curiosités, et quelques armes en fer. Au-lieu de lui faire parvenir un simple crâne, le chef à qui il s'était adressé lui envoya ce jeune *Bouticodo*, afin d'en faire ce qu'il jugerait convenable. L'enfant croyait aller à la mort, et M. *Lansdorff* eut beaucoup de peine, les premiers jours, à lui persuader que les vivres qu'il lui présentait, et les caresses avec lesquelles il cherchait à le rassurer, n'étaient point les préludes de son supplice.

Les *Mundrucus*, qui donnent leur nom à une province, sont les naturels du Brésil les plus redoutés. Les autres tribus les appellent *Païkicé*, c'est-à-dire coupe-tête, parce que ces indigènes sont dans l'usage barbare de décapiter tous les ennemis qui tombent en leur pouvoir, et d'embaumer leurs têtes de manière qu'elles se conservent pendant de longues années, comme si on venait, depuis peu d'instans, de les priver de la vie. Ils

décorent leurs cabanes de ces horribles trophées, et celui qui en possède jusqu'à dix peut être élu chef de tribu.

La cruauté de ces sauvages, qui vivent encore dans les forêts, est telle, qu'ils ne pardonnent ni au sexe ni à l'âge. Ils ont obligé une foule d'autres peuplades errantes à se mettre sous la protection des établissemens portugais, qui ne les garantissent pas toujours des attaques de leurs adversaires *.

Les *Araras* forment une tribu assez nombreuse, presque aussi redoutable que les *Mundrucus*, mais moins guerrière. Ils ont une arme appelée *esgararatana*, qui est une espèce de sarbacane, faite à l'aide de deux morceaux de bois creusés, collés avec de la cire, et fortement liés au moyen d'un fil tiré de l'écorce du bananier; elle a quelquefois cinq pieds de longueur, et son embouchure, qui est parfaitement ronde, n'a que dix à douze lignes de diamètre. On souffle avec ce tube des flèches empoisonnées, longues de plusieurs pouces, et ayant, à une des extrémités,

* C'est parmi ces indigènes surtout qu'on a trouvé un grand nombre d'*Albinos*. J'en ai vu au palais du Roi, sept ou huit, et j'ai dessiné une femme moitié *albine*, moitié *noire*. On dit aussi qu'on rencontre dans l'intérieur du Brésil des chevaux *albinos*, auxquels d'*Azara* donne le nom de *Melados*.

en guise d'ailes, une petite boule de coton, qui entre avec quelque effort. Quand les indigènes veulent atteindre un animal quelconque, ils trempent la pointe de la flèche dans une liqueur épaisse, composée de diverses plantes vénéneuses. On assure qu'une mort prompte suit la piqûre de ce dard, et que les *Araras* sont les seuls indigènes du Brésil qui empoisonnent ainsi leurs armes.

Les *Jummas*, les *Mauhès*, les *Pammas*, les *Parintintins*, et un grand nombre d'autres peuplades parcourent encore les vastes contrées du Brésil, et se livrent des combats meurtriers; mais les mœurs et les usages de ces nations sauvages se ressemblent tellement entr'eux, et ont aussi tant de rapports avec ceux de quelques insulaires de la mer du Sud, que j'attends pour te les faire connaître, les notes que je vais recueillir dans d'autres parties du globe. Peut-être trouverons-nous alors quelques rapprochemens à faire entre des nations si éloignées; et, pour moi, je pense qu'un voyageur qui ne s'occuperait que des rapports qui existent entre des peuples séparés les uns des autres de toute la longueur du diamètre de la terre, et qui donnerait sur ces phénomènes de leur ressemblance, des explications avouées par le bon sens et la raison, ouvrirait une mine riche et utile, qu'un esprit philosophe et observateur exploiterait

à son tour à l'avantage du genre-humain. Que des peuples isolés et naguère inconnus se ressemblent par les caractères de leur physionomie et par quelques traits généraux et peu importans, cela se conçoit aisément; mais que les *Bouticoudos*, par exemple, aient tant de coïncidence, si j'ose m'exprimer ainsi, avec les naturels des *Carolines;* que les habitudes des *Mundrucus* et des *Nouveaux-Zélandais* se ressemblent presque dans les moindres détails, je dis qu'il n'est pas impossible de trouver un jour, entre ces diverses nations, des rapprochemens qui, sans diminuer la gloire des Cook, des Lapérouse, des Gama, des Colomb, des Magellan, prouveraient que ces peuplades, aujourd'hui si éloignées, et néanmoins si ressemblantes, ont été soumises aux mêmes coutumes, ont partagé les mêmes travaux, et n'ont été séparées que par une de ces catastrophes effrayantes qui ont bouleversé et changé les lois de la nature.

LETTRE XXXVII.

Traversée de Rio-Janeiro au Cap.

Nous sommes partis de Rio le 29 janvier, après avoir renouvelé une partie de notre équipage. Je ne cherche pas à pénétrer les motifs de la désertion de nos matelots; je craindrais de deviner juste.....

Nous cinglons, impatiens, vers une nouvelle colonie; et après avoir vécu deux mois au milieu de Portugais et de Brésiliens, nous allons nous trouver avec plaisir parmi des Anglais et des Hollandais. Je prends goût à ma promenade.

Le 17 février.

Je me réveille aujourd'hui, triste et effrayé; un de nos enseignes, Théodore Laborde, est atteint d'une maladie qui fait craindre pour ses jours..... En commandant une manœuvre, il s'est rompu un vaisseau dans la poitrine.

Le 24.

Laborde est mort hier... Je n'ai pas la force de te donner des détails sur la lugubre cérémonie qui vient d'avoir lieu; mais tu ne seras pas fâché de

connaître quelques circonstances sur les derniers instans de l'ami que nous pleurons.

C'est le docteur qui fait ce récit :

« Le malade lui-même, jouissant de toutes ses » facultés intellectuelles, fut des premiers à juger » son état; mais avec un courage et une force » d'âme d'autant plus grande, que cet infortuné » jeune homme paraissait tenir à la vie. Il prit la » main de chacun de nous, et nous fit ses adieux, » ainsi qu'aux maîtres de l'équipage. Tout le » monde fondait en larmes.

» Mourir n'est rien, disait-il, en nous tendant » la main..... Mais on laisse après soi, dans la » douleur, des parens, des amis, qui nous sont » bien chers !

» Cependant il souffrait beaucoup. Je tenais » une de ses mains dans les miennes, un de mes » doigts reposait sur son pouls, qui m'indiquait » qu'il avait encore quelque temps à souffrir. » *Sera-ce bien long?* me demandait-il souvent. Je » l'encourageais du mieux que pouvait me le per- » mettre une scène aussi déchirante. Dans un mo- » ment, l'étouffement fut si fort, que sa tête tomba » sur sa poitrine, et qu'il cessa de parler. Il revint » bientôt à lui, et me dit : *Je croyais que c'était fini.* » Il dit encore : Si je pouvais être aussi heureux » qu'Aristippe, qui répondit à son médecin, qui

» l'engageait à changer de côté : « *Si je me retourne,*
» *je vais mourir;* mais si vous voulez en avoir la
» joie, je le veux bien. Il le fit, et mourut ».

» Cette terrible agonie durait toujours; il m'en
» exprimait les douleurs, en me serrant de temps-
» en-temps la main. Enfin, par un des bienfaits de
» la nature, qui semble vouloir à notre heure der-
» nière nous dérober la transition que nous allons
» subir, la tête se prit, et il n'eut presque plus de
» connaissance jusqu'au dernier instant.

» J'ai remarqué que la nature de notre voyage
» avait donné à plusieurs personnes une exaltation
» d'idées, une élévation de sentimens propres aux
» grandes choses que nous allions voir, à nous
» roidir contre les périls que nous allions courir.
» Laborde en donna le premier l'exemple.

» Il s'était trouvé dans le beau combat des fré-
» gates devant les Sables-d'Olonne, et dans celui de
» Tamatare, où il fut fait aussi de belles choses ».

J'ajouterai, qu'à chaque victime que la mort trouve parmi nous, nous apprécions davantage les soins, les sollicitudes et la tendresse de nos docteurs. MM. Quoy, Gaimard et Gaudichaud n'ont presque pas quitté le lit du malade. M. de Quélen, notre aumônier, lui a porté les secours de la religion, et s'est acquitté de cette tâche douloureuse avec un zèle et une piété au-dessus de tout éloge.

LETTRE XXXVIII.

Baie de la Table (Cap de Bonne-Espérance).

Si la fécondité est, en général, une qualité précieuse pour un écrivain; si les traits heureux d'une brillante imagination répandent souvent plus de charme dans la lecture d'un ouvrage quelconque, je doute qu'elle soit très-utile au voyageur jaloux de retracer avec exactitude l'histoire des pays et des peuples qu'il visite. Il me semble qu'entraîné par le désir de plaire, il lui serait difficile de se maintenir dans de justes limites : il dépasserait la vérité; car il aurait vu avec cet enthousiasme que ne peut partager son lecteur. Souvent même, ébloui par la richesse de ses pensées, il la chercherait en vain où elle se trouve, et ne donnerait qu'une fausse idée d'un peuple dont on désire connaître exactement les mœurs et les usages.

Le portrait moral d'un voyageur devrait être placé en tête de l'ouvrage qu'il publie, afin que, certain des principes et des qualités de l'auteur, celui qui cherche à s'instruire pût facilement discerner la vérité.

Je sais bien qu'il est différentes manières, plus ou moins amusantes, de décrire les mœurs des nations, et qu'en pareille matière, c'est la façon de raconter qui augmente ou diminue le charme qu'on éprouve à la lecture de l'histoire du Monde. Mais ne pensé-je pas que le voyageur le plus digne d'estime soit celui dont on citerait la correction, l'élégance, l'érudition et les traits brillans; mais bien celui qui ferait dire : « *Je crois avoir une juste idée du peuple et du pays dont on vient de m'entretenir* ».

Si j'étais jaloux de t'étonner, au lieu d'attendre le résultat des courses qu'à notre retour nous ferons dans l'intérieur de l'Afrique, je me laisserais entraîner aujourd'hui par ma jeune imagination, et faisant usage des notes que j'ai recueillies sur les peuples sauvages qui avoisinent cette colonie, je te conduirais au hasard dans des lieux que je ne connais encore que par des détails dont il me serait difficile de garantir l'authenticité.

Je m'en tiens à ce que j'ai vu.

Les environs de la ville du Cap, du côté de la mer, présentent l'image d'une nature aride et marâtre. D'énormes rochers taillés en pyramides, en fantômes; des précipices que l'œil n'ose mesurer; des plateaux sans arbres, sans verdure, sans eau, éloignent toute idée de plaisir, et

n'inspirent que des sentimens d'horreur et de tristesse. Avant même d'avoir parcouru cette terre inculte, on brûle de la quitter, et victime des premières émotions qu'on éprouve, on porterait sur ce pays un jugement que démentiraient des récits plus vrais et plus rians.

La crête des montagnes qui, en s'échappant du point le plus sud de l'Afrique, se prolonge le long des deux côtes, s'éloigne insensiblement du rivage, du côté de l'ouest, à partir du lieu même où la ville du Cap est bâtie, et s'enfonce bientôt dans l'intérieur des terres, pour se rapprocher tout-à-coup de la mer, à la distance de neuf ou dix lieues de la montagne de *la Table*.

Les premiers navigateurs qui doublèrent ce Cap firent bien de l'appeler *le Cap-des-Tempêtes*. Les flots en sont constamment agités avec violence; la teinte noirâtre des montagnes, le bruissement des vagues qui frappent et ébranlent les blocs de roche qui arrêtent leur fureur; l'idée d'un retour qui devait leur paraître si éloigné, tout, dans leur entreprise, était triste et désespérant. En songeant aux nombreuses victimes que ce rivage a dévorées, je ne puis lire, sans la plus vive émotion, l'épisode du géant Adamastor dans le poëme du Camoëns; et plus je songe à l'audace inouie des Dias et des Cabral, plus je suis étonné du peu d'enthousiasme qu'inspirent des noms si célèbres.

La rade est infiniment moins sûre que celle de Ténériffe. Le vent le plus impétueux se précipite souvent de la Table, frappe les flots, les soulève, et couvre l'atmosphère d'une vapeur humide qui rend quelquefois toutes les ressources inutiles. Des nuages massifs se promènent alors sur le sommet du plateau, sans jamais s'en détacher; et c'est ce signal que consultent souvent les navigateurs qui cherchent une relâche. Il n'est pas d'année qu'on n'ait à déplorer, dans la rade même, la perte de quelque navire.

LETTRE XXXIX.

De la ville du Cap.

De loin, à la blancheur éclatante des maisons du Cap, on dirait les fondemens d'une ville qu'on commence à bâtir. Quand on y arrive, on croit entrer dans une ville qui vient d'être achevée. Les façades, les vitres, les escaliers, tout est d'une propreté surprenante. Les rues sont larges, tirées au cordeau, et bordées en général d'arbres qui entretiennent dans les appartemens une agréable fraîcheur. Presque toutes les maisons ont, vis-à-vis leur porte d'entrée, de superbes terrasses qu'embellit à toute heure la présence des dames vêtues avec une élégance recherchée. Les rues servent de lieux de réunion. On y jouit du coup-d'œil de la campagne et de la ville; et c'est sans doute à la présence des dames à leurs balcons, qu'on doit l'abandon auquel sont livrés le Champ-de-Mars et le Jardin de la Compagnie, seules promenades praticables.

On s'aperçoit en entrant que le Cap est une ville de guerre. Plusieurs forts la défendent, mais moins

encore que la difficulté des atterrages. *Le Champ-de-bataille* s'offre d'abord à la vue : on peut y faire manœuvrer dix à douze mille hommes. Il est entouré d'une double allée de pins, qui sont, avec le chêne, les seuls arbres qui croissent facilement aux environs de la ville. Les ouragans qui descendent de la Table les ont penchés d'une manière extraordinaire, et ces allées sont tristes et sombres comme l'arbre qui les couvre.

La caserne qui fait face au Champ-de-Mars est un véritable palais, et les troupes qui en sortent me rappellent, par leur tenue et leur propreté, la garde impériale.

La garnison, en temps de paix, est de quatre mille hommes.

Le Jardin de la Compagnie, si prôné dans nos anciens voyages, est bien déchu de son antique célébrité. De superbes allées de chênes en font toute la beauté, des bêtes féroces toute la richesse. Le tigre royal est magnifique ; le lion et les autruches sont remarquables par leur taille. Du reste, plus de plantes utiles, de plantes médicinales ; du foin et des glands. Les Anglais vont souvent faire leurs repas dans ce jardin, où l'on respire continuellement un air frais.

L'architecture des maisons est originale et variée, quoiqu'elle ait un caractère local qui la rend tout-

à-fait agréable. On compte dans la ville quatorze ou quinze mille habitans. La population de la colonie est d'environ quatre-vingt-dix mille âmes. A quoi s'occupent-elles donc ? Il y a tant de terrain qu'on ne songe pas même à cultiver.

Le sexe est magnifique; et soit que je me ressentisse encore des impressions fâcheuses que j'avais éprouvées à Rio, soit que je fusse disposé à trouver dans cette colonie des beautés dont la nature l'aurait privée, je serais bien en peine de me rappeler seulement trois femmes qui fussent réellement laides. Voilà bien le teint des françaises; peut-être même est-il plus délicat : voilà leur mise, leur élégance; mais je dois l'avouer, je cherche en vain leur amabilité, leurs grâces, leur séduisante tournure. Les dames, les demoiselles sortent seules dans les rues : leurs maris, leurs frères prennent le thé, tandis qu'elles sont à la promenade. A Rio, elles ne sortent même pas avec leur père; et cependant il y a ici cent fois moins de libertinage qu'au Brésil. Les verroux et les prisons sont-ils donc toujours de sûrs garans de la vertu ?

On chercherait vainement à reconnaître les édifices publics; les maisons particulières rivalisent avec eux de grandeur et d'élégance. L'Hôtel-de-Ville est magnifique, et m'a rappelé ces beaux châteaux qu'on voit, de distance en distance, dans

la rivière de Gênes. Les temples sont petits, mais propres. Dans chacun, il y a journellement des instructions pour les esclaves Noirs. On leur enseigne les vérités des religions luthérienne et calviniste; ils n'ont qu'à changer de domicile pour changer de précepte. Si ces Nègres réfléchissaient!....

Il n'y a point d'Église romaine.

Le palais de justice est immense. Je le crois aussi grand que celui de Paris. On n'y voit pas moins d'oiseaux de rapine.

La salle de spectacle est un petit bijou de mauvais goût et de propreté. On y joue quelquefois des pièces françaises, mises en vers par un certain *Ignace Boniface*, qui est ici l'auteur en vogue. Il a traduit dernièrement, en vers libres, *Robert chef de brigands*, *Jocrisse corrigé*, et autres chefs-d'œuvre du même genre.

La bibliothèque publique est composée d'une soixantaine de volumes reliés en vieux parchemin; d'une fort belle édition de la sainte Bible, de deux crânes de sauvages, et de huit ou dix armes de Hottentots. Le bibliothécaire est, m'avait-on assuré, un homme d'un grand poids.... En effet, il pèse au-moins trois quintaux.

Il m'a paru massif dans tous les genres. Surpris qu'on lui demandât à voir l'établissement dont il

est directeur, et troublé peut-être par l'idée de la considération que ce titre allait lui donner à nos yeux, il n'a pu d'abord trouver les clefs; et ce n'est qu'après une attente de plus d'une demi-heure que nous avons été introduits. Il nous a parlé de quelques projets relatifs à l'agrandissement du local; et comme nous en paraissions étonnés : Ne croyez pas, a-t-il ajouté avec importance, que ce soit là tout notre bien. Nous possédons encore dans un galetas la moitié autant de volumes, dont les rats acheveraient la ruine, si je n'y tenais l'œil.... et des chats. J'espère pouvoir vous les montrer classés à votre retour. Je vous demande bien pardon, Messieurs, d'être forcé de vous quitter; mais mes fonctions de marguillier m'appelent à d'autres devoirs; demain, de cinq à six heures du matin, je suis tout à votre disposition. Nous avons quitté M. le marguillier-bibliothécaire, le remerciant de son obligeance, et peu tentés d'en profiter de nouveau.

Sur cent habitans du Cap, il y en a à-peine deux qui sachent qu'ils ont une bibliothèque publique, tant elle mérite peu d'être vue, et tant il leur est indifférent de passer pour ignorans.

LETTRE XL.

Cap-de-Bonne-Espérance.

Les habitans du Cap s'habillent à l'européenne, je veux dire à la française, mais sans goût. Ils ont tous leur société habituelle, où ils ne s'occupent que de l'heure qui doit les réunir le jour suivant; du regret qu'ils éprouvent de se quitter; de la toilette de madame *telle;* du cheval de M. *tel,* et du nombre de tasses de thé et de carafons de bière qu'on a vidés la veille. Ils passent ainsi leurs soirées sans médire; et il est rare qu'à leur lever ils n'ayent pas oublié leur dernière conversation.

D'après un usage assez ancien, un habitant, dont la faillite est déclarée, est tenu de prendre le deuil. Il le prend aussi quand il perd sa femme. Le premier est le grand deuil.

L'interdiction de la traite des Nègres nuit beaucoup, dit-on, au bien-être de la colonie, par la nécessité où l'on est de confier le soin des bestiaux et des cultures à des Hottentots libres, qui vendent cher les instans qu'on les occupe, et qui les emploient presque toujours à se faire des

bénéfices qui les affranchissent bientôt de cette espèce de servitude.

Les esclaves Noirs coûtent environ 4,000 fr. Ils m'ont paru moins beaux et moins forts que ceux du Brésil, mais tout aussi paresseux et avides de se procurer ce qui ne leur appartient pas. Le vol parmi eux n'est pas un crime, pas même un délit. Dérober une chose utile, agréable ou curieuse, est une action si douce, si commode, si naturelle!.... S'approprier ce qu'on leur refuse est si juste, si conforme à la parfaite égalité dont ils font profession entre eux!..... C'est une vraie tyrannie que de les punir pour si peu de chose. Chez les Spartiates, on récompensait un vol fait avec adresse; et chez vous, Messieurs, on le punit avec cruauté!... Quelle barbarie!..... Voilà cependant ce qu'ils diraient, s'ils savaient raisonner..... Mais, hélas! ils volent par instinct; ils volent, parce que chercher à s'emparer du bien du voisin est une loi de nature, et qu'ils n'en ont jamais suivi d'autre; ils volent, parce qu'on leur apprend que voler est un mal, lorsqu'il n'est plus possible de les en guérir. Un esclave puni du fouet pour un vol, volera quelques instans après par représailles, persuadé que votre action, à son égard, est injuste, et qu'il veut se venger de cette injustice par une action que vous appelez injuste. Pourquoi viens-tu de recevoir

cinquante coups de rotin, disais-je à un Noir que son maître avait fait fustiger? Parce que j'ai volé un couvert d'argent..... Et en-même-temps il dérobait le mouchoir de mon voisin.

Il serait aussi difficile de guérir un Nègre de la passion de voler, qu'il le serait d'empêcher un Gascon de se vanter, un Normand de jurer faux, un Breton de boire, une Française d'être coquette.

La colonie était florissante lorsqu'elle appartenait aux Hollandais. Le commerce, aujourd'hui, y est presque nul, grâce à la sage administration des Anglais. Cinq ou six maisons rivalisent de puissance : les autres sont, pour ainsi dire, leurs tributaires, et ne se soutiennent encore que par leur ancienne réputation. Céder une colonie aux Anglais, c'est signer sa ruine.

Les transports se font sur de longs chariots, traînés par douze, quatorze, seize et dix-huit bœufs, et dirigés par un homme assis sur les marchandises, et qui, à l'aide d'un énorme fouet, atteint avec une adresse vraiment étonnante l'animal qu'il veut frapper.

Le grand marché de la ville est magnifique; tout, jusqu'à un pot de beurre, s'y vend à l'enchère, après avoir payé un droit d'entrée. Le jour où j'y suis allé, j'ai compté plus de cinquante charrettes chargées, dont toutes les marchandises

furent vendues. M. Rouvière, à l'obligeance duquel je dois quelques renseignemens utiles sur les productions de la colonie, m'a assuré que le mois dernier il était entré au grand marché plus de neuf mille voitures, dont chacune paie de droits 70 ou 75 centimes, sans compter celui qui est imposé sur la vente des marchandises. Cet octroi est aussi ruineux que les nôtres : mais il n'est pas qualifié *Octroi de bienfaisance.*

On trouve aux environs du Cap un arbre de sept à huit pieds de hauteur, dont la feuille est une espèce de laine qui sert d'amadou. Les Noirs ont l'adresse d'en faire d'assez jolis petits bas, qu'ils vendent à fort bon marché. Du reste, peu de colonies méritent autant que celle-ci l'attention des botanistes et des minéralogistes; et quoique presque tous les savans navigateurs l'aient parcourue fort en détail, je pense qu'ils ont encore laissé à glaner, et qu'un amateur studieux et actif pourrait y faire des courses aussi curieuses que profitables.

Les vivres sont fort chers au Cap, et peut-être le doit-on au papier-monnaie. Les marchands de viande, je veux dire les vendeurs de bifsteck, font généralement fortune : la colonie est Anglaise.

Les Cafres, nation sauvage et belliqueuse, sont maintenant en guerre avec les Hottentots et toute la colonie. Leur manière de combattre est effrayante

et meurtrière. Placés derrière des troupeaux de bœufs, qu'ils tiennent par la queue et qu'ils aiguillonnent, ils se précipitent avec eux sur leurs ennemis, et lançent avec une adresse merveilleuse de longues et mortelles sagaies. Leurs autres armes sont des flèches empoisonnées et de lourds casse-têtes. Ils se couvrent le corps de cuirasses et de boucliers de peaux qui résistent même aux balles. Deux régimens anglais sont partis dernièrement du Cap pour combattre ces sauvages et arrêter les excursions dangereuses qu'ils font chez les Hottentots et jusques dans leurs comptoirs. Les habitans du Cap assurent que cette guerre paralyse leur commerce, car c'est du pays des Cafres qu'ils tiraient la plus grande partie de leurs pelleteries et de leurs plumes d'autruches, qui sont devenues depuis peu l'objet de grandes spéculations.

LETTRE XLI.

Cap de Bonne-Espérance.

La matière est ici aride comme le terrain, lorsqu'on ne veut pas créer des phénomènes; et puisque je me sens en train de causer avec toi, mon cher Batlle, il faut que, pour ton instruction, je te donne quelques renseignemens sur un original fort connu ici, et autant apprécié des étrangers que de ses concitoyens. Si jamais tu viens au Cap, empresse-toi de le voir; tu ne te repentiras pas de ta course, et je te garantis quelques instans de plaisir. Je veux parler du *Cordonnier politique*.

Cet homme extraordinaire s'est acquis, par ce titre, autant de considération que par la manière adroite dont il fait les souliers. Depuis le bateau de pêche jusqu'au vaisseau de ligne; depuis le brillant marguillier jusqu'au misérable auteur de mélodrame; depuis la princesse de théâtre jusqu'à la modeste blanchisseuse, il connaît tout, sait tout ce qu'il y a de nouveau en rade, à la ville, aux champs. Il se pendrait, s'il ignorait, pendant vingt-quatre heures, un fait tant soit peu intéressant

arrivé dans la colonie. La longue-vue constamment braquée sur *la tête du Lion*, il interroge les signaux, court au débarcadaire, contrôle toutes les physionomies, cherche celles qui lui sont inconnues, mendie des nouvelles, attaque, poursuit les passans, et ne les quitte que lorsqu'il est certain d'en apprendre davantage autre part. Le voilà, sur de nouveaux frais, faisant de nouvelles victimes et ne les abandonnant que pour aller s'établir sur son siége, où il est persuadé qu'il ne tardera pas à recevoir des visites.

Le jour de notre arrivée, il était, de grand matin, sur le sommet de la Table, cherchant des pierres et des simples. Il nous aperçoit!.... Quel malheur!.... Il ne sera pas là au moment du débarquement. Il jette sa charge, accourt, se précipite, roule, et, essoufflé, parvient au bord de la rade. O bonheur! On ne sait encore de nouvelles qu'en masse ; on ignore les détails, les circonstances de l'événement. Chacun dit : C'est la corvette l'*Uranie*, commandée par M. de Freycinet, qui a été de l'expédition de M. Baudin, frère d'un vaillant officier qui a perdu un bras sous Saint-Domingue.

Sans avoir vu notre commandant, sans connaître aucun de nous, il fait notre portrait au premier venu, décline nos qualités, propose de parier qu'il

dit juste, et brûle du désir d'en convaincre tout le monde.

Il faut que, pour cette fois, le ciel se plaise à déjouer ses projets. Le *Cordonnier politique* n'a pu se trouver là lorsque nous avons été faire notre visite au gouverneur. Sous les prétextes les plus futiles, il entre chez toutes ses pratiques, fabrique exprès des nouvelles, pour être démenti, et connaître la vérité. Avant la fin de la journée, il sait les noms, prénoms, âges, qualités de tous les membres de notre état-major; et, certain d'être enfin au courant, il entre chez lui, et grossit ses notes. Ici logent MM. tels et tels; là, tels et tels. Bon; voilà la gazette du jour : le *Cordonnier politique* est satisfait. Présentez-vous maintenant; il vous en fera voir de belles.

Chez mon hôte, on me parla de ce moderne M. Roch*; et jaloux de faire sa connaissance, je priai mon propriétaire de m'y accompagner : nous partîmes. En route, je voulus savoir ce qui avait valu au disciple de saint Crépin le titre de politique plutôt que celui de curieux. — Venez, Monsieur, vous le saurez bientôt; voici la maison. — Elle est bien propre. — Ne vous arrêtez pas aux bagatelles de la porte; entrez.... — Une odeur de

* Personnage d'un joli opéra comique, intitulé *Avis au Public.*

vieux cuirs me guide dans la salle à droite. Un homme de quarante-cinq à cinquante ans, de la physionomie la plus heureuse, assis sur un tabouret élevé, règne sur deux esclaves, qui deviendront peut-être un jour ses dignes élèves. Il se dresse, quitte ses lunettes, dénoue son tablier, et nous salue. — Bonjour, M. Arago. — Bonjour, Monsieur. Comment savez-vous mon nom? L'*Uranie* est arrivée; M. Arago, le dessinateur de l'expédition, loge chez M. Rouvière. Un teint brun, des yeux vifs, un calepin sous le bras; vous venez avec M. Rouvière : votre teint n'est pas blanc, vos yeux sont vifs; ce calepin achève de vous caractériser : bonjour, M. Arago. — Vous êtes ingénieux, Monsieur, et physionomiste. — Ah! j'en ai tant vu! j'ai tant couru, tant observé les hommes! Je ne me trompe plus, Monsieur; je ne me trompe plus.... Mais, pardon; un siége à Monsieur; voulez-vous bien passer dans mon salon, vous serez mieux.....

Ce salon est orné d'énormes *fucus* desséchés, de bois de cerf, d'œufs d'autruche, d'éventails de plumes de paon, de gros blocs de roche. — Comment, continue-t-il d'un air triomphant, vous êtes déjà étonné de mon tact? Et que diriez-vous, Monsieur, si je vous apprenais que, depuis plus de quinze ans, j'ai prédit la chûte de Napoléon (nous y voilà), le retour des Bourbons sur le trône de

leurs ancêtres, le mariage du duc de Berry avec une princesse de Sicile, et les exploits de ses enfans? Nous avons appris, il y a un mois, que son auguste épouse était accouchée. Quelle heureuse nouvelle pour ma prédiction! — Son enfant n'est plus. — Vraiment! c'eût été un héros. — C'était une fille. — C'est particulier! voilà la première fois que je suis en défaut. Je parie que quelque chûte, quelque..... — Elle est morte en naissant. — Je ne dois plus m'étonner de m'être trompé: on ne peut guère répondre de ces événemens.

Assez fatigué déjà de la prétendue politique du cordonnier, je voulus lui faire part du motif de ma visite, et demander des souliers; il me coupa la parole. — A propos, M. le dessinateur (d'un air affligé), l'Europe a été dernièrement le théâtre d'un événement bien terrible. La bataille de Waterloo a privé la France d'une partie de ses braves. J'avais prédit, Monsieur, que cette garde *mourrait et ne se rendrait pas.* — Ce n'était pas difficile. — Non, certes; mais c'est l'œuf de Colomb: dites d'abord, et n'attendez pas les événemens pour prononcer. Passons, je vous prie, et venons à une affaire presque aussi terrible et bien plus glorieuse pour vous: la bataille de Toulouse. *Vive Soult*, Monsieur, *Vive Soult*! c'est un brave à trois poils. Ah! si j'avais été là! — J'y étais, Monsieur. — Que

ne lui disiez-vous donc d'exterminer cette odieuse race d'Insulaires? — Il l'a fait. — Mais il s'en est échappé quelques-uns.... Au reste, avec si peu de monde, on ne pouvait pas faire davantage. Ah! vous étiez à l'affaire de Toulouse (note que je n'y étais pas)! Comme dessinateur; peut-être? Je connais tout ce pays.—Je le crois. —Je l'ai parcouru. —On le voit.—Et d'ici même j'ai détaillé l'affaire et tracé exactement le plan de la bataille. Jugez, Monsieur, si j'en ai imposé....

Et voilà mon homme qui, sur le plancher du salon, me place les deux armées. Quelques bonnes tiges sont les Français; un soulier neuf représente Soult; Wellington est figuré par un tiran; ses soldats par quelques courroies. Une chaise est la butte où se fit le carnage; une peau de veau, la Garonne; un seau, le canal: rien n'est oublié. Le cordonnier parle; tout agit, tout se meut. D'un mouvement, le rapide historien renverse les colonnes, fait avancer nos troupes, met en fuite les descendans de Lusus, les plonge dans le fleuve, donne les étrivières aux Anglais. Ici, une de ses masses recule; il accourt, et le bon ordre est rétabli; il est lui-même le général en chef. Vite, là une batterie : et deux embauchoirs la figurent. Allons, amis, la baïonnette en avant! et les coups d'alène sifflent. Le bronze tonne, éclate; le feu

sort des yeux du narrateur; il se roule avec enthousiasme; et quand l'action est finie, il prend Soult sous son bras, place les Français sur un canapé, repousse les Anglais avec les outils nuisibles et inutiles, place un général dans sa poche, donne un coup de pied à Wellington, et se relève essoufflé et fier de son triomphe.

— C'est bien, Monsieur, très-bien; on dirait que vous étiez à cette bataille; vos tableaux sont d'une vérité!... — J'y étais, Monsieur; oui, j'y étais, et je dirigeais d'ici même tous les mouvemens; car j'avais encore prévu cette affaire. Tenez, voyez cette carte des conquêtes des Français; voyez tous ces points; ce sont autant de villes prises par eux (et il me montra un papier tout noir). Voici Vienne, Berlin..... — Où donc? — Là....; et son doigt rempli de colle gratte la carte et emporte le papier. — La carte est un peu usée; mais je la garde, car j'ai fait avec elle mes premières campagnes, et il ne faut pas être ingrat... Voulez-vous me faire l'honneur d'accepter un verre de vin? L'ingrat n'a qu'un seul défaut: les autres peuvent lui être comptés pour des vertus: Prenez donc un verre de vin. — Merci, Monsieur; je venais pour.... — Demain, Monsieur, je *prendrai* votre mesure, et nous *reprendrons* la conversation.

Le lendemain, j'eus mon tour, et je suis certain que, sans être fâché de mes récits, il en fut fort étonné. Que de folies il eut la bonhomie d'écouter et de croire!... Que de victimes il dut faire les jours suivans!...

On voit cet homme avec étonnement la première fois, avec plaisir la seconde; mais il est sage de l'éviter la troisième, tant ses gestes sont *frappans*, sa politique animée; tant il y a du danger à se trouver dans un champ de bataille où il fait exécuter des manœuvres. On m'a raconté que dernièrement il saisit aux cheveux un de ses auditeurs, et qu'il le traîna autour de son salon, persuadé, au milieu de sa bouillante narration, qu'il faisait prisonnier un général ennemi.

N. B. Le cordonnier politique n'a jamais voulu chausser de pieds anglais.

LETTRE XLII.

De l'Ile-de-France.

Nous sommes partis du Cap, mon bien cher ami, sans beaucoup le regretter, mais en faisant des vœux pour le revoir bientôt. Outre que nous pensons que ce sera la dernière relâche de notre pénible voyage, nous nous promettons bien du plaisir dans les courses que nous comptons faire dans l'intérieur de la colonie. Que je le presse de mes vœux, cet heureux moment qui doit me rendre à la tendre sollicitude de la meilleure des mères! Qu'il me paraît éloigné l'instant si désiré, où je pourrai presser mes amis dans mes bras, jouir de leur surprise, de leurs craintes même, puisqu'elles me seront le garant de leur affection! C'est aujourd'hui surtout que je sens le prix d'une touchante amitié; aujourd'hui que tout ce qui m'entoure me rappelle si bien ma patrie, me cause de si douces émotions!

Tout est français à l'Ile-de-France; les mœurs, le costume, le langage, tout est français, mais surtout les cœurs et les sentimens. J'oublierais ici

ma patrie, par cela même que tout me la rappellerait : je l'oublierais si l'homme ne vivait autant de souvenirs que d'espérance, et si le bonheur présent pouvait effacer le plaisir passé. Que n'y suis-je avec mes amis! Que n'y suis-je avec ma famille! L'Ile-de-France est le Paris des Grandes-Indes; et dans quel temps encore avons-nous pu la juger!

Il y a, selon moi, infiniment plus de distance de Paris à Bordeaux que de Paris à l'Ile-de-France. On s'occupe beaucoup plus à Maurice des nouvelles de notre capitale qu'on ne s'en occupe à Lyon. Elles arrivent ici un peu vieilles; mais qu'importe? Les découvertes ingénieuses et utiles y sont plus estimées; et comme on est plus sujet à ne pas en jouir, on en jouit bien davantage. De là, la considération pour tous ceux qui les ont faites; de là, l'estime pour tous les citoyens qui cultivent les arts ou qui les encouragent.

Un artiste, qui est honnête homme, sera d'abord considéré comme honnête homme, et ensuite comme artiste. Il en est de même d'un auteur; tandis qu'à Paris, le mérite n'entre que très-rarement pour quelque chose dans la considération qu'on a pour tel ou tel citoyen.

Chez nous, un étranger paraît dans un salon...; vite on se demande s'il est riche, s'il est noble : ici, s'il est honnête homme, s'il a des talens. Il

est fêté chez nous quand il a des titres et de l'or; il l'est ici quand il peut fournir sa garantie de probité. En un mot, à l'Ile-de-France, on considère un homme par ce qu'il vaut et non par ce que lui rapportent ses terres, ses places, ses titres, et ce qu'ont valu ses ancêtres. Quel est, de ces deux pays, celui qu'un galant homme voudrait choisir?

Quelques Anglais occupant ici des places honorables, semblent prendre intérêt à cette infortunée colonie, et osent fronder les rigoureuses mesures de leur Gouvernement. Mais, hélas! le nombre en est bien petit..... On ne voit presque partout que des espions titrés, qui, sous les dehors de la bonhomie et de la loyauté, s'introduisent au milieu des ménages, et interrogent clandestinement les esclaves, en leur promettant leur liberté; là des soldats se répandent dans les campagnes, et forcent les habitans à se barricader dans leurs demeures. Ils font cercle à part, ne vivent qu'entr'eux, et agitent dans leurs noirs conciliabules la ruine de l'île. L'opinion la plus contraire aux intérêts des colons est celle qu'ils adoptent avec le plus d'empressement. L'acte qui tendra le mieux à les déshonorer sera celui qu'ils proclameront avec le plus de joie. Ils veulent des larmes... Ils se trompent. Ils rencontrent partout des hommes

forts de leur innocence, forts de leurs principes, de leur droiture; ils trouvent constamment sur leurs pas des négocians intègres et fermes, qui savent souffrir et non conspirer; des hommes capables de répondre à toutes leurs calomnies, comme ils ont répondu à leurs menaces dans des temps peu éloignés et plus heureux. Qu'ils y songent bien, le Créole est patient; mais le bruit continuel des chaînes, en froissant l'âme, inspire quelquefois des idées de vengeance; et peut-être..... Plaignons cette malheureuse colonie *!...

* Qui n'a pas lu les pages éloquentes de M. de J**, dans un petit volume imprimé en 1820, intitulé : *Maurice ou l'Ile-de-France.*

LETTRE XLIII.

De l'Ile-de-France.

Trois fléaux ont ravagé l'Ile-de-France : un incendie, un coup de vent, un Gouverneur. Le dernier a été le plus terrible; les deux autres ont anéanti l'espoir de deux mille familles.

Dans la nuit du 25 au 26 septembre 1816, un incendie affreux a dévoré quinze cent dix-sept maisons du quartier le plus beau et le plus riche du Port-Louis; tous les meubles, toutes les marchandises coloniales; plusieurs études de notaires; la plus belle et la plus riche bibliothèque de l'Inde, tout est devenu la proie des flammes, tout a été anéanti. Il n'y a presque pas de famille qui n'ait à déplorer quelque perte particulière; le désastre a été général. L'homme opulent a vu engloutir sa fortune à côté du malheureux qui perdait son unique asile. Les hôtels somptueux et les plus humbles cabanes s'abîmaient avec la même rapidité; tout un quartier a disparu : on ne s'y promène encore aujourd'hui que sur des ruines; on dirait une cité que des Vandales viennent de traverser.

Pourquoi faut-il qu'au milieu de ces scènes de ravage et de mort, on soit forcé de porter ses regards sur des tableaux qui en augmentent encore l'horreur! On a vu, au milieu de la désolation publique, des scélérats indignes du nom d'homme, mettre des entraves à l'activité des secours, se plaindre de la lenteur des flammes, le proclamer hautement, briser les pompes, et menacer de leur vengeance les plus zélés citoyens. Ah! ce n'est point à des Français que l'on pourra jamais reprocher un crime si atroce, des sentimens aussi barbares; aucun colon ne s'en est rendu coupable; aucun Noir, aucun esclave n'en a eu la pensée.

Il n'y avait dans la colonie que des colons, des Français, des Noirs et des Anglais.

O Farquhar! ton cœur fut déchiré par le spectacle horrible d'une ville en cendres, et tes larmes étaient celles d'un tendre père qui gémit, sans pouvoir le soulager, sur le triste sort de ses enfans. Pourquoi n'as-tu pas prévu que ton départ serait, pour la colonie, un nouveau sujet de calamité!...

L'ouragan qui a éclaté dans la nuit du 28 février au 1.er mars 1818, a été, pour ainsi dire, le complément de l'incendie de 1816. Toutes les familles qui, par un zèle et une activité étonnans, étaient parvenues, sinon à réparer leur fortune, du-moins à oser jeter vers l'avenir un regard d'espérance,

ont vu s'éteindre en un jour et leurs biens et toutes leurs idées de bonheur.

Le mal, ici, a été doublement sensible, et par sa nature, et par la triste situation dans laquelle se trouvait déjà la colonie. Un grand nombre de maisons ont été renversées, les arbres arrachés, les plantations détruites, les navires échoués ou fortement endommagés. Que de mères ont vu leurs enfans périr sous les ruines du toît qui leur servait d'asile ! Ici, la violence du vent arrête un fils qui vole au secours de son vieux père ; là, un frère enlève dans ses bras une sœur chérie, et peu d'instans après, ils sont séparés sans pouvoir se rejoindre. Plus loin, une tendre mère cherche un abri pour son jeune enfant qui disparaît avec elle. Le malheur est d'autant plus grand, que les précautions pour le prévenir ont été moindres. Les signes auxquels on reconnaît les coups de vent ne se sont manifestés que lorsque tous les efforts étaient inutiles. Quelques détails puisés en partie dans les archives de l'Ile-de-France (journal rédigé par l'un des membres de la Table-Ovale), te donneront une idée de la violence de la tempête qui a produit tant de ravages.

« A *Minissi*, délicieuse campagne d'une des » plus aimables dames de l'Ile-de-France, ma- » dame Monneron, se trouvait son intéressante

» fille avec une de ses amies. L'asile qu'elles
» avaient d'abord choisi leur paraissant peu sûr,
» elles résolurent de le quitter pour se rendre au
» château, éloigné de quelques pas. Elles donnent
» l'ordre à une négresse d'ouvrir la porte avec
» précipitation. La lenteur de leur domestique
» leur sauva la vie. A peine se disposent-elles à
» franchir le seuil de la porte, que le toit est
» enlevé et tombe presque à leurs pieds.

» Dans le quartier de *Moka*, une intéressante
» famille (celle de M. Suffield, directeur de la
» poste) sortait de sa maison; au même instant
» celle-ci est renversée, et les débris écrasent un
» enfant aux yeux de son père et de sa mère
» blessés.

» Aux *Trois-Ilots*, M. Launay a éprouvé de
» plus grands malheurs encore. Il lui semble que
» sa maison est enlevée, et il s'empresse d'en sor-
» tir avec son épouse et ses enfans. A l'instant, la
» maison est enlevée réellement; son fils aîné et
» le Noir qui le porte sont écrasés, et ses deux au-
» tres enfans blessés grièvement. Tous eussent péri
» sans doute si la maison avait été emportée dans
» la direction qu'ils avaient prise, car elle est re-
» tombée à cent pieds de son soubassement. Le
» vent en a dispersé les débris; les meubles, les
» effets, tout a disparu. Le linge, les vêtemens

» ont été portés sur des branches d'arbres, à plus
» de six cents toises de distance, et des matelas
» ont été retrouvés encore plus loin.

» Dans le grand bazar de la ville, un habitant qui
» volait au secours de sa famille (car ce motif seul
» faisait quitter un asile sûr), fut saisi par le tour-
» billon, et lancé plusieurs fois avec violence
» contre les poteaux qui soutiennent les angars.
» Le vent l'a abandonné dans un état affreux.

» Aux campagnes, les personnes qui, par suite
» de ce terrible fléau, se trouvaient sans logement
» et se sauvaient dans les bois, étaient exposées à
» des dangers plus grands encore. Les torrens d'une
» pluie rapide, la chute des branches et des arbres
» menaçaient à chaque instant leur vie. Madame
» Labutte, à *la Rivière-Noire*, et madame Des-
» fontaines, à Moka, se sont trouvées dans cette
» cruelle position avec toute leur famille ».

Je ne finirais pas, mon ami, de te retracer les scènes de désolation qu'a fait naître cet effroyable coup de vent. La relation qu'en a faite M. Mallac, rédacteur des archives, est encore au-dessous de l'affreuse vérité. Je doute que de long-temps la colonie parvienne à cicatriser ses plaies : elles ont été trop profondes.

Quelques personnes assurent avoir ressenti deux secousses de tremblement de terre. Dans ce

désordre de la nature et cette lutte de tous les élémens, il est possible qu'elles se soient trompées. Le mercure des baromètres était descendu à 8 lignes au-dessous de 27 pouces; jamais, à l'Ile-de-France, on ne l'avait vu si bas.

Le général Hall a succédé au gouverneur Farquhar.

Eh bien! c'est au milieu de toutes ces calamités publiques qu'un étranger, arrivant à l'Ile-de-France, y est reçu et fêté par tous les habitans. Leur politesse est franche, et met à son aise celui à qui elle s'adresse. Les offres de service, en général, sont sincères, et les témoignages d'amitié vifs et durables.

On quitte ce pays à regret, quand on a eu le bonheur de voir la bonne société. Tout m'a rappelé la capitale, et quelquefois les comparaisons ont été à l'avantage de l'île. Si l'on n'y trouve pas un grand nombre de jeunes gens distingués par leurs connaissances, ceux qui en possèdent le plus m'ont semblés affranchis de cette morgue et de cette fatuité qui en ôtent tout le prix. Si l'on y rencontre des personnes dont l'éducation a été constamment dirigée vers la culture des terres, du-moins ne singent-elles pas les beaux-esprits, et ont-elles la franchise d'avouer qu'elles ignorent quelque chose. Le sexe y est fort beau. Les dames

se mettent avec élégance, mais sans luxe. Les jeunes demoiselles sont élevées dans des sentimens de modestie qui rehaussent encore l'éclat de leurs charmes. Peut-être ferait-on bien de leur donner, de meilleure heure, un peu plus d'usage. Leur première entrée dans le monde est, pour elles, un moment trop solennel; on leur crée des chimères qui les effraient; aussi sont-elles exposées à commettre parfois des inconséquences. Peut-être encore aurait-on raison de les blâmer de savoir trop qu'elles sont jolies quand elles le sont un peu. Tout ce qui les entoure les berce d'illusions trop flatteuses, les accable de trop d'hommages. Toujours aux petits soins, les jeunes gens emploient rarement en société l'arme de la médisance; leurs mots sont choisis, leurs attentions délicates.

On dit proverbialement, à l'Ile-de-France, en parlant d'une Italienne, d'une Anglaise, ou d'une Française : *Elle est assez bien faite pour une Européenne.* Je ne trouve dans ce propos que le tort de le tenir, tout en convenant que les Créoles, en général, sont les femmes les mieux faites que j'aie jamais vues. Je voudrais néanmoins un peu moins de *décision* dans leur démarche. Je la préférerais un peu plus *douteuse.* La grotesque tournure des Anglaises a un peu gâté la leur; elles sautent quelquefois en marchant, et si elles n'y font

attention, elles finiront bientôt par être tout-à-fait Anglaises : quel malheur ! On m'avait beaucoup vanté leur danse : je ne sais si c'est parce qu'on m'en avait fait un éloge trop pompeux; mais à l'exception de cinq ou six dames, les autres dansent assez médiocrement ; je me hâte de dire que presque toutes valsent avec une grâce et une légèreté ravissantes. Leurs bals sont fort gais, et exempts d'une étiquette minutieuse, ennemie du plaisir et compagne de l'ennui.

LETTRE XLIV.

De l'Ile-de-France.

Le Port-Louis est grand et sûr. C'est celui que choisissent de préférence les capitaines qui font la campagne de l'Inde, pour renouveler leurs vivres et radouber leurs navires. On y trouve plusieurs établissemens commodes, appartenant à des particuliers; et il est difficile d'en voir de plus beaux que ceux de madame Monneron, MM. Piston et Rondeaux.

De la rade, la ville présente un aspect lugubre. Les maisons, qui sont presque toutes en bois, ont une teinte noirâtre qui afflige les regards; en face, la montagne du *Pouce* présente seule quelques plans de verdure qui les soulagent : mais à gauche, un peu dans l'éloignement, le *Pitterboth*, et à droite, plus rapproché, *le Morne des Signaux*, couronnent un paysage dur et sauvage, mais plein d'harmonie et de beaux tons de couleur. Un pinceau plus exercé que le mien pourrait en donner une belle idée : j'ai senti le tableau au-dessus de mes forces.

En pénétrant dans la ville, on la trouve fort triste, malgré les petits enclos qui entourent presque toutes les maisons. Le quartier brûlé cependant devait avoir une certaine apparence. Les bâtisses plus rapprochées lui donnaient du-moins un air de ville, et formaient des passages qu'on pouvait appeler rues. Aujourd'hui, au centre de la ville, on se croit encore à la campagne.

L'intérieur des maisons ne manque pas d'élégance; mais il y a bien loin de leur propreté à celle des hôtels du Cap. Tout ici est plus recherché; là-bas tout est plus brillant : les meubles sont plus somptueux, plus riches à Maurice; au Cap, ils sont plus grossiers, mais plus commodes. En un mot, la propreté est un luxe dans cette colonie; dans l'autre, c'est un besoin; et, sous ce rapport, le Cap aura la préférence sur le Port-Louis : sous tous les autres, l'Ile-de-France vaut infiniment mieux.

On débarque entre *le Trou Fanfaron* et *la Tour des Blagueurs* : on dirait que c'est une plaisanterie. Le Gouvernement est en face. Il est composé de deux aîles fort rapprochées, qui doivent intercepter en partie le jour des appartemens du corps-de-logis. Une galerie de colonnes très-resserrées règne autour de la façade, et la rend encore plus mesquine. Un certain goût, quoique bizarre, préside à l'architecture des maisons du Cap : ici,

LETTRE XLI[illegible]

D[illegible]

Le Port-Louis est grand, [illegible] choisissent de préférence [illegible] aigres campagne de l'Inde, p[illegible] vrait les en et radouber leurs n[illegible] établissemens com[illegible] ticuliers; et il es[illegible] hamp-de-Mars est que ceux de n[illegible] alartic, ancien gouver- Rondeaux. [illegible] au d'architecture non achevé

De la ra[illegible] arre, mais sévère et grandiose. Les maiso[illegible] n coûter beaucoup, je suis persuadé une teir[illegible] itans de l'Ile-de-France voudraient la mo[illegible] n pendant à ce tombeau.

plan[illegible] ville est divisée en quartiers ou *camps*. *Le* un[illegible] *mp Malabar* est celui que choisissent, en gé- [illegible]éral, pour leur logement, les Indiens et les Chi- nois arrivant à l'Ile-de-France, et qui doivent y séjourner quelque temps : On n'y voit que de misérables cabanes. *Le Camp-Libre* est composé de petites bâtisses qu'occupent les Mulâtresses libres. L'espace contenu entre les *camps* est ce qu'on appelle *ville*.

-peu-près, sans désobliger la maî-
pénétrer à toute heure dans une
ibre, prise au hasard, et ne
duit, pourvu qu'on le fasse
laissant tomber, sans
quelques feuilles
avoir qu'il y a cer-
premier venu jouit du

comparativement que je jugerai
us importans de notre voyage, et
e théorie, je courrai moins de risques
romper. Si, tout-d'un-coup, j'étais arrivé
e-de-France, si je n'avais vu d'esclaves Nègres qu'ici, j'aurais cru leur situation assez heureuse pour la souhaiter à la plus grande partie de nos laboureurs. Ils ne connaissent de l'esclavage que le mot : le travail, il est vrai, est pour eux une obligation; mais la bonté des maîtres les y encourage et double leur zèle. Au Brésil ce sont des bêtes de somme qu'on fait agir à coups de fouet; ici ce sont des hommes qu'on retient par de justes punitions et qu'on excite par des récompenses. A Rio, un esclave sera esclave toute sa vie; ici il peut conserver l'espoir d'être libre un jour. Au Brésil, on fait si peu de cas d'un Noir, qu'on ne recherche presque jamais l'auteur d'un meurtre

commis sur un de ces infortunés; jamais on ne tolérera sur leurs lèvres un signe de satisfaction; on leur fait un crime d'un moment de plaisir. Ici, au contraire, c'est toujours une chanson qui les excite au travail. Il leur est permis de se rappeler leur patrie, et c'est peut-être parce que la comparaison fait naître chez eux la reconnaissance. Au Brésil, un Noir n'a que deux idées; celle de son esclavage et celle de la vengeance qu'il nourrit constamment dans son sein. Ici, un esclave pense, et qui mieux est, il profite de sa raison.

Dernièrement un vieux Nègre se présente chez un des plus honnêtes négocians de la colonie, M. Pitot, et lui demande la vente d'un de ses Noirs. — Vous êtes honnête homme, lui dit ce vieillard, vous ne voudrez pas me tromper. J'ai deux fils esclaves, et je veux donner la liberté à l'un d'eux, en lui trouvant un bon remplaçant. J'ai gagné assez d'argent pour vous le payer comptant, et j'espère en amasser encore assez avant de mourir pour racheter mon second fils. — Mais pourquoi, lui répondit M. Pitot, ne voulez-vous pas vous racheter vous-même? — Pour de bonnes raisons, Monsieur: c'est que je suis vieux; que si je cesse d'être esclave, je devrai me nourrir le reste de mes jours, au-lieu que bientôt mon âge ne me permettant plus de travailler, mon maître sera tenu de fournir à

ma subsistance, et quand je serai malade, mes enfans pourront venir me donner leurs soins. Je suis bien certain que ce Nègre trouva chez M. Pitot la récompense de son action, et qu'il n'eut pas à se repentir de son marché.

Il y aurait trop de prévention à ne pas convenir que, parmi les Nègres de l'Ile-de-France, on ne trouve beaucoup de mauvais sujets ; mais on les châtie sévèrement, et on a la satisfaction de s'apercevoir que ces corrections produisent, en général, de bons résultats.

Les Européens qui, pour la première fois, arrivent aux colonies, ne cessent de se récrier et de gémir sur le triste sort des esclaves. A leurs yeux, les corrections sont des injustices révoltantes, des actions tyranniques : leur philantropie ne peut supposer un tort au malheureux privé de la liberté. Leur haîne pour les colons s'exhale dans des écrits dictés par l'amour de l'humanité et de l'ordre, et les principes qu'ils publient ne tendent à rien moins qu'à renverser des institutions sages, quoique fort sévères, et nécessaires à l'existence des colonies. Je partageais naguères les mêmes sentimens, et je ne songeais pas alors qu'un homme frappé ici de cinquante ou soixante coups de fouet, serait puni en France de plusieurs années de prison ou de fers. Que fera-t-on chez nous, gens si humains,

à un domestique qui aura volé de l'or ou des bijoux à son maître? On l'enverra aux galères après l'avoir flétri en place publique. Ici, il recevra cinquante coups de corde, et son supplice durera dix minutes. Si l'on doit s'étonner de quelque chose, c'est qu'on soit si tolérant ici, et si barbare dans notre sage Europe.

LETTRE XLV.

De l'Ile-de-France.

Je ne sais pourquoi ce pays m'a paru, à mon arrivée, un pays de romancier. Les noms de *Rivière-Noire*, de *Grande-Rivière*, de *Piter-both*, des *Pamplemousses*, de *Rivière des Lataniers*, lieux charmans, qui ont amusé mon enfance et qu'a illustrés la muse de Bernardin-de-Saint-Pierre, excitaient en moi un désir de curiosité que j'aurais eu bien de la peine à ne pas satisfaire. Paul, Virginie, j'allais bientôt me promener avec vous, vous suivre dans les ravins, m'égarer à vos côtés au pied des *Trois-Mamelles;* vous aider à repasser le torrent, à retrouver vos cases dans *l'Enfoncement-des-Prêtres*. J'allais jouir des caresses de vos bonnes mères, et visiter avec attendrissement ces deux palmiers qui dataient de votre naissance et devaient tomber avec vous. Hélas! pourquoi faut-il que de si douces illusions soient détruites! Pourquoi Paul n'est-il plus à mes yeux qu'un être imaginaire; pourquoi Virginie n'est-elle qu'une victime presque inconnue de la fureur

des flots!.... J'arrive; je demande *la Passe du Saint-Géran.* — La voilà, près de *l'Ile-Plate.* La quille du navire y est encore; je parviens à en arracher un morceau de fer.... Virginie a été trouvée là.... Voici la baie du *Tombeau;* je cherche le tombeau de Virginie : on le dit au jardin de M. Cambernon, aux Pamplemousses, vis-à-vis celui de Paul!.... Déjà des mensonges..... Je veux suivre dans leurs courses les intéressans Créoles; mais je n'en ai pas la force; ils font vingt lieues par jour, à pied, et parmi des rochers et des précipices.

Il était facile à Bernardin de jeter de l'intérêt dans son roman, sans altérer la topographie des lieux. Il avait habité l'Ile-de-France; il voulait que son livre fût réputé historique, et il a lui-même prêté des armes à la critique. Si je relis Paul et Virginie, je sens que je serai moins ému, car je connais des détails qui détruiront à mes yeux tout le charme de mes premières lectures. Les amours des deux enfans me paraîtront un jeu de l'imagination de Bernardin, et quand je voudrai trouver des consolations à leurs peines, je me dirai: *leurs peines sont des fictions.*

Madame Latour, quoi qu'en dise l'éloquent auteur des *Études de la Nature,* n'est pas morte du chagrin d'avoir perdu sa fille Virginie dans le naufrage du

Saint-Géran, puisqu'après ce funeste événement, qui est historique, et la mort de son premier époux à Madagascar, elle s'est remariée trois fois (à moins que ce ne fût encore par désespoir); la première avec M. Mallet, dont la famille n'est pas éteinte; la seconde avec M. Creuton; et la troisième avec M. de Colligny. Elle était l'aïeule d'une famille Saint-Martin, existante encore aux *plaines Wilhems*.

Le pasteur, qui joue un si beau rôle dans le roman, était un chevalier de Bernage, fils d'un échevin de Paris, qui, étant mousquetaire, se battit en duel, tua son adversaire, et se retira à l'Ile-de-France, où il habitait la *Rivière-du-Rempart*, à une demi-lieue de l'endroit où le *Saint-Géran* s'est échoué. Il était fort considéré de ses voisins, leur rendait de grands services, et servait de médiateur dans leurs petites divisions.

Quant à Paul, on n'a aucune donnée sur son existence; ainsi tout l'édifice sur lequel était bâti le roman, s'écroule de lui-même.

Ce pays, t'ai-je dit, m'a paru un pays de romans; et en effet, plusieurs faits importans, quelques événemens historiques et extraordinaires semblent appuyer mon opinion. Plusieurs personnes y ont connu la belle-fille du czar Pierre, qui, craignant d'être compromise dans l'acte d'accusation de son

mari, et redoutant le même sort, s'échappa de Russie et se retira à Paris, où elle vécut longtemps dans l'obscurité. Elle y épousa dans la suite un M. de Moldac ou Maldac, sergent-major dans un régiment envoyé à l'Ile-de-France, et qui, peu après son arrivée, fut promu, par ordre de la cour, au grade de major des troupes. Le mari paraissait instruit du rang de sa femme, et ne lui parlait jamais qu'avec respect. M. de La Bourdonnaie, lui-même, et tous ses officiers, avaient aussi pour elle la même considération, et ce n'est qu'après la mort de son second mari, que la femme de Pétrowitz a avoué sa naissance.

Il est mort encore ici, pendant notre séjour, une madame de Pujo, épouse d'un colonel français de ce nom. C'est la célèbre Anastasie, maîtresse de Beniousky, qui l'avait enlevée en fuyant des cachots de Russie, et qu'elle avait suivi au Kamschatka, en Chine, ici et à Madagascar, où celui-ci fut tué par un détachement français envoyé par le gouvernement de l'Ile-de-France, pour l'enlever de cette île, dont il cherchait à se rendre souverain, et où il s'était déjà fait un parti considérable.

Peu d'hommes ont eu une vie aussi agitée que Beniousky, et son audace seule fait concevoir ses

succès. Il avait une jambe fort courte, et avait pris l'habitude de s'appuyer toujours sur elle; mais quand on l'irritait, il se relevait sur l'autre; ses yeux vifs le devenaient davantage par l'expression qu'il savait leur donner, et ses traits fortement prononcés prenaient un tel caractère de férocité, qu'il remplissait de terreur tous ceux qui l'entouraient. Son sang-froid étonnant dans les plus grands dangers, sa persévérance inébranlable dans ses hardis projets, ses succès inouis : il n'en fallait pas davantage pour régner sur des peuples dont un aveugle courage est la première des vertus.

Ces faits seuls, quoique romanesques, n'auraient pas suffi pour me faire persister dans ma première pensée, si l'aspect intérieur du pays et sa situation dans cet hémisphère ne m'y avaient constamment entretenu. Si j'allais dessiner la cascade du *Réduit* ou celle de *Chimère*, je me figurais toujours deux amans malheureux et exilés, se choisissant un asile parmi ces rochers arides que rase, d'une aile agile, le plus amoureux des oiseaux *. J'y élevais leur cabane, je l'entourais d'un petit verger; je m'asseyais sur le banc de mousse consacré par l'infortune, et je promenais ma rêverie autour du

* Le paille-en-queue.

paisible bassin que forme la cascade bruyante. Si je gravissais la montagne du *Pouce*, je ne manquais pas, en m'arrêtant sous un vieil arbre noir, ou auprès d'une séduisante liane, de porter mes regards vers cet immense Océan; je m'étonnais que la nature eût prodigué ses trésors à ce petit coin de terre, et que les arts et les sciences y eussent fixé leur asile. Là, au pied de ce mont bizarre et gigantesque, le *Piterboth*, j'élevais un temple aux génies; j'ordonnais aux aimables sylphes de protéger sans cesse les paisibles et laborieux habitans des quartiers qui l'avoisinent; c'était toujours par mes ordres que les bienfaits étaient distribués : le travail était récompensé par l'abondance, le zèle par des faveurs, la tendresse et l'amitié par une tendresse et une amitié réciproques. Je répandais quelquefois de légers chagrins pour mieux faire apprécier le bonheur, et je faisais de ces rivages isolés mon séjour de prédilection..... Dans la saison des tempêtes, je voyais, en frémissant, le rapide aquilon battre les flots, les soulever avec violence, enlever mes cabanes chéries, et semer en tous lieux le deuil et la désolation. Mais lorsque le doux zéphir..... Allons, me voilà encore dans le pays des chimères. Je suis sur le plateau qui domine le *Champ-Delor;* et le tableau qui m'entoure est si

séduisant qu'il sert d'excuse à mes folies ; c'était un rêve, sans doute, mais que je ne voudrais jamais voir s'évanouir, si le souvenir de nos jours de bonheur et celui de ta flatteuse amitié n'étaient des biens plus réels et plus doux pour mon cœur.

LETTRE XLVI.

De l'Ile-de-France.

On n'a pas d'exemple, dans cette île, d'un seul assassinat commis par un Créole; et quelques écrivains barbares osent les calomnier aux yeux des nations, ces paisibles colons consternés encore d'une horrible catastrophe arrivée il y a déjà bien des années.

Plusieurs officiers et soldats d'un régiment français en garnison à Maurice pénétrèrent la nuit dans l'habitation de madame Lehelle, l'une des plus jolies femmes de la colonie, dont un de ces officiers, le sieur de V***, était éperduement amoureux. Cette dame ayant conçu quelques inquiétudes par suite de plusieurs menaces faites par son fougueux adorateur, avait prié son mari de ne pas s'absenter de l'habitation située dans les grands bois de Flacq; mais quelques affaires l'appelant à la ville, il crut pouvoir, sans danger, laisser sa femme seule pendant quelques heures. Un soldat, nommé *Sans-Quartier,* auquel on permettait de colporter des marchandises dans la campagne, fit ouvrir la

porte aux assassins, qui multiplièrent leurs crimes par le viol, le meurtre et l'incendie. Un vieil invalide, gardien de la maison, périt victime de son dévouement : les Négresses furent violées et les Noirs massacrés. Il paraît que madame Lehelle était parvenue à s'échapper, puisqu'on reconnut un de ses souliers dans le bois, à un demi-quart de lieue de distance, et que c'est près de là qu'elle fut trouvée assassinée.

Tous les soldats, auteurs de cette terrible catastrophe, furent suppliciés, et le sieur de V*** ne dut la vie qu'à la considération qu'on avait pour sa famille. Sans-Quartier s'échappa d'abord et répandit la terreur dans l'île ; mais saisi enfin, on le conduisit baillonné au supplice, pour l'empêcher de nommer les instigateurs du crime. Il fut rompu vif.

Depuis ce meurtre horrible, qui date de fort loin, il n'y a pas eu, je le répète, un seul assassinat commis à Maurice. Et c'est sur quelques sévères punitions qu'on est forcé d'infliger à des Nègres malfaiteurs, que la plume inconsidérée de prétendus philantropes ose attaquer les douces mœurs des Colons!... Qu'ils parcourent toutes les campagnes de l'île, ils verront encore aujourd'hui les portes des habitations ouvertes, même pendant la nuit, et ces demeures hospitalières gardées par la confiance et la bonne-foi.

En général, les Créoles sont plus faibles que les Européens, et peu accoutumés aux fatigues. Les moindres courses, ils les font à cheval ou en palanquin; et j'ai vu parmi eux peu d'intrépides marcheurs. Ils supportent cependant assez facilement les privations et la chaleur des Tropiques; mais peu habitués aux températures moins élevées, ils ont toujours beaucoup de peine à se faire aux climats du nord de la France.

Le développement, en tout genre, est très-prompt chez les personnes des deux sexes, dans toutes les classes existant à l'Ile-de-France. On y voit fréquemment des filles nubiles à onze ans; et il n'est pas rare qu'à quinze, des jeunes gens aient usé, et peut-être abusé de toutes leurs facultés physiques.

Les femmes y sont très-fécondes : on en cite qui ont eu jusqu'à vingt-cinq enfans, et une Négresse est accouchée, il y a quelques mois, de cinq enfans, qui tous ont vécu plusieurs semaines. On peut cependant évaluer de quatre à cinq, le nombre des enfans des dames créoles, et de six à huit, ceux des Négresses dont la conduite n'est pas trop déréglée. J'ai entendu parler d'une Mulâtresse, qui avait eu treize enfans en sept couches. Cette fécondité est d'autant plus étonnante, que le libertinage, chez ces femmes, n'est point un vice, et qu'elles s'y

livrent comme si elles n'avaient pas à en redouter les funestes effets.

Il n'y a point de Bibliothèque publique ni d'Athénée à l'Ile-de-France; mais le Collége colonial, qui est un des nombreux bienfaits de l'administration du général Decaën, peut rivaliser avec nos meilleurs Lycées de province, et pour le choix des professeurs, et pour leur zèle à obtenir d'heureux résultats.

Toutefois les enfans, hommes avant l'âge, quittent les bancs classiques avant l'entier perfectionnement de leur éducation, et ont le double malheur d'oublier rapidement ce qu'ils avaient déjà appris, et de sentir trop tôt leur indépendance. Aussi ai-je remarqué que les habitans les plus instruits de cette colonie étaient ceux dont l'éducation avait été achevée en Europe, et qui en étaient partis avant d'y avoir puisé nos vices et nos ridicules.

Il serait temps, ce me semble, de remédier à cet inconvénient, qui peut entraîner les plus funestes conséquences. Je vois le mal; je ne puis indiquer le remède. Chaque maison, je le sais, a sa bibliothèque; et l'enfant qui sort du collége pourra, me dira-t-on, perfectionner chez lui son éducation. Je ne le crois pas. Il me paraît difficile, pour ne pas dire impossible, qu'un jeune homme qui, pour la première fois, sent le prix d'une douce liberté,

résiste aux séductions qui vont l'entourer. Des femmes, dont la première pensée a été pour la volupté, dont l'éducation n'eut en vue que la volupté, qui, par inclination, par état et par devoir, sont dévouées au culte du Dieu des jardins, accordent leurs faciles faveurs à ces jeunes étourdis, qui rarement résistent à leurs enivrantes caresses, leur prodiguent avec profusion des sommes dont ils privent leurs familles, et qui sont presque toujours assez éblouis, pour ne pas voir le précipice où les entraîne leur aveugle égarement.

Des bals et des fêtes séduisantes, présidées par ces Mulâtresses, appellent tous les jours des essaims d'adorateurs, qui ne soupirent que jusqu'au moment où ils osent se déclarer. C'est là, c'est dans ces brillantes réunions que le luxe étale tout ce qui peut flatter et éblouir les sens. Les plus beaux cachemires, les plus fines dentelles, y sont prodigués; et l'on a vu souvent une Mulâtresse acheter sans hésiter une parure dont une riche Créole avait trouvé le prix beaucoup trop élevé. Ajoutez à tant d'élégance, un physique plein de grâces, des formes dont le statuaire grec eût embelli les chefs-d'œuvre de son génie; une conversation toujours piquante et assaisonnée de traits de sentiment, une démarche pleine de mollesse, un désir de captiver qui embellit même la beauté, un sourire enchanteur qui

provoque un hommage, un regard qui invite à oser, une propreté exquise, des talens, des soins pleins de tendresse, enfin toutes les qualités du cœur que permet encore l'absence de la pudeur, et le rigoriste le plus sévère concevra du-moins, s'il ne l'excuse pas, l'empire que ces femmes exercent et conservent si long-temps sur leurs adorateurs. Faut-il l'avouer encore, et ne rendrai-je pas bien sévère le jugement que je porterai sur les Créoles, si j'ajoute que les liaisons formées avec les Mulâtresses libres deviennent de véritables mariages, et que l'imprudent qui croit ne former qu'un lien fragile et de peu de jours, finit par y être enlacé le reste de sa vie.

Ce n'est guère qu'à défaut de liaisons avec les Blancs, que les Mulâtresses libres consentent à s'unir aux hommes de leur classe, et elles s'honorent bien plus d'être les maîtresses des jeunes Colons et des Européens, que les épouses légitimes des Mulâtres libres, dont la conduite ordinairement déréglée ne leur promet que peu de bonheur dans leur ménage.

Les Créoles mulâtresses sont généralement grandes et bien faites; mais elles ont le pied large, par l'habitude qu'elles prennent dès l'enfance d'aller sans souliers. Leur gorge est petite, mais bien placée; leurs dents sont très-blanches, leurs yeux

pleins de langueur, leurs cheveux longs, noirs et peu bouclés, les bras et les jambes un peu maigres. On en remarque de très-blanches, et même de blondes, et il serait fort difficile à un étranger de les distinguer des *dames*, dont elles prennent facilement le ton et le langage.

Il serait impossible aujourd'hui de prédire ce qui résulterait définitivement de la disparition totale de la nuance qui sépare encore les deux classes. Les *dames*, déjà moins piquées des hommages qu'on rend à leurs rivales, finiront-elles par tolérer un rapprochement qui leur est encore odieux, mais que les Blancs de la colonie, et surtout les Européens, considèrent comme inévitable d'ici à quelques années? Le Gouvernement se mêlera-t-il de cette importante querelle, et permettra-t-il les mariages entre les femmes libres et les Colons blancs?... Il a déjà fermé les yeux sur plusieurs unions de ce genre; et quant à moi, je pense que, par la force des choses, ce qui est considéré aujourd'hui comme une faveur, finira par triompher de la répugnance des Blancs et de la volonté première du législateur.

Au reste, je ne vois pas que le malheur fût bien grand, ou plutôt que c'en fût un réel; et tout bien considéré, peut-être vaut-il mieux qu'à mesure que la tache originelle s'efface, les Blancs laissent pénétrer dans leur rang la portion de la classe

Mulâtresse qui, par son éducation et sa conduite, se montrera digne de cette faveur. La disproportion entre les populations blanche et noire disparaîtra, et peut-être la catastrophe dont le système prétendu philantropique des Anglais menace les colonies, sera-t-elle évitée, ou du-moins éloignée, parce que le nombre des personnes intéressées à la prévenir s'accroîtra sensiblement tous les jours. Il y a lieu de croire encore que pour parvenir à cette distinction, objet des vœux les plus ardens de la classe des *sang-mêlés*, l'éducation donnée par les mères à leurs enfans prendra une meilleure direction, et que les mœurs s'épureront graduellement. Déjà plusieurs dames créoles, sans enfans, se sont attaché de jeunes Mulâtresses, et leur ont fait donner les meilleurs principes et la meilleure éducation. Il y a vingt ans, ces enfans n'auraient pas pu suivre dans la société leurs mères adoptives; mais le préjugé a déjà perdu beaucoup de sa force, et l'exemple de quelques personnes considérées dans la colonie va peut-être devenir une règle générale.

Une aimable mulâtresse, aussi vertueuse que jolie, vient de se marier avec un jeune homme très-recommandable sous tous les rapports, et quoiqu'il ait cru devoir quitter la colonie, où il craignait que l'opinion ne lui fût défavorable, il n'a

pas encore regretté, au milieu du bonheur dont il jouit dans son ménage, le sacrifice qu'il a fait à son intéressante compagne.

Le premier pas est fait : ne pas s'opposer à ces liaisons, c'est les autoriser ; et plusieurs exemples heureux vont, je le pense, achever de détruire de vains préjugés.

Il faut, à l'Ile-de-France, qu'une mère soit d'une constitution bien faible, pour qu'elle consente à mettre son enfant en nourrice, et ce n'est qu'avec la plus grande peine qu'elle renonce à ce devoir tout à-la-fois si pénible et si doux. Elle se fait plutôt aider par le flacon ou la chèvre, mais n'abandonne presque jamais entièrement ses enfans à une femme étrangère. Cette répugnance tient surtout à la crainte que les Négresses, auxquelles on est forcé d'avoir recours, ne soient pas saines et ne transmettent à leurs nourrissons quelques-uns de ces vices physiques dont elles sont généralement atteintes. Les Créoles nourrissent long-temps lorsque la dentition est lente et pénible ; mais en général l'allaitement cesse entre douze et quinze mois.

Les Mulâtres et les Créoles vivent moins long-temps que les Blancs ; et les femmes des mêmes castes, en raison de leurs déréglemens, ne dépassent guère 35 à 40 ans.

En te parlant des bals des Mulâtresses libres,

j'ai oublié de te dire que les Blancs seuls y sont admis comme danseurs ou spectateurs, tandis que leurs frères, leurs époux et leurs parens ne peuvent y assister. Plusieurs de ces Ninons parlent la langue française très-correctement, et l'écrivent même avec pureté : quelques-unes, depuis la conquête de l'île, ont appris l'anglais, et s'énoncent facilement dans cette langue. La guitare est leur instrument favori, et elles chantent généralement assez bien ; mais la danse est l'art où elles excellent, et j'en ai vu qui, formées par des maîtres plus habiles, eussent paru sans désavantage parmi nos meilleures danseuses de la capitale. Les Mulâtres libres, de leur côté, réussissent fort bien à jouer du violon ; il en est peu qui ne jouent par routine, mais ils retiennent avec une facilité merveilleuse tous les airs qu'ils entendent, et les exécutent avec une justesse et une précision remarquables ; ils composent eux-mêmes des valses et des contre-danses charmantes, ou varient celles des compositeurs français avec beaucoup de goût. Leur plus mauvais racleurs ne manquent jamais la mesure ; et j'ai vu au Port-Louis plusieurs ménétriers, dont le célèbre Julien lui-même eût peut-être redouté la concurrence.

Les seuls bourgs de l'île sont ceux de la grande rivière et de celle du port S. E. Il y a sur divers

points de la côte quelques cabanes de pêcheurs, et notamment dans le voisinage des postes militaires, dont les plus importans sont à Mahebourg et à Flacq. La population de toute l'île est de dix à douze mille habitans blancs, de dix à onze mille de tous les pays, et de quatre-vingt mille esclaves.

LETTRE XLVII.

De l'Ile-de-France.

Je t'ai dit avoir trouvé parmi les Noirs de l'Ile-de-France beaucoup plus de gaîté que parmi ceux du Brésil, et je ne me suis pas trompé. C'est le bonheur qui leur inspire leurs refrains. Il règne encore parmi eux de certaines manières, un certain ton qui les divise en diverses classes. Les Noirs employés auprès des maîtres, dont le service est plus doux et moins humiliant que celui des habitations, affectent souvent une hauteur qui prouve bien que l'orgueil est de tous les états, de tous les pays et de toutes les classes; ils ne parlent aux autres esclaves que d'un ton suffisant et impérieux. C'est parmi eux que les maîtres choisissent les exécuteurs de leurs punitions, et il faut convenir qu'ils s'acquittent passablement de cet emploi, car elles sont beaucoup plus à redouter lorsque ce sont eux qui les administrent. Mais aussi quelle fête pour les inférieurs, lorsque ces petits tyrans se sont rendus coupables de quelque faute! Ils assistent alors avec le plus vif empressement au châtiment qu'on leur

inflige, et leur maligne joie prouve bien qu'ils ne font nulle différence entre celui qui ordonne et celui qui exécute.

Les Noirs n'atteignent presque jamais un âge aussi avancé que les Blancs, et je l'attribue à leur excessif libertinage, qui ne peut s'exercer, en raison de leurs travaux journaliers, que pendant les momens qu'ils devraient consacrer au repos. On sait que rien n'est plus commun sur les habitations, que de voir les esclaves s'absenter à la fin du jour pour aller, à plusieurs lieues, voir leurs femmes, et ne reparaître chez leurs maîtres qu'à l'heure où la cloche les appelle au travail. L'abus des liqueurs fortes, que tous les Nègres aiment avec passion, est encore une des causes de leur prompte caducité; et il est bien rare qu'à cinquante ans les Noirs et Négresses ne paraissent pas aussi décrépits que le sont les Blancs à un âge beaucoup plus avancé. Il y a cependant des Noirs très-âgés, surtout dans la caste des Indiens; ce qu'on attribue à ce que ces Noirs étant d'un physique plus agréable que les autres esclaves, sont généralement réservés pour le service domestique. Ils m'ont aussi paru plus soigneux de plaire, plus adroits et infiniment plus propres que les Malagaches, et surtout que les Mozambiques *.

* Nègres de la côte d'Afrique.

La loi sur l'abolition de la traite ayant frappé l'Ile-de-France à l'improviste et sans qu'il lui fût accordé aucun des délais préparatoires dont la Grande-Bretagne avait fait jouir ses propres colonies, les habitans se sont trouvés dans l'impossibilité de faire venir de Madagascar et de la côte d'Afrique le nombre de femmes nécessaires pour établir entre les deux sexes une balance indispensable, afin que la reproduction pût égaler la mortalité. Il résulte de cet état de choses, que le peu de femmes que l'on possède ici, dévouées, soit par instinct, soit par libertinage, aux plaisirs d'une quantité de mâles beaucoup plus considérable que la leur, ne sont presque jamais fécondes et toujours mal-saines. Il en résulte encore que la dépopulation successive de cette colonie, et de toutes celles qui se trouvent dans le même cas, doit s'opérer rapidement, si le gouvernement anglais ne reconnaît pas la nécessité d'obvier à un mal inévitable.

Les avortemens sont fréquens chez les Négresses, parce que, ne voulant faire connaître que le plus tard possible leur état de grossesse, pour ne pas être obligées de se séparer de la grande bande des Noirs, et venir, sous les yeux des gardiens, travailler au jardinage ou à la fabrication des sacs, des paniers et des nattes, elles continuent leurs

travaux de culture et d'exploitation, et éprouvent des accidens graves, dont souvent même les maîtres ne sont pas informés. Leurs courses nocturnes, leurs danses non interrompues, malgré l'état de grossesse, leur libertinage sans bornes contribuent encore beaucoup aux fausses-couches fréquentes qui ont lieu dans la plupart des habitations. Il faut ajouter à tant de causes la répugnance presque générale des Négresses à remplir les devoirs de la maternité, et qui les décide à prendre des infusions de *sabine* et autres plantes meurtrières.

Les mêmes philantropes dont les ouvrages ont répandu en Europe, depuis une vingtaine d'années, tant de notions fausses ou ridicules sur les Noirs, ont répété que les Négresses ne se portent à ce crime que pour ne pas transmettre à leurs enfans le joug horrible sous lequel elles gémissent elles-mêmes, tandis que leur seul but est de s'affranchir des soins à leur donner; soins pénibles, surtout pendant les nuits consacrées à leurs excursions amoureuses. La crainte d'être plus surveillées et plus retenues que dans l'état ordinaire leur rend encore la maternité odieuse; et lorsqu'elles n'ont pu l'éviter, on se fait difficilement une idée de leur insouciance sur la santé et même la vie de leurs enfans. On a vu mille fois ces petits malheureux frappés par leurs mères au point que les

maîtres se voyaient forcés de les leur retirer et de les confier à d'autres personnes. Il existe à cet effet, dans presque toutes les habitations, de vieilles Négresses chargées de soigner tous les enfans aussitôt que les mères les ont sevrés. On évite par ce moyen une foule d'accidens dont on ne peut accuser que la négligence et la cruauté des mères. Il y a cependant des exceptions honorables à cette règle presque générale, et l'on voit quelques bonnes mères parmi les bons sujets des habitations et surtout de la ville. Les Nègresses attachent tant de prix à la liberté dont elles jouissent la nuit et aux heures de repos dans *le camp*, que rien n'est plus difficile que de les attacher au service des dames. J'ai vu de jeunes esclaves d'un très-joli physique, résister sous ce rapport aux instances de leurs maîtres, et même aux châtimens; et quoique certaines d'être mieux vêtues, mieux nourries, plus recherchées des blancs, et surtout mieux payées, aller *maronnes* toutes les fois qu'on cherchait à les retenir de force à la maison, et ne renoncer à ce vagabondage que lorsque fatigués de leur résistance, les maîtres consentaient à les renvoyer à la pioche.

Par une ordonnance d'un des derniers gouverneurs, un Nègre saisi *maron*, était puni de cinquante coups de fouet, et celui qui l'avait saisi

recevait deux piastres de récompense. Sais-tu ce qui en résultait?... C'est qu'entr'eux ils tiraient au sort à qui serait le déserteur, et celui qui feignait de l'avoir arrêté, après le châtiment de son complice, partageait avec lui la récompense donnée. Or, maintenant, crois-tu que pour un malfaiteur, trente ou quarante coups de fouet soient une punition trop forte, puisque, pour une piastre, il consentirait à les recevoir?...,

Les Noirs de toutes les castes aiment beaucoup la musique; ils retiennent facilement nos airs, et les chantent ou les sifflent avec plus de goût et même de sentiment qu'on ne devrait naturellement leur en supposer. Ils composent aussi de petits thèmes pleins d'une expression mélancolique, et dont la mélodie plaît à l'oreille européenne la plus exercée. Je t'en ferai juge; car je m'en suis procuré quelques-uns des plus harmonieux, que nos meilleurs compositeurs ne désavoueraient pas.

On désigne généralement leurs danses sous le nom de *Chéga* ou *Tchéga* (*Chica* au Brésil), danse Mosambique qui a quelque rapport avec le Fandango, et ne serait pas vue avec moins de plaisir si elle était exécutée par d'autres acteurs, et si la volupté qui y règne ne dégénérait vers la fin en une licence révoltante. On peut comparer la *Chéga* à un petit drame renfermant tous les dégrés, toutes

les nuances d'une passion amoureuse, depuis la déclaration première jusqu'au triomphe de l'amant inclusivement. Il y a moins d'abandon parmi les acteurs lorsqu'ils sont au port : mais à la campagne, au milieu d'un cercle nombreux et au son du *tam-tam*, s'élancent un Noir et une Négresse : leur figure est inanimée, leurs gestes sont d'abord sans expression ; ils marchent l'un vers l'autre, s'observent, tournent successivement sur eux-mêmes, s'éloignent et se rapprochent à différentes reprises. Bientôt leur regard s'anime, leurs mouvemens sont à-la-fois plus rapides et plus tendres, et insensiblement tous deux finissent par arriver à un état d'ivresse amoureuse dont les spectateurs blancs les moins chastes ne peuvent manquer d'être blessés. L'ardeur de l'amant, la coquetterie de sa belle, se peignent sur leur figure avec plus d'énergie ; ils se boudent en souriant, se raccommodent d'un air fâché, et chaque fois que cette petite scène se renouvelle, la distance qui les sépare diminue ; l'amant devient plus pressant, la belle plus sensible ; elle semble prête à céder ; un dernier effort l'éloigne encore de son vainqueur. Celui-ci, piqué de tant de résistance, fuit à son tour ; mais le regard plus doux qu'ils se jettent en se retournant a bientôt calmé ce dépit passager : tous deux se rapprochent de nouveau, l'espace qui les séparait n'existe plus, leurs

genoux se touchent, leurs lèvres sifflent, et.... les spectateurs blancs s'éloignent ou détournent les yeux. Il n'en est pas de même des Noirs qui les entourent; le feu de leurs regards, leurs grimaces expressives, leurs trépignemens, leurs cris, tout annonce combien ils prennent part à la scène qui se passe devant eux, et l'impatience avec laquelle ils attendent le moment d'y figurer à leur tour. Souvent, irrité par les regards lascifs de la danseuse, que toutes les agaceries de son danseur ne peuvent déterminer à en venir au dénouement de cette danse érotique, un nouvel athlète se présente dans l'arène et s'empare de la place vainement occupée par un rival malheureux. Le premier danseur se retire sans humeur, sans dépit; et rangé à son tour parmi les spectateurs, excite comme eux du geste et de la voix son heureux successeur.

Ces danses, auxquelles les Noirs de toutes les habitations se livreraient volontiers chaque nuit, ne sont permises, par les maîtres, que le samedi soir, parce que le dimanche étant consacré au repos, ils peuvent se délasser, dans le jour et la nuit qui suivent, des fatigues de la veille.

Les Mulâtresses esclaves, et celles des Négresses à qui un physique avantageux permet de vendre leurs faveurs à un prix suffisant pour leur procurer un costume assez riche, dédaignent en général les

danses nationales, et n'assistent guère qu'à des bals où la contre-danse, la russe et la valse règnent sans partage. Ces réunions ont lieu surtout au jour de l'an, à l'ouverture des travaux d'une coupe de cannes, à l'époque où cessent ces mêmes travaux, et particulièrement lors des noces et baptêmes de quelqu'un des membres de la famille de leur maître; car celui-ci ne manque jamais de contribuer à l'embellissement de la fête par ses bienfaits et sa générosité.

LETTRE XLVIII.

De l'Ile-de-France.

La tâche qui me reste à remplir pour achever ma correspondance sur cette colonie, est facile et douce pour mon cœur. C'est la dette de la reconnaissance.

Il existe ici, sous la dénomination de *Table-Ovale*, une société d'hommes aimables et instruits, qui, toutes les semaines, se réunissent dans des banquets charmans, où président l'amitié la plus vraie, la gaîté la plus folle, et qui, affranchis de la morgue ridicule de nos poëtereaux de la capitale, jugent leurs bagatelles ce qu'elles valent, ne s'offensent point d'une critique sévère, et, étrangers aux sottes querelles de tant de beaux-esprits, riment pour chanter, et chantent pour s'étourdir.

Juge de mon plaisir, je dirais presque de mon orgueil, en recevant un billet par lequel leur président m'invite à me trouver à une de ces joyeuses réunions. Je voulais être le premier au rendez-vous, empressé de témoigner ma reconnaissance, et craignant de perdre quelques instans d'un banquet où l'on m'avait prédit le plus délicieux plaisir.

Sous un bosquet, assez peu frais à-la-vérité (car il ne faut rien embellir), je trouvai déjà réunis un Mallac, dont la muse correcte et facile ne semble étrangère à aucun genre; un Bernard*, que Thalie avec regret vit déserter sa cour, mais que la gloire reconquit en l'associant aux triomphes d'un Général, son guide et son ami; un Arrighi, qui chante avec le même succès les héros et le bon vin; un Chomel, caissier de la banque, dont il conserve les trésors, mais qui prodigue ceux que lui a prodigués Apollon; un Coudray, que la confiance du Gouvernement a placé à la tête du Collége colonial, et qui justifie si bien cet honorable choix; un Tenaud, vainqueur des belles à coups d'élégans madrigaux; un Dépinay, plus utile encore au barreau qu'à ces banquets où l'on ne peut se passer de lui; un Mancel, dont les piquantes productions sont plus faciles à admirer qu'à imiter; un Josse (qui n'est pas orfèvre), aussi familier avec les aimables bagatelles des Bertin et des Parny, qu'avec les sublimes vérités des Newton et des Descartes; un Pitot, le Bérenger de cet hémisphère, et dont les séduisantes productions ont été si souvent l'objet des rapines de vingt chansonniers parasites de la capitale. Je ne te parle pas de son frère, dont tu

* Aide-de-camp du brave général Decaën.

pourras apprécier bientôt, au salon de Paris, le rare talent pour la peinture; d'un Fadeuille, qui guérit plus de malades qu'il n'en tue (miracle trop rare chez nous); d'un Maingard, couvert également des palmes de la gloire et des couronnes de Momus; d'un Epidarise Colin, digne émule de Parny, dont il a reçu les leçons*; et d'une foule d'autres, non moins estimés qu'estimables, et qui, gais disciples d'Epicure, ne connaissent de chagrins que ceux qui affligent leurs amis.

Il y a des hommes d'esprit à cette réunion; il y en a beaucoup sans doute, mais ce titre seul ne suffirait pas pour y être admis. La première qualité d'un membre est celle d'honnête homme : on *demande* de jolies chansons, mais on *exige* de beaux sentimens; et ce qui prouve qu'ils ont toujours su bien choisir, c'est que, au milieu des désastres affreux qui ont ravagé leur colonie, au milieu des révolutions qui lui ont donné de nouveaux maîtres, cette utile et aimable institution s'est constamment soutenue. Du fond de leur sanctuaire, gaîment assis entre le Pomard et le Chambertin, ces intrépides Epicuriens semblaient défier la fortune,

* Il m'a été bien pénible d'apprendre, à mon retour, la mort de ce jeune avocat du plus grand mérite, dont les rares qualités du cœur, bien plus encore que les talens, lui avaient mérité l'estime et l'admiration de tous ceux qui l'ont connu.

et, du milieu de leurs festins, utiles à ceux que poursuivait le malheur, les doux accens de la reconnaissance venaient quelquefois troubler leurs chansons bachiques et les enivrer d'un nouveau plaisir.

J'ai joué de bonheur, mon ami, ou ces Messieurs ont été bien indulgens. Ma muse, encore novice, a bégayé quelque léger compliment sur leur sage institution; et, soit que la reconnaissance eût heureusement guidé ma plume, soit qu'ils aient fait grâce à mes rimes en faveur de mes sentimens, ils ont voulu que je fusse leur convive pendant tout mon séjour dans leur île. Leur offre était trop sincère pour que je la refusasse, et je ne suis pas assez ennemi de mon plaisir pour me faire souvent répéter une si flatteuse invitation.

Le président, M. Thomy Pitot, dont la maison est le rendez-vous de tout ce qu'il y a d'aimable et de considéré dans la colonie, a daigné m'accueillir avec bonté. J'y suis allé, le premier jour par politesse, le second par plaisir, le troisième par reconnaissance; et dans la suite, si le matin, j'avais à craindre de ne pouvoir jouir du même bonheur, je comptais une journée perdue *.

Pourquoi sommes-nous arrivés si tard à l'Ile-de-France! Pourquoi en sommes-nous partis si tôt!...

* J'ai reçu, il y a peu de temps, la triste nouvelle de la mort de M. Pitot. Quelle perte pour la colonie! Quel deuil pour tous ses habitans! Quelle douleur pour ses nombreux amis!

Presque tous les membres de la Table-Ovale m'ont laissé, à mon départ, des gages flatteurs de leur amitié. Je te donnerai à lire, à mon retour, quelques-unes de ces aimables productions. Tu verras si, parmi eux, il en est qui soient dignes de chanter la gloire, s'il s'en trouve qui sachent manier le fouet de la satyre. Adieu.

LETTRE XLIX.

De Saint-Denis (Bourbon), 1818.

La distance de l'Ile-de-France à Bourbon est de trente lieues. Il y a presque deux siècles entre ces deux îles.

Leur terrain est également bon, leurs productions semblables, leur climat à-peu-près le même : toutes deux ont été découvertes presqu'en-même-temps par *Mascarenhas*, Portugais. Toutes deux sont sujettes à de funestes coups de vent ; toutes deux en ont souvent été les malheureuses victimes : un seul jour peut anéantir les deux colonies. En 1816, un horrible incendie a dévoré l'espoir de plus d'un millier de familles à l'Ile-de-France. L'affreux ouragan qui, en 1818, l'a ravagée, a respecté sa voisine. D'où vient donc cette énorme différence qu'on remarque entr'elles, et cette supériorité si grande en faveur de celle qui ne nous appartient plus?...

L'une a un port grand et sûr, l'autre ne présente au navigateur aucune garantie contre les fureurs de l'Océan.

Des rochers couronnés de verdure, d'effrayans précipices, de hautes et majestueuses montagnes, des ravins, des torrens, des cascades, des cabanes, quelques maisons, un volcan : voilà Bourbon pour celui qui ne cherche que les grands effets de la nature. De magnifiques cocotiers, de vastes carrés de girofliers et de cafiers, des champs imposans de cannes à sucre : voilà Bourbon pour celui qui demande des richesses.

Saint-Denis, le séjour du Gouverneur, est une grande ville, si on la juge par l'espace qu'elle occupe; elle est bien petite, si on ne compte que les maisons : on peut, en chassant, aller faire une visite à son voisin. Chaque cabane a son jardin potager et sa promenade champêtre; on est en-même-temps à la campagne et à la ville.

Il n'y a de collége, ni à Saint-Denis ni à Saint-Paul; aussi l'on y est ignorant, non parce qu'on ne veut pas savoir, mais parce qu'on ne le peut pas. Les enfans, les jeunes gens, les vieillards, ne s'occupent guère que d'agriculture; et l'on doit convenir que si, en général, ils n'ont pas ce brillant qui caractérise les habitans de l'Ile-de-France, peut-être ont-ils aussi le jugement plus sûr. Un beau pied de giroflier vaut mieux à leurs yeux qu'un beau vers; et ils ne balanceraient pas un instant entre la possession de quelques arpens de terre,

ou la création d'un joli poëme; ainsi ne pensaient pas les Parny et les Bertin, dont je foule aujourd'hui la terre natale.

Les navires peuvent, il est vrai, mouiller dans la rade de Saint-Denis; mais ils doivent toujours se tenir prêts pour l'appareillage. Des vents de S. E. d'une violence excessive, forcent souvent les capitaines à filer leurs cables par le bout, et à se réfugier à Saint-Paul, où leur salut n'est guère plus assuré.

Dans la saison des ouragans, c'est-à-dire en janvier, février et mars, la mer y est calme, à-la-vérité; mais quel repos! Peut-il éprouver un moment de tranquillité, le capitaine sage et attentif, qui une seule fois a été témoin d'un de ces funestes événemens, qui anéantissent dans quelques heures l'espoir des maisons les plus colossales *? Pendant les autres saisons de l'année, les ouragans sont beaucoup moins à redouter, quoique la mer y soit affreuse, et jamais à côté de ces rochers énormes et taillés à pic, on ne peut jouir d'une sécurité parfaite.

* Dans le dernier coup de vent qui ravagea la colonie, un Noir esclave avait déjà sauvé d'une mort certaine, et au péril de ses jours, cinq malheureux qui luttaient contre les flots. Il allait se précipiter dans la mer pour la sixième fois, lorsque les colons effrayés le retinrent, en lui disant qu'il avoit conquis sa liberté. — En voilà un autre qui se noie, s'écrie le Noir : je serai libre un quart-d'heure plus tard; et un autre malheureux fut sauvé.

Le débarcadaire est dangereux. Un mauvais pont, soutenu par deux énormes poutres en croix, qui s'avancent de quelques toises le long de la jetée, sert à embarquer les marchandises. Quand la mer est belle, c'est par ce chemin que les hommes parviennent à terre; et lorsque la houle est trop forte, des pilotes expérimentés et alertes arment une pirogue sur la grève, la poussent avec rapidité, dès que la lame a brisé, ou l'évitent avec une adresse merveilleuse, ce qui n'empêche pas que parfois ils ne chavirent et ne courent de très-grands dangers. Lorsque le temps est trop fort, on hisse un pavillon en face du débarcadaire, et dès-lors toutes les communications sont interrompues : Bourbon est un véritable lieu d'exil.

Quoique la traversée ne soit ordinairement que de douze heures, contrariés par les vents, nous avons mis trois jours pour arriver au mouillage. J'aime la terre, je suis ennemi de l'eau; et sans calculer s'il y avait, ou non, du danger à aller en ville, par une bonne brise et une forte mer, dans une frêle pirogue, le lendemain de notre arrivée je me suis embarqué pour Saint-Denis, où je suis, toutefois, heureusement arrivé. L'expérience cependant aurait dû me rendre plus prudent; et puisque le moment est passé, et que ton amitié rassurée n'aura plus de reproches à me faire, je te dois

le récit d'un événement dont j'ai failli être la victime à l'Ile-de-France.

Un négociant recommandable, M. Liénard, pour lequel on m'avait donné, au Cap, une lettre de recommandation, et qui a contribué à me rendre si agréable le séjour de Maurice, m'invita, il y a quelque temps, à aller dans une de ses pirogues, passer un dimanche avec lui, dans la Baie du Tombeau, afin de pêcher des coquillages; son invitation était trop flatteuse pour que je la refusasse; et comme il désirait avoir quelques autres compagnons de voyage, je lui proposai MM. Duperrey, un de nos enseignes, et Bérard, aspirant, tous deux mes amis, tous deux désirant de faire cette charmante partie. Elle fut arrangée pour le lendemain de grand matin.

Le vent soufflait avec force, et par raffales, la mer était grosse, et nous savions la pirogue petite, quoique bonne voilière. Les trois voyageurs arrivent gaîment chez moi, et nous nous dirigeons vers le port. Nous éprouvions tous le même sentiment, et des causes différentes le faisaient naître. M. Duperrey jugeait bien qu'il était imprudent de partir avec ce temps, mais il n'osait le dire, craignant qu'on ne soupçonnât son courage; M. Bérard était fort nageur, et se fiait encore plus à sa bonne étoile, qu'à la bonté de l'embarcation; M. Liénard,

tout en nous faisant remarquer que le vent était violent, nous vantait les qualités de sa pirogue, mais espérait que nous le prierions de renvoyer la partie à un autre jour. Quant à moi, qui sais très-peu nager, je voyais aussi le danger, mais mon amour-propre fut plus fort que ma crainte. Les Noirs qui devaient manœuvrer obéissaient sans rien dire. Bref, nous partons en nous promettant tous à haute voix bien du plaisir, mais doutant intérieurement de faire notre traversée sans quelque événement fâcheux.

Nous mettons à la voile, et nous voilà en rade. Tout-à-coup, le vent saute, la voile coiffe le mât, et nous sommes masqués : on file l'écoûte; mais comme il est assez difficile de serrer les voiles de pagne, les Noirs qui manœuvraient debout donnaient plus de prise aux vents, en délestant le fond de la pirogue; une lame entre, nous chavirons la quille en-dessus et nous voilà tous dans l'eau, jouant des mains à qui mieux mieux. MM. Liénard et Duperrey se tiennent pendant quelque temps à cheval sur la pirogue, attaquée aussi par les Noirs, sur lesquels le respect ne peut rien en ce moment; Bérard voit une *bouée** et la gagne à la nage; et moi, sans m'occuper de ce qui m'entoure, je me

* Morceau de bois, de liége, ou baril vide, attaché à un cordage, et qui flotte au-dessus d'une ancre.

soutiens et je juge les distances. Que l'œil est juste dans une pareille situation! Je ne me serais pas trompé d'un pied sur deux cents; mais comme on est un peu troublé dans un moment si critique, je ne pensai pas à tout. J'avais jugé pouvoir atteindre le premier navire, éloigné d'un petit quart de lieue; mais je n'avais pas remarqué que les courans m'étaient contraires, et que mes vêtemens absorbaient les deux tiers de mes forces. Aussi à quelques brasses de distance, je me sentis découragé; néanmoins, comme j'aperçus une embarcation qui débordait du plus prochain navire, et que je pensais que je serais toujours à temps de me laisser couler, je tins bon encore, en buvant par intervalles quelques gorgées d'eau que le vent m'envoyait, et que ma situation ne rendait pas meilleures. Enfin je vis le canot libérateur, qui avait *mis le Cap sur moi*[1], et distinguai même les efforts des rameurs; il approche, et semble vouloir me couper en deux; un salutaire coup de gouvernail *le fait venir au lof*[2], et je me prends à un aviron qu'on me tendait: juge si je le serrai!... L'officier, commandant l'embarcation, me saisit au moment même où je venais

[1] Mettre le cap sur un point, en terme de marine, veut dire courir dessus.

[2] C'est-à-dire qu'il tint le vent davantage pour s'approcher de moi avec moins de rapidité.

d'épuiser toutes mes forces, et me jette dans la chaloupe. Que je me sentis à l'aise sous les pieds des matelots, et combien peu je regrettai la touffe de cheveux qu'on m'arracha!... D'autres canots s'avancèrent et recueillirent aussi mes compagnons de voyage; Bérard fut le dernier embarqué : on le trouva assez loin, assis paisiblement sur sa bouée, d'où il s'était déjà détaché une fois pour sauver son cahier de croquis *.

Nous arrivâmes chez nous bien trempés, et bien résolus de ne faire désormais de ces *parties de plaisir*, qu'avec un temps plus doux et une mer moins grosse : je tiendrai ma promesse.....

J'ai beau chercher, mon ami, je ne trouve à louer à Saint-Denis que le jardin public, qui est petit, mais ordonné avec goût; c'est le seul point de la ville où l'on puisse jouir à toute heure du jour d'une agréable fraîcheur.

L'église est petite, nue, et peu digne de la majesté de notre religion. Il n'y a que trois tableaux; le premier orne le maître-autel; c'est un Christ qui m'a paru d'une très-bonne école; la touche en est

* M. Liénard perdit son argenterie et ses provisions; M. Duperrey, ses épaulettes, qu'on repêcha le surlendemain; et moi un cahier de croquis, quelque argent, et un trépied élégant et commode, qui me servait pour dessiner dans mes courses, et que je tenais de l'amitié de M. *Taunay*.

large, le coloris un peu faible, quoiqu'en harmonie, et les personnages groupés avec art; je le crois d'un grand maître. Le second est un saint Denis portant sa tête dans un bassin d'argent; il est bien faible à côté du premier. Le troisième, qui est une vraie *croûte*, est censé nous rappeler la figure de M. de La Bourdonnaie. Au-dessus est cette inscription glorieuse : *Nous devons à son dévouement le salut des deux colonies.* J'ai eu du plaisir à contempler ce monument de la reconnaissance; il vivra long-temps, car le respect l'environne.

LETTRE L.

De Saint-Denis (Bourbon).

J'ai jugé trop légèrement les habitans de Bourbon, et c'est avec plaisir que je leur rends, dans cette lettre, la justice qu'ils méritent. Ma précipitation à prononcer sur cette colonie a besoin d'une excuse, et la voici : Je quittais une île superbe, où, dans des bals délicieux, et entouré de femmes remplies de grâces et d'amabilité, j'avais bien souvent oublié ma patrie ; je venais de dire un pénible adieu à une société d'hommes instruits, qui tous m'avaient honoré d'une bienveillance particulière ; mon cœur vide d'espérance, reportait sans cesse ma mémoire vers le passé ; le chagrin d'avoir quitté, dans ma dernière relâche, des amis indulgens et doués d'un noble caractère ; ce désir, excusable sans doute, de résister aux attraits d'une nouvelle amitié, afin de m'éviter des regrets, tout rendit ma traversée pénible et douloureuse. Ajoute à ces tristes réflexions l'effet que produisit sur moi l'aspect d'une côte aride, desséchée, privée de végétation, sillonnée par des

torrens; et tu jugeras de la morosité qui fut, les premiers jours, la compagne de mes courses; je traçais mes impressions au moment même où je les éprouvais, et il fallait des incidens pour faire rentrer un peu de repos dans mon âme.

Aujourd'hui, la nature est plus riante, la ville plus animée; les jeunes gens ont plus de mérite, les dames plus d'amabilité; tout est changé à mes yeux, ou plutôt ma manière de voir a seule pris une autre direction. J'en conviens, mon ami, j'avais mal vu : la réflexion met chaque chose à sa place.

Je viens du bal; la réunion était charmante. C'était presque l'Ile-de-France, c'était presque Paris. Ne danserait-on pas mieux ici qu'à Maurice? je le crois. Je dois à M. Achille Bédier une soirée délicieuse; j'en devais déjà une semblable à M. Montbrun-Desbassayns, dont la famille m'a accueilli avec les attentions les plus flatteuses. Pauvre France! pauvre patrie! ton pavillon a beau flotter sur ce mât qui domine la rade; pas un vœu, pas un soupir ne s'échappe de mon cœur; je suis bien ici, peut-être y suis-je bien parce qu'on y est Français.... Un coup de canon se fait entendre, le navire appareille. Eh quoi! déjà!... que cette vie me déplaît! que la mer me fatigue! j'aime mieux rejoindre la corvette par terre, et parcourir

le pays. M. *de Lescouble*, un habitant de Saint-Denis, amateur des arts qu'il cultive avec succès, a la bonté de servir de guide à deux de mes amis et à moi. Il connaît les sentiers les plus aisés, les sites les plus curieux, les passages les plus difficiles; il s'offre de si bonne grâce, que nous ne saurions trop en mettre pour le remercier.

J'avoue que je n'ai pas été peu surpris de la beauté des routes, au milieu des forêts, parmi des rochers énormes et sur le penchant rapide de masses imposantes de lave. On a creusé, sous le gouvernement de M. de La Bourdonnaie (car c'est à lui qu'il faut en revenir quand il s'agit de rappeler quelques bienfaits rendus à ces deux colonies *), on a creusé, sur des montagnes escarpées, des chemins magnifiques qu'on appelle *rampes*, qui garantissent les piétons et les cavaliers de toute espèce de danger. Encore un pont sur la rivière des Galets, qui est parfois un torrent dévastateur, et la communication entre Saint-Denis et Saint-Paul ne sera jamais interrompue.

La végétation m'a paru peu riche sur toutes les

* Les nouvelles qu'on reçoit de Bourbon annoncent que M. de La Bourdonnaie n'est pas le seul gouverneur qui ait su y répandre des bienfaits. M. Freycinet, frère du chef de notre expédition, à qui le Roi a confié cette colonie, y trouve aujourd'hui des amis et des admirateurs.

parties de cette route. J'ai seulement remarqué par-ci par-là quelques beaux plants de verdure, principalement au fond des vallées et sur le penchant des collines. Du reste, le paysagiste peut venir ici enrichir son porte-feuille, car à chaque pas le spectacle change, à chaque pas la nature varie ses productions; et si l'œil, effrayé, plonge au milieu d'affreux précipices, ou se lève, étonné, sur des cimes majestueuses, il peut, de temps à autre, se promener, tranquille, dans des vallées magnifiques, animées par des scènes de Noirs s'excitant au travail au bruit monotone de leurs sauvages chansons.

C'est un spectacle bien singulier que celui d'une ville qu'on cherche encore, lorsque déjà l'on est au centre. Tel est *Saint-Paul*. J'étais sur la principale place sans m'en douter, et j'avais franchi la moitié de la ville sans avoir vu de maisons. C'est, à mon gré, le plus triste séjour du monde. Du sable, du sable, et toujours du sable. Va, les Anglais n'ont pas perdu au change, et nous aurons toujours quelque raison de regretter l'Ile-de-France.

LETTRE LI.

De Saint-Denis (Bourbon).

Cette île a souvent changé de nom. Désignée, par les Portugais qui la découvrirent, sous celui de *Mascareigne*, quand M. Bory-de-Saint-Vincent la visita, elle portait celui de *la Réunion*. Ce voyageur l'a étudiée avec un si grand soin, que, selon l'expression de M. Bosc, dans le compte qu'il rendit de sa savante Relation, on n'a, sur nul pays, de données plus certaines, en histoire naturelle, que celles qu'on doit sur Bourbon à M. Bory.

Un volcan très-considérable, séparé du reste de l'île par un vaste enclos de roches, y est sans cesse en travail. Élevé de plus de mille trois cents toises au-dessus du niveau de l'Océan, trois cratères le couronnent. Bory imposa le nom du célèbre *Dolomieu* à celui qu'il observa brûlant. Ses compagnons de voyage donnèrent le sien à celui qui est séparé du cratère *Dolomieu* par le mamelon central; véritable cheminée par laquelle les feux souterrains sont en communication avec les feux du ciel. Un tel hommage était dû à celui qui mit tant d'activité

dans ses recherches; qui visita, dans une île très-habitée, des escarpemens où nul n'avait encore pénétré; qui, franchissant mille précipices, donna une excellente carte du pays, et, s'exposant à la soif, à la faim, et aux intempéries d'un ciel tour-à-tour ardent et glacial, découvrit, après le *Commerson* et le *Dupetit-Thouars*, mille productions nouvelles qui avaient échappé aux recherches de ces grands naturalistes.

La relation de M. Bory-de-Saint-Vincent a, par cela même qu'elle est estimable, instructive et intéressante, trouvé d'injustes et amers détracteurs. Mais il a été vengé des lâches attaques de l'envie par le succès de son ouvrage, maintenant placé dans toutes les bonnes bibliothèques, par la justice que lui rendirent tous les savans étrangers, et l'Académie des Sciences, par les nombreux amis qu'il a laissés dans une île où son nom n'est prononcé qu'avec le plus grand intérêt, et enfin par le témoignage de divers voyageurs, même Anglais, qui, prenant le livre de M. Bory pour guide, ont reconnu l'exactitude minutieuse de ses descriptions*.

* J'ai trouvé, à Saint-Paul, un homme du plus grand mérite, M. Billiard, qui vient de publier sur cette colonie et sur l'Ile-de-France, un voyage rempli d'intérêt et de détails très-piquans. Ce jeune et savant littérateur me fit hommage de l'atlas de M. Bory; et,

Personne ne s'était attaché encore avec plus de persévérance à l'étude pratique des monts *Ignivomes*. Descendant dans leur bouche même, vivant dans leur profondeur pour interroger leurs entrailles, c'est à la lueur de leurs laves incandescentes qu'il écrivit plus d'une page éloquente de sa relation; c'est là aussi qu'il se chauffait pendant ces nuits où le thermomètre descendait sous la zône-torride, au-dessous de zéro.

En effet, toute située qu'elle est entre les Tropiques, l'île Bourbon, dont les rives produisent les mêmes trésors végétaux que l'Inde, n'en a pas moins ses points glacés. Outre le volcan, à la cime duquel le mercure descend fréquemment au point de très-forte congélation, il y existe des plateaux fort élevés, où se fait sentir un froid rigoureux; et divers sommets, dont, entr'autres, le *Piton-des-Neiges*, l'une des *Salazes*, n'a pas moins de dix-sept à dix-huit cents toises de hauteur.

Tout est volcanique dans ces imposantes masses, évidemment sorties des entrailles du globe, dont les arrachèrent de puissantes éruptions. Sur ce

les dessins sous les yeux, et les comparant à la nature, je me suis convaincu de leur scrupuleuse exactitude. J'avouerai même, qu'afin de faire mieux, j'y ai souvent cherché des fautes, mais toujours inutilement. Comme *dessin*, l'atlas est précieux; *traduit* en gravure, il a un peu perdu de son prix.

Piton-des-Neiges, solitaire, dépouillé, battu des tempêtes, triste dominateur d'un horizon sans bornes, Bory-de-Saint-Vincent, absorbé dans la contemplation, aperçut, sur les débris de lave que les siècles ont réduit en débris aréniformes, les traces d'un pied humain. Ce pied avait péniblement gravi d'épouvantables rocs; il était sans doute celui de quelque nègre infortuné qui, fuyant l'esclavage, était venu conquérir la liberté dans les dernières limites de l'atmosphère. Plus loin gissaient les os blanchis de quelques malheureux qui, préférant l'indépendance dans le désert, à l'esclavage dans une société marâtre, avaient terminé leurs infortunes sur le basalte solitaire.

Une riche végétation couvre l'île qui nous occupe, et présente à l'œil de l'observateur la plus brillante variété. Sur la côte, on admire le café, le coton, la muscade, le girofle, et tous les arbres précieux de l'équateur, offrant à l'homme le nécessaire et le superflu *. A mesure qu'on s'en éloigne, et qu'on s'élève vers l'intérieur, d'autres végétaux se pressent pour ombrager le sol. Le palmiste succède au cocotier, le vacoi aux bananiers.

* M. Hubert Joseph, naturaliste distingué, est le colon à qui M. Poivre envoya les premiers giroflier, muscadier, etc., qui ont enrichi l'île. L'ouragan de 1806 a brisé le premier pied de girofle qu'on y a planté. On en garde les débris avec un soin religieux.

L'ébénier, divers bois de construction, des fougères, qui rivalisent en hauteur avec les plus grands arbres, forment le fond des forêts. Parvenu à six cents toises, le chasseur rencontre la zône des calumets, espèce de bambou, du port à-la-fois le plus élégant et le plus majestueux. Ces calumets élancés, hauts de cinquante à soixante pieds, ressemblent à des flèches de verdure; sur la longueur du chaume ligneux, mais flexible comme des anneaux, sont des verticilles toujours agités, du milieu desquels le souffle du vent fait quelquefois sortir des sifflemens aigus. La zône des calumets dure jusqu'à huit cents toises, c'est-à-dire, que son épaisseur est de deux cents; elle semble servir de limite aux grands bois. Le seul arbre imposant qu'on trouve au-dessus, est cette mimeuse hétérophylle qui, semblant se jouer des formes, porte, mêlées, des feuilles pareilles à celles du saule, et des feuilles aussi découpées que celles des plus élégans acacias.

Ici, l'aspect du pays est entièrement changé. Des buissons seuls y parent la roche anfractueuse; de rigides graminées, de verdoyantes mousses, quelques humbles bruyères végètent à leur base. A travers les forêts imposantes, qu'un tel assemblage de productions présente souvent en miniature, saillent d'immenses quartiers de lave antique, bleus, gris, rougeâtres ou couleur de rouille, qui disent

à l'homme que son pied repose sur des abymes, et que cette riche végétation qu'il admire, couronne de brûlantes fournaises, qui peut-être un jour seront le tombeau de tant de richesses.

On a quitté le domaine de l'homme; ici enfin se réfugie la chèvre sauvage, provenue des chèvres et des boucs, que jetèrent anciennement dans l'île les Portugais qui la découvrirent; et nous pouvons remarquer, en passant, que ces peuples, ainsi que les Espagnols, ont rarement abordé sur une terre inconnue, sans y répandre quelques richesses de leur pays. Heureux si des ministres fanatiques d'une religion tolérante n'avaient point, par de sacriléges persécutions, repoussé du cœur des malheureux sauvages la reconnaissance que quelques bienfaits commençaient à y faire germer!

Le volcan de Bourbon, toujours en éruption, exerce ses ravages dans un espace appelé *Pays brûlé*. La masse des laves qu'il rejette est extraordinaire; ses flancs sont couverts de volcans plus petits, qui n'y paraissent que de simples monticules, et ces monticules cependant n'en sont pas moins considérables, que ce Vésuve qui fait trembler Naples. L'Etna seul l'emporte en hauteur*; aussi

* Le cotopaxi a deux fois plus de hauteur que l'Etna. C'est un spectacle imposant que de voir M. de Humboldt interrogeant cet énorme cratère.

le cède-t-il en activité. On avait jusqu'ici, pour se rendre au volcan, pris la route de l'intérieur, appelée *Plaine-des-Sables*. M. de *Cremon* et un M. *Bert*, honorablement cités par M. Bory-de-Saint-Vincent, étaient seuls parvenus à sa triple cime par cette route. Il est certain que Commerson, et Dupetit-Thouars lui-même, n'en avaient vu le sommet que de loin. Une brèche de l'enclos, improprement nommée *Pas-de-Belcombe*, était le seul passage réputé commode. M. Bory a trouvé un passage beaucoup plus sûr; et, dans une autre circonstance, il s'est élevé sur la montagne, par le côté même de la mer, jusqu'alors regardé comme impraticable; et c'est la route qu'il croit la plus facile; du-moins l'a-t-il recommandée à ceux qui le suivront.

L'île de *Bourbon*, d'une forme presque ronde, peut avoir de quinze à dix-sept lieues dans son grand diamètre, qui va du nord-ouest au sud-est; et neuf dans le petit, qui traverse l'île du nord-est au sud-ouest. *Saint-Paul, et les Cascades*, y sont les moins mauvais mouillages. L'homme a vainement tenté de soumettre les élémens, afin de s'assurer, par quelque môle, un abri contre l'Océan courroucé. Celui-ci a déjà brisé plus d'une fois les jetées solides qu'on avait commencé à élever; et les roches énormes que lui-même a vomies, sont

jusqu'ici les seuls édifices capables de résister à la fureur des lames écumeuses. Aussi, l'île demeure-t-elle entièrement dans la dépendance de Maurice, sa voisine, que les Anglais ont, il y a peu d'années, enlevée à la France*. Adieu.

* M. Millius, l'un des officiers supérieurs les plus distingués de notre marine, a rapporté de Bourbon, où il était Gouverneur avant M. Freycinet, une précieuse collection de plantes et d'insectes fort curieux : ce qui prouve qu'aux soins de la colonie, il ajoutait encore l'étude du pays qui lui était confié.

LETTRE LII.

De Saint-Paul (Bourbon).

AVANT de quitter ces colonies que les Noirs enrichissent, courbés sous le joug de l'esclavage, je crois te devoir quelques détails sur les qualités qui servent à caractériser les individus des diverses castes. Dans peu de jours, peut-être, je vais voir l'homme livré à l'état de nature, et je pourrai juger de la différence qui existe entre celui qui vit libre, mais sauvage, et celui qui vit esclave au sein de nos cités.

Le Créole noir, moins grand, en général, que les Blancs, est assez bien pris dans sa taille, leste, adroit et vigoureux; il a les traits agréables, l'œil vif et intelligent, et le caractère doux; il aime les femmes avec passion, ne se livre pas à la boisson autant que les Noirs, et est beaucoup plus recherché dans sa toilette; il est très-apte aux arts mécaniques, et ses qualités morales le font préférer à tous les Noirs des autres nations.

Les Noirs et Négresses de *Guinée*, ou *Yoloff*, sont d'une taille haute et svelte; leur œil est grand

et doux, leur figure agréable, leur air ouvert, leur peau fine et d'un noir d'ébène; ils ont de belles dents, la bouche grande, les jambes un peu minces et le pied très-fort; ils ont plus de noblesse dans leur maintien et dans leur démarche que les autres espèces de Noirs (quelques *Malgaches* exceptés); ils dansent aussi avec plus de grâce et d'expression que les autres esclaves de la colonie, et les femmes, surtout, sont passionnées pour la *chega*.

Les *Malgaches* ne sont pas aussi grands que les *Yoloff*, mais sont mieux faits qu'eux. Leur peau est d'une nuance moins foncée, leurs traits sont agréables, et leurs yeux doux et intelligens; ils sont forts, agiles et très-adroits. Ils se divisent en plusieurs castes, dont la couleur, la taille, les formes, les cheveux et le caractère varient singulièrement.

On ne croit pas plus aux nains de Madagascar qu'aux géants de la côte des Patagons. Plusieurs voyageurs en avaient parlé sur quelques légers propos dont ils ne s'étaient pas donné la peine de vérifier l'exactitude. Les deux individus introduits, il y a quelques mois, à l'Ile-de-France, comme appartenant à cette espèce, ne sont que le produit de ces jeux de la nature dont on trouve des exemples dans toutes les parties du monde.

Les *Cafres* ou *Mozambiques* sont d'une taille

moyenne et souvent ramassée ; ils sont très-forts, sans manquer d'agilité, ne sont pas aussi intelligens que les *Malgaches*, mais supportent mieux qu'eux les travaux pénibles, jouissent d'une santé plus vigoureuse, sont moins maronneurs, plus attachés à leurs devoirs, et ne volent guère que pour ajouter à leur ration ; ils tiennent moins à l'habillement, ou pour mieux dire, n'y tiennent pas du tout. Les *Mozambiques*, bien nourris et traités avec justice, donnent rarement aux maîtres des sujets de mécontentement. Ils sont préférés à tous les autres pour les travaux de la terre.

Les femmes *Malgaches* sont en général d'un physique agréable, et d'un caractère doux et craintif ; elles ont la taille bien prise, la gorge charmante, mais peu fournie, les yeux beaux, la main fine, le pied grand et plat.

Les *Oras* sont surtout très-jolies, et préférées par beaucoup d'Européens, ou de Créoles blancs, aux Mulâtresses elles-mêmes. Si elles cèdent aux vœux d'un soupirant, elles ne vantent pas leur tendresse, mais la prouvent, et ne voudraient point goûter un bonheur qu'elles ne feraient pas partager. On a vu dans leur caste des exemples admirables de tendresse et d'attachement *.

* On m'a cité deux jeunes *Oras*, qui dernièrement se sont laissé mourir de faim, pour n'avoir pas su captiver le cœur de leur maître.

Les femmes *Mozambiques* sont courtes, grosses et mal faites; elles ont les hanches très-fortes, les reins larges, la gorge volumineuse; leur figure est rarement agréable, quoique d'une expression assez douce; elles égalent les hommes de leur pays pour la force, et ne sont pas moins propres qu'eux aux travaux les plus pénibles.

L'épithète de *Mosambique*, adressée à un Noir, est souvent ici le sujet des rixes les plus sanglantes.

Le *Mosambique* est le plus malheureux des esclaves.

LETTRE LIII.

Terre d'Endracht, presqu'île Péron (Nouvelle-Hollande), octobre 1818.

A QUOI bon te parler des jours, pour ainsi dire inutiles, que je passe à la mer entre le ciel et l'onde, de ces jours de tristesse et d'ennui, où l'oreille ne retentit que de mots barbares et grossièrement énergiques, où le cœur, impatient d'avenir, ne rêve qu'un retour, hélas! si lointain, et voit disparaître sous le flot qui nous porte, ou un ami dont personne n'arrosera la pierre sépulcrale, ou un matelot épuisé dont un cruel abandon rend le dernier moment plus affreux encore. Il me tarde bien de faire une traversée sans avoir à gémir sur la perte d'un compagnon de voyage.

Après quarante-cinq jours de navigation, le 11 septembre, à une heure et demie, on a aperçu la terre d'*Edels*. Pendant la nuit, on a fait petite voile, et l'on a gagné l'île d'*Irck-Hatighs*, qu'on a longée le 12 jusqu'au cap *Lovillain*. Nous avions, à notre gauche, l'île de *Dorre*, à trois lieues de distance, et l'île *Bernier*, un peu moins rapprochée.

Le soir, on a mouillé à deux lieues de terre, par onze brasses, sur un fond de sable et de coquillages brisés. Une prodigieuse quantité de baleines se jouaient sur l'eau, s'approchaient du navire, qu'elles frappaient quelquefois de leur énorme queue, et lançaient dans les airs des jets brillans qui réfléchissaient les couleurs de l'arc-en-ciel. Plusieurs requins monstrueux suivaient aussi, d'une marche constante et régulière, le léger sillage de la corvette, tandis que quelques tortues, d'une prodigieuse grosseur, semblaient, sous leur dure enveloppe, braver la dent meurtrière du plus vorace des poissons.

Avant de lever l'ancre, un canot commandé par M. Fabré, et ayant à bord MM. Quoy, Ferrand, et le jeune Taunay, fils du peintre célèbre de ce nom, a débordé, et, nous laissant prendre la route de la presqu'île Péron, où il doit venir nous joindre, s'est dirigé vers l'île d'*Irck-Hatighs* pour commencer les observations; à 6 heures, nous avons mouillé dans la baie de *Dampierre,* entre la pointe des hauts-fonds et le cap *Le Sueur,* à une lieue et demie de terre.

La côte, dès le premier moment que nous l'avons aperçue, ne nous a offert que l'image de la désolation; nul ruisseau ne soulage les regards, nul arbre ne les attire, nulle montagne ne varie le

paysage, nulle habitation ne l'anime; partout l'aridité et la mort. Si quelques oiseaux de proie rasent, d'une aîle rapide, les plateaux que baignent les flots de la mer, on se demande où ils peuvent rassasier leur faim, où ils peuvent étancher leur soif. Tous les êtres qui peuplent cette terre inhospitalière, ne boivent-ils que de l'eau salée? Où sont leurs ressources? car ils ont sans doute des besoins; où sont leurs jouissances? car ils doivent avoir des désirs. Des rescifs effrayans, qui s'élèvent quelquefois à la hauteur de quarante à cinquante pieds, semblent vouloir s'opposer à l'audace du navigateur, et lui interdire les approches de cette terre abandonnée de la nature. Elle se dessine d'une manière uniforme, sans anfractuosités, presque sans différence, et toujours à une très-petite hauteur. Du premier coup-d'œil, on peut mesurer un immense lointain; mais que l'on se garde bien d'y chercher des jouissances, ce serait épuiser ses forces sans trouver le moindre soulagement.

Le point de la baie de Dampierre où nous sommes, offre un mouillage sûr, quoique les vents de S. O. y soufflent avec violence; mais la mer n'y est jamais très-grosse. Les débarquemens sont extrêmement difficiles, à cause des bancs de sable qui s'avancent à une lieue en mer, et on ne peut guère les effectuer qu'à la marée haute. Aussi

une embarcation partie du bord, le lendemain de notre arrivée, s'est échouée à une demi-lieue du rivage, et ce n'est qu'avec des peines infinies qu'on est parvenu à descendre à terre l'alambic qu'on voulait y établir, et les tentes qui devaient former notre camp. Les officiers et les matelots ont passé la nuit sur la presqu'île, et ont allumé de grands feux afin de se garantir du froid; leurs recherches pour découvrir de l'eau douce ont été inutiles, et l'aspect intérieur du pays a enlevé jusqu'à l'espérance.

P. S. J'ai oublié de te dire, qu'en faisant de l'eau douce avec notre alambic, nous avons mis le feu à sa cheminée, et que nous sommes arrivés ici presque sans une goutte d'eau à bord.

LETTRE LIV.

Nouvelle-Hollande, presqu'île Péron,
Terre d'Endracht, septembre 1818.

L'HOMME vraiment courageux brave le danger quand l'honneur le commande; l'imprudent seul le provoque en pure perte. Encore une fois, gronde ton ami; il se livre à tes reproches.

Le 15, à onze heures du matin, M. de Freycinet ayant donné à M. Lamarche le commandement d'une embarcation, à l'effet de chercher un endroit propre à établir notre observatoire, je demandai la permission de l'accompagner, et de rejoindre nos camarades, déjà établis à terre. Nous partîmes avec une brise assez fraîche; mais, en approchant, nous nous trouvâmes abrités par la presqu'île, et nous n'arrivâmes qu'à l'aide des avirons, à une petite baie, distante de deux lieues et demie de l'endroit où étaient campés nos amis, et n'ayant que quatre pieds de fond, quoique la mer fût haute. L'on me débarqua, et M. Lamarche se dirigeant sous le vent, je pris, seul, une route opposée. La chaleur était étouffante.

Tu aurais ri de mon singulier accoutrement. Un chapeau de paille à bords rabattus, terminé en pointe comme celui de Robinson, ombrageait ma tête; un fusil de munition, avec sa baïonnette, me donnait l'air d'un flibustier; une énorme corne de bœuf renfermait ma poudre et battait mes flancs; et pour compléter mon grotesque équipement, je portais, comme je le pouvais, un grand caisson en tôle, que, voyageur prévoyant, j'avais rempli de provisions de bouche, comme si j'avais dû passer plusieurs journées à rejoindre mes amis.

Pour éviter le sable du rivage, j'essayai d'abord de gravir la petite colline qui le domine, mais je dus renoncer à mon entreprise. Un grès mouvant se dérobe à vos pieds et vous force à rétrograder avec lui; les arbustes avec lesquels vous voudriez vous aider sont piquans, ou n'opposent pas une assez forte résistance; et d'ailleurs, il règne le long du sommet du plateau, un cordon perpendiculaire d'une terre rouge et peu dure, qui rend la difficulté de l'entreprise très-grande. Je redescendis donc, et je fus assailli par une si prodigieuse quantité de mouches, qui s'appliquaient à ma bouche et à mes yeux, que j'avais toutes les peines du monde à me garantir de leur importunité. Mais je ne tardai pas à m'apercevoir que la partie de ma

figure exposée au soleil était la plus vigoureusement attaquée, et qu'elles fuyaient l'ombre avec autant d'empressement que je la recherchais. Après cette découverte, il me fut plus facile d'éviter leur atteinte, et je marchai de temps à autre à reculons.

Cependant mon bagage n'était pas léger, et je tombais de lassitude. A une heure et demie, je vis deux oiseaux que je pris pour deux casoars, auxquels je donnai la chasse; mais j'eus le regret de ne pouvoir les atteindre. Forcé de m'asseoir pour me reposer, je résolus de m'occuper le reste de la journée à ramasser des coquillages dont le rivage est couvert, de passer une partie de la nuit à côté de ma caisse, délestée de quelques provisions, et d'attendre, sous quelques broussailles peu protectrices, que la chaleur eût diminué, pour continuer ma course.

Mais comme je me promis, quelques instans après, plus de plaisir à rejoindre mes amis, je redoublai d'efforts, et me remis en marche. Après une vingtaine de pas, je distinguai sur le sable quelques traces de pied nu, qui me rappelèrent la situation dans laquelle s'était une fois trouvé Robinson, en pareille circonstance, car j'avais de la peine à supposer que mes compagnons fussent arrivés jusque là. J'avouerai que je fus un peu troublé de cette rencontre, et que mon premier mouvement me fit

porter les regards vers le canot de M. Lamarche, qui s'éloignait à pleines voiles et à mon grand regret. A trois heures, j'entendis un grand bruit sur le plateau, et supposant qu'il était occasionné par quelques-uns des nôtres que je croyais à la chasse, j'y répondis d'abord par un grand cri, et un moment après, par un coup de fusil, en essayant encore, mais toujours inutilement, de quitter le sable du rivage, qui me brûlait les pieds et rendait ma marche infiniment pénible. Enfin j'eus la satisfaction d'apercevoir une de nos tentes, et ce ne fut pas sans une vive émotion que je ne me jugeai plus qu'à une petite demi-lieue de mes camarades. Une chose m'étonnait cependant; ils n'étaient que huit ou dix à terre, et je comptais déjà le même nombre de personnes sur une butte assez distante du camp. Je ne pouvais pas supposer que, sans un motif puissant, ils se fussent tous éloignés de notre alambic, qu'on avait installé la veille, et des instrumens qu'on avait aussi descendus à terre. Je ne tardai pas à être convaincu que mes doutes n'étaient que trop fondés.

Tandis que je réfléchissais sur le parti qu'il me restait à prendre, je vis M. Gaudichaud, botaniste, et M. Tournier, chef de timonnerie, amis pleins d'une obligeante sollicitude, qui, craignant que les sauvages ne me coupassent le chemin, venaient à

mon secours, et me prévenir que, depuis deux heures, les naturels de la presqu'île, au nombre d'une quinzaine, semblaient vouloir nous attaquer, si nous ne nous retirions sur-le-champ, ce qu'ils nous faisaient très-bien entendre par leurs gestes, et en nous montrant le navire.

Cette nouvelle inattendue me causa la joie la plus vive. Je craignais de finir ce voyage pénible sans avoir vu des sauvages; j'étais enchanté de pouvoir enrichir mon atlas de quelques-unes de ces scènes grotesques et curieuses, qui inspirent tant d'intérêt, et sans lesquelles un ouvrage tel que le mien languit et fatigue. Je voulais, en un mot, des anecdotes, et le récit de mes amis m'en promettait d'intéressantes; non que j'eusse le coupable désir d'en venir aux mains avec ces malheureux privés de ressources, et de leur apprendre à connaître les terribles effets de nos armes à feu; non que l'idée de notre supériorité sur eux ajoutât à ma confiance en diminuant les dangers; mais j'étais mu par un tout autre sentiment, l'espoir de nous lier assez avec eux pour apprendre, sur leur malheureuse existence, des détails qui devaient être remplis de tant d'intérêt.

Je priai mes deux amis de se charger de mon lourd bagage, et oubliant la fatigue qui m'avait accablé, je courus vers les naturels qui étaient sur

le rivage, et qui fuyaient déjà devant quatre matelots, à qui M. Pellion, un de nos élèves, avait sagement ordonné de ne faire feu qu'à la dernière extrémité.

Des échanges s'étaient déjà opérés, et la prudence de M. Pellion avait prévenu le funeste résultat qu'aurait pu amener une première entrevue. On avait donné aux sauvages des colliers de verres, des miroirs et de petits couteaux; ils avaient envoyé des casse-têtes et des sagaies; et cette espèce de commerce paraissait leur plaire beaucoup. Un de mes amis, M. Adam, leur fit présent d'un caleçon; ils le déchirèrent et s'en partagèrent les morceaux. Ils refusèrent avec obstination de boire du vin et de l'eau qu'on avait mis dans une bouteille, et se frottèrent tous le corps avec un morceau de lard qu'un de nos matelots avait troqué contre un petit casse-tête. Mais une chose qu'ils parurent beaucoup affectionner, fut un carré de fer-blanc qu'ils se firent passer de main en main, et que garda ensuite le plus vieux de la troupe. Tous ces échanges se faisaient avec une certaine défiance de la part des sauvages: ils nous épiaient comme de dangereux ennemis, et nous montraient constamment la corvette, en nous criant: *Ayerkadé, ayerkadé* (allez-vous-en, allez-vous-en).

Cependant désirant savoir si, comme nous le

présumions, ils étaient privés d'eau douce, je fixai leur attention par quelques mouvemens, et fis semblant de boire de l'eau de la mer, dans le creux de ma main. Ils ne me parurent point étonnés, et ne donnèrent aucune marque de dégoût, quoique je sois bien certain qu'ils m'ayent compris.

Ils étaient partagés en trois bandes. La première (je veux dire les plus audacieux), était descendue sur la plage, et, par intervalles, n'était séparée de nous que de quelques pas; parmi eux, deux seulement avaient une barbe longue et crêpue; les autres me parurent très-jeunes; la seconde bande se tenait sur une dûne de sable blanc, éloignée de nous d'un petit demi-quart de lieue; et la troisième, où nous aperçûmes une femme, était sur notre tête, au sommet de la colline. Les sauvages de la plage ne nous permettaient guère de les approcher d'assez près, que pendant quelques instans; ils nous fuyaient avec une rapidité étonnante, lorsque nous voulions les atteindre; et cependant je désirais m'assurer du caractère de leur physionomie, et des diverses marques de leur corps, pour pouvoir donner plus de vérité à mes dessins. Je jugeai donc que je ferais mieux de chercher à accoster ceux qui étaient sur notre tête, et une considération plus puissante encore m'y détermina. J'avais déjà remarqué qu'avant d'exécuter quelques mouvemens, les sauvages

qui paraissaient avoir l'intention de nous attaquer tournaient souvent leurs regards vers un vieillard, bariolé de diverses couleurs, qui semblait leur donner des ordres, et qui était distingué des autres par une coquille pendue à sa ceinture et appliquée sur le nombril. Ce vieillard, vers lequel je me dirigeai en lui faisant des signes d'amitié, et en lui criant *tayo*, tenait sous son bras un animal semblable à un petit chien-lion qu'on aurait peint en rouge. La femme était près de lui; elle portait un enfant assis sur ses hanches, et le soutenait de sa main ou d'une ceinture de poil. Lorsque je fus assez près, elle se retira derrière quelques arbustes, non par modestie et pour éviter mes regards (elle était absolument nue), mais parce qu'elle me parut plus craintive. J'avais beau montrer un mouchoir blanc au vieillard, et faire semblant de le lui jeter, comme pour le lui offrir, il gardait toujours une impassible immobilité. Je me rappelai, enfin, que j'avais des castagnettes dans ma poche, et persuadé que ce bruit pourrait leur plaire, en cadençant les mouvemens, j'en jouai avec empressement. Juge de mon plaisir : le vieillard étonné se lève, et, sans quitter ses armes ni son petit animal, il se met à danser d'une manière si grotesque, que nous étouffions de rire. Quelques sauvages de la première bande dansèrent aussi à son exemple, tandis

que l'un d'entr'eux s'assit sur ses talons, et avec deux petits casse-têtes, frappait une sagaie sans suivre la mesure et sans se soucier d'y manquer. Je présentai mes castagnettes au vieillard, et, surpris sans doute qu'un si petit instrument fît tant de bruit, il me montra, comme pour m'engager à un échange, l'animal qu'il paraissait si fort affectionner, en me faisant entendre qu'il laisserait son cadeau sur la colline, auprès d'un arbuste qu'il m'indiquait, après que j'y aurais déposé le mien. Mais je ne fus pas dupe de son offre, et je savais déjà à quoi m'en tenir sur leur exactitude dans les engagemens qu'ils avaient l'air de contracter. Plusieurs des nôtres avaient été trompés par leurs vaines promesses, et n'avaient rien trouvé dans les lieux où on leur avait fait espérer qu'ils laisseraient quelque chose. Néanmoins, pour le convaincre que ce n'était point par défiance que je n'acceptais pas sa proposition, je gravis encore un peu la colline, mais en lui faisant entendre qu'il m'était impossible d'atteindre l'endroit qu'il m'indiquait. Vainement m'engagea-t-il à faire un grand détour; je feignis de ne pas le comprendre, et je redescendis auprès de mes camarades, après avoir bien examiné les caractères de sa figure et des deux ou trois autres individus qui étaient avec lui.

Dès que je l'eus quitté, il poussa un grand cri en

élevant sa voix par intervalles, comme un de nos musiciens qui voudrait chanter une gamme par *tierces*, et tous les sauvages des deux autres bandes se réunirent, et disparurent en nous faisant signe qu'ils reviendraient au lever du soleil. Très-satisfaits de notre première entrevue, nous les attendons avec l'impatience la plus vive; car nous avons résolu d'être assez généreux pour leur ôter toute espèce de crainte. .

Le soleil se couche; tout est mort. Ces myriades de mouches qui nous dévoraient ont disparu; aucun insecte ne voltige dans les airs; aucun cri ne trouble le silence de cette triste solitude; un froid vif engourdit les membres; le soleil reparaît; l'atmosphère se peuple; une chaleur dévorante vous accable: vous cherchez le repos, et vous ne trouvez que la fatigue.

Quel affreux séjour!...

LETTRE LV.

Presqu'île Péron (Nouvelle-Hollande).

Le 16, à 7 heures du matin, nous avons été faire notre provision d'huîtres; les rescifs en sont tapissés; et comme la marée était basse, nous n'étions pas tenus de nous mettre dans l'eau. Tandis que les matelots satisfaits, transportaient les paniers à notre camp, où nous vivions sans nous soucier de confondre les rangs ni les grades, nous aperçûmes au large deux embarcations qui faisaient route au vent à nous; et quoique l'anse vers laquelle elles se dirigeaient fût assez éloignée, je résolus d'aller à leur rencontre, et de les prévenir de la visite que les sauvages nous avaient faite. Outre le plaisir que j'avais à annoncer, le premier, à nos amis cette intéressante nouvelle, je craignais encore, qu'ignorant les dangers qu'il y avait à s'enfoncer, sans précautions, dans ce pays inhospitalier, quelques-uns d'entr'eux ne fussent assez imprudens pour se livrer inconsidérément aux coups des naturels, qui, cette fois, pouvaient réunir leurs forces, et revenir en nombre considérable. Mais, supposant que mes

camarades pourraient s'opposer à mon dessein, je partis sans les prévenir, armé d'un fusil à deux coups, d'un sabre, de quelques cartouches, et accompagné d'un seul matelot.

Après une heure de marche, je vis quelques naturels armés toujours de sagaies et de casse-têtes, qui descendaient avec une rapidité incroyable une dûne fort élevée, et qui se dirigeaient vers moi en poussant de grands cris. Je fis bonne contenance, et les attendis de pied-ferme. L'un d'eux, sans doute l'orateur de la troupe, car il me parla long-temps comme si je devais le comprendre, se détacha des autres; et, après une exhortation véhémente, me montra le navire et les deux embarcations, en terminant toujours sa période par le mot *ayerkadé* et un geste menaçant.

Craignant qu'ils ne profitassent de l'avantage qu'ils avaient sur moi, et désirant les éloigner sans leur faire le moindre mal, je prévins le matelot qui m'accompagnait de la petite ruse que j'allais employer, et lui criai à haute voix de s'en aller, en me servant de l'expression des sauvages. A ce mot *ayerkadé,* je les vis se regarder avec étonnement, le répéter à voix basse, et délibérer sur ce qu'ils avaient à faire. Cependant, je m'acheminais toujours vers les canots, et mon compagnon me suivait à quelques pas de distance.

Mais comme les naturels me parurent disposés à entreprendre un coup-de-main, je vis qu'il fallait les effrayer en leur faisant connaître le terrible pouvoir de nos armes. Je pris donc un air menaçant en me retournant vers le matelot, et lui criai de nouveau *ayerkadé;* et comme, selon nos conventions, il ne devait pas m'obéir, je le mis en joue et fis feu au-dessus de sa tête. Aussitôt il tomba; et les sauvages, épouvantés du bruit et de la chûte de mon camarade, prirent la fuite, tandis que le matelot qui m'avait secondé se leva et doubla une petite pointe avancée qui l'empêcha d'être remarqué. Je le suivis, et nous rejoignîmes le commandant, à qui je fis part de ce que je pensais sur le caractère et les mœurs de ces malheureux, qui paraissaient plutôt effrayés que charmés de notre arrivée. MM. Bérard, Requin et moi lui demandâmes la permission de gravir la dûne où ils s'étaient postés, et c'est là que nous fîmes nos échanges, ou plutôt que nous leur offrîmes des présens. M. Requin se déshabilla même pour leur ôter toute espèce de crainte; et cette marque de courage et de confiance ne produisit aucun résultat. Ils nous envoyèrent, avec une adresse merveilleuse, et en tournoyant, un casse-tête assez mal façonné, un éventail fort sale, de plumes de casoar, deux vessies peintes en rouge, remplies d'un duvet

très-fin, avec lesquelles je suppose qu'ils se peignent le corps, et une sagaie en bois dur, de six pieds de longueur et très-peu aiguë. Après nos échanges, nous fîmes semblant de les poursuivre pour juger de leur audace, et ils disparurent avec une vîtesse étonnante.

Mais, du plateau où nous étions parvenus, nous découvrions un espace immense de terrain égal, sablonneux et aride, semblable à un lointain d'une mer unie et brumeuse; ce terrain était seulement coupé, à deux petites lieues de distance, par un étang qui s'étendait dans la direction de la côte de la presqu'île où était notre premier camp, et au bord duquel nous distinguions beaucoup de fumée. Dès le moment, notre parti est pris, et, accompagnés encore d'un domestique armé comme nous, nous nous dirigeons vers le lieu où nous supposons que les sauvages ont placé leurs habitations. La chaleur était étouffante, et nous manquions d'eau; mais nous comptions être bientôt de retour, ou en trouver dans l'intérieur; car, comment supposer que les sauvages se fussent établis dans un lieu qui en serait totalement dépourvu? Notre espoir, hélas! fut trompé: partout la plus effrayante stérilité. Il paraît que ces infortunés nous aperçurent de loin, car nous cherchâmes vainement leurs cabanes; seulement, par-ci, par-là,

nous trouvâmes quelques traces de feux récemment éteints, sans rencontrer un seul arbre, un seul arbuste, un seul filet d'eau où le malheureux habitant pût étancher sa soif, où le voyageur pût se mettre à l'abri d'un soleil dévorant.

Sur cinq étangs que nous traversâmes, il y en avait trois de desséchés; le terrain est partout sablonneux, rouge par intervalles, couvert de petits coquillages et embarrassé de broussailles parasites, dont l'écorce paraît avoir été enlevée par les chaleurs et le temps. Nous vîmes quelques traces d'animaux qui nous sont inconnus, et dans l'espace de six lieues, nous n'aperçûmes qu'un seul kanguro. Nous revînmes enfin par la baie des Chiens-Marins, où nous en trouvâmes une quantité prodigieuse qui se disputaient, sans doute, avec des nuées de pélicans, ramassés à la pointe S. de l'anse, la souveraineté de ce lieu, que je leur abandonne de bon cœur.

LETTRE LVI.

Presqu'île Péron (Nouvelle-Hollande), 17 septembre 1818.

C'EST aujourd'hui l'anniversaire de notre départ de France; je retourne à bord, car je veux employer cette journée à me rappeler les objets si chers que j'ai laissés dans ma patrie, et fuir les distractions du rivage..... Je suis déjà récompensé de mon sacrifice. Nous découvrons au large le canot, parti le 13, sur lequel nous avions tant d'inquiétudes, et à ses côtés la chaloupe qu'on avait envoyée ce matin à sa recherche. Nos amis ont un peu souffert; mais leurs opérations sont heureusement terminées. Dans les longues navigations, un moment de plaisir efface jusqu'au souvenir des plus grandes souffrances; aussi la joie la plus vive règne aujourd'hui à bord *.

Te rappelles-tu, mon ami, ces soirées charmantes et si courtes que nous passions ensemble, ces doux épanchemens de l'amitié la plus franche,

* On avait ordonné à M. Fabré d'aller à la recherche d'une plaque en plomb posée sur cette terre par celui qui la découvrit. La plaque a été en effet enlevée..... Je m'abstiens de toute réflexion.

ces momens si délicieux, où, assis auprès de quelques tisons enflammés, nous jetions sur notre malheureuse patrie un coup-d'œil si attendrissant? Ces entretiens si fraternels, ces promenades si intéressantes, ces demi-confidences des secrets du cœur, ces plaisirs si purs, ces peines si douces, tout a disparu, tout est anéanti pour moi. Tandis qu'entouré d'amis et bercé d'aimables illusions, tu promènes une vie heureuse dans des réunions charmantes, ton ami, sous une tente peu protectrice, n'existe que dans ses souvenirs. On nous dit que ce n'est point par le nombre des ans, mais par le plaisir seul, que nous devons calculer la durée de notre vie. S'il en était ainsi, tu devrais me retrouver tel que tu m'as connu; mais, hélas! je pense que les chagrins vieillissent l'âme autant que le corps, et que les années malheureuses doivent être comptées doubles dans notre existence. Ce n'est pas que je ne sache semer de quelques fleurs le passage que nous devons franchir, et que je sois d'avis de changer, en une triste et sombre Thébaïde, un séjour que la raison doit habiter, et que la gaîté doit embellir. Tu sais si la tournure de mon esprit me porte à me créer des fantômes; mais comment ne pas regretter une patrie, une mère, des amis, une famille enfin, envers lesquels on a contracté tant de dettes que le cœur

brûle d'acquitter!.... Eh! que puis-je opposer à de si puissans intérêts, à de si doux sentimens? une vaine curiosité satisfaite? un futile amour-propre qui ne produit rien! En vérité, c'est acheter trop cher de si pénibles, de si douloureuses privations. Ce monde, que je parcours, que m'offre-t-il? des vices, des ridicules. Mais pour voir des ridicules et des vices, je n'avais pas besoin de quitter ma patrie.

LETTRE LVII.

Presqu'île Péron (Nouvelle-Hollande).

Le 18, je suis resté à bord, et les sauvages n'ont pas paru, soit qu'ils aient été effrayés de notre vue, ou qu'ils aient mis peu de prix aux cadeaux que nous leur faisions. Plusieurs des nôtres ont essayé différentes courses dans la presqu'île, sans en apercevoir, et sans trouver un seul ruisseau d'eau douce. Ainsi, il est à présumer que ces malheureux ne boivent que de l'eau salée, et qu'ils ne vivent que de poissons, de coquillages, et d'une espèce de graminée, semblable à nos haricots, qu'on trouve, par-ci par-là, dans l'intérieur des terres.

L'obstination des sauvages à ne pas se montrer a fait naître notre obstination à les poursuivre. Tous les avantages doivent être égaux dans une campagne comme la nôtre; et ceux d'entre nous qui ont été privés du plaisir de voir des naturels, les poursuivent avec une opiniâtreté imprudente, mais excusable. Deux de nos jeunes gens, jaloux de les découvrir, se sont enfoncés dans l'intérieur de la presqu'île et se sont égarés. Nous savions qu'ils

étaient partis sans provisions, et nous craignions plutôt pour eux la faim et surtout la soif, que la rencontre peu dangereuse des sauvages. Si, d'un côté, l'imprudente audace d'un de nos amis redoublait nos craintes, de l'autre la sagesse de son compagnon tendait à les diminuer; mais lorsque le 29, ils n'ont pas paru au camp, le commandant, justement alarmé, a ordonné une expédition pour aller à leur recherche. J'en ai fait partie, quoique je n'eusse point été désigné.

Nous nous sommes dirigés dès le grand matin vers l'étang, que nous avons côtoyé près de deux heures, et au bord duquel nous avons fait un passable déjeûné; et présumant que nos amis prendraient, dans tous les cas, cette partie de la presqu'île pour point de ralliement, nous avons placé dans une bouteille, qu'un de nous a suspendue à un petit arbre, nos noms, avec l'indication de la route que nous allions prendre, et celle qu'il fallait tenir pour retrouver la corvette. Sans attendre que la chaleur augmentât, nous nous sommes dirigés immédiatement après vers des dûnes assez élevées, que nous apercevions à deux lieues de nous, et que nous eûmes beaucoup de peine à atteindre, à cause des sinuosités infinies que l'étang fait dans tous les sens. Dès que nous eûmes gravi la plus élevée, nous fîmes une décharge de mousqueterie, à laquelle répondit une

prodigieuse quantité d'oiseaux, semblables par le plumage à des canards, et par le cri, à nos corbeaux. Cependant, le lieu nous paraissant convenable pour établir notre camp, nous résolûmes de nous y arrêter; et tandis que l'un de nous était à la poursuite de quelques oiseaux, dont nous comptions augmenter nos provisions de bouche, M. Ferrand et moi, nous nous dirigeâmes vers un bras de l'étang, dont la couleur blanchâtre semblait nous promettre un passage facile pour le retour.

Nous suivions de préférence les chemins sablonneux, parce que nous présumions y trouver des traces du passage de nos amis. En effet, nous les suivîmes pendant long-temps, et les perdîmes tout-à-fait de vue auprès d'un arbre assez touffu, où nous supposâmes qu'ils s'étaient délassés. Mais quels furent notre étonnement et notre douleur, en voyant, à moitié enterré, un pantalon que nous reconnûmes appartenir à M. Gaimard! Toutefois, réfléchissant que s'ils avaient été massacrés par les sauvages, ceux-ci auraient emporté leurs vêtemens, nous augurâmes avec raison qu'il n'avait été abandonné que parce qu'il retardait la marche de celui qui le portait. A moitié consternés, nous rejoignîmes nos compagnons de voyage, et leur fîmes partager nos craintes sur le sort de nos amis.

C'est aussi pendant cette petite course que nous vîmes un de ces trous dont parle Péron, dans son voyage aux terres australes, et dont il croit que les sauvages font leur demeure. Quant à moi, je ne le pense pas. L'ouverture est ronde; elle a à-peu-près quatre à cinq pieds de diamètre; la profondeur est de sept à huit pieds, et verticale. Au fond est un banc circulaire, sur lequel étaient encore quelques feuilles sèches; il est haut de deux pieds, et j'ai remarqué auprès un peu de terre qui paraissait nouvellement remuée. Je présume que les sauvages, pour monter, placent leurs pieds aux extrémités des diamètres de la fosse, comme en usent les petits savoyards pour gravir nos cheminées. Dans le cas où M. Péron ne se serait pas trompé dans ses conjectures, je demanderai par quel moyen les sauvages peuvent se garantir de la pluie, dans un trou dont l'ouverture est si grande, lorsque je ne vois pas, pour ceux qui s'y sont réfugiés, le moyen de la fermer, à moins de leur prêter une industrie dont ces malheureux paraissent tout-à-fait dépourvus, à ne considérer que leurs armes et leurs misérables cabanes. Cette fosse, couverte d'un peu de terre et de quelques branches, pourrait avoir été creusée pour prendre quelque bête fauve. Cette opinion du-moins me paraît la plus probable : il

serait difficile d'en admettre une autre; et je suis flatté de la voir partagée par mon compagnon de voyage.

Nous campâmes au pied de la grande dûne, après avoir allumé un grand feu, que nous entretînmes toute la nuit. Le lendemain, de grand matin, nous nous remîmes en route; et après avoir passé l'étang dans un endroit peu profond et fort large, nous nous dirigeâmes vers notre camp, où nous arrivâmes à midi, extenués de soif et de fatigue, mais fort satisfaits d'apprendre que nos amis s'y étaient traînés, la nuit précédente, dans un état vraiment déplorable. Aujourd'hui 21, ils sont à-peine remis de leurs souffrances, qui doivent avoir été affreuses. Les sauvages se sont probablement dirigés d'un autre côté, car, quelques recherches que nous ayons pu faire, nous n'avons trouvé que dix à douze misérables cabanes délâbrées, que peut-être encore ils ont eu bien du regret d'abandonner.

Ces cabanes sont formées de quelques branches qui se croisent, recouvertes de broussailles et de terre glaise, profondes de six pieds, larges de quatre à cinq, et hautes de trois et demi. Leur ouverture est presque toujours dirigée du côté opposé au vent le plus constant. Les Naturels allument leur feu au milieu, quelquefois autour. Les plus soignées sont

encore très-grossièrement construites, et ne peuvent les garantir ni des ardeurs du soleil, ni de la violence des vents. Sur quelques sommets élevés, ils construisent encore une espèce d'observatoire, formé de quelques troncs d'arbres, sur lequel ils se postent pour observer au loin la campagne; il est aussi grossièrement bâti que leurs cabanes, et ne doit pas leur être d'une plus grande utilité.

En quittant ce séjour de mort, nous avons laissé du-moins la preuve que nous n'y avions pas été attirés par de coupables desseins; nous avons placé sur le rivage une assez ample provision de haricots, deux ou trois miroirs, des ciseaux, deux cercles en fer, et des couteaux, que nous avons fait pénétrer dans des huitres à moitié ouvertes, pour leur en montrer l'utilité. Quand je considère les ressources de ces infortunés, leur existence me paraît un problême.

Leur taille est moyenne, leur teint d'un noir d'ébène; ils ont les yeux vifs et petits, le front large, le nez épaté, la bouche grande, les lèvres grosses, les dents blanches, la poitrine assez large, et couverte, ainsi que le bas ventre, de petites incisions; leurs extrémités sont grêles, leurs mouvemens prompts, multipliés; leurs gestes rapides, leurs armes peu dangereuses, leur agilité surprenante,

leur langage éclatant; quelques-uns se tatouent avec du rouge; la femme que nous vîmes avait le front tatoué; une coquille, suspendue à la ceinture, m'a paru distinguer le chef de cette troupe, en supposant qu'elle obéisse à un autre chef que la nature.

LETTRE LVIII.

De Coupang (île Timor).

J'ai vu des hommes blancs, noirs, rouges, cuivrés; j'en vois aujourd'hui d'entièrement jaunes : ils ne diffèrent en général que par le plus ou le moins de fausseté, de friponnerie, de scélératesse. Les Malais, disent les voyageurs, les surpassent tous en cruauté; je saurai bientôt à quoi m'en tenir, et j'en croirai plutôt des faits récens et certains, que des récits si souvent dictés par le désir d'intéresser, et par le besoin de créer du merveilleux.

En partant de la Baie des Chiens-Marins, nous nous sommes échoués sur un banc de sable, auquel on a donné le nom de notre corvette. Tout le monde a fait son devoir, et n'a considéré la grandeur du danger qu'après que le zèle, l'activité et le courage l'ont rendu nul; depuis ce jour, notre traversée, pour venir à *Coupang*, a été infiniment heureuse; elle n'a duré qu'une quinzaine de jours.

Le 7 octobre, nous eûmes connaissance de l'île *Rottie*, renommée ici pour la beauté de ses femmes; mais comme tout est relatif, une Hélène de ce pays

serait un monstre de laideur chez nous ; car, comment une personne, au teint jaunâtre, et dont les dents sont noires comme du charbon, et les gencives dégoûtantes de sang, pourra-t-elle jamais plaire à un Européen ?

Avant d'arriver à la baie de *Coupang*, nous avons longé l'île de *Simao*, riche de verdure, et dont les sommets sont couronnés d'arbres d'une hauteur prodigieuse. Quel contraste avec l'aspect du pays que nous venions de quitter ! Mille séduisantes idées se présentaient à mon imagination ravie. Je me reposais déjà sous un épais tamarinier, ou j'étanchais ma soif avec le fruit si rafraîchissant du cocotier. Je jouissais de tout, même du changement ; car le changement, quel qu'il fût, était agréable pour moi ; et le paysage que je voyais, moins beau que le précédent, était encore à mes yeux un paysage enchanteur. Que l'homme est extravagant ! J'admire aujourd'hui ce que demain peut-être je brûlerai d'abandonner.

La baie de *Coupang* est grande, sûre, belle ; rarement la mer y est très-grosse. Les vents les plus constans sont ceux d'ouest, qui commencent en mai, et finissent en octobre ; le reste de l'année, ils sont presque toujours à l'est. La rade est fermée par l'île de *Simao* et l'île de *Kéra*, qui est plate, couverte d'arbres, et un lieu de rendez-vous pour les riches

habitans de Coupang; les hautes montagnes de l'île la garantissent des vents de sud, mais vomissent aussi sur elle les orages et les tempêtes qu'elles nourrissent dans leur sein. Quelques-unes de ces montagnes s'aperçoivent à trente lieues de distance, et font présumer leur hauteur de seize à dix-huit cents toises. Elles sont couvertes d'arbres d'une hauteur surprenante; les plus communs sont le tamarinier, le cocotier, le vacoi, le multipliant, qui, à lui seul, peut former une forêt; le bambou flexible, dont la tige, agitée par le vent, fait quelquefois entendre un cri lugubre et plaintif; et l'élégant palmier, qui embellit et domine les lieux qu'il habite. On n'y trouve qu'un seul bois de construction, très-dur et très-lourd. Les Anglais l'appellent bois rouge, et les Malais, *Kaillou-méra*.

Les baleines ne fréquentent guère la rade, qui, en revanche est infestée par un nombre considérable de crocodiles, dont la présence sème en tous lieux l'effroi et la désolation : dans l'espace de peu d'années cinq personnes ont eu le malheur, à une très-grande distance de la rivière et des côtes, d'être dévorées par ces monstrueux amphibies.

Il est à remarquer que chez toutes les nations sauvages, le génie du mal a reçu les premiers autels, et que les animaux les plus redoutables ont été ceux à qui l'on a sacrifié les premières victimes.

Dans le Mexique, au Pérou, dans toute l'Inde, l'image du soleil, de la lune, de la mer, du Souverain des êtres, n'a été en vénération que long-temps après que le lion, le tigre et le serpent ont été assouvis de victimes humaines. La crainte est la mère de presque toutes les religions; l'amour seul peut les maintenir. Naguère on adorait les crocodiles dans une partie des Moluques; et si quelques habitans les ont encore en vénération, c'est que l'idolâtrie est la religion la plus commune dans ce grand archipel; que les Hollandais et les Anglais, qui en possèdent une partie, sont trop despotes pour assujétir ces peuples à leurs mœurs et à leurs usages; et que les Portugais, qui gouvernent l'autre, sont trop ignares et trop fanatiques pour employer les voies les plus propres à y établir leur religion *.

Le commerce de Timor consiste en bois de sandal et en cire. Deux petits navires de trois cents tonneaux suffisent pour l'exportation de ces deux denrées, et l'on assure que depuis quelque temps, les armateurs préfèrent aller jusqu'aux îles Sandwich, où le bois est d'une qualité supérieure, et se vend beaucoup moins cher.

Les animaux sauvages de l'île sont les cerfs, les buffles, les sangliers et les singes; les animaux

* Ce reproche ne doit pas être adressé au Gouverneur actuel de Diely.

domestiques sont les chevaux, les chèvres, les chiens, les porcs, et surtout les coqs et les poules. Pour quelques épingles on peut acheter une belle volaille; un buffle coûte quatre piastres; pour un mauvais couteau, on se procure un petit cochon. En général, il est rare qu'un échange ne soit pas accepté lorsque vous offrez un objet de curiosité. Dans toutes les campagnes, vous pourrez vous procurer des cocos, des mangues, des pamplemousses, et une infinité d'autres fruits, si vous présentez quelques petits clous, des boutons ou une aiguille. Ces bagatelles sont la monnaie des voyageurs.

LETTRE LIX.

De Coupang (île Timor).

Les Hollandais conquirent Coupang sur les Portugais, qui s'y étaient établis en 1688; les Anglais l'occupèrent par capitulation, en 1797. Les *Rajas** se liguèrent de nouveau, les forcèrent à la retraite, et dévorèrent ceux qui n'eurent pas le temps de se rembarquer. En 1810, les Anglais s'en emparèrent de nouveau avec une frégate; mais, enhardis par le souvenir de leur premier succès, les naturels les obligèrent encore à se retirer, après avoir mis à leur tête le Gouverneur de Coupang, qui, dès-lors, avait le titre de Résident. Après la prise de Java, en 1811, les Anglais s'emparèrent pour la troisième fois de cette ville, qu'ils rendirent aux Hollandais, en 1816, par suite de la paix générale de 1814.

L'île est très-montagneuse; les seules plaines que l'on y trouve sont du côté de Babao, à huit lieues de Coupang; encore ne sont-elles que des

* Les Rois du pays s'appellent *Rajas*.

marécages infects. Les rivières sont très-multipliées; mais celle de Coupang, qui roule ses eaux sur un sol madréporique, est la plus considérable, et devient, dans les grandes pluies, un torrent dévastateur. Elle prend sa source à cinq milles de son embouchure, sur une petite montagne appelée *Bacanassi*, dans le territoire de l'empereur *Pierre*, et porte le nom de *Nissou*. Ses eaux, quelquefois bourbeuses, obligent les habitans de Coupang à boire de l'eau de puits, qui n'est peut-être pas aussi saine, mais qu'ils préfèrent pourtant.

Il n'y a point de rivières navigables à Timor; celle de Coupang est traversée, à son embouchure, par deux ponts, dont l'un se lève, et auprès duquel les navires peuvent se radouber, en profitant de la marée pour y arriver. Les rochers énormes, dont son lit est coupé, ne descendent jamais assez bas pour redouter que les navires échoués souffrent quelques avaries; la marée monte de huit à dix pieds, et quand elle se retire, les navires reposent sur un lit de vase, qui doit garantir de toute espèce de crainte. Il me semble qu'à très-peu de frais, et à l'embouchure même de la rivière, on pourrait creuser un joli petit port, qui offrirait de bien grandes facilités pour le débarquement des marchandises; mais le gouvernement hollandais ne pense probablement à cette colonie que lorsqu'il

a un gouverneur à nommer, ce qui ne doit même l'occuper que quelques instans.

La ville a deux quartiers. Le premier est le quartier Chinois : c'est le plus riche; un de nos magasins de second ordre contient vingt fois plus de richesses; l'autre est le quartier Malais : ce sont des chaumières.

Elle est défendue par un fort appelé *Concordia*, hérissé de canons encloués, et défendu par dix hommes, deux carabines et quelques roches. Il y a long-temps sans doute que ces redoutables gardiens n'ont senti l'odeur de la poudre. A notre arrivée, le secrétaire du gouverneur, M. *Thilmann*, nous pria de ne pas le saluer, parce que, disait-il, il aurait le regret de ne pouvoir nous rendre politesse pour politesse, vu qu'on ne lui avait pas confié les clés de la poudrière. Aujourd'hui un brick s'emparerait de la ville.

On compte cinquante mille âmes dans toute l'île; il y en a quinze cents à Coupang. Mille seulement portent le titre d'esclaves.

Il n'y a pas de médecins à Timor, et malgré cela les habitans n'arrivent jamais à un âge avancé. Le patriarche des vieillards de la colonie a soixante-trois ans : c'est l'empereur *Pierre*.

Leur nourriture consiste en ris, poissons salés, buffles, et quelques fruits.

Le bétel et le tabac qu'ils chiquent continuellement, et sur lesquels ils jettent quelques pincées de chaux vive, leur brûlent les dents et les gencives; et j'ai remarqué que le peu de personnes qui n'en faisaient pas usage, avaient les dents très-blanches et la bouche assez jolie. Les femmes ont aussi la détestable habitude de chiquer, et les petites-maîtresses les plus courtisées sont celles dont la lèvre supérieure se relève le plus par la présence d'un énorme peloton de tabac assaisonné de chaux.

Les femmes, dit-on, sont très-fécondes, et je ne puis le concevoir, dans un pays où le libertinage est peut-être moins un vice qu'une vertu. Quoique la polygamie soit permise aux habitans de Timor, les hommes du peuple n'ont, en général, qu'une seule femme, qui est spécialement chargée des soins du ménage. Les maris s'occupent quelquefois de la culture des terres; mais comme ce genre d'ouvrage ne peut durer que quelques heures, le reste de la journée, ils dépensent leur vie dans une oisiveté fatigante, mais du-moins excusable; car le soleil semble garder pour cette île ses feux les plus dévorans.

Les Chinois qui se sont établis à Coupang, sont les seuls qui aient un état. Ce sont les Juifs de Timor, qui ressemblent aux Juifs de Gibraltar, à ceux de France, à ceux de tout le globe. Ils ont

conservé, dans ce pays, leur costume et leurs usages.

Ils vivent de thé, de riz, de légumes et de friponnerie; de petites baguettes sont leur cuiller et leur fourchette; ils les agitent avec une adresse merveilleuse, et prennent avec elles les plus petits alimens.

Leur commerce, leurs échanges ne sont encore qu'un tour de baguette. Il y a trois cents Chinois à Timor; parmi eux, il y a un honnête homme.

Ils ont un temple et des idoles; mais je crois qu'ils n'affectent une religion que pour mieux masquer leur friponnerie. Le fils du chef des Chinois nous a raconté l'histoire de la divinité qu'ils adorent, et qu'ils ont placée au principal autel. Ecoute:

« Il y avait une fois un vieux père de famille » qui avait deux garçons et une fille. Pour les » nourrir, il allait souvent à la chasse et à la pêche. » Un jour que, dans une frêle barque, il revenait » avec ses deux fils, chargé d'une grande quantité » de poissons, un orage épouvantable se déchaîna » sur eux, et le bateau qui les portait chavira. Tous » les trois périrent dans cette affaire; et la jeune » fille qui, chez sa mère absente, préparait le » dîner, apprenant cette funeste nouvelle, se » trouva mal, tomba sur le plancher, et ne re- » vint à elle qu'après que sa mère l'eût abîmée de » coups. Pourquoi dormiez-vous? lui dit enfin la

» maman irritée. Pourquoi négligiez-vous les soins » du ménage? — Je ne dormais pas, s'écrie la » fille, et dans le même instant, elle se leva en » tenant ses deux frères dans ses bras, et son père » entre les dents ». Ce miracle, très-avéré, lui a valu des autels. Et le Chinois qui nous racontait cette anecdote si intéressante et si instructive, nous a assuré de son respect pour la petite fille au miracle.

C'est le seul Chinois de Coupang qui sache l'anglais; tous les autres ne parlent que la langue de leur pays, et quelque peu le malais.

Il n'y a pas de peuple dont le caractère de physionomie soit plus uniformément le même. Rien ne ressemble plus à un Chinois de Kanton qu'un Chinois de Coupang; rien ne ressemble plus à un Chinois de Coupang, qu'un Chinois de paravent. Ils ont la physionomie douce, les yeux petits et relevés vers le petit angle; la figure ronde; le nez court et un peu épaté, les lèvres grosses, la bouche petite et bien cadencée, le teint jaune. Leurs manières sont engageantes, leurs paroles persuasives, leur politesse minutieuse. Ils riront pour vous obliger; ils vous caresseront pour vous séduire; ils se mettront à vos genoux pour vous persuader. S'ils vous offrent une bagatelle, c'est pour que vous l'acceptiez, mais surtout pour vous donner l'exemple

de la libéralité; ils vous présenteront tout ce qui est en leur pouvoir, excepté leurs femmes; mais seulement lorsqu'ils seront certains que vous serez plus généreux qu'eux. Personne n'est plus humble, plus soumis, plus prévenant qu'un Chinois..... Et puis, fiez-vous aux apparences!

Ils font deux repas par jour, jamais avec leurs femmes.

Les Malais mangent quand ils ont faim; leurs femmes mangent avec eux, et sont cependant regardées, à-peu-près, par leurs maris, comme des esclaves.

Les maisons de *Coupang* sont couvertes de feuilles de latannier, et les murs faits des nervures de la feuille. Le latannier et le cocotier suffiraient à la nourriture, à l'habillement et au logement des Malais.

Ils se couvrent à demi d'un sac assez bien façonné, qu'ils attachent à leur ceinture, et qu'ils appellent *kaen-slimout*. Les deux sexes ne font usage d'aucune chaussure. Les femmes attachent, à la hauteur de leur sein, une espèce de petit sac qu'elles nomment *Kabaya*, et par-dessous celui-là, qui ne descend que jusqu'aux genoux, elles en portent un autre appelé *kaen-sahory*, qui va jusqu'à mi-jambe. Lorsqu'elles ont froid, elles relèvent le premier, et se couvrent la tête et les

épaules. Presque tous ces tissus se fabriquent à *Savu*, quelques-uns cependant viennent de l'intérieur de l'île, encore fort peu connu, et habité par des hommes cruels, qui vivent au milieu d'épaisses forêts et sur les sommets les plus escarpés des montagnes.

Un usage assez bizarre, c'est que les femmes nouent leur *cabaya*, non au-dessus, non au-dessous du sein, mais bien au milieu, ce qui leur coupe la gorge en deux.

Ces sauvages ont l'habitude de se couvrir les dents d'une légère feuille d'or, que leur fournissent les rivières de l'intérieur, et qu'ils rivent en-dedans de la bouche, après avoir fait à la dent deux petits trous dans lesquels ils introduisent les fils qui doivent l'assujétir.

Ils se coiffent souvent avec un mouchoir de couleur, qu'ils drapent d'une manière merveilleuse; quelquefois aussi ils arrêtent leurs cheveux avec des anneaux d'or ou d'argent, ou un peigne de bois courbe, et d'une forme originale et élégante.

En général, les hommes et les femmes laissent flotter sur leurs épaules leur chevelure, qu'ils lavent constamment avec de l'eau et de la cendre, et à laquelle ils donnent un beau luisant avec de l'huile de coco. Toute leur coquetterie consiste dans la manière de se coiffer.

LETTRE LX.

De Coupang (île Timor).

Les naturels de Timor sont d'une taille moyenne, mais ils sont bâtis comme des athlètes; et cependant les expériences dynanométriques ne leur donnent pas une force proportionnée à l'idée qu'on pourrait s'en former.

Les femmes sont grandes et bien faites; les hommes sont mieux.

J'ai vu des cases où ils couchaient dans le même appartement avec les femmes; cependant les deux sexes sont généralement séparés.

Les Malaises se privent, dès leur jeunesse, d'un ornement auquel nos courtisanes attachent un très-grand prix. Dans leur ménage, elles ont presque toujours le sein nu, ce qui ne tend pas mal à amortir l'ardeur des désirs, quoique pour l'ordinaire elles aient la gorge dure, séparée et bien faite. Notre présence les forçait d'abord à la retraite; mais peu-à-peu elles s'y habituaient, et leurs parens daignaient quelquefois les encourager à nous recevoir.

J'ai su que ces mêmes filles, livrées souvent aux étrangers par leurs pères, étaient, dans leurs intimités avec les Européens, aussi intéressées que nos plus viles courtisanes, et ne se rendaient que lorsque la générosité du poursuivant avait satisfait leur cupidité. Je croyais trouver d'autres mœurs chez des peuples sauvages; je pensais que la nature dictait d'autres lois, et il me semblait que ce n'était que chez nous qu'on devait vendre de pareilles faveurs.

On se sert, pour l'éclairage des maisons, du fruit d'un arbre appelé *Amar*, dont l'huile, imbibant une baguette de bambou, entourée d'un peu de coton, brûle comme nos torches, et ne rend pas une odeur moins désagréable.

Les maladies les plus communes sont la gale, la lèpre, et en général toutes les maladies de la peau. La petite-vérole dépeupla la colonie, il y a vingt-cinq ans, et la vaccine n'est pas encore en usage à Coupang.

Les Européens, peu accoutumés aux chaleurs des Tropiques, sont souvent victimes, dans ce pays, d'une dysenterie, qui dégénère parfois en une maladie contagieuse. Il y a peu d'exemples de Malais atteints de cette cruelle maladie. On prétend, à Coupang, que la peau de grenade est un remède efficace contre ce terrible fléau.

La maladie vénérienne est assez commune à Timor; et ceux qui en sont sérieusement atteints ne parviennent jamais à en guérir. Je n'ai cependant pas ouï dire qu'elle y eût fait de grands ravages.

En 1793, un tremblement de terre épouvantable renversa les plus hauts édifices de Coupang, entre autres la maison du Gouverneur et le temple des Protestans. De pareilles catastrophes sont assez fréquentes dans l'île; mais rarement elles y occasionnent des dommages aussi considérables.

Après les crocodiles, le reptile le plus dangereux est un serpent brun, que les Malais nomment *Kissao*. Il a environ trois pieds de long sur un pouce de diamètre; sa morsure, qui cependant n'est pas mortelle, produit une très-vive inflammation, et cause des douleurs intolérables. Les Malais le redoutent beaucoup, mais sans chercher à le détruire.

LETTRE LXI.

De Coupang (île Timor).

Les Hollandais ont fait des lois à Coupang, et les Malais savent souvent s'en affranchir. Jamais on n'a fait une exécution publique ; on envoye presque toujours les criminels à Java, où, le plus souvent, on les employe à des travaux publics.

Le viol envers une Hollandaise y est puni de mort. Ce sont les Hollandais qui ont proclamé cette loi.

Le viol envers une esclave est puni du fouet. Cinquante coups suffisent pour assouvir la vengeance des personnes offensées. Lorsque le coupable est riche, on aime mieux lui faire payer une forte amende que de lui administrer des coups de rotin, d'autant que la personne la plus intéressée à la punition intercède souvent pour le coupable, et presque toujours parvient à obtenir sa grâce.

Les Chinois établis à Coupang ont eu aussi l'adresse de s'affranchir des lois et des usages des Malais. En y apportant un peu d'industrie, ils ont voulu du-moins se payer du sacrifice qu'ils faisaient de leur

patrie. Ils ont présenté un code de procédure, qu'on a accepté, et auquel ils se sont soumis, après avoir nommé un chef pour le faire respecter. Tu supposes bien, mon ami, qu'il doit s'y trouver quelques articles en leur faveur.

Par exemple, ils se sont déclarés neutres dans toutes les guerres que la colonie pourrait entreprendre : les Chinois aiment la paix.

Ils se sont réservés le droit exclusif de fabriquer une liqueur spiritueuse, qu'ils nomment *anis*, et qu'ils vendent assez cher aux habitans : les Chinois sont étrangers à toute vue d'intérêt; le bien commun les guide.

Ils ont bâti un temple, auprès duquel est établie une école où, moyennant quelque légère rétribution, ils enseignent la langue chinoise, et le degré de respect qu'on doit à leur petite idole : ils croyent à leur religion.

Les droits qu'ils payent, pour l'exportation de certaines denrées, sont moindres que ceux que payent les Anglais et les Portugais : ils aiment l'égalité.

Nul habitant ne jouit d'un avantage, que les Chinois ne le partagent avec lui; tandis qu'eux seuls ont des prérogatives, dont les autres habitans sont privés.

Le Gouverneur ou Résident se nomme *Hazaart;* c'est un ancien lieutenant de vaisseau de la marine

hollandaise. Il se plaît à obliger les Chinois qui reconnaissent sa bienveillance..., par de nombreuses et profondes génuflexions.

Lorsqu'un maître fait punir injustement un esclave, le Résident a le droit de s'emparer de l'esclave au compte du Gouvernement. Quelle pension pour le Gouverneur!

Un Malais libre qui se conduit mal, devient l'esclave de son Raja, qui le vend à qui bon lui semble; et comme les Rajas sont tributaires du Gouvernement ou du Résident, ils sont tenus de rembourser à ce dernier une partie du paiement.

L'idolâtrie est la religion des Malais; mais ils ont pour leurs Rajas un respect qui va jusqu'à l'adoration, et quelques-uns même les regardent comme les enfans des dieux.

LETTRE LXII.

De Coupang (île Timor).

Les rois de ce pays ont souvent l'air d'esclaves; mais tu n'as pas d'idée de leur despotisme. Pour un caprice ils font quelquefois trancher la tête à un de leurs sujets, et quelquefois aussi, ils la tranchent eux-mêmes.

Il est cependant à remarquer que, parmi ces princes, on voit des traits de désintéressement et de générosité, qu'on chercherait vainement parmi les souverains de l'Europe.

Par exemple, *Bao*, roi de l'île *Rottie*, étant, dans sa jeunesse, d'un caractère violent et cruel, abdiqua la royauté en faveur de son frère, craignant que de semblables penchans ne lui fissent commettre des injustices.

Connais-tu beaucoup de rois chez nous capables d'un sacrifice semblable?

Malheureusement le frère de *Bao* ne s'est pas montré digne du rang qu'il était appelé à occuper. Ses vexations, sa tyrannie, lui ont aliéné les cœurs; et le Gouvernement hollandais, fatigué des plaintes

continuelles de ses sujets, après l'avoir détrôné, a remis le sceptre entre les mains de *Bao*, qui, depuis ce jour, n'a eu à se reprocher aucune injustice, aucun acte tyrannique.

Appelé à Coupang pour fournir aux Hollandais son contingent de soldats, dans la guerre qu'ils ont maintenant à soutenir, les éloges flatteurs qu'on lui donne, ont engagé notre commandant à lui faire une visite. Quelques membres de l'état-major l'ont accompagné, et j'ai fait partie de cette promenade, où j'ai puisé quelques renseignemens assez curieux sur leur politique, leurs usages et leurs guerres. M. *Thilmann* nous servait d'interprète.

Le roi de *Dao* était avec le roi de *Rottie*.

Ce dernier avait pour sceptre une canne de jonc à pomme d'or; il est âgé de cinquante ans; il est bien fait, et paraît jouir d'une vigoureuse santé. Ses traits respirent la bonté, son œil est doux, sa bouche petite et riante. Il est vêtu d'une espèce de manteau dans le genre de nos rideaux d'indienne à grandes fleurs en couleur; sa ceinture est un *kaenslimut*, absolument conforme à celui de ses sujets; ses pieds et ses jambes sont nus.

Le roi de l'île de *Dao*, nommé *Évalé-Tetti*, est âgé d'une soixantaine d'années. Il est escorté de quelques guerriers, et d'un de ses grands officiers, qu'on nous a dit être son premier ministre. Ils ont

l'air de deux sapajous, et sont mis comme deux mendians.

C'est par les deux rois que nous avons appris les renseignemens que je vais te donner. Comme dans nos questions il ne régnait pas infiniment d'ordre, il ne s'en trouvera pas beaucoup non plus dans mes notes; mais qu'importe, pourvu que je n'omette rien d'intéressant.

Les prêtres des Malais sont les devins ou augures. A *Rottie* et à *Timor*, ils sont, dans chaque ville, au nombre de quatre, dont le chef est le plus ancien. Ces prêtres lisent l'avenir dans les entrailles des victimes; et les poulets sont les animaux dont on se sert le plus fréquemment. Outre qu'ils coûtent moins que les porcs, les buffles ou les canards, dont on se sert aussi quelquefois, ces prêtres sont plus exercés à lire dans ces sortes de vocabulaires, et paraissent plus certains de ce qu'ils annoncent.

On consulte les devins dans toutes les affaires importantes; lorsqu'il s'agit, par exemple, d'une déclaration de guerre, de fixer le jour d'une bataille, d'en connaître l'issue. Ils donnent assez souvent le nombre d'ennemis qui seront tués, celui des prisonniers qu'on fera; et, à l'exemple des augures grecs et troyens, ils enveloppent toujours leurs prédictions dans une phrase à double sens.

Les devins peuvent se marier, et leurs fonctions

sont héréditaires. Ainsi, à la naissance d'un de leurs enfans, il n'y a pas de témérité à avancer que ce sera un jour un fripon.

Lorsque le grand-prêtre monte à cheval, l'usage des selles est défendu à tous ceux qui l'accompagnent; ce cas excepté, l'interdiction des selles n'existe jamais, quoi qu'en disent certains voyageurs, et leur religion ne leur prescrit rien à cet égard; mais rarement les Malais en font usage; ils ne montent leurs chevaux qu'à poil, et sans étrier, en les guidant par leurs cris ou avec un petit frein.

Il existe, dans chaque ville, une maison sacrée, nommée *Rouma-Pamali*. C'est à-la-fois la demeure du devin, et le lieu dans lequel on dépose le trésor royal.

L'entrée en est interdite à tout le monde, à l'exception du Raja. C'est là qu'on apporte les têtes des prisonniers faits à la guerre, après en avoir retiré la cervelle. On les suspend ensuite à des arbres, mais de préférence auprès des tombeaux des Rajas vainqueurs, digne trophée de ces peuples barbares. Les têtes des ennemis morts au champ de bataille sont exposées, pendant neuf jours, dans le *Rouma-Pamali;* et pendant ce temps seulement, le peuple a le droit de pénétrer dans cette demeure, où se commettent tant de sacriléges.

Lorsque le Raja meurt, il est porté au *Rouma-*

Pamali, où il est exposé pendant quelques jours à la vénération des peuples.

Il paraît qu'il n'existe aucune cérémonie religieuse à l'occasion des mariages. Le prétendant fait au beau-père des présens relatifs à sa fortune, et au prix qu'il attache à la possession de l'épouse qu'il vient demander. Les enfans sont portés, à leur naissance, dans le *Rouma-Pamali*, où ils reçoivent rarement le nom de leurs parens.

La famille réunie chante à la mort d'un Malais, pendant que son corps est exposé sur des nattes, et qu'un esclave, armé d'un éventail de plumes de coq, éloigne les insectes de la figure du défunt.

Le corps, porté par les amis, est jeté dans une fosse, où l'on dépose aussi quelques-uns des meubles qu'il affectionnait le plus. Tout disparaît avec lui..... jusqu'au souvenir. J'ai assisté à une de ces cérémonies funèbres, où cinq ou six personnes poussaient des cris lamentables. Je les ai trouvées, le lendemain, tranquilles comme si elles n'avaient rien à regretter.

Je n'aime pas un peuple chez lequel la douleur est si passagère.

LETTRE LXIII.

De Coupang (île Timor).

Le sceptre des Rajas est héréditaire; c'est le frère aîné qui succède au Gouvernement.

Lorsque tous les frères sont morts, ou qu'il n'en existe pas, le fils aîné du premier Raja, ou de l'aîné des frères, est l'héritier de la couronne. Les femmes n'ont aucun droit à la succession au trône; et je suis surpris qu'elles aient permis cette loi dans un pays où elles paraissent régner sur les souverains*.

Les Rajas ont sous leurs ordres des officiers nommés *Toumoukouns,* qui sont les seuls dignitaires qui séparent le souverain de son peuple. Le nombre de ces officiers est relatif à la puissance du Raja: celui de l'île *Dao* en a sept; *Bao*, roi de Rottie, en a dix-huit.

Lorsqu'un Malais se rend coupable d'assassinat, il est tenu de payer une somme plus ou moins forte, taxée par le souverain; et s'il est insolvable, il devient esclave.

* Les *Rajas* ont beaucoup de considération pour leurs favorites, tandis que les femmes sont assez généralement méprisées du bas peuple.

Je t'ai déjà dit que les femmes de Rottie étaient les plus renommées pour leur beauté; j'avais oublié d'ajouter qu'elles étaient les plus enclines au libertinage, et que cette île seule a jadis peuplé Timor.

Elles sont très-fécondes, et le nombre des enfans d'une famille est, pour l'ordinaire, de quatre à cinq.

L'âge de puberté des filles est de douze à quatorze ans; celui des garçons, de seize à dix-huit.

Hier, un enfant de quatorze à quinze ans s'échappait de chez son maître; un esclave essayant de l'arrêter, a reçu dans la gorge un grand coup de couteau; celui-ci a arraché le fer et en a frappé le fugitif, après quoi il est tombé mort. Est-ce pousser loin le désir de la vengeance! L'assassin a été conduit chez le secrétaire du Gouverneur, qui nous a dit qu'il allait l'envoyer à Java, où l'esclave serait pendu.

La figure de cet enfant était douce, et quoique ayant reçu une assez large blessure sur la nuque, il y avait dans sa personne une repoussante intrépidité.

Parmi les peuples appelés à défendre les Hollandais dans les guerres qu'ils ont à soutenir, on remarque les guerriers de Savu et de Solor, qui presque tous servent volontairement.

Ceux de *Solor* surtout donnent, dans les combats, des exemples d'une cruauté repoussante. On

assure que dès qu'ils ont fait tomber un ennemi, ils se jettent sur lui, et l'achèvent avec leurs dents.

En général, leurs affaires sont très-meurtrières, et il suffit d'une bataille pour décider de l'issue de la guerre.

LETTRE LXIV.

De Coupang (île Timor).

Nous sommes arrivés à Coupang dans un moment peu propre à juger de l'état de cette colonie. Le Gouverneur, à la tête d'une armée de dix mille hommes, est parti pour s'opposer aux entreprises audacieuses d'un Roi, appelé *Louis*, qui a levé, dit-on, l'étendard de la révolte.

Un Roi révolté contre un Gouverneur!

Louis, le septième roi de Coupang, est chrétien, fils de *Tobany*, roi d'*Amanoébang*, situé à cinq jours de marche, à l'est de Coupang, et dans le milieu des possessions hollandaises*. Il fut élevé à Coupang, dans la religion de son père, auquel il a succédé. Il y a environ dix ans que, lassé d'un stérile repos, et insatiable de gloire, il déclara la guerre aux Rajas ses voisins, pour les assujétir; mais ceux-ci sollicitèrent des secours des Hollandais, qui leur en fournirent, et depuis cette époque, Louis est presque continuellement en guerre avec eux.

* On ne désigne ici les distances que par les jours ou les heures de marche. Les lieues et les milles ne sont pas connus.

Chef d'une poignée de soldats dévoués à ses intérêts, *Louis d'Amanoébang* paraît ne pas redouter les efforts de tant d'ennemis coalisés. Déjà il a su les forcer une fois à lui proposer une paix glorieuse, pendant laquelle sa protection et ses encouragemens ont appelé dans ses États un grand nombre de personnes distinguées et d'ouvriers habiles, qui, avec le goût des arts, y ont fait naître le commerce et l'industrie. Déjà ses armes victorieuses l'ont conduit, il y a sept ans, aux portes de Coupang, où il répandit la terreur après avoir brûlé quelques édifices et la maison même du Résident. Aujourd'hui, qu'on a voulu lui imposer un joug honteux, il s'est de nouveau déclaré indépendant, et à la tête d'une armée de six mille hommes, dont les deux tiers sont armés de fusils et montés sur des chevaux, il ose se flatter d'un succès qui peut affranchir cette colonie d'un pouvoir despotique, et détrôner quatorze souverains.

Les armes de ses soldats sont des fusils, des massues, des sabres, des sagaies, des crics, une audace étonnante, et le génie de leur chef.

Louis est adroit; il a déjà tenté heureusement de semer la désunion dans l'armée ennemie. Louis est affranchi de préjugés; *il combattrait à l'ombre, si les flèches de ses ennemis obscurcissaient le soleil:* Louis est encouragé par ses premiers triomphes; il

a déjà forcé les Hollandais à bâtir un fort à *Babao*, qu'il a jadis saccagé. Louis est prudent; il a fait construire dans ses États, des fortifications qui étonneront les Hollandais, et plus encore leurs alliés. Louis en un mot combat pour l'indépendance; quatorze Rajas combattent pour l'esclavage. Les soldats de Louis mourront auprès de leur chef; il est à craindre que les insulaires réunis sous le pavillon européen ne l'abandonnent avant de combattre ou après le premier échec. Les guerriers de Louis lui sont attachés par la reconnaissance; la crainte seule a rallié les autres insulaires sous la domination hollandaise. Que de motifs pour supposer que ce chef intrépide sortira vainqueur d'une lutte proposée par l'orgueil offensé, et acceptée par le patriotisme et le sentiment d'une cause légitime!

Tous les Rois appelés par les Hollandais à soutenir cette guerre, sont tenus de se mettre à la tête de leurs soldats, ou du-moins de suivre le corps d'armée jusqu'au quartier-général. Le roi de *Denka* a conduit mille hommes; mais une maladie l'ayant empêché de les guider au combat, il n'a obtenu la permission de retourner à Coupang qu'après avoir juré que ses sujets seraient fidèles à la cause qu'ils avaient embrassée. Cependant, comme d'après un ancien préjugé, les Malais assurent que les maladies arrivent par l'ordre des

dieux, ils croyent que lorsque leur chef est retenu par une pareille cause, ils doivent s'abstenir de combattre; et ce préjugé, si utile aux intérêts de Louis, a causé une grande désertion parmi les soldats venus de *Denka*. Encore deux semblables événemens, et Louis n'éprouvera d'autre regret que celui de voir disparaître l'occasion d'acquérir de la gloire.

Les Anglais ont fait deux expéditions contre le roi Louis; la première en 1815, et la deuxième en 1816, sans pouvoir le soumettre. Il est grand, vif, impétueux. Son courage est étonnant, mais réfléchi; ses projets hardis, mais non impossibles; il récompense le mérite, il punit la désobéissance; il ne manque peut-être, pour la gloire de cet homme extraordinaire, qu'un historien qui dise ses exploits. Il est difficile, avec si peu de ressources, de concevoir tant de confiance et déjà de si brillans succès.

Adieu, mon ami.

LETTRE LXV.

De Coupang (île Timor).

Puisque l'occasion m'est encore offerte aujourd'hui de voir un Raja en grand costume, je ne veux pas la perdre, et, le fusil sur l'épaule, accompagné de MM. Gaimard, Bérard, Duperrey et Taunay, nous nous dirigeons vers la demeure de l'empereur *Pierre*, le plus considéré des souverains de Timor, à deux petites lieues de Coupang.

La route qui y conduit est infiniment agréable. On cotoye d'abord la rivière qui est ombragée par une végétation magnifique. Peu-à-peu on s'élève, et l'on gravit une petite colline au sommet de laquelle est le tombeau de *Taybeno*, ancien Raja de cette partie de l'île, et auprès duquel sont deux crânes de Malais placés sur deux branches d'arbre. Ceux à qui nous nous adressâmmes, pour les détails que nous désirions, nous apprirent que ces deux têtes, couvertes encore d'une assez belle chevelure, étaient celles de deux Malais très-cruels, qui s'étaient révoltés contre leur chef, et qui avaient commis des crimes atroces. Nous demandâmes à

les détacher de l'arbre; mais, d'un air effrayé, ils nous répondirent *pamali*, c'est sacré.

Après une heure de marche, nous traversâmes la rivière, dans un vallon délicieux, où nous nous assîmes pour faire un léger repas, auquel assistèrent paisiblement quelques Malais qui nous avaient suivis, et dont l'obligeance à nous montrer les oiseaux que nous poursuivions, était vraiment étonnante. Nous leur fîmes accepter quelques morceaux de pain qu'ils trouvèrent délicieux, et une vingtaine d'épingles auxquelles ils n'attachaient pas tant de prix.

Nous nous remîmes en route après une heure de repos, et nous arrivâmes bientôt sur le territoire de l'Empereur. Des troupeaux de buffles, une végétation vigoureuse et soignée, quelques terres labourées nous donnèrent d'abord du souverain une idée avantageuse, qui s'accrut encore lorsque nous arrivâmes auprès de sa demeure. Tout y ressentait l'ordre et une libre dépendance. On réparait des canaux, on tirait des latanniers une liqueur que les Malais appellent *bacanassi*, et qu'ils suspendent sur l'arbre pendant quelques jours, dans des paniers de feuilles de *vacoi;* les herbes parasites étaient arrachées, et les chemins élargis. Les hommes étaient armés; quelques-uns avaient des fusils, tous des crics * ou des sabres. Leur figure était

* Le cric est un poignard. Les Malais en empoisonnent la lame.

martiale, leur démarche fière; j'en ai dessiné quelques-uns qui étaient de véritables athlètes.

Nous demandâmes à être présentés à leur Roi; ils nous conduisirent auprès de lui.

Pierre était assis sur une chaise longue; son petit-fils était à ses côtés. Un bonnet de coton blanc, rayé de bleu, et un *kaen-slimut* composaient tout son habillement. Il est d'une maigreur effrayante; ses yeux sont grands, sa bouche énorme, ses trois dents très-noires; il a l'air d'un mendiant; mais le respect l'environne, et ses guerriers ne souffriraient point une insulte faite à leur souverain.

Pierre était malade; nous l'avons trouvé dans son grand négligé. Il s'est levé dès qu'il nous a aperçus, est venu nous serrer la main, et a accepté de nous quelques bagatelles en échange de plusieurs cocos que ses sujets nous avaient apportés; il a même permis que je fisse son portrait et celui de son petit-fils, dont la physionomie est très-intéressante, et qui était absolument nu.

Nous sommes entrés dans son appartement, qui est fort sale et très-obscur, mais au fond duquel est une armoire et un petit coffret fort riches de dorure, mais d'un goût chinois.

Pierre est considéré à Timor à cause de ses qualités personnelles, et de l'ordre et de la police qu'il maintient parmi ses sujets.

Les *Rajas*, dans leur grand costume, portent une canne à pomme d'or, marque distinctive de l'autorité que leur a donnée la Compagnie hollandaise. Ils ont un gilet de coton blanc, une camisole longue et à grands dessins en couleur, ressemblant assez aux robes-de-chambre de nos grands-pères; une ceinture de coton bleu à franges de diverses couleurs; un peigne noir, grand, courbé, relevant leurs cheveux, un mouchoir rouge attaché sur le côté gauche de la tête et arrangé avec art; ils ont les jambes et les pieds nus. Chacun d'eux a sous ses ordres dix-huit *Toumoukouns* pour commander les troupes; mais, en général, ils se mettent à la tête de leurs armées.

L'intérieur de l'île est presque inconnu. On y trouve des mines d'or, dont quelques rivières roulent des paillettes; et entre *Fialarang-Kotussy* et *Batouguédé*, il existe une mine de cuivre très-abondante, que le Gouverneur actuel commence à exploiter.

Les sauvages qui séparent les possessions hollandaises des portugaises, sont, dit-on, très-cruels, et boivent le sang dans le crâne de leurs ennemis vaincus.

LETTRE LXVI.

En mer, détroit d'Ombay, 1818.

Nous sommes partis de Timor, le 23 octobre, avec l'espoir de le perdre bientôt de vue. Hélas! il a été trompé. Aujourd'hui, 1.er novembre, cette île est encore à deux lieues de nous, et nous ne voyons pas le moment de nous en éloigner.

Les côtes que nous avons longées sont riches de verdure; mais de distance en distance, des masses de laves, vomies par d'antiques volcans, descendent jusque sur la plage, et offrent un contraste admirable avec ces immenses forêts qui dominent et enrichissent le sol. Dans l'éloignement, nous distinguons des sommets aigus, dont la hauteur doit être de plus de mille six cents toises. *Lifao, Koussy, Goula-Batou*, ont disparu; et nous louvoyons aujourd'hui devant *Batouguédé*. Des nuages massifs, poussés par les vents opposés, se pressent et se déchirent au milieu des pitons volcaniques que frappent les flots avec un lugubre bruissement.

Le 2, à onze heures du matin, notre commandant envoie son canot à terre, sur l'île d'*Ombay*,

distante de la corvette de plus d'une lieue et demie.

MM. Berard, Gaudichaud, Gaimard, et moi, nous faisons partie de cette expédition. Avant d'arriver, nous traversons des bancs de marsouins, qui font, sur l'eau et dans les airs, des sauts vraiment comiques. Nous jetons enfin le grapin; et un des Naturels, d'un caractère de physionomie féroce, vient s'offrir pour protéger notre débarquement, tandis que deux autres le suivent de près, et s'acheminent vers nous à petits pas.

Nous descendons, armés de fusils, de sabres et de pistolets; et tout, dès le premier moment, nous engage à beaucoup de prudence et de circonspection. Les Insulaires étaient divisés en plusieurs bandes; et des coups de sifflets répétés nous annonçaient qu'ils s'interrogeaient et se donnaient des avis. Nous n'étions pas du tout rassurés; et en nous communiquant nos craintes, nous convînmes cependant qu'il ne fallait pas abandonner notre entreprise, au risque d'être victimes de notre persévérance. Nous nous acheminâmes donc vers un énorme *multipliant*, au pied duquel la plus grande partie des sauvages étaient paisiblement couchés, et je jouai en route quelques airs sur ma flûte, comme ces enfans qui chantent quand ils ont peur; mais je ne fus pas flatté de voir que les trois Insulaires qui nous accompagnaient, n'avaient pas l'air de s'en apercevoir.

Quoique piqué de leurs dédains, je m'emparai bientôt après de mes castagnettes; et ce bruit, agréable à leurs oreilles, me valut un peu plus de considération. Ils s'approchèrent de moi, examinèrent l'instrument, et me témoignèrent le désir de l'avoir. Je fus fier à mon tour, et le leur refusai avec quelque hauteur, en feignant d'y attacher un très-grand prix.

Cependant nous étions arrivés auprès du principal groupe. Tous les sauvages qui avaient gardé jusque-là une impassible immobilité, semblaient caresser leurs flèches, s'amuser avec leurs crics, et s'exercer à tendre leurs arcs.

Nous demandons à parler au *Raja;* et cinq ou six voix sonores répondent presque en-même-temps: *Pamali* (sacré). Nous tirons enfin de nos poches et de nos petits paniers quelques coliers de verre, des miroirs et des anneaux; et un vieillard, à figure vraiment hideuse, se lève, et nous dit qu'il est le *Raja*. Bérard lui passe autour du cou un beau collier, lui fait cadeau de deux boucles d'oreilles, tandis que mes autres amis se montrent aussi généreux envers quelques sauvages très-empressés à demander. Mais comme, par intervalle, des sifflets se faisaient toujours entendre, nous leurs montrâmes nos fusils avec affectation, pour nous assurer s'ils en connaissaient les terribles effets. Ils les regardèrent

avec dédain, caressèrent de nouveau leurs armes, et sifflèrent, en se retournant, comme pour nous insulter.

J'avais des boules de bilboquet, de petites ficelles, des mouchoirs et des cartes. J'essayai de leur faire quelques tours d'escamotage; et dès-lors, je les vis se rapprocher, sourire, m'entourer, et me presser de continuer mes *exercices*. Heureux de cette découverte, je me plus à exciter leur surprise, persuadé qu'ils oublieraient bientôt leur férocité. En effet, après un quart d'heure d'amusement, nous nous dirigeâmes vers leur village, et la plupart d'entr'eux nous suivirent assez gaîment. Avant de gravir la colline où il est situé, nous nous arrêtâmes sous un grand arbre pour considérer de magnifiques armes qui y étaient suspendues, et quelques vases de terre, d'une forme originale, dans lesquels ils préparaient leurs repas, et faisaient du sel par l'ébullition. A côté est leur cimetière, dont les fosses, entourées de galets, sont recouvertes de feuilles de cocotier et de vacoi. Je dessine les armes; et, plus complaisant que je ne l'aurais imaginé, un Ombayen s'en revêt, et prend une attitude guerrière, en m'invitant à profiter de son obligeance; tandis qu'un autre se couvre aussi d'une cuirasse, et figure devant nous un combat. Son arc est en mouvement, ses flèches sortent de sa ceinture, ses pas sont

mesurés, son regard menaçant..... Il s'anime enfin. Agile comme le léopard, il franchit les haies et les buissons, se cache derrière un arbre, le plus souvent attend son ennemi de pied ferme, se courbe avec finesse, se redresse avec fierté. Sous la peau de buffle qui le couvre, il semble mépriser les dards et la rage de son adversaire; il s'en garantit avec légèreté. Mais son arc lui est devenu inutile; il s'arme de son cric; il se précipite sur son ennemi; il le serre de près, il le pousse, il le frappe; ses yeux dardent des étincelles, ses narines sont enflées, ses muscles en mouvement; il pare encore, mais on voit qu'il est déjà vainqueur; enfin, il fait un dernier effort, et son ennemi tombe à ses pieds.

Nous étions stupéfaits.

Je n'ai rien vu de plus agile, rien qui approche de la rapidité des mouvemens de ce sauvage. Dès qu'il a joui de notre surprise, il vient à nous, s'empare, d'un air insolent, d'un de nos fusils, et nous fait entendre, de la manière la moins équivoque, que, pendant le temps que nous mettrons à le charger, il fera voler une trentaine de flèches. Mais pour nous montrer jusqu'à quel point il est sûr d'atteindre son but, et combien ses coups sont certains, sans presque viser, et d'une main exercée, il lance un de ses traits sur un petit arbre indiqué, distant de près de cinquante pas, et nos efforts réunis ne

peuvent parvenir à l'en arracher, sans y laisser l'os dentelé dont il était armé.

Désirant effacer la vive impression qu'ils venaient de faire sur nous, je continuai quelques tours d'escamotage, en leur demandant le chemin de leurs habitations. Ils nous indiquèrent un petit sentier qui devait nous y conduire; mais nous nous aperçûmes trop tard qu'ils ne nous avaient montré celui-là que pour arriver avant nous. Aussi les trouvâmes-nous déjà réunis auprès d'une grande maison, et c'est là que nous fîmes nos échanges. Ils étaient trop puissans pour nous tromper. Notre commerce fut franc de part et d'autre. Ils nous donnèrent une grande quantité d'arcs et de flèches, et ils reçurent de nous quelques mouchoirs, de petits couteaux, des colliers de verre, des anneaux, et deux ou trois haches. Je proposai mes castagnettes pour une de leurs cuirasses; mais ils me répondirent : *Pamali.*

Les maisons du village appelé *Bitoka*, sont bâties sur des pilotis de deux ou trois pieds de hauteur. Leurs meubles, leur cuisine, tout est sur pilotis; et en-dessous de la grande charpente de l'édifice, se trouve encore un plancher formé de petites solives et de grandes nattes, sur lequel se cachèrent les femmes, et qui me parut être le logement des chefs de la maison. Dans la deuxième, en arrivant, nous vîmes une vingtaine de mâchoires humaines, que

nous voulûmes acheter; mais on répondit à toutes nos offres par le mot : *Pamali;* et lorsque nous demandâmes à voir des femmes, leur unique réponse fut encore : *Pamali.*

La cuirasse dont s'était revêtu l'Ombayen que je dessinai, s'appelle *banou* dans le pays; elle est en peau de buffle, ornée de coquillages, formant des dessins très-agréables à l'œil, et offre un trou pour le passage de la tête. Je ne crois pas la pouvoir mieux comparer qu'aux chasubles de nos prêtres. Les feuilles sèches et découpées, ainsi que les petits grelots qu'on y attache, produisent une espèce de sifflement très-fort, propre peut-être à les exciter au combat. Leurs boucliers ressemblent presque en tout au-devant de leurs cuirasses; et je remarquai sur celui que je dessinai, un grand nombre de trous et d'entailles, qui m'annonçaient que déjà souvent il avait sauvé le guerrier à qui il appartenait.

Les flèches des Naturels sont de roseau, et armées d'une pointe de bois, d'os ou de fer dentelé. Leurs arcs sont en bambou, et la corde en intestin de quadrupèdes.

Aujourd'hui que nous sommes de retour de cette périlleuse course, nous pouvons nous féliciter du calme qui nous a retenus si long-temps devant cette île, et rire du danger que nous avons couru. Les détails que nous donne le capitaine du navire qui

fait la pêche de la baleine, sont vraiment effrayans. Il nous assure que tous les Naturels d'*Ombay* sont anthropophages, et que si nous étions descendus à un petit quart de lieue au nord de *Bitoka*, nous aurions à-coup-sûr été massacrés. La chaloupe d'un navire de sa nation, qui y accosta dernièrement, fut hissée à la plage, et tout l'équipage dévoré. Des détails qui font frémir nous ont été donnés aussi par le capitaine en second de ce même navire. Ils ne connaissent point de chef, se font la guerre de village à village, trempent leurs armes dans du poison enfermé dans un tube de bambou, et suspendent à leurs demeures les mâchoires des ennemis vaincus.

Leur costume est à-peu-près celui des habitans de Timor, mais plus soigné. Ils aiment beaucoup les bracelets, et s'en couvrent les bras et les jambes. Quelques-uns sont en or; la plus grande partie en feuilles de vacoi artistement découpées. Leur chevelure tombe quelquefois sur leurs épaules, et flotte au hasard; quelquefois aussi, elle est touffue, et ne semble pas naturelle, à cause de la prodigieuse quantité de cheveux. Mais presque tous les Naturels l'attachent avec des fragmens de diverses étoffes, et la relèvent sur la tête en forme de panache. Leurs sabres et leurs crics sont semblables à ceux de Timor.

La couleur de leur peau est *terre de Sienne*;

leurs yeux sont généralement enfoncés et brillans*, leur front couvert, leurs lèvres épaisses, leur bouche grande. Quelques-uns cependant ont le nez aquilin. Tous ont les bras et les jambes très-forts, la poitrine large, l'air guerrier, sauvage, les manières brusques, les mouvemens rapides. Tous, et même les enfans, portent un arc dans leurs mains, et une vingtaine de flèches à leur ceinture, placées en éventail devant leur poitrine, la pointe en l'air. J'ai vu sur leur peau moins de plaies et de dartres que sur les habitans de *Coupang*.

Rejouissons-nous encore de les avoir vus; mais félicitons-nous surtout de leur avoir échappé.

Il y a à-peu-près quarante maisons à *Bitoka;* les Naturels étaient une soixantaine.

* On dirait aujourd'hui *cadavéreux et sataniques*.

LETTRE LXVII.

En mer.

Il y a vingt-quatre jours que nous sommes partis de *Coupang*, pour nous rendre à *Waigiou*. C'est le terme le plus long que nous avions assigné à cette courte traversée, et nous voici encore dans le détroit d'Ombay, tantôt luttant contre les vents, tantôt jurant contre les calmes; avançant par intervalles, *culant* presque toujours; nous retrouvant le matin au point où nous étions la veille, continuellement en face des mêmes objets, et n'ayant pour nous distraire que le bruit du tonnerre et le sillonnement rapide des éclairs qui font pâlir les feux allumés sur le penchant des montagnes.

Que cette vie est uniforme! Que ces laves entassées nous fatiguent! Les matelots les plus actifs sont découragés; un soleil dévorant consume les forces des plus intrépides; des maladies graves règnent à bord; la dysenterie exerce parmi nous ses ravages; et si le vent, qui s'élève avec assez de violence au moment où je t'écris, ne nous conduit jusqu'à *Diely*, où nous devons renouveler nos

vivres et faire de l'eau, il est à craindre que la mort ne trouve parmi nous de nouvelles victimes.

De Diely.

Félicite-nous, mon ami; nous voici mouillés à *Diely;* mais beaucoup de nos matelots sont déjà sur les cadres. Le canot du commandant vient de terre pour traiter du salut avec le chef de la colonie. M. Duperrey, qui le commande, a reçu l'accueil le plus amical : on nous rendra nos coups de canon; le Gouverneur a de la poudre, et nous verrons bientôt qu'il ne la ménage pas.

L'effet ordinaire des colonies, a dit Montesquieu, est d'affaiblir les pays d'où on les tire, sans peupler ceux où on les envoie. Cette maxime est frappante de vérité aux yeux de celui qui a habité quelque temps les pays situés sous les Tropiques. Le colon même, quoique habitué aux températures élevées, parvient rarement à un âge avancé; et l'Européen qui va s'y fixer, ne tarde pas à voir s'éteindre en lui les germes de cette vigueur qui, dans son pays, lui donnaient l'espoir d'une vieillesse exempte d'infirmités.

Il y a aussi quelques Européens à *Diely*, et ils y meurent tous les jours sous les atteintes des plus cruelles maladies. Le Gouverneur seul, et un de ses officiers, ont su en prévenir les suites funestes.

Les Chinois même, que le gouvernement de *Makao* y a envoyés, ou qui ont émigré de *Kanton*, et de quelques autres villes frontières de leur empire, portent presque tous sur leur physionomie éteinte des signes certains du mal-être qu'ils éprouvent. Je viens à la manière dont on nous a traités ici.

A des protestations d'amitié pleines de franchise, à des manières honnêtes et engageantes, à une aménité peut-être un peu trop minutieuse, il est difficile de joindre plus de politesse, plus d'empressement, plus de soins pour nous être agréable. Dès le premier jour, les mets les plus délicats sont servis avec profusion sur nos tables, et c'est à la générosité du Gouverneur que nous les devons. Il veut, dit-il, nous témoigner tout le plaisir qu'il a de fêter des alliés, des Français, des savans, *des savans!*... Il désire que notre séjour se prolonge; il nous le témoigne par le bruit presque continuel de son artillerie; les rois de l'intérieur arrivent en foule à sa petite cour, ses officiers se pressent autour de lui; tous exécutent avec empressement les ordres de leur chef, qui ne semble l'être que par le respect qui l'environne; tous nous recherchent, tous nous fêtent. Des dîners somptueux, où président les *jaunes* beautés du pays, couvertes de pierreries; des fêtes charmantes, où règne la gaîté la plus franche et la plus vive, font trop rapidement

disparaître les heures, qui s'envolent sur l'aîle du plaisir. Le Gouverneur trouve encore le moyen d'ajouter à ces témoignages de son affection, en nous faisant accepter, presqu'à tous, quelques petits présens, auxquels il paraît n'attacher aucun prix, sans doute pour nous sauver des scrupules.

Il s'appelle *José Pinto, Alcoforado de Azvedo e Souza.* Il est jeune, aimable, jovial, et paraît ne pas manquer de connaissances. Le motif de son espèce d'exil à Timor tient, à ce qu'il nous a donné à entendre, à des causes politiques; mais depuis qu'il a accepté les rênes de ce gouvernement, il nous a assuré que rarement il avait jeté sur sa patrie un coup-d'œil de regret.

Il s'occupe avec soin du pays qui lui a été confié, et son administration est douce. Les Rajas, ses tributaires, ne sont point, comme à Coupang, avilis sous un joug despotique. Ils sont, au contraire, traités avec une distinction particulière, reçus à toute heure dans les appartemens du Gouverneur, et souvent même admis à sa table. Dans une de nos courses, nous en avons cependant trouvé un enchaîné dans un corps-de-garde, surveillé par des *Timoriens.* Dès que le seigneur Pinto a su que nous avions été témoins de cette circonstance, il en a paru vivement affecté, et nous a dit seulement : *Cet homme est bien coupable.*

C'est ici que, pour la première fois, nous avons vu les arcs des habitans de Timor; nous ignorions même qu'ils fussent fort en usage dans cette île, et nous étions étonnés qu'ils ne les eussent point adoptés de la plupart de leurs voisins. Ceux que le Gouverneur de Diely nous a montrés, sont presque semblables à ceux d'Ombay, mais moins soignés; et l'on voit aisément que ce n'est pas là l'arme qui, dans leurs mains, est le plus à redouter. Cependant, parmi les jeux que le seigneur Pinto a fait exécuter devant nous, un de ses sujets s'est emparé d'un arc, et ayant visé une orange qu'il nous avait indiquée, sa flèche, à deux reprises différentes, a atteint le but à une assez grande distance. Deux autres guerriers, dont l'un, d'après les officiers portugais, s'était souvent distingué dans plusieurs batailles très-meurtrières contre les naturels de l'intérieur, ont simulé devant nous le combat de la sagaie. Celui qu'on nous avait le plus vanté est sorti vainqueur de cette lutte; et j'ai remarqué avec étonnement qu'il arrêtait souvent le trait ennemi, avec une adresse merveilleuse, au moment où il était près d'atteindre sa poitrine.

C'est toujours en dansant, et en faisant des grimaces ridicules, que ces malheureux bravent dans les combats les dangers et la mort.

Les guerres des Rajas ont presque toujours pour

motifs les choses de la plus petite importance, et souvent des flots de sang coulent pour venger le rapt d'un buffle ou d'un cheval.

Dès que le Gouverneur est instruit des guerres des Rajas, il envoie un de ses officiers aux chefs de partis, et au même instant cessent toutes les hostilités. Des députés sont expédiés des deux armées, les raisons pesées dans la même balance, et l'agresseur condamné, sans appel, à une amende plus ou moins forte, consistant en bestiaux ou en esclaves, dont la dixième partie appartient au Gouverneur. Si le Raja condamné refuse de se soumettre à l'arrêt prononcé contre lui, la force sait l'y contraindre, et, au premier appel du seigneur Pinto, tous les autres chefs de l'intérieur prennent les armes et marchent contre le rebelle.

LETTRE LXVIII.

De Diely.

La ville de Diely est située sur une petite plaine riante, au pied de hautes montagnes boisées, séjour continuel des orages. Sa rade n'est point aussi belle ni aussi sûre que celle de Coupang; mais l'île *Cambi* d'un côté, et le cap.... de l'autre, la garantissent assez bien des vents les plus constans. Une jetée naturelle et presqu'à fleur d'eau, s'avance à plus d'un quart de lieue au large, et il me semble qu'à très-peu de frais on pourrait y construire un môle auquel les navires auraient la facilité de s'*amarrer*. Du reste, la mer n'y est jamais bien haute, le fond en est bon, et en tout, le mouillage sûr et agréable.

Hors *le palais* du Gouverneur, et une église dédiée à saint Antoine, on chercherait en vain un édifice à Diely. Toutes les maisons, basses et bâties en arêtes de lutainier, à cause des fréquens tremblemens de terre, sont fermées dans des enclos, de manière qu'on ne peut les apercevoir que lorsqu'on est vis-à-vis la porte d'entrée. Sous ce

rapport, Diely est encore inférieur à Coupang, où, du-moins, le quartier chinois offre l'aspect d'un pays à demi civilisé.

Il existe, presque au sortir de la ville, divers sentiers qu'on ne peut parcourir sans s'exposer, de la part des naturels, au danger d'être massacré; et rien cependant n'annonce que ces sentiers soient *pamali* (sacrés.) Étant allé faire une petite incursion dans la campagne, j'étais prêt à franchir, hier, un de ces chemins, lorsque le Timorien qui me servait de guide, m'arrêta au collet, et me fit entendre que je courais risque de perdre la vie. Je ris d'abord de sa frayeur, et m'avançai pour exécuter mon premier mouvement; mais il m'arrêta si fortement par mon habit, et parut si effrayé de ma résolution, que je renonçai aussitôt à mon projet, ce qui le rendit très-joyeux le reste de la journée, et plus empressé à m'être agréable.

A mon retour à la ville, le Gouverneur m'a assuré que lui-même respectait ces divers sentiers consacrés par quelqu'ancienne tradition, et que si j'avais voulu suivre celui que je lui indiquais, le naturel qui me servait de guide aurait été massacré sans pitié. Du reste, je ne courais, d'après lui, aucun danger, et le Timorien n'a cherché à m'effrayer que pour sauver sa tête. Le motif était assez puissant, je pense, et je me félicite fort

d'avoir cédé aux pressantes instances de mon guide.

Une forêt vaste et sombre borde la ville, et paraît être le repaire des reptiles les plus dangereux. Le *Boa*, le plus monstrueux des serpens, en a fait sa demeure, et le Gouverneur, ainsi que plusieurs de ses officiers, nous ont assuré avoir, plusieurs fois, été témoins de scènes effrayantes. Les buffles, les chevaux même sont souvent attaqués par cet affreux animal; et, ni la légèreté de leur course, ni la force que la nature leur a donnée, n'ont pu les garantir de la dent empoisonnée de leur ennemi. Peut-être qu'avec des coupes multipliées, et en détruisant ce bois infect, on parviendrait à éloigner ce dangereux voisin; mais les peines et le temps qu'exigerait ce long travail, et plus que tout cela l'apathie des Gouverneurs, ont empêché de s'en occuper. Le seigneur Pinto cependant veut, sous peu, nous dit-il, faire exécuter cette importante opération.

A peu de distance de Diely, on trouve plusieurs volcans en activité, dont les grandes éruptions, vraiment effrayantes, occasionnent de fréquens tremblemens de terre. Auprès de ces divers cratères, on trouve des eaux minérales dont *l'efficacité est incontestable*. Elles sont pour les habitans un remède universel, et ils s'en servent contre la goutte, la dysenterie, les maladies de la peau, les insomnies,

enfin contre tous les maux qui les poursuivent. Les malheureux! soumis à toutes les infirmités humaines, ils s'éteignent à la fleur de l'âge, et n'ont connu, de la vie, que les souffrances qui en empoisonnent le cours.

Diely est défendue par deux petits forts assez réguliers, et une palissade à hauteur d'homme, où sont placées, de distance en distance, et à côté des corps-de-garde, de jolies chapelles fort bien ornées. Mais la plus grande force de la colonie est dans l'amour des sujets pour le Gouverneur.

Adieu, mon ami; nous partons demain, et je quitte ce pays sans regret, car je n'aime pas à voir tant de gaîté au milieu de tant de misère.

LETTRE LXIX.

Sous voile.

Mes craintes n'ont été que trop fondées, mon cher Batlle; la mort exerce parmi nous ses ravages. L'imprudence peut avoir perdu quelques matelots; mais les maladies, suites inévitables des fatigues, des privations, et d'un séjour prolongé sous un ciel si brûlant, ont dû produire de funestes effets. Les soins les plus tendres de nos docteurs, leurs talens, leur zèle, rien n'a pu arrêter la contagion. La dysenterie a attaqué notre équipage; nous avons vu disparaître sous les flots quelques-uns de nos plus braves marins, et il est à craindre que la mortalité ne soit plus grande encore.

On s'habitue à tout, nous dit-on; on s'habitue même aux scènes lugubres qui nous poursuivent. Un homme meurt, nous ne l'apprenons souvent que lorsque les flots l'ont déjà englouti. Infortunés! vous quittez un monde que vous avez péniblement parcouru; ah! que vous importaient quelques heures de plus, et quel est le mortel qui ne voudrait pas prolonger éternellement son sommeil,

si le réveil devait le rendre à la douleur!.....

Tout concourt à rendre notre situation insupportable; les vents nous refusent leur souffle, le soleil darde sur notre tête ses rayons les plus pénétrans, les courans nous sont contraires, et nous louvoyons encore devant Amboine, quand nous devrions, d'après le calcul des probabilités, être depuis long-temps rendus à *Waigiou*.

Quelques mots sur les Moluques en général, et sur Amboine en particulier.

Nous sortions de la presqu'île Péron lorsque nous sommes arrivés à Timor, et tout devait nous paraître ravissant, parce que nous venions de quitter le pays le plus sauvage du globe. Il y avait près de trois mois que nos yeux ne s'étaient reposés sur un peu de verdure, et Simao, Kéra et Coupang étaient pour nous le séjour du bonheur et de l'abondance. Nous ne pouvions nous lasser d'admirer la richesse des dons que la nature leur avait prodigués. Tout était beau, tout enflammait notre imagination, tout excitait nos désirs, tout nous présageait l'oubli de nos fatigues passées, et la certitude de plaisirs à venir. L'illusion ne tarda pas à se dissiper; nous vîmes bientôt Timor tel qu'il est; et, sous les touffes imposantes des tamariniers et des cocotiers, nous ne trouvâmes qu'un faible abri contre les atteintes d'une chaleur dévorante.

En comparant cette colonie à la terre d'Endracht, elle nous paraissait un lieu de délices. En la comparant, sous le rapport de la fécondité, à nos plus riches provinces, je lui donnais encore la préférence, et je ne trouvais que le Brésil qui pût lui être opposé. Mais aujourd'hui, qu'une partie des Moluques a passé sous nos yeux, Timor n'occupe plus le même rang dans mon imagination. Ici, tout est verdure, les collines sont tapissées de forêts imposantes, les vallées sont encombrées d'arbres d'une prodigieuse hauteur. Le peintre le plus habile ne pourrait en présenter les couleurs variées. Nulle part on ne découvre un sentier frayé; rarement un rocher montre sa tête pelée au milieu de la végétation qui l'entoure, qui le presse, qui le couvre; le rivage de la mer est resserré par l'immense quantité de troncs d'arbres que la foudre déracine, et que les torrens entraînent du sommet des montagnes; les flots et les courans les poussent au loin, et ces débris dispersés semblent présenter au navigateur l'image des catastrophes qui bouleversent les nations et changent l'ordre de la nature. Ces forêts vastes, éternelles; ces îles désertes qui rappellent si bien l'enfance du monde; ces broussailles épaisses où rampent d'affreux reptiles; ces plaines riantes, où des peuples sauvages ne vivent que pour se déchirer et se livrer des guerres continuelles et

meurtrières; l'aspect de ces malheureux privés de ressources et abandonnés à eux-mêmes, élèvent l'âme du curieux Européen, et y font naître des sentimens de reconnaissance dont il voudrait en vain se garantir.

Plus je vis l'étranger, plus j'aimai ma patrie.

LETTRE LXX.

En mer, 1818.

Après la découverte d'une partie des Moluques, les Hollandais, calculant les ressources qu'ils pourraient en tirer, s'emparèrent aisément des forts que les Malais avaient fait bâtir; mais bientôt les dangers croissant à mesure que s'étendit leur domination, ils se virent forcés d'en élever d'autres, et les premiers actes de leur pouvoir furent, pour les peuples qu'ils cherchaient à soumettre, un motif de haîne et de rebellion. C'était avec le glaive que les Hollandais et les Portugais conquéraient leur puissance et les richesses de ces pays. Leur commerce ne fut d'abord qu'un tissu de perfidies et de mauvaise foi; petit-à-petit ils ne voulurent même pas se soumettre à cette espèce de négoce, et ils égorgèrent sans pitié les sauvages qui s'indignaient de leurs fers, et qui osaient opposer quelque résistance à leurs vexations. Aussi, vainement ces deux nations rivales cherchent-elles, encore aujourd'hui, des amis dans ce riche archipel; leurs navires, retenus par les calmes, ou entraînés par les courans, sont

ceux que les Malais attaquent avec le plus de rage; et chaque année, des détails affreux de massacres arrivent à l'Europe étonnée, et disent aux nations, que les persécutions et l'effusion du sang n'ont jamais donné que des esclaves impatiens de briser leurs chaînes, et de faire sentir à leurs vainqueurs la haîne qu'ils leur portent.

Cependant la grande quantité d'hommes que les maladies enlevèrent, lors des premiers établissemens des Européens, aux Moluques, força la Compagnie hollandaise à concentrer tout son commerce sur un seul point. Amboine s'éleva, et les navires, dans une rade sûre et vaste, chargés de marchandises européennes, venaient les échanger contre les épiceries que leur fournissait abondamment le pays. Mais comme, dans la suite, le Gouvernement voulut s'approprier, à lui seul, les avantages d'un commerce qui devenait si lucratif, des commissaires furent envoyés sur différens points, pour ravager les campagnes, et détruire les arbres qui, par leur fécondité, pouvaient nuire au monopole des Hollandais, et les forcer de baisser le prix de leurs denrées, en établissant une utile concurrence. Des forêts entières furent renversées, les antiques possessions détruites, et la nature, trop généreuse dans ces belles contrées, les obligea de multiplier les courses. Tous les ans encore, des spoliateurs partent d'Amboine,

pour aller remplir cette odieuse mission, et se félicitent à leur retour, lorsqu'ils se sont aperçus que la terre a perdu de sa vigueur et les arbres de leur fécondité.

Les moussons ne permettent pas aux navires d'aborder à Amboine dans toutes les saisons; et les tremblemens de terre, si fréquens dans ces climats, rendent très-dangereuses les courses parmi cet archipel. Des bancs de sable, dont la direction est souvent changée par ces grands phénomènes, forcent les spéculateurs à s'en éloigner au-moins six mois de l'année.

Après avoir dépassé Amboine, nous nous sommes trouvés dans un détroit formé par un groupe de petites îles toutes très-fertiles, où nous apercevions quelques établissemens. Les habitans d'une grande partie de cet archipel ne vivent que de la pêche et de leurs pirateries. Nous ne l'ignorions pas, et nos précautions étaient prises pour repousser la force par la force.

Le ....., au lever du soleil, nous apercevons, à deux lieues de nous, une trentaine de pirogues qui semblaient vouloir s'approcher, et que le calme nous forçait d'attendre. Cependant un *grain* s'élevant dans l'horizon les obligea de s'éloigner, et ne pouvant vaincre la violence des courans qui s'opposaient à notre route, nous nous trouvâmes la nuit

à peu près dans les mêmes parages. Le ciel était beau, la brise légère, nous allions nous livrer au repos, lorsque la vigie annonça une pirogue. Bientôt après elle en découvrit une autre, et dans peu d'instans elle en signala un grand nombre qui tournaient la corvette.

Dans le moment, les ordres sont donnés avec précision, avec calme. Le commandant place chacun à son poste, surveille les mouvemens de l'ennemi, autant que peut le permettre l'obscurité de la nuit, et attend avec tranquillité. Les armes sont prêtes, les canons chargés, la batterie disposée, les mèches allumées. Notre inaction nous fatiguait; nous brûlions d'en venir aux mains avec ces ennemis de toutes les nations; et quoique nous eussions tout à craindre de leur cruauté, si nous étions vaincus, la présence du danger faisait naître en nos cœurs un sentiment de plaisir qui se peignait sur tous les visages. Ce n'était pas du sang que nous demandions; aucun de nous, sans doute, n'est ami du carnage; mais faire le tour du monde sans un événement de cette nature, nous paraissait difficile; et, puisque l'occasion se présentait, nous la saisissions gaîment. Nos préparatifs de défense, autant que la grandeur du navire, jetèrent probablement la terreur dans le cœur des pirates, qui prirent le large avec autant de précaution qu'ils en avaient mis à nous

atteindre; et nous pûmes, à notre aise, profiter d'une brise qui s'éleva quelques instans après, pour sortir du détroit, où nous voyions s'éteindre et nos ressources et notre constance.

Une idée m'occupait cependant au milieu du mouvement que les Malais excitèrent sur notre bord. Je me rappelais, avec un léger sentiment de peine, qu'Antoine avait perdu une bataille pour ne pas perdre une maîtresse....

LETTRE LXXI.

Sous voile.

Je ne chercherai pas, mon ami, à te peindre le coup-d'œil dont nous avons joui aujourd'hui : le dessin qui passera sous tes yeux, tout exact qu'il est, ne pourra t'en donner qu'une faible idée. Quand je t'aurai dit que la nuit du..... nous a surpris entourés de plus de cinquante roches aiguës, semblables à autant de clochers; quand j'aurai ajouté que le soleil, en les frappant le matin de ses rayons naissans, donnait à chacune d'elles une teinte différente, selon sa nudité, sa distance, ou la verdure qui la tapissait; quand, mouillés comme par enchantement au milieu de tant d'écueils, je t'aurai appris que nous pensions les avoir dépassés, lorsque les courans nous ont conduits au milieu d'eux, et que les grains qui s'élevaient rapidement de l'horizon n'ont cessé de les dérober à notre vue, que lorsqu'il n'a plus été possible de les éviter; quand ma plume tenterait de te communiquer les différentes émotions que nous avons éprouvées, en voyant notre quille si près de ces dangereux rescifs, car nous

n'étions mouillés que par trois brasses et demie, tu n'auras qu'une idée trop imparfaite, et de notre situation, et de la joie qu'éprouva tout l'équipage à l'aspect de périls si certains et déjà évités *. Ce n'est point au milieu d'un vaste Océan, et ballotté par des flots continuellement agités, qu'un navigateur trouve le plus de dangers à vaincre : un bon navire brave leur fureur ; mais c'est au milieu d'un archipel peu connu que le marin doit avoir recours à la prudence, et déployer toutes les ressources de son métier. Une seule fausse manœuvre peut causer sa ruine, et mille savantes évolutions ne l'en garantissent pas toujours.

Gloire aux zélés et intrépides navigateurs qui, en étendant les bornes de nos connaissances, se sont exposés à des périls sans nombre, et ont bravé tant de fois la mort à l'avantage du genre humain.

Ici, M. Freycinet a manœuvré avec prudence et précision, et a utilisé le temps de notre mouillage, en envoyant un canot jeter la sonde auprès des roches qui nous entouraient, et que frappaient les vagues avec un triste bruissement. C'est M. Ferrand qui fut chargé de cette mission, et il s'en acquitta avec le zèle et le courage qu'il mettait à tout ce qui lui était confié.

* J'appelle cette baie la *Baie des Clochers*. Je crois qu'elle est connue sous le nom de *Boula-Boula*.

Les grains et une brise assez forte nous ont éloignés en peu de temps de ces parages trop dangereux; et il ne nous est rien arrivé d'intéressant avant d'avoir vu Pisang, pic très-élevé, tapissé de verdure, inhabité, et faisant encore partie de l'archipel des Moluques. Le commandant, présumant qu'on pouvait y faire quelque découverte en histoire naturelle, y envoya son canot, avec MM. Quoy et Gaudichaud, et voulut bien permettre à M. Bérard et à moi de faire partie de cette expédition. La corvette en était éloignée de deux lieues; et nous mîmes plus de trois heures à aborder, à cause du calme et des courans qui retardaient notre marche.

La végétation est si vigoureuse sur cette montagne, qu'elle descend jusque dans la mer, et que le rivage, dans sa plus grande largeur, n'a que cinq à six pas. Quelques rochers épars que caresse le flot, qui n'est jamais bien haut à cette partie de l'île, sont les seuls points où l'on peut aisément débarquer; la pente du pic est si rapide, que nous ne pûmes le gravir, et nous vîmes bientôt que nos recherches seraient bornées et rares. Cependant, pour profiter le plus avantageusement possible de notre situation, nous prîmes diverses directions, sans redouter aucune attaque, et persuadés que les coquillages et les feux éteints que nous vîmes sur le rivage ne provenaient que du séjour que devaient y avoir fait les

Caracores de Guébé, que nous avions rencontrées la veille, et dont je t'entretiendrai plus tard. Le lit d'un torrent qui, dans le temps des pluies, se précipite du haut de la montagne, nous eût peut-être conduits jusqu'à la pointe la plus élevée de l'île; mais le peu de temps qui nous restait pour atteindre la corvette avant la nuit, abrégea nos recherches, et nous rejoignîmes le canot. MM. Quoy et Gaudichaud trouvèrent quelques plantes et un coquillage nouveau, et je les peignis sur les lieux. Nous revînmes à bord peu satisfaits de notre course, et convaincus que l'île de Pisang n'offre aucune ressource, et ne cache aucun objet de curiosité.

LETTRE LXXII.

De Ravvack.

QUEL est l'opulent qui n'a pas éprouvé des peines? Quel est l'infortuné qui n'a pas goûté des plaisirs? La vie est un ruisseau, dont les bords offrent, tantôt des plaines fertiles et de rians côteaux, tantôt des rochers tristes et sauvages. Heureux celui qui peut à son gré se faire une patrie d'un séjour de délices, et qui passe rapidement auprès de ces lieux de désolation, dont le souvenir lui fait mieux éprouver les charmes de son existence! Pour nous, mon ami, tristes jouets des flots et des vents, nous n'osons plus pousser vers le ciel d'inutiles soupirs; des obstacles inattendus semblent s'opposer à notre course; des malheurs multipliés nous accablent. Ce n'est qu'après plus de deux mois d'une navigation fatigante et monotone, que nous arrivons dans une île inhabitée, et à côté d'un peuple à demi-sauvage, que notre présence semble effrayer, mais qui ne tardera pas sans doute à être rassuré sur nos intentions.

La belle chose que les arts pour ceux qui les

cultivent avec succès ! La belle chose que les sciences pour ceux qui les ignorent ! De combien de peines ne sont-ils pas affranchis ! De combien de travaux pénibles ne sont-ils pas dégagés ! Ils ne vont pas, sur la foi des vents et des étoiles, affronter en insensés les frimats et les tempêtes. Dans leur paisible demeure, entourés d'amis qu'ils gardent plus d'un jour, ils filent doucement leur vie; et, au bout de la carrière, quand ils s'endorment pour toujours, leur dernière pensée est encore riante, leur dernier souvenir est une image de bonheur.

On ne sait point ici ce qu'est la science; on ignore même ce que sont les arts. Le besoin fait bâtir une cabane, l'expérience apprend à la garantir des outrages de la nature; le besoin pousse ces êtres sur les flots pour y chercher leur nourriture, l'expérience leur apprend à ne pas perdre de vue le rivage; le besoin les rapproche des autres hommes, l'expérience leur apprend à s'en défier.

Les Naturels de Ravvack, de Waigiou et de la Nouvelle-Guinée, que nous avons tous les jours sous les yeux, sont petits, trapus, ont la tête grosse, les cheveux crépus, le teint presque noir, le corps gras, les jambes grêles, les pieds longs et larges. Leur physionomie est insignifiante, leurs manières peu aimables, leur air hébêté; quelques-uns ont tant de cheveux sur la tête, qu'on dirait qu'ils portent

un échaffaudage de perruques; presque tous sont couverts de lèpre, ou en ont été atteints. Ils ont le ventre gros, les hanches saillantes; leur démarche est embarrassée, quoiqu'ils soient assez agiles; leur langage éclatant et peu harmonieux, leur sourire presque ridicule. Ils grimpent sur les arbres avec une facilité surprenante; ils pêchent avec une adresse merveilleuse : placé debout sur la proue d'une pirogue assez grossièrement construite, et qu'il voile quelquefois avec une feuille de cocotier, un homme, à l'aide d'un long bambou armé d'un fer à deux pointes, voit de loin le poisson, y dirige le *pros**, et, à une distance de plus de vingt pas, il l'atteint presque toujours.

Vivre, chasser et multiplier, voilà leur occupation. Si la pêche est heureuse, ils dînent bien. Leur table est bientôt mise, leur couvert est bientôt préparé. Ils étendent leur poisson sur des morceaux de bois vert, élevés de deux ou trois pieds au-dessus du sol; ils allument en-dessous un grand feu, autour duquel ils se groupent. Leur appétit leur sert d'assaisonnement, leurs doigts de fourchette, le creux de leurs mains, ou une large feuille d'arbre, d'assiette. Les intestins des plus gros poissons, loin d'être pour eux un mets désagréable, m'ont paru,

* C'est le nom qu'on donne souvent à leurs embarcations.

au contraire, flatter le plus leur palais peu délicat; et je connais bien des dames de Paris qui auraient poussé les hauts cris, en assistant à ces repas sans étiquette, où un morceau de poisson, saupoudré de terre, était dévoré avec un plaisir que nous ne goûtons pas toujours à nos plats les mieux assaisonnés.

Et ne crois pas toutefois, mon cher Batlle, que ces hommes, encore si près de la nature, soient absolument étrangers à toute espèce de recherche. Ils ont aussi un lendemain; et l'approche d'un mauvais temps, ou quelque réjouissance publique, les force, la veille, à se donner plus de soin, à doubler leurs fatigues. Alors, dans un énorme bambou vert, dont ils perforent les nœuds, et qu'ils emplissent à moitié d'eau bouillante, ils jettent le superflu de leurs vivres, qui se cuit et se conserve chaud pendant un assez long espace de temps. J'ai goûté du poisson ainsi préparé, et je puis t'assurer, mon ami, que je l'ai trouvé excellent. Je dois ajouter du reste (car il ne faut rien flatter), qu'une abstinence forcée de plus de deux mois, et l'attrait de la nouveauté, ne contribuaient pas peu à en chasser le goût fade et enfumé dont mes généreux compagnons de table paraissaient ne pas s'apercevoir.

Mais une remarque assez singulière, et dont aucun voyageur, je pense, ne niera l'exactitude, c'est que, dans tous les archipels de la mer du Sud, et

même dans les îles plus rapprochées des possessions européennes, on chercherait vainement un peuple qui assaisonnât ses mets avec une sauce quelconque.

Là, tout se cuit sur la braise, dans des fours brûlans, ou sur des bâtons exposés au feu, ou plutôt à une fumée ardente. Vois ces Insulaires, joyeux et satisfaits, assis en cercle autour d'un tas de poissons, jetés pêle-mêle sur quelques feuilles de rima ou de cocotier, dévorant, avec une voracité surprenante, un repas que leur adresse vient de leur procurer.

A Ravvack, nous avons joui tous les jours de ce coup-d'œil vraiment curieux; et je ne saurais te dire combien je prenais de plaisir à me joindre à ces réunions bouffonnes, où, sans être importun, je recueillais des notes intéressantes, et où, je le dis avec orgueil, je recevais presque toujours des témoignages de confiance et d'amitié. En général, je me suis convaincu que la gaîté et la bonne-foi sont les meilleures armes à opposer aux sauvages; et que s'il est parfois imprudent de se livrer à eux sans défense, il est souvent très-sage de faire quelques concessions à des hommes, dont une vengeance atroce suit de très-près le triomphe.

Je n'ai pu, malgré mes recherches, me procurer le moindre renseignement sur leur religion. Nous avons cependant trouvé dans leurs maisons, et

auprès de leurs tombeaux, quelques-unes de leurs idoles, qui sont sculptées régulièrement, mais sans art. Une tête excessivement petite, surmontée d'un capuchon pointu, et plus long que le reste du corps; une bouche arrêtée par les oreilles, où pendent des anneaux d'os et de bois; des yeux petits et ronds, un menton très-aigu, presque point de corps, les jambes fines et cannelées, tel est le portrait de celle que je conserve, et que je n'aurais pas acceptée, si le matelot qui me l'a offerte, ne m'avait assuré l'avoir trouvée sur le rivage. La cendre des morts doit être sacrée; et je n'approuve point ces hommes indifférens qui, pour un vain motif de curiosité, ne croyent pas devoir respecter les choses les plus saintes.

Au pied du tombeau le plus remarquable par sa forme et sa grandeur, étaient cinq têtes de morts et deux beaux coquillages; on voyait dans l'intérieur plusieurs banderolles de diverses couleurs, une assiette de porcelaine de Chine, et plusieurs flèches. L'édifice était couronné d'un *pros* renversé; image peut-être de la vie de l'homme qui venait de s'éteindre. D'autres tombeaux moins grands et moins soignés étaient épars sur cette petite île, et dans presque tous étaient déposées des offrandes encore fraîches, et quelques armes brisées.

Je n'ai pas remarqué que les sauvages qui venaient auprès de nous eussent pour eux la moindre véné-

ration; et j'ai montré mon idole à un Naturel de Waigiou, qui ne m'a point paru fâché de la voir entre mes mains.

Les trois maisons du fond de la rade, ainsi que toutes celles de Boni et de Waigiou, sont bâties sur pilotis; et de l'autre côté de Ravvack, et même ici, on en voit plusieurs qui ne le sont pas. Ces maisons sont grossièrement construites, mais cependant avec beaucoup plus d'art que celles de Diely, de Coupang, et même d'Ombay. En général, elles n'ont qu'une seule pièce; le toit est charpenté, et recouvert de feuilles de cocotier; les morceaux de bois sont assujétis les uns aux autres, à l'aide de ligatures de coco, et le plus souvent chevillés avec beaucoup de patience et d'adresse. Nous y avons trouvé plusieurs meubles et ustensiles grossiers, dont l'exécution ne doit pas avoir demandé beaucoup de peine, et qui ne peuvent être que d'un usage très-passager. A droite des trois maisons, à peu près à deux ou trois cents pas, et en pénétrant un peu dans le bois, est une mare d'eau douce d'une grande utilité aux navires qui n'auraient pas le temps d'aller faire de l'eau à Waigiou. Celle-ci n'est pas mauvaise; et les premiers jours, nous n'en avons pas bu d'autre.

Le mouillage est petit, mais assez fermé : le côté de Boni est rempli de rescifs dangereux; et quoique le passage entre Ravvack et Waigiou soit praticable

pour toute espèce de navire, il serait, je crois, très-hasardeux de l'entreprendre; car la côte est également parsemée de rochers à fleur d'eau peu sensibles surtout dans les grandes marées. Au milieu de la rade est un rocher assez peu profond, qui pourrait devenir fatal à un vaisseau, mais que ne peut jamais toucher une frégate.

C'est M. Guérin qui fut chargé de chercher ce mouillage; nous étions bien convaincus d'avance du zèle qu'il mettrait à le trouver, et personne à bord n'était plus capable que lui de s'acquitter avec succès de cette mission.

En arrivant, le coup-d'œil est magnifique. La rade est un cirque régulièrement dessiné. De superbes cocotiers bordent la plage où sont situées les maisons; les montagnes hautes et boisées de Waigiou présentent, en face, leurs teintes variées; tandis que, plus rapprochés, des brisans très-étendus couvrent le paysage d'une atmosphère humide. Ce tableau est vraiment digne du pinceau d'un peintre habile.

A peine arrivés, des échanges se sont faits avec les sauvages. Quelques habitans de Waigiou sont venus nous présenter des poissons, des lézards énormes, quelques volailles, et des oiseaux de paradis, empaillés avec une adresse merveilleuse; nous leur avons donné des mouchoirs, des couteaux,

des miroirs, des grains de verre, et quelques haches, qu'ils affectionnèrent beaucoup.

Adieu, mon ami; nous quitterons ce pays sans regret, car la dysenterie règne toujours à bord, et nous avons besoin d'une relâche où nos matelots épuisés puissent réparer leurs forces, et recouvrer une santé que leur ont ravie les fatigues et les privations.

LETTRE LXXIII.

De Ravvack.

VOICI le moment de te parler de l'homme extraordinaire que nous avons rencontré à côté de Pisang. Nous l'avons retrouvé ici, ou plutôt il est venu nous y rejoindre; et c'est un malheur pour nous, car, dès le jour de son arrivée, la terreur a régné parmi les Insulaires de Ravvack et de Waigiou, et ils ont cessé tout commerce avec la corvette. Lui seul s'en est emparé; et dans ce pays, éloigné du sien de plus de cent milles, il semblait, avec trois frêles barques, commander encore aux peuples qu'il visitait.

Ce chef, ou l'un des chefs de l'île *Guébé*, car il se fait appeler *capitan Guébé*, paraît avoir une quarantaine d'années. Il est coiffé d'un turban, qui couvre jusqu'aux sourcils sa tête pelée; ses yeux sont vifs et expressifs, son nez assez gros et applati, sa bouche très-grande, son menton à fossette, et ombragé de quelques poils longs, séparés, inégaux; sa taille est de cinq pieds trois pouces, son teint jaune, ses dents très-noires; il est couvert d'une tunique à la manière des Persans, au-dessous de

laquelle il porte des pantalons attachés aux reins avec une ceinture rouge; ses pieds sont larges, et ses mains très-petites et bien potelées. Son maintien est hardi, sa démarche assurée, ses gestes rapides, expressifs, ses mouvemens brusques; il sourit, et son sourire ne paraît pas sincère; il cherche à persuader, et il n'inspire que des craintes; il promet beaucoup, mais il demande davantage. Son apparition subite au milieu de cet archipel des Moluques, ses trois ou quatre embarcations, séparées entr'elles de plus de cinq lieues, l'agilité des hommes qui les montaient, leur air d'indépendance, ou plutôt de supériorité, l'attirail qui les accompagnait, tout semblait nous indiquer au premier coup-d'œil un de ces pirates audacieux qui n'ont de patrie que les lieux où ils se trouvent à leur aise, d'amis que ceux qu'ils craignent d'attaquer, de victimes que celles qu'ils peuvent faire sans compromettre leur autorité.

Deux de ses officiers l'ont précédé à notre bord. Qu'ils paraissaient humbles auprès de lui! Un de nos chiens, guidé peut-être par son instinct, a couru sur eux, en aboyant, et ils ont eu tant de frayeur, que peu s'en est fallu qu'ils ne se jetassent dans la mer. Dès que la *caraçore** du Roi a été près de nous, nous avons reconnu le chef à l'autorité

* Espèce de bateau à deux balanciers. C'est le nom de ces embarcations.

qu'il affectait et à son air d'assurance; il n'a pas sollicité la permission de monter, mais il a donné aux siens l'ordre de ne pas le suivre.

Le voilà; il demande le commandant, et il l'embrasse; il nous salue d'un air de protection; il parle malais; il précipite ses questions; il ne paraît surpris de rien; il veut savoir où nous allons, d'où nous venons; il nous engage à mouiller à son île; nous ne devons y manquer de rien; il se propose de nous piloter. Dans peu d'instans, on le dirait chef de la corvette; il en examine les manœuvres, le grément; il en est satisfait (c'était un sauvage), bien qu'il n'eût pas vu beaucoup de navires de cette dimension; enfin, il demande à entrer dans la chambre du capitaine; ses officiers l'y suivent, et le voilà étalant ses connaissances, proposant à M. Freycinet une conversation arabe, lui demandant une plume, lui faisant voir qu'il sait écrire, et lui traçant sur du papier un compliment pour lui et sa dame.

Pendant cet intervalle, ses bateaux s'étaient amarrés à la corvette, et nous avions commencé nos échanges. Les *Guébéens* possédaient des œufs de tortues, de petites perles, plusieurs coquillages, des boucliers élégans et d'une forme originale, et des chapeaux de diverses couleurs, très-joliment travaillés, qu'ils nous donnaient pour des miroirs, des grains de verre, et surtout des

mouchoirs. Ils gagnaient à leurs échanges, et nous y gagnions aussi; ils voulaient des choses utiles, nous demandions des choses curieuses; mais la différence qu'il y avait entre nous, c'est que nous croyions les obliger, et qu'ils se félicitaient de nous prendre pour dupes; ils nous le témoignaient par les ris moqueurs qu'ils affectaient à chaque marché.

Nous n'avions pas d'abord vu d'armes avec eux, et leurs *caracores* paraissaient remplies seulement de provisions de bouche; mais, dès que nous leur eûmes demandé à voir leurs moyens d'attaque ou de défense, il sortit de tous les coins de leurs embarcations, des centaines d'arcs et de flèches, des sagaies, armées d'os et de fer; et ce qui nous surprit le plus, c'est que nous n'eûmes pas de peine à les en dépouiller. Pour un mouchoir, ils nous livraient un faisceau de dards, et dans peu d'instans nous eûmes la plus grande partie de leurs armes à bord.

Le chef impérieux de ces hommes extraordinaires, nous a offert ici le spectacle de repas où régnait du-moins une certaine distinction. Il avait avec lui deux ministres, et ceux-là en valaient bien d'autres, puisqu'ils étaient choisis parmi les sujets les plus fidèles et les plus courageux. Eux seuls et un autre chef mangeaient avec lui; et j'ai remarqué, mais à ce groupe seulement, qu'avant et après le

repas, ils faisaient une sorte de libation, en l'honneur, sans doute, de quelque divinité, tandis que les cercles des deuxième et troisième ordres paraissaient s'affranchir de cette cérémonie. Est-ce que dans leur pays il n'y aurait de Dieu que pour les grands? Est-ce qu'on aurait refusé aux petits le droit de rendre hommage à une divinité bienfaisante? Que l'histoire du monde serait curieuse, si l'on en connaissait tous les secrets!

P. S. J'avais oublié de te dire que les naturels de Ravvack et de Waigiou ont aussi du pain fait avec du *sagou* et cuit dans des moules de terre glaise, divisés en deux ou trois compartimens. Je ne puis mieux comparer ce petit meuble qu'à ces chaufferettes de brique à l'usage de nos paysannes. Leur boisson n'est que de l'eau, ou, plus souvent encore, le lait du coco, et leur table le lieu où ils se trouvent. Je n'ai pas remarqué, du reste, qu'ils aimassent beaucoup notre vin ni nos liqueurs fortes, puisque lorsque nous leur en offrions, ils n'en acceptaient jamais que quelques gouttes, et semblaient ne les boire qu'avec une espèce de répugnance. Quant à leur manière d'allumer le feu, elle est semblable à celle de presque tous les sauvages que nous avons vus, et à celle de tous les Insulaires de la mer du Sud. Je t'en donnerai le dessin.

nuit, l'accabla de tant de coups, que, si je ne l'avais pas arrachée de ses mains, je suis sûr qu'il l'aurait assommée.

Adieu, mon ami; nous partons dans quelques heures, et nous partons avec plaisir.

LETTRE LXXV.

Sous voile.

Cette lettre sera courte, mon ami : il faut être bref quand on n'a que des chagrins à raconter; et, quoi qu'on en dise, la douleur n'est pas causeuse.

Nous avons perdu un officier distingué, estimé de ses chefs, et chéri de tous ceux qui l'ont connu. La dysenterie vient de nous enlever M. Labiche, notre second lieutenant.

En quittant une vie qu'il avait parcourue avec quelque gloire, et honorée par ses vertus, il n'a paru sensible qu'au regret de se séparer d'amis si chers, et de ne pouvoir dire un dernier adieu à une mère qu'il idolâtrait.

Qu'il est douloureux de perdre, pour ainsi dire à chaque pas, un compagnon qui a, depuis longtemps, partagé nos fatigues, et qui devait un jour partager notre récompense!...

Tout attriste notre cœur, tout flétrit notre imagination. La mort trouve des victimes; et nous n'entrevoyons pas encore le terme de nos longs chagrins. Le navire est immobile; nous seuls nous avançons et disparaissons.....

LETTRE LXXVI.

En mer.

Le vent a commencé à souffler, et l'on signale terre. Ce sont les îles des Anachorètes, toutes bordées de rescifs. Peu de temps après, on croit voir les mille îles découvertes par Bougainville.... Nous voici au milieu des Carolines, archipel si peu visité, et qui mérite tant de l'être. Toutes les îles que nous distinguons sont basses, petites et très-boisées. Les naturels qui nous entourent nous paraissent bons, familiers avec une teinte de défiance; plusieurs d'entr'eux montent à bord. On les dirait au milieu de leurs familles. Ils se prêtent à tout. Ils dansent quand nous les en prions ;ils nous caressent, ils acceptent nos bagatelles avec la reconnaissance la plus vive; ils placent les couteaux, les hameçons, les morceaux de fer que nous leur donnons, à leurs oreilles, et les nouent, pour les fixer, avec le cartilage qui leur descend presque sur l'épaule. Qu'ils sont doux, enfantins; qu'ils nous voient fuir avec regret!... Un grain paraît dans l'horizon; nous plaçons nos tentes pour recueillir de l'eau dont nous commençons à manquer. On tire de la batterie

quelques boulets, que nous jetons dessus afin de la ramener sur un seul point. A l'aspect des boulets, les Carolins se précipitent dans la mer. Là, ils paraissent chez eux mieux encore que parmi nous. Quelle force! quelle adresse! ils gagnent, en nageant, leurs embarcations avec une rapidité étonnante; elles chavirent : ils les redressent avec une promptitude merveilleuse.... Pour la première fois, mon ami, nous nous plaignons de notre marche, et nous demandons du calme. L'homme n'est jamais satisfait.

Je ne te communique pas aujourd'hui les réflexions qu'a fait naître en moi ce peuple si intéressant. Je dois bientôt en savoir davantage, et je te promets de ne rien négliger pour m'instruire de ses usages et de ses mœurs. Ou je me trompe fort, ou je n'aurai que des choses aimables à t'apprendre.

De Guham.

Enfin, nous voilà arrivés aux Mariannes; plusieurs de nos matelots ont péri dans cette longue traversée; mais du-moins ceux qui sont encore malades se flattent-ils de recouvrer à terre leurs forces, et la vie prête à leur échapper. L'espoir n'est-il pas déjà un sûr avant-coureur de la santé?

Plus une traversée a été longue, plus nous goûtons de plaisir à une nouvelle relâche; mais c'est alors même que nous entrevoyons un court

intervalle entre les fatigues passées et celles qui doivent les suivre, que notre esprit, avide de plaisirs, voudrait ne trouver que des objets sur lesquels il pût paisiblement se reposer.

Ici, le souvenir récent des riches contrées que nous venions de quitter, était un piquant motif de plus pour nous faire désirer notre prompte arrivée aux *Mariannes*. L'imagination, gâtée pour ainsi dire par l'image des campagnes magnifiques des Moluques, n'ose pas supposer, presque dans les mêmes climats, un ciel moins pur, une végétation moins riche. Un degré de civilisation de plus dans cet archipel, nous présageait les plus vives jouissances; et aux mœurs austères et superstitieuses des Espagnols devaient se mêler les habitudes premières et la timide confiance de la plus grande partie des habitans de l'Océan-Pacifique.

Le premier coup-d'œil jeté sur Guham n'a pas toutefois répondu à l'idée que nous nous en étions faite, d'après les récits exagérés de quelques enthousiastes navigateurs. Les arbres sont fort rares sur les montagnes; des masses énormes de rochers dépouillés contrastent péniblement avec des carrés d'un vert jaunâtre, du milieu desquels s'élèvent cependant, par intervalles, des troncs élancés que couronnent quelques feuilles pâles et rares; les bords du rivage seuls présentent de riches touffes d'une riante

verdure; et nos yeux, déjà attristés, ne se portent qu'avec regret vers les derniers plans d'un paysage qui ne nous rappelle que faiblement les sites délicieux que nous venons de fuir.

Après avoir longé la côte pendant une demi-journée, nous avons doublé l'île des *Cocos*, qui ferme d'un côté la rade d'*Humata*; où nous n'avons mouillé qu'à six heures, à deux encablures à-peu-près d'un navire espagnol arrivé de Manille, la veille, et à une petite lieue de terre. Le fond en est bon, et je crois le mouillage assez sûr. Il est défendu par trois forts appelés, l'un, *Vierge-des-Douleurs*; l'autre, *Saint-Ange*; et le troisième, *Saint-Vincent*.

L'arrivée du navire espagnol, *la Paix*, avait attiré le Gouverneur à Humata; et le lendemain, il vint à bord complimenter notre commandant, et lui offrir ses services. La cérémonie du salut causa un malheur bien grand à deux soldats de la garnison, qui, peu habitués sans doute à la manœuvre du canon, furent brûlés de manière à inspirer des craintes sur leurs jours; mais leur constitution vigoureuse, et les soins de nos docteurs, les ont garantis d'une mort qu'on regardait presque comme certaine.

Notre visite au chef de la colonie s'est faite sans étiquette, et nous avons été reçus avec cordialité.

Un emplacement assez commode et bien aéré est

prêt pour recevoir nos malades, dont le nombre est assez considérable. L'Intendant de la colonie est chargé de pourvoir à leurs vivres; des ordres supérieurs sont donnés pour que tous les secours nécessaires nous soient prodigués, et du-moins une aimable bienveillance supplée déjà aux privations qui nous menacent.

Le village d'Humata est composé d'une trentaine de cases bâties sur pilotis, et construites d'arêtes de cocotier assez solides et bien liées entr'elles. Le peuple qui les habite et les remplit, offre les dehors hideux de la misère la plus révoltante. Un morceau d'étoffe sale et puante couvre les femmes depuis les reins jusqu'aux genoux; les hommes se vêtissent d'une espèce de pantalon large, qui ne descend que jusqu'au milieu de la cuisse; les uns et les autres (et c'est presque général) sont couverts d'une lèpre dégoûtante et vigoureuse, qui, même en disparaissant, laisse sur le corps des traces noires et livides, effroi continuel des Européens qui ont à traiter avec eux.

Je ne te parle encore que du peuple d'Humata; et je noterai, à notre arrivée à *Agagna*, le séjour du Gouverneur, la différence qui doit nécessairement exister entre les habitans d'un village et ceux d'une capitale; mais ici, tout est hideux, et les maisons et les spectres qui les peuplent.

Lorsqu'on vient à parcourir la campagne, le cœur se soulève d'indignation à l'aspect d'une terre si fertile, et à laquelle on ne demande rien. Des côteaux ombragés d'arbres vigoureux et inutiles couronnent des vallées riantes, où croissent, parmi quelques pieds de riz et de maïs, des milliers d'herbes parasites qui, en attestant la bonté du sol, attestent aussi la paresse des habitans et l'apathie des Gouverneurs. Que font donc ces hommes robustes et presque sauvages? Ils vivent, ils meurent... Quelques grains de maïs, deux fruits de l'arbre à pain, dix cigarres, et un gâteau de la boule du *tacca pinnatifida*, ou du *sicus*, leur font passer la journée, et je ne crois pas qu'ils puissent supposer un mieux dans leur situation, lorsqu'à ces productions, que la terre leur fournit avec abondance, ils peuvent ajouter un morceau de poisson sec, ou un lambeau de cerf à moitié putréfié.

L'aspect de tant de misère, suite sans doute de l'avilissement dans lequel des conquérans fanatiques ont plongé les habitans de cet inutile archipel, navre mon cœur, et fait naître mon indignation contre ces hommes vains et coupables qui ont cru, en y introduisant le christianisme, être dispensés d'y répandre de nouveaux biens. Les conquêtes faites avec le glaive ne sont durables qu'autant que les vaincus peuvent pardonner le

sang répandu par le souvenir de bienfaits primitifs.

Ici, nul impôt, nulle contribution; seulement quelques vexations passagères de la part des Gouverneurs, à l'arrivée d'un navire; et cependant, on mourrait de misère, si la terre, sans avoir besoin d'être secondée, ne donnait aux paresseux habitans les faibles moyens de subsistance dont ils ont besoin.

Il existe toutefois des usages dans certains petits bourgs, qui sembleraient annoncer que les Naturels de ces îles ont éprouvé jadis des jours de famine, puisqu'ils avaient nécessité de leur part une prévoyance, dont la nature de leur pays aurait dû les affranchir aujourd'hui, et qui cependant sont encore respectés.

Dans l'histoire du Monde, la sagesse et la déraison sont presque toujours de compagnie.

Nous partons aujourd'hui pour nous rapprocher de la capitale. Je suis bien aise de quitter Humata.

LETTRE LXXVII.

De Guham.

Des rescifs très-prolongés ferment la rade de Saint-Louis, qui est encore défendue des vents du nord par l'*île aux Chèvres*. Le morne d'*Oroté*, sur lequel on a bâti un fort assez inutile, la garantit aussi des vents d'O.-S.-O.; et du côté de Guham, des montagnes assez hautes n'empêchent point que les navires ne courent quelque danger, à cause des hauts-fonds innombrables qui, dans les basses marées, restent pour la plupart à découvert. Sur un de ces hauts-fonds de madrépores, les Espagnols, *toujours industrieux*, ont construit un nouveau fort appelé *Saint-Louis*, sans doute à beaucoup de frais, mais aussi inutile que celui qui est situé sur la montagne. Ce n'est qu'avec des peines infinies que nous sommes parvenus au mouillage que nous ne quitterons pas de sitôt.

Quelques jours après notre arrivée à Guham, le Gouverneur nous a parlé, avec tant d'intérêt, de Tinian et des restes antiques d'anciens monumens encore très-peu connus, que M. Freycinet lui a

demandé les moyens de visiter cette île. *Don José Médinilla* les lui a offerts avec empressement, et lui a proposé des places sur des *pros* des Carolines, qui vont tous les ans faire des courses à Rotta, à Tinian et Seypan. MM. Gaudichaud, Bérard et moi, avons été désignés pour cette expédition; et le lendemain de notre séjour au mouillage de *Saint-Louis*, nous nous sommes embarqués pour la ville qui devait être notre point de départ.

Le canal entre l'*Ile-aux-Chèvres* et la côte de Guham n'a pas plus de six milles de large dans sa plus grande largeur, ni moins de trois dans sa plus petite. L'île est couverte d'arbres et d'arbustes pour la plupart inutiles, mais parmi lesquels on trouve cependant le *sicas*, appelé dans le pays *fédérico*, qui est la principale nourriture des habitans de cet archipel. Il n'y a pas d'eau dans l'*Ile-aux-Chèvres*, excepté celle qu'on trouve quelquefois dans un grand réservoir de quatre ou cinq cents pieds de diamètre, qui n'est alimenté que par les pluies; mais en revanche, la côte de Guham offre de toutes parts des points-de-vue charmans et de riches plants de verdure sur lesquels l'œil se repose avec délices.

Les rescifs dont je t'ai parlé s'étendent depuis le milieu de la rade Saint-Louis jusqu'à *Agagna*,

et ne laissent aux embarcations que trois petits passages; le premier est vis-à-vis *Toupoungan*, village composé d'une quinzaine de maisons, où règne, pour le moins, autant de misère qu'à *Humata*, et où nous n'avons pas vu moins de lèpre. Le second passage est par le travers d'*Anigua*, bourg aussi misérable que Toupoungan, où nous descendîmes pour continuer, par terre, notre chemin jusqu'à Agagna, distant encore de près de six milles. Que la terre est fertile sur toute cette partie de l'île! Que les hommes sont coupables de la négliger! De vastes champs abandonnés attestent l'apathie de ces malheureux habitans, et font regretter que les Espagnols n'abandonnent pas à une autre puissance la possession de ce riche archipel*.

A quelque cent toises d'Anigua, on trouve plusieurs maisons isolées, où l'on entretient des individus des deux sexes, attaqués d'une lèpre vigoureuse qui les prive ordinairement de la langue, ou de quelques-uns de leurs membres, et qui devient, dit-on, une maladie contagieuse. J'ai dessiné deux de ces infortunés, qui offrent à l'œil effrayé l'aspect le plus hideux de la misère humaine. On recule d'horreur à l'approche de ces maisons de désolation et de désespoir. Je crois

* Le troisième passage est vis-à-vis Agagna même.

qu'en agrandissant ces mesquins édifices, en y appelant de toute l'île les individus attaqués fortement de la lèpre, et en leur interdisant toute communication avec les dehors, on parviendrait à chasser de ce pays cette maladie affreuse qui, si elle ne fait pas périr promptement celui qui en est atteint, abrège du-moins ses jours, et les lui fait peut-être maudire*. Quel tableau que celui d'un enfant de quelques jours, couché paisiblement entre les bras d'une femme rongée de lèpre, et de dégoûtans ulcères, qui le couvre imprudemment de ses caresses! Eh bien, ce spectacle affligeant se voit dans presque toutes les maisons, le Gouvernement n'y met aucun obstacle, et l'enfant qui suce le lait de sa mère, suce avec lui les souffrances et la mort.

Avant d'arriver au village d'*Assan*, qui n'est séparé de la ville que d'un quart de lieue, nous avons suivi un petit sentier taillé dans une montagne, et bordé d'arbres gracieux et odoriférans. Les routes sont, pour ainsi dire, fermées par des allées de cocotiers dont l'arête régulière et allongée contraste si bien avec le feuillage large et dentelé de l'arbre à pain. Le cocotier, ici, est moins haut qu'à Ravvack et à Ombay; mais il me paraît plus

* On l'appelle ici *mal de Saint Lazare*.

vigoureux. Sa tige, presque toujours perpendiculaire, s'allonge aussi parfois horizontalement, forme un coude à une certaine hauteur, s'élève ensuite avec majesté, et semble conquérir l'air qui est son domaine. C'est ici, surtout, que nous avons pu apprécier tous les bienfaits de cet arbre précieux, dont nous ne connaissions encore que quelques propriétés.

Le village d'Assan est plus considérable que les deux précédens; mais c'est toujours la même misère, les mêmes scènes de désolation. Jamais je n'ai vu tant de cocotiers que dans le chemin qui conduit de ce village à la ville; jamais, peut-être, je n'ai fait de promenade plus agréable; jamais aussi je n'ai trouvé de plus délicieux paysage; le peintre le plus habile n'en représenterait que faiblement les beautés.

Plusieurs torrens qui descendent des montagnes, et vont se précipiter dans la mer, sont coupés par des ponts assez bien bâtis, ouvrage, sans doute, des conquérans de cet archipel. Dans les constructions nouvelles, rien ne peut leur être comparé.

LETTRE LXXVIII.

D'Agagna (île de Guham).

Cette capitale ressemble passablement à une cité; non pas, comme on nous l'avait dit, à une cité d'Europe, mais à une ville dont les neuf dixièmes des maisons seraient bâtis en arêtes de cocotier et couverts de feuilles d'arbres. Il y a si longtemps que nous n'en avons tant vu de réunies, que le premier coup-d'œil sur Agagna nous a prévenus en sa faveur. Il y a ici des rues, de véritables maisons, une église d'une certaine apparence, et même un palais qui en a beaucoup. Je me réconcilie avec le pays, mais je ne décide pas encore où doit s'arrêter ma faible admiration.

Le Gouverneur nous reçoit dans son *palais*, bâti en pierre et en bois; il est blanchi à neuf, et déblayé de manière à nous faire soupçonner que ces enjolivemens n'ont été faits que pour nous. Huit pièces d'artillerie en défendent la porte; à côté est un corps-de-garde très-propre et très-vaste; mais ce qui gâte le coup-d'œil, ce sont les soldats que je reconnais et que j'avais laissés à Humata,

armés de broches et de balais. Je n'ai pas vu de caricature aussi plaisante que les officiers de la garnison, en grand costume. Rien de plus bizarre que leur accoutrement. Rien de plus ridicule que l'importance qu'ils mettent à se décorer d'un fantôme d'épaulette qui leur caresse l'omoplate. Cette épée à la Charlemagne, longue et plate *comme les harangues de la plupart de nos orateurs;* ces guêtres dans lesquelles nagent à leur aise des jambes habituées à plus de liberté; ces souliers pointus; ces habits dont les pans balayent la poussière; ces cheveux rares, blancs ou crépés, que réunissent sans effort des morceaux de courroie, ou des rubans jaunes ou bleus; ces chapeaux *à claque* dont les deux coins s'appuient sur les épaules, et que frise, parfois, la pointe de la flamberge; cet air noble qu'ils veulent se donner; cette manière de commander qui rappelle si bien leur habitude de servir; cette démarche chancelante et à prétention, tout, dans ces individus déguisés en militaires, me retrace les scènes de riante débauche dont Vernet enrichit les vitres de *Martinet* et les promenades des boulevards. Que n'ai-je son talent!

La maison du Gouverneur est assez vaste et bien aérée, mais il n'y faut pas chercher d'ornemens. Le seul qu'on y trouve est un portrait du Roi d'Espagne, qui ne fait pas honneur à l'artiste de

Manille qui l'a peint. Il y avait bien encore, dans ce même salon, huit ou dix gravures représentant l'entrée des Français à Madrid; mais on les a enlevées ce matin, et, aux scènes de désordre et de brigandage qu'on y avait réprésentées, on s'apercevait aisément que le peintre était Espagnol, aimait sa patrie, et haïssait la nôtre.

Dans la chambre à coucher du petit prince, on voit encore une *Vierge des douleurs*, qui paraît souffrir seulement de la manière dont le peintre l'a défigurée.

Sur le derrière du palais est un terrain assez vaste, qu'on appelle *le jardin*, mais où l'on n'a peut-être jamais rien semé. Et le moyen que les habitans s'occupent de cultiver leurs possessions, si les chefs leur donnent l'exemple de la négligence? La place qui est en face de l'édifice est la seule qui existe dans la ville; elle est assez vaste, mais irrégulière.

On compte cinq cent soixante-dix maisons à Agagna; cinquante seulement bâties en maçonnerie; les autres ne sont, à proprement parler, que de misérables cabanes, enfermées dans un petit enclos de deux ou trois cents pieds de tabac, bordé d'une muraille de *sicas*, dont les habitans font des gâteaux assez médiocres, et des biscuits meilleurs, mais très-pâteux. Ces maisons ont rarement plus de deux

chambres, séparées par une cloison de tiges de bambou ou de cocotier. Dans l'une, on fait la cuisine et tout le ménage; et c'est aussi là que dorment, pêle-mêle, les frères, les sœurs, les cousins, les porcs et les amis de la maison; dans l'autre reposent, seuls, les maîtres du logis; et c'est ordinairement dans cet endroit que sont collées les images enfumées de quelques saints, devant lesquels, presque à toute heure du jour, la famille se réunit et récite ses prières. Ces scènes de dévotion sont touchantes, et le seraient encore davantage, si on ne savait pas combien facilement ces insensés oublient leurs devoirs religieux, aussitôt que l'instant de la prière est écoulé.

Les maisons sont placées régulièrement et forment des rues assez larges, mais non pavées. Excepté celles qui sont en maçonnerie, toutes sont bâties sur pilotis de quatre pieds de hauteur. Cet usage, presque général dans toutes les îles de la mer du Sud, ne peut avoir été établi que pour se garantir des maladies que la saison des pluies ne manquerait pas d'occasionner.

La campagne qui environne la ville n'est pas plus cultivée que celle qui en est éloignée. On voit bien, à-la-vérité, d'humbles cabanes autour desquelles on cultive quelques pieds de riz, de maïs et de tabac; mais que de terrain perdu! quelle

coupable indolence!.... J'aurais deviné que le pays appartenait aux Espagnols, au sacrilége abandon dans lequel on le laisse. J'ai suivi, à toute heure du jour, la conduite de quelques habitans, et je n'ai pas choisi les plus paresseux; le temps doit leur paraître bien long, et la vie bien courte. Ils dorment les deux tiers de la journée, et quand ils employent l'autre tiers au travail, ce n'est presque jamais sans y être forcés par le besoin ou le Gouverneur. Ils fument et chiquent toute la journée, et semblent ne vivre que de tabac et d'arek, saupoudré de chaux; ils y joignent bien quelques feuilles de betel, mais cet assaisonnement exige un peu de soin et de peine; et où sont les personnes ici qui veulent s'en donner pour vivre?

L'arrivée d'un navire dans la colonie est un événement remarquable. Dès qu'il est signalé, le peuple abandonne le *Rancho** et s'achemine vers la capitale. Les plus actifs préparent leurs objets d'échange; et l'intérêt, du-moins une fois, les fait sortir de leur apathie. Les rues se peuplent, et l'on voit un peu de mouvement dans un pays qu'on aurait pris, la veille, pour l'empire du sommeil.

Le Gouverneur, en nous adressant ses compli-

* Maison de campagne.

mens; nous a assuré qu'il regardait cette année comme une année heureuse. Deux frégates, le *Kamstchatka*, et le *Kutusow* ont mouillé ici, la première le 7 décembre 1818, et l'autre le 14 janvier 1819. Elles faisaient toutes deux, séparément, et par ordre de leur Gouvernement, un voyage de découvertes. Le brik le *Rurik*, que nous avons rencontré au Cap-de-Bonne-Espérance, y avait aussi séjourné huit jours. Nous n'avons rien appris du motif des voyages des deux premiers navires; mais celui du capitaine Kotzebue fait autant d'honneur au ministre russe qui l'a ordonné, qu'en fera le résultat au savant capitaine qu'il avait choisi.

Adieu, mon ami.

LETTRE LXXIX.

De Guham (îles Mariannes).

Nulle part, peut-être, il n'y a autant et si peu de religion qu'à Guham. Les femmes y échangent leurs faveurs contre un rosaire. Les hommes ne rougissent pas de vous offrir, ou leur sœur, ou une de leurs parentes, et de courir immédiatement après se prosterner au pied des autels. Dans les temples, les deux sexes sont séparés; et si l'on voit fort peu de filles sans voile, l'on voit aussi fort peu d'hommes les poursuivre de leurs regards. A l'église, le peuple se conduit comme des chrétiens; à la ville et à la campagne, comme des sauvages.

Les maris sont ici, comme en Espagne, très-jaloux de leurs femmes, les amans de leurs maîtresses; mais après cela, courtisez les sœurs et les amies, que leur importe? Ce qui ne doit pas être leur possession leur est étranger; et vous voyez des hommes assez déhontés pour vous offrir, dès que vous allez chez eux, une de leurs parentes, dans la crainte que vous ne jetiez les yeux sur leurs épouses. D'un autre côté, soyez certains que si vous plaisez

à la femme, vous ne pousserez pas long-temps d'inutiles soupirs.

On serait effrayé du nombre prodigieux de processions et de cérémonies religieuses dont on amuse le peuple de Guham, si on ne savait que le zèle des dévots, et même l'insouciance des indifférens, sont utiles à l'église, et surtout au prêtre, qui profite de tout. Des quêtes sont faites dans les maisons; des réquisitions sont ordonnées : et il est peu d'habitans qui puissent s'affranchir de cette espèce d'impôt. A défaut d'argent, car il y en a fort peu dans la colonie, on remplit de fruits, de légumes et de viandes les magasins du curé, qui probablement en distribue une bonne partie aux pauvres *.

Je n'ai pas vu de pauvres à Guham.

Je pensais qu'après le carême, les processions cesseraient, et que le peuple aurait quelques jours de relâche. Eh bien! pas du tout : cela a été de mieux en mieux; et, tout bien considéré, ces pauvres ignorans ne sont pas si coupables de donner les trois quarts de leur vie à la paresse, eux à qui l'église ordonne le repos, ou défend le travail la moitié de la semaine. Ne serait-ce pas même par excès de zèle que les terres sont si abandonnées ?...

* Ces usages n'existent point aux Philippines, où les ministres de notre religion donnent aux peuples qui leur sont confiés l'exemple de toutes les vertus.

Je ne sais, mais je crains d'avoir été trop sévère dans mes premières conjectures. Soyons dorénavent plus circonspect.

Les vents nous sont toujours contraires, mon ami, et j'en suis enchanté, puisque plusieurs *pros volans* des Carolines nous sont annoncés par les vigies d'*Humata*, et que nous avons l'espoir de faire notre petit voyage avec des pilotes excellens et des embarcations mieux manœuvrées que celles qu'on nous destinait. J'ai vu d'ailleurs les cérémonies de la semaine sainte, et j'ai aujourd'hui une idée du luxe qu'on met ici à la célébration de nos mystères religieux. A la pompe et aux impositions près, il n'existe aucune différence entre la manière de célébrer de *Guham* et celle de Manille, comme il n'y en a aucune non plus entre celle de Manille et celle d'Espagne. C'est à notre commandant que M. le curé d'*Agagna* a remis les clefs du Saint-Sépulcre. Il les a gardées deux jours pendues à son cou, et il les a rendues le samedi saint, avec une dévotion exemplaire.

Il est vraiment douloureux de voir un peuple qu'il serait si facile de bien diriger, livré aux ténèbres qui l'enveloppent, adopter encore aujourd'hui avec une aveugle confiance les récits absurdes de prétendus miracles quotidiens dont on le berce à toute heure du jour. Notre savant abbé de Quélen,

dont les soins paternels ne se bornaient pas seulement à l'instruction de l'équipage avec lequel il faisait une si longue campagne, a souvent eu des conversations avec le curé d'*Agagna*, et il s'est convaincu que le pauvre homme ne peut guère donner aux brebis qui lui sont confiées les plus simples leçons de catéchisme, puisque lui-même ignore les principes fondamentaux de notre religion. Quant au latin qu'il avait, nous disait-il, étudié dès sa plus tendre enfance, sous les meilleurs professeurs de Manille, à-peine notre aumônier, qui le parle avec la plus grande facilité, a-t-il pu lui en faire entendre quelques mots, en tournant et retournant ses phrases; et pour moi, je suis convaincu que tant qu'on enverra aux Mariannes des pasteurs tels que le frère *Ciriaco*, la religion y sera peu honorée, et les mœurs ne feront pas un seul pas vers la moindre amélioration.

Ne t'ai-je pas dit, mon ami, que la semaine sainte était une époque révérée par les habitans de Guham? Il n'y a pas d'exagération, je t'assure, à appeler la fête de Pâques le jour du scandale.

P. S. Nous avons éprouvé aujourd'hui deux légères secousses de tremblement de terre.

LETTRE LXXX.

D'Agagna (île de Guham).

Le gouverneur de Diely, jaloux du bien-être du pays qui lui est confié, a établi, dès son arrivée à Timor, un petit conseil, où il a distribué des places à ceux de ses officiers qu'il avait jugés les plus propres à les remplir; et persuadé que, pour que toutes les branches de son administration allassent bien, il ne devait pas faire peser sur sa tête seule tous les travaux et toutes les charges, il a sagement créé des juges, des officiers de police, des généraux d'armée, titres qu'on ne peut garder que dans la colonie. Les fonctions ainsi départies, l'ouvrage se fait mieux; une affaire n'est pas croisée par une autre affaire; on peut en terminer dix à-la-fois, et le peuple est satisfait. Ici c'est M. *Medinilla* qui est général, juge, avocat, et souvent accusateur. A qui en appeler d'un arrêt porté par lui?... Qui écoutera le malheureux qu'on vient de proscrire?..... A Diely, le Gouverneur se fait rendre compte de toutes les affaires; c'est lui qui est le conseil de révision; et avec des hommes qui prennent de si sages

précautions pour prévenir les désordres, il est rare que les abus se succèdent, et qu'une injustice du plus fort puisse affranchir le coupable de la disgrâce du souverain.

Qui oserait, à Guham, porter une plainte contre le domestique affidé du Gouverneur? et cependant qui, plus que lui, est digne de la vindicte des lois? Sous le manteau du chef, il s'est fait le petit tyran de la colonie; et s'il a échappé jusqu'à présent à la fureur publique, il ne le doit qu'à la lâche protection qu'on lui accorde. N'est-ce pas se rendre coupable d'un crime, que de refuser d'en poursuivre les auteurs?

Un des chefs de ce pays (et ce n'est pas un des moindres) me disait un jour : « Il n'y a pas long-temps que j'ai sauvé la vie à un homme que vous verrez sans doute à Rotta, dans le trajet que vous allez faire : et son cœur n'en a pas été reconnaissant. Écoutez : J'avais une maîtresse. — Je le sais. — Elle m'adorait. — Je n'en doute pas. — Et, soit dit entre nous, elle me gardait une fidélité à toute épreuve. Vous sentez bien que dans un pays comme celui-ci, il faut provoquer des distractions, si l'on ne veut pas mourir d'ennui. Cette jeune personne, dès que le jour avait fait place à la nuit, venait dans mon palais; et, en dépit des espions, et du mauvais effet qui aurait pu

résulter de ces rendez-vous nocturnes.... — Je vous entends. — Mon amitié pour cette aimable infortunée fut encore resserrée par un événement que je n'avais pas prévu; mais enfin, *ce n'est pas ma faute.* Mademoiselle R..... accoucha; et la jolie enfant qu'elle me donna, m'imposa de nouvelles obligations. Je réunis chez moi les premiers ouvriers de Guham; je leur ordonnai de quitter leurs femmes, leurs enfans, leur ménage, et de se consacrer tout entiers aux travaux que j'avais médités. Vous vous doutez bien aussi que, dans un pays sans ressources, il faut un certain temps pour bâtir une maison qui ait quelque apparence; et après dix-huit mois d'une constance assidue, je vis avec plaisir que l'ouvrage avançait. Il est vrai que quelques familles eurent à souffrir de l'absence de leurs chefs, que je retenais pour moi; mais mon enfant avant tout; et j'étais trop satisfait de lui offrir un logement digne de lui.... et de sa mère.

Tout allait bien jusque là : le peuple n'ignorait pas que j'avais une maîtresse; mais mon exemple ne pouvait guère avoir des conséquences pour la canaille, et personne ici n'était autorisé à faire comme moi. Une nuit que, seule, et à petit pas, s'acheminait vers mon palais celle que mon cœur appelait avec impatience, le Capitaine dont je vous ai parlé la voit, court à elle, et afin de la

séduire, lui fait des propositions qui révoltent une personne si vertueuse. Sans un espion que j'avais placé ce jour-là, je n'aurais peut-être rien appris d'un entretien si scandaleux, tant ma maîtresse était réservée, et craignait de perdre mes bonnes grâces; mais pressée par mes questions, elle me fit part, en rougissant, des poursuites de mon rival. J'en fus outré; et ma vengeance résolue, je ne la renvoyai qu'au lendemain. Le soir, M. le Capitaine, revenant de sa maison de campagne, fut assailli par une douzaine de domestiques, contre lesquels il se défendit d'abord vaillamment; mais, accablé par le nombre, il tomba, et ces gens allaient l'achever, quand je m'avançai vers eux, et leur dis : « *Laissez-le, il est mort....* Je le fis transporter chez lui avec précaution, et le remis à sa femme et à ses enfans ». — Quelqu'un vint dans ce moment interrompre sa confidence; et surpris de sa générosité, je pensai machinalement à ce moine espagnol qui attendait, à Barcelonne, les passans au détour d'une rue, les frappait de son stylet, feignait d'accourir au bruit, et prodiguait des secours intéressés à celui qu'il venait d'assassiner : ce qui lui valut une immense fortune, et par suite, la potence.

— J'aurais été satisfait de ma vengeance, me dit mon narrateur en revenant, si je n'avais appris par le public, qui n'est pas toujours l'organe de la

vérité, que mon ennemi, à-peine guéri de ses blessures, s'était vanté de m'enlever ma conquête, et de se faire un parti dans l'île.

Par considération pour le rôle important qu'il avait toujours joué dans la colonie, j'avais laissé assoupir une mauvaise affaire, d'un vol de poudre, auquel il était soupçonné d'avoir contribué; mais ses poursuites auprès de ma maîtresse le rendirent plus coupable à mes yeux. J'envoyai ma garde chez lui; on l'arrêta, je le jugeai; et après l'avoir fait languir cinq mois dans un cachot, je l'ai envoyé, par un temps affreux, vieillir, et peut-être mourir, à Rotta. Cependant, comme je dois compte de ma conduite au Gouverneur général des Philippines, j'ai dressé moi-même procès-verbal de l'acte d'accusation, dans lequel il n'a pas été nécessaire de parler de ma maîtresse, qui est la filleule de mon prisonnier, et j'attends là-dessus des ordres supérieurs.

Cette anecdote m'étonna; je l'ai recueillie, et je la livre à tes réflexions.

Dans les villages, les punitions sont ordonnées par les alcades, et exécutées par les *gobernadorzillos* (petits gouverneurs). Il n'y a pas d'appel de leurs jugemens; et celui qui se plaindrait de vingt-cinq coups de bâton reçus, en recevrait le lendemain cinquante, pour avoir osé se plaindre....

Un frère a une sœur insultée par un voisin; un fils entend calomnier sa mère; le meilleur parti à prendre est de se venger soi-même; il n'y a pas de lois ici contre les calomniateurs.

Les assassins obscurs et reconnus sont traduits en prison, et mis préalablement aux fers. Pendant leur détention, on instruit fort légèrement l'affaire, on occupe les coupables, et par la première occasion, on les envoie à Manille, où l'on doit être fort surpris de la manière de procéder des chefs de Guham.

Une personne riche est toujours sûre ici de tirer vengeance d'un affront. Elle paye quatre ou cinq malfaiteurs reconnus, et l'injure est bientôt effacée. C'est le domestique chéri du gouverneur Médénilla qui est regardé dans la colonie comme le coryphée de cette association. Il n'y a à craindre qu'une chose, lorsqu'on le charge d'une si honorable commission : c'est qu'il ne pousse trop loin la vengeance. Et de pareils monstres ont encore des protecteurs! j'allais presque dire des amis.

Quant à cette police, qui nécessite chez nous des hommes adroits et fripons qui vont se glissant dans les sociétés, s'initiant dans tous les secrets, et dont l'unique métier, en un mot, est de désoler les familles, en croyant se rendre nécessaires à un gouvernement qui les solde et qui les méprise, il n'en existe point ici, et elle y serait inutile; on ignore

ce que c'est que conspirer. L'État, la monarchie, le Roi, sont des mots vides de sens pour la plus grande partie des habitans des Mariannes. Ils ne voyent rien au-dessus du Gouverneur ; et l'amour de ces bonnes gens pour leurs chefs, irait peut-être jusqu'à l'adoration, s'ils n'en recevaient que des bienfaits, et si les méchans seuls avaient à craindre sous son administration paternelle.

Le major Don Louis de Torrès, seul naturel avec qui on peut hasarder une petite conversation, m'a dit plus d'une fois, qu'une femme était la seule cause des désordres qui avaient affligé depuis quelque temps la colonie, et que sans elle, le Gouverneur ne se serait fait connaître ici que par des bienfaits.

Où est la femme, à Guham, dont les qualités puissent justifier tant de faiblesse?

LETTRE LXXXI.

D'Agagna (île de Guham).

Il existe à Agagna un collège royal et plusieurs écoles secondaires. Dans le premier, on apprend à lire et à chanter; dans les autres, on tâche d'apprendre à chanter et à lire. Ainsi donc, c'est le maître de musique qui est le premier instituteur; le second, c'est le maître de musique. Il est le directeur du collège; car je ne compte pas pour directeur un certain capitaine *Auguste*, qui sait à-peine lire, et qui ne sait pas chanter. On croirait peut-être que le Lulli de la colonie possède quelque talent pour la musique; on se tromperait. Il n'a jamais détonné qu'à l'église; et hors deux ou trois chansons patriotiques, et quatre ou cinq bourdonnemens du pays, ses élèves ne savent que la grand'messe, les vêpres, et quelques cantiques. Sais-tu à quoi on occupe les quarante élèves du collège? A divertir M. le Gouverneur et les capitaines des navires qui s'égarent jusqu'ici.

Puisqu'on ne veut pas en faire des savans, ni des hommes instruits, ce qui serait à-peu-près inutile,

pourquoi n'en fait-on pas des artisans? On les emploie à l'amusement des étrangers, et on rougit de leur apprendre un métier! Ils sont destinés à être un jour des personnes considérées dans la colonie; je ne sais pas jusqu'à quel point ils le deviendront; mais ce qu'on peut affirmer, c'est que ce seront toujours des êtres inutiles.

Le maître du collège, car, je le répète, il n'y en a qu'un, a six piastres par mois, ou une chemise, et sa ration. Le chef de l'école secondaire, qui ne s'écarte en rien des préceptes ordonnés par son supérieur, ne gagne que deux piastres. Je trouve que c'est même payer fort cher l'inutilité d'un homme.

Il y a plus de six ans que le Gouverneur est ici, et il a ignoré jusqu'aujourd'hui le genre d'éducation qu'on donnait à ses administrés. Il a résolu de présenter à son successeur un plan d'instruction qui doit être fort utile à la colonie, et qui, dans quelques vingtaines d'années, prouvera qu'on a eu tort de négliger ainsi des Naturels qui coûtent si peu à diriger. Vive la philantropie!

Il y a des charrues et des charrettes à Guham; elles rappellent l'enfance des arts et de l'agriculture.

Il existe aussi deux ou trois filatures : les ateliers sont français; il y en a un chinois, qui est plus simple et plus utile que les nôtres; aussi n'est-il guère en activité.

Quant à l'architecture, elle ne servirait à rien ici; et sans acheter à grands frais le bizarre plaisir de s'établir avec luxe, si on voulait se loger assez commodément et avec solidité, on n'aurait qu'à bâtir sur les modèles, peut-être trop massifs, que les premiers habitans ont laissés, et que les siècles et d'avides conquérans n'ont pu détruire.

Le peuple est très-superstitieux à Agagna, et surtout dans les campagnes; car la superstition est fille de l'ignorance. Nous avons éprouvé, depuis notre arrivée, quatre secousses de tremblemens de terre, dont il a attribué la cause au relâchement des mœurs de la colonie. Si l'on devait en croire les habitans, Dieu ne s'occuperait que de leur seul pays. Il n'y a pas d'effet, quelque petit qu'il soit, auquel ils ne reconnaissent une grande cause.

Cette superstition, qui ne laisse pas souvent que d'avoir des suites très-funestes, est un des résultats immédiats de l'ascendant qu'avaient pris ici les premiers conquérans de cet archipel. Tu verras plus tard qu'il serait fort étonnant que le peuple en fût affranchi.

Il n'y a pas de pays au monde où les fils ayent plus de respect pour les auteurs de leurs jours. Leur âge ne les sauve pas de l'obéissance, et j'ai vu des hommes de quarante ans trembler à une simple réprimande de leur vieux père. Ils ne prononcent

jamais leur nom sans le faire précéder du mot *segnor*, et sans une légère inclination de tête.

Il est infiniment rare qu'une mère n'allaite pas son enfant; une maladie grave pourrait seule la faire renoncer aux devoirs de la maternité. Le vent d'Europe n'a pas soufflé jusque dans ces climats.

Il serait cependant nécessaire, dans presque toutes les îles de la mer du Sud comprises entre les tropiques, d'interdire à beaucoup de mères le droit si doux dont elles se privent chez nous; et je ne sais pas même jusqu'à quel point il serait nuisible de défendre le mariage aux personnes des deux sexes, attaquées de certaines maladies qu'elles courent risque de transmettre à leurs enfans. Il est, dans la nature, des remèdes bien violens, mais dont l'expérience a montré les heureux résultats.

Les hommes peuvent se marier ici à quatorze ans, les femmes à douze; ces mariages précoces sont cependant très-rares.

Le nombre des enfans, dans une famille, est, pour l'ordinaire, de trois à cinq; j'ai vu un vieillard qui en avait vingt-sept, tous vivans, et tous le consolant de ses infirmités. Greuse aurait trouvé là un beau sujet de tableau!

Il existe dans la colonie une femme dont le nombre des rejetons s'élève à cent trente-sept. Citer de pareils exemples, c'est en constater la rareté.

LETTRE LXXXII.

D'Agagna (île de Guham).

Le langage primitif des habitans des Mariannes est monotone et extrêmement difficile; il y a des syllabes que nos caractères ne peuvent peindre qu'approximativement, et je ne suis plus étonné, aujourd'hui, de la très-grande différence que j'ai remarquée dans une foule de mots sauvages donnés par les premiers navigateurs.

Le style est l'homme, a dit Buffon; et si l'on peut ici faire la même application au langage, puisque l'écriture y a long-temps été inconnue, on ne peut refuser du génie à ce peuple, que les massacres et les persécutions ont certainement abruti. Il a adopté la langue de ses maîtres avec ses vices; mais, quoique conservant encore quelque chose des temps reculés, il a souvent prouvé qu'il en aurait pris plus facilement les vertus.

Tout me porte à croire que ce pays, si long-temps inconnu, était déjà loin de la nature lorsque le hasard l'a découvert et que les armes l'ont soumis. Les monumens antiques qu'on y remarque

encore en seraient une preuve sensible, si le langage, qui ne s'épure qu'avec la liberté, et la haîne de l'esclavage, ne venaient à l'appui de mon assertion. Il est aussi riche de figures que varié dans ses constructions. Traduisez mot à mot un de leurs discours, et vous serez étonnés de son élégance et de sa précision. *L'aspect de Tinian,* me disait hier un naturel d'ici, *a je ne sais quoi de majestueux qui agrandit l'âme et épure les sentimens.* Et, en me parlant de la légèreté des *pros* des Carolines : *Semblables aux oiseaux pélagiens,* disait-il, *ils fendent les flots et étalent le vent; c'est le vent lui-même.* Je suis certain que celui qui me traduisait cette phrase en espagnol ne l'a pas embellie, et qu'il n'aurait pas trouvé dans le genre d'éducation qu'il a reçue, les termes expressifs du langage chamorre.

Le costume des hommes et des femmes est comme celui du peuple de quelques provinces d'Espagne, à peu de modifications près. Au-lieu de la *mantille* qui drape les Espagnoles avec tant d'élégance, mais qui les écrase un peu, on met ici sur le front un mouchoir qu'on laisse flotter sur les épaules. Les cheveux sont noués très-bas et sur le derrière, et cet usage, qui semble allonger la forme de la tête, et qui blesse, au premier coup-d'œil, finit par être fort agréable. Le *corset* qui

gaze faiblement le sein, et couvre rarement les reins, éveille les désirs, et par ce qu'il laisse apercevoir, et par ce qu'il fait soupçonner. Les hommes portent presque toujours une chemise sur les pantalons, qui sont très-courts, et passent rarement le genou.

Le teint des uns et des autres est jaune obscur; ils ont, en général, les dents gâtées, par l'usage du bétel et de la chaux dont ils l'assaisonnent; tout le monde fume, et l'on voit, dans presque toutes les maisons, des enfans de quatre à cinq ans, le cigarre à la bouche. Ces cigarres, pour les femmes, sont d'une grosseur démesurée; et il y a de la coquetterie à en avoir un de six pouces de long et de huit à neuf lignes de diamètre.

Les jupes sont généralement très-longues, et c'est tant pis pour les voyageurs, car les femmes ont les jambes très-bien faites ainsi que les hommes, qui, quoique petits, pourraient servir de modèles à nos meilleurs statuaires. Ce sont jusqu'à présent les formes les plus belles que nous ayons remarquées.

Les femmes se coiffent quelquefois avec des chapeaux d'hommes; et ce costume si gracieux, leur démarche vraiment ravissante, ce désir presque général chez elles de plaire aux étrangers, tout enfin contribue à exalter l'imagination de ceux qu'une longue navigation a tenus loin de ce

sexe dangereux, qui le devient encore davantage par les privations qu'on a éprouvées, et par les souvenirs agréables qu'il rappelle sans cesse.

Quoique le terme de notre relâche, marqué par M. Freycinet, soit passé depuis fort long-temps, je vois arriver avec regret le moment du départ, car les femmes d'Agagna, moins farouches aujourd'hui, commencent à nous faire les confidens de leurs légers chagrins, et daignent agréer les consolations que nous nous empressons de leur offrir.

Décidément, Guham s'embellit.

LETTRE LXXXIII.

D'Agagna (île de Guham).

Je te l'ai dit : on s'habitue à notre présence, mon cher Batlle ; les hommes ne nous redoutent plus autant, quoique nous soyons devenus plus redoutables, par la confiance que nous avons inspirée à leurs femmes. Il me semble qu'ils veulent se faire une nécessité de ce qu'ils ne peuvent empêcher, et tout bien considéré, je crois qu'ils agissent sagement. Ils seraient bien plus trompés s'ils voulaient l'être moins, et, de ce mal qu'ils semblaient tant redouter, il en résulte trois mieux : la liberté des femmes, la chimère dont les hommes s'affranchissent, et notre satisfaction personnelle qu'il faut faire entrer en ligne de compte.

Au-lieu de nous fuir, les beautés du pays se rapprochent ; elles se chargent de nos commissions, les font avec zèle, arrivent accompagnées à notre logement, et finissent par y venir seules. Nous ne sommes plus à leurs yeux de redoutables insurgés avides de sang et de pillage ; nous sommes devenus des étrangers aimables et désirés ; ou, si quelques-

unes conservent encore des doutes sur nos intentions, elles aiment mieux s'exposer au péril par une audacieuse confiance, que de s'en éloigner par un prudence craintive. Nous avons des rosaires, des grains de verre, des mouchoirs; tout cela est fort estimé chez elles, et nous faisons des échanges qui, en leur donnant une haute idée de notre générosité, nous sont aussi garans de leur bon cœur. Nos premiers entretiens ont d'abord été obscurs, puisque peu d'entre nous parlent l'espagnol, et qu'elles n'entendent pas un mot de français; mais elles ont de l'intelligence, et, au besoin, les gestes, qui sont le langage universel, applanissent les difficultés, et nous servent d'interprète. Sous ce rapport, l'Europe leur paraît le pays par excellence, et elles avouent ingénuement que nous en savons là-dessus beaucoup plus que leurs maris. Il est bon de montrer tous ses avantages.

La ville est bordée au sud par une montagne assez haute, abandonnée naguère par la crainte, et fréquentée aujourd'hui par la sécurité. Au nord, de belles masses de cocotier forment un rideau majestueux, qui semble opposer une barrière aux flots de la mer. Sous ces arbres magnifiques, et entremêlés de bananiers et de quelques *rima**, coule une petite rivière peu profonde, qui prend

* C'est l'arbre à pain.

sa source à une lieue de la ville, dans une vallée délicieuse, mais peu cultivée. C'est là que les filles et les femmes d'Agagna vont confier leurs charmes à l'eau indiscrète qui ne les cache que faiblement. Cette rivière devenait notre point de réunion habituel; car, dans ces climats brûlans, des bains fréquens nous étaient recommandés; et si les premiers jours, notre présence en exilait un sexe encore peu aguerri, nous nous sommes convaincus à la fin que la pudeur alarmée était le prétexte plutôt que le motif de sa désertion. On se fait à tout, même au danger; l'expérience vient de nous le démontrer. Dans les commencemens, l'heure de notre arrivée à la rivière était celle du départ des femmes; petit à petit, elle ne se retirèrent que quelques momens après; ensuite elles ne partirent plus qu'avec nous, et enfin ce lieu devint un véritable rendez-vous. C'est là que j'ai pu remarquer la beauté des formes, que des entraves et des lacets n'avaient pas profanés; et j'avoue que j'avais peine à supposer des contours si gracieux sous des voiles grossiers, et quelquefois sous les haillons de la misère.

De cette confiance flatteuse pour nous, naissait encore un avantage précieux. Nos conversations, moins surveillées, avaient plus de liberté, *et nos remarques subsistaient*, comme le dit madame Dacier, de gothique mémoire. Ce n'est jamais en

apportant une attention trop minutieuse sur les mœurs et les habitudes d'un pays, qu'on pourra en juger, et établir de justes comparaisons; la raison s'enfuit à l'aspect d'un front sévère; et c'est en badinant avec les unes et les autres qu'on peut mieux les apprécier. Un pédagogue interrogera une jeune fille; adieu la vérité, adieu la franchise, car l'innocence a aussi sa honte. Un jeune étourdi fera cent questions; et s'il inspire de la confiance (et les étourdis ont ce bonheur plus souvent qu'on ne le croit), on n'osera le tromper, on ne lui déguisera rien, et *l'on appelera un chat, un chat.* Sa gaîté fera naître la gaîté; son indulgence excitera aux aveux; ils riront ensemble, mais ce rire aura un motif puisé dans les mœurs; et c'est en se jouant pour ainsi dire des usages et des ridicules, qu'il parviendra plus facilement à les connaître.

L'ignorance du mot *vertu* n'empêche pas qu'il n'y en ait ici; et il serait très-injuste de juger légèrement la conduite de toutes les femmes. On en voit quelques-unes qui ne s'écartent jamais de leurs devoirs, parmi lesquels elles comprennent fort bien la fidélité envers leur mari : mais cet usage ne fait pas loi; et le nombre de celles qui s'en affranchissent est infiniment plus grand que le nombre de celles qui s'y soumettent. Nous sommes à quatre mille lieues de l'Europe.

Il est probable qu'avant la conquête de cet archipel, les femmes ne prenaient jamais les noms des maris; puisqu'à présent même, en dépit du code espagnol en vigueur aux Mariannes, elles suivent le même usage, que plusieurs siècles d'esclavage auraient dû cependant leur faire perdre.

On peut essayer ici quelques observations bien singulières sur ce mélange de mœurs des Espagnols avec celles des *Chamorres,* premiers habitans de ces îles. Ceux-ci, contraints de se soumettre à un joug étranger, et d'abjurer certains usages antiques, n'ont adopté néanmoins de leurs vainqueurs que ceux qui se rattachaient en quelque sorte à leur esprit national.

Toutes leurs traditions ne parlent que de phénomènes extraordinaires dont leur pays aurait été le théâtre. Leurs contes ne sont qu'un tissu absurde de puissances surnaturelles qui venaient se mêler des affaires terrestres, et leur promettaient des récompenses, ou les menaçaient de cruelles punitions. Aussi, nulle nation dans le monde n'ajoute plus de foi aux relations de miracles, dont les livres espagnols sont remplis, que celle qui habite aujourd'hui les Mariannes. Nul peuple encore n'a jamais eu plus de cette superstition puérile qui caractérise si bien les habitans des campagnes de la péninsule européenne. Ici, un homme se casse une

jambe : vîte, la cause de cet accident est attribuée à un morceau de cerf salé que le malheureux aura mangé un vendredi; une maison devient la proie des flammes : c'est que le propriétaire a eu l'imprudence de mettre, en causant avec son voisin, le pied dans l'église, ayant le chapeau sur la tête. Ne cherchez pas a éteindre le feu; il faut que les deux maisons soient détruites; aucune puissance humaine ne pourra empêcher leur ruine. Ce propos étrange, je l'entendais l'autre jour sortir de la bouche d'un des principaux personnages de la colonie, le capitaine *Auguste*, qui le faisait adopter à la foule immobile qui l'entourait au moment d'un incendie qui aurait pu devenir funeste à une grande partie de la ville. Le zèle et le dévouement de quelques-uns de nos matelots donnèrent un démenti formel au propos du capitaine imbécille, et une seule maison fut consumée. Mais sais-tu comment il répondit à cet argument? Il prétendit avoir vu les deux courageux marins qui, les premiers, se rendirent maîtres du feu, assister le matin au service divin, avec une dévotion exemplaire. Nul doute, la maison ne pouvait être sauvée que par eux.

Avec cette tendance d'esprit si salutaire aux projets ambitieux des Espagnols, lors de leurs premières tentatives sur cet archipel, et dont ils durent être frappés, on se demande comment des

ruisseaux de sang ont coulé dans toutes ces îles, et par quel étrange concours de circonstances, quelques faibles débris d'une population nombreuse ont à-peine échappé aux persécutions et aux massacres.

L'histoire des conquêtes des Espagnols n'est qu'un long tissu de cruautés et d'horreurs, et pourtant quel peuple sur la terre a donné de plus beaux exemples de grandeur et de magnanimité!

LETTRE LXXXIV.

Agagna (Guham), avril 1819.

MM. Gaudichaud, Bérard et moi, partons pour Rotta et Tinian, sur les *pros volans* des Carolines, arrivés il y a quelques jours. Le Gouverneur, toujours attentif à nous être agréable, nous engage à nous embarquer avec les pilotes carolins, comme chefs d'embarcations plus solides que celles qui sont aux Mariannes depuis plusieurs années, et surtout comme meilleurs navigateurs. Je me vois contraint de suspendre pour quelque temps mes notes sur Guham; je vais me livrer à d'autres travaux; et à mon retour, je te communiquerai les nouveaux détails que j'aurai recueillis.

Aux conseils que nous donne à toute heure M. Médinilla, à l'espèce d'importance qu'il attache à ce voyage, on dirait qu'il présente de grands dangers. Nous n'y voyons que des jouissances.

Il est dix heures; les autorités d'Agagna, le commandant, et quelques amis du bord, nous escortent jusqu'au rivage.

Le vent est fort et assez favorable; on nous

souhaite un bon voyage. Un de nos conducteurs plonge à une profondeur de huit à dix brasses, pour dénouer du rocher le filin qui retient l'embarcation; on *hisse* la voile; et pour la première fois, je remarque de la gaîté dans un départ.

Notre flotille se composait de huit *pros*. Gaudichaud était dans le plus petit; Bérard et moi, dans le plus grand, commandé par le premier pilote. Nous filions cinq à six nœuds, car le vent d'est soufflait assez frais, et nous perdîmes bientôt de vue la ville, qui, du large, n'a aucune apparence, et souvent ne s'aperçoit même pas, cachée par un superbe rideau de cocotiers. Trois points cependant indiquent sa place aux navigateurs. Le fort *Sainte-Agathe*, placé sur la montagne; le château *Saint-Raphaël*, qui se détache en blanc, et qui est à l'est, et un hangar assez vaste, qu'on appelle ici *chantier de construction*, parce qu'on y répare les embarcations, et que, dans ce moment, on y construit un brigantin.

Le vent ayant refusé, nous avons mouillé, le soir, à *Rotignan*, côteau magnifique au nord de l'île, et distant de la ville de plus de trois lieues. Les grains passaient rapidement; et l'un d'eux arriva avec tant de violence, qu'un des *pros* n'eut pas le temps de carguer sa voile, et qu'il chavira*.... Avis

* C'était un de ceux que guidaient les habitans des Mariannes.

à ceux qui louent avec exagération la bonté de ces embarcations. Heureusement, aucun de nous ne s'y trouvait; et malgré l'adresse de ceux qui le montaient, il ne fut relevé qu'au bout de deux heures.

Nous faisions remarquer avec inquiétude cet accident à nos pilotes, qui s'en amusaient, et qui nous rassuraient par leur confiance, en nous faisant entendre qu'il n'arriverait pas de malheur.

Qui croirait que sur des embarcations aussi fragiles, larges quelquefois de trois ou quatre pieds, et longues d'une quarantaine, dont les pièces sont jointes, et liées avec un peu de chaux et une gomme qu'on tire du Rima; qui croirait, dis-je, que ces hommes audacieux, sans le secours de la boussole, et à l'aide des étoiles et de leur expérience, osent entreprendre des voyages de plus de six cents lieues, et que rarement ils sont victimes de leur confiance!... Serait-il vrai que l'homme de la nature, absolument privé de ressources, fût plus industrieux que le citoyen civilisé? Que manque-t-il à ceux-ci pour mieux exécuter? Des instrumens, du fer. Ils créent souvent, et leurs conceptions sont celles du génie; ils imitent aussi, quoique très-rarement, et surpassent bientôt leurs modèles. Quelques morceaux de fer attirent aux Mariannes les paisibles habitans des Carolines; quel est celui d'entre nous qui y viendrait ainsi pour la possession de ce riche archipel?....

Si nos machines sont plus merveilleuses, que de pas n'a-t-il point fallu faire pour arriver à cette perfection! Un artiste est précédé par un autre; un essai succède à un essai moins heureux; un faible succès ouvre une nouvelle carrière; la mine s'exploite; et l'homme, qui le premier touche le but, le doit à une suite continuelle de tentatives, dont les auteurs restent presque toujours inconnus, mais qui n'en ont pas pour cela moins de mérite. Et d'ailleurs, songe qu'en Europe on s'occupe sans cesse du mieux, du perfectionnement; ici, dès qu'on atteint le bien, on va rarement au-delà; et si la construction étonnante de leurs embarcations nous a frappés d'admiration, elle était déjà la même du temps d'*Anson*, et ne variait peut-être pas depuis des siècles. Le perfectionnement est bien une espèce de création; mais lequel des deux a le plus de mérite, ou de celui qui trouve une route frayée et qui la franchit, ou de celui qui, le premier, la découvre et nous guide?.... Depuis que je vois, que je connais ces hommes, que, dans notre sot orgueil, nous ne rougissons pas d'appeler sauvages, je n'éprouve plus pour eux cette pitié qui naît du mépris, mais bien celle qu'inspire le sentiment des privations et des maux de son prochain. Nous verrons plus tard s'ils se trouveraient honorés de ce mouvement plus généreux.

Comme je craindrais de laisser échapper la plus petite particularité qui peut servir à caractériser nos joyeux pilotes, tu en trouveras les traits différens épars dans mes lettres suivantes jusqu'à notre retour à Guham. Ce peuple me paraît si bon; il est si nouveau, que la moindre observation perdue serait une négligence coupable.

Je m'arrête d'ailleurs avec tant de plaisir sur les détails de leur vie! Elle est si uniforme, si douce! Quel peuple a jamais mieux mérité que celui-ci l'attention et les bienfaits des pays civilisés!...

LETTRE LXXXV.

Traversée de Guham à Rotta.

Si la première opinion que vous inspirent les *Carolins* leur est favorable, vous éprouvez pour eux une sorte de respect, dès que vous pouvez les apprécier davantage. Comment ont-ils été assez heureux pour échapper au bouleversement qui s'est opéré depuis plusieurs siècles dans toute cette partie du globe? Des massacres ont fait disparaître les neuf dixièmes des habitans des Mariannes; et la religion qui devait y établir la paix et le bonheur, les a couvertes d'un voile funèbre. *Une tache de sang* a signalé Owhiée aux nations futures; et le meurtre de Cook effrayera à jamais les voyageurs qui se persuadent que ces peuples isolés sont faits pour ramper et obéir, et qu'ils sont indignes des bienfaits de notre civilisation; la Nouvelle-Guinée recèle dans son sein des antropophages; la Nouvelle-Hollande, dans plusieurs parties, n'est peut-être pas moins à redouter; les sacrifices humains étaient naguère en usage aux îles de la *Société*, et le sont encore à l'archipel des *Amis*; on connaît des détails

affreux sur les féroces habitans de la Nouvelle-Zélande; et à côté de Timor, dont l'intérieur est à moitié sauvage, il existe une île, Ombay, où l'on boit le sang humain dans les crânes des ennemis vaincus.... Les habitans des Carolines seuls ont été jusqu'à présent étrangers à toutes ces horreurs. La religion cependant a pénétré chez eux; faute d'interprètes judicieux, elle n'a pas eu beaucoup de prosélytes; mais par un zèle plus chrétien, les premiers missionnaires qui y ont été envoyés, n'ont pas changé en des champs de carnage un pays qu'ils ont eu le malheur de ne pas éclairer.

La côte de Guham, que nous avons longée pendant toute la journée du 22, s'élève en échelons jusqu'à la pointe la plus N., et, dans toutes ses parties, elle est boisée avec richesse. Les rimas et les cocotiers bordent le rivage, qui est varié par plusieurs Caps, dont le plus remarquable est celui *des Deux Amans*. L'amour faisant une grande partie de l'histoire du genre humain, il est rare de parcourir un pays, où une de ces dénominations banales n'existe, et ne soit le sujet de quelque conte ridicule adopté par l'oisiveté et l'amour du merveilleux, et consacré par les siècles. Celui de Guham est trop absurde, je t'en fais grâce.

Pendant notre traversée, Bérard a tué plusieurs *foux*, et la présence d'un requin, et la grosse mer,

n'ont pas empêché un des Carolins de se jeter à l'eau pour les saisir. Ces hommes nagent si bien, qu'on les croirait chez eux quand ils plongent ou qu'ils luttent avec les flots.

Lorsqu'un grain paraît à l'horizon, ils s'accroupissent sur leurs talons, frappent par intervalle d'une main ouverte, sur l'autre à moitié fermée, font signe aux nuages de s'éloigner, et prononcent à demi-voix, et avec beaucoup de dévotion, des mots rapides et qui reviennent périodiquement; ce qui montre au-moins qu'ils ont une idée d'une puissance supérieure, maîtresse d'exaucer leurs prières.

Comme nous paraissions nous amuser de leurs gestes et de leurs mouvemens rapides, ils nous demandèrent si, en France, on ne faisait point les mêmes cérémonies dans un grand danger; nous leur répondîmes que non, et ils en parurent surpris et affligés. Voici une de leurs prières que j'ai transcrite.

« *Léga chédégas, léga cheldiliga, chédégas* » *léga chédégas, légas cheldi léga chédégas,* » *léga chédégas mottou.*

» *Oguéren quenni chéré péré peï, oguéren* » *quenni chéré péré peï* ».

Nous en avons vainement demandé l'explication au premier pilote, qui, ayant été plusieurs fois aux Mariannes, savait quelques mots espagnols; et tout

affreux sur les féroces habitans de la Nou[illegible] Zélande; et à côté de Timor, dont l'intéri[illegible] à moitié sauvage, il existe une île, Ombay, [illegible] boit le sang humain dans les crânes des [illegible] vaincus.... Les habitans des Carolines seu[illegible] jusqu'à présent étrangers à toutes ces ho[illegible] religion cependant a pénétré chez eux; [illegible] terprètes judicieux, elle n'a pas eu b[illegible] prosélytes; mais par un zèle plus chré[illegible] miers missionnaires qui y ont été en[illegible] pas changé en des champs de carnage [illegible] ont eu le malheur de ne pas éclairer [illegible]

La côte de Guham, que nous avo[illegible] dant toute la journée du 22, s'élè[illegible] jusqu'à la pointe la plus N., et, dan[illegible] ties, elle est boisée avec richesse. [illegible] cocotiers bordent le rivage, qui es[illegible] sieurs Caps, dont le plus remarqua[illegible] *Deux Amans*. L'amour faisant un[illegible] de l'histoire du genre humain, il [illegible] courir un pays, où une de ces dén[illegible] nales n'existe, et ne soit le sujet de [illegible] ridicule adopté par l'oisiveté et l'a[illegible] veilleux, et consacré par les siècles. [illegible] liam est trop absurde, je t'en fais gr[illegible]

Pendant notre traversée, Bérard [illegible] *foux*, et la présence d'un requin, et [illegible]

461

x repos
ir de
ents sur la
irquer. Leur
ire aux
tude de
droit de

avait un
ier, en nous
parce qu'il
ouvé dans

a sept
avez
en
le
Rome
res
). de

ce que nous avons pu entendre, c'est qu'ils disaient aux nuages de s'éloigner : jamais nous n'avons vu moins d'obéissance.

Ils ont bien un moyen plus certain d'éviter les grains qui paraissent à l'horizon, et qu'ils ont mis plusieurs fois en usage avec nous ; c'est que dès qu'ils s'élèvent, et sont poussés vers eux, ils virent de bord, s'il est nécessaire, et s'ils ne sont pas pressés d'arriver.

A en juger par l'intelligence des chefs, on serait persuadé que ce n'est qu'au plus habile qu'ils confient le commandement ; crois-tu que ce soit partout la même chose, mon ami ?

Nous avons passé la nuit du 22 au 23 dans une petite cabane, où un bonhomme, sa femme et sa fille étaient occupés à préparer leur frugal souper. Dès qu'ils nous eurent donné la permission de nous établir, nous en profitâmes pour nous reposer, car nous avions été rudement secoués par nos *pros*, qui, quoique plus légers, et tenant beaucoup mieux le vent que nos canots, sont beaucoup plus fatigans. Nous allions nous livrer au sommeil, que nous venions de provoquer encore par un assez bon repas, lorsque nos Carolins entrèrent en foule, et sans y être autorisés, firent disparaître nos restes de volaille et de fruits, profitèrent de nos nattes, et nous engagèrent à ne pas nous déranger. Nous rîmes de leur familiarité ; et leur voisinage ne

nous empêcha pas de jouir d'un bien doux repos.

Le lendemain matin, après avoir fait leur déjeûner des oiseaux tués par Bérard, et cuits sur la flamme, ils nous prièrent de nous embarquer. Leur provision de cocos était faite; et gare aux campagnes où ces *messieurs* ont l'habitude de faire halte! ils ne connaissent point de droit de propriété.

Parmi les oiseaux abattus, il y avait un corbeau auquel ils ne voulurent pas toucher, en nous faisant fort bien entendre que c'était parce qu'il mangeait de la chair humaine. J'ai trouvé dans ce trait une preuve de leur bon naturel.

Nous mîmes à la voile le ...., à sept heures du matin; le vent de N.-E. soufflait avec assez de violence, et les cinq pros, montés, en partie, par des habitans de Rotta, refusèrent de nous suivre. Les courans étaient forts et nous portaient vers l'ouest; la mer était haute, et j'éprouvais des maux affreux d'estomac. Jamais je n'avais été si cruellement tiraillé; mais la vue de Rotta, que nous découvrîmes une heure après notre départ, ranima mes forces; et je parvins, quoiqu'avec peine, à faire quelques croquis. Des grains passaient sur nos têtes, et malgré les prières de nos pilotes, nous en évitions fort peu. A huit heures du soir, nous nous trouvions par la pointe O. de Rotta; mais la

brise ayant molli, nous n'arrivâmes au mouillage qu'à onze heures.

Des feux étaient allumés sur la côte, et nous étions persuadés qu'on nous attendait. Le fond de la rade est de corail et de madrépores, et comme les brisans ne laissent qu'une passe très-étroite, nos Carolins refusèrent de la franchir de nuit, dans la crainte de perdre leurs embarcations. J'étais désolé de ce contre-temps, que mes compagnons de voyage, moins fatigués, regardaient avec indifférence, lorsqu'il arriva à bord une pirogue d'un pied et demi de largeur et de douze de longueur, gouvernée par un seul homme, attiré par le bruit d'un coup de fusil que nous venions de tirer, et qui, comme tu le verras plus tard, répandit l'alarme dans la colonie. Ce Rotinien éleva la voix, et nous demanda en espagnol ce que nous voulions, et d'où nous venions. Je lui répondis que nous venions de Guham, que nous avions des lettres du Gouverneur, et que nous étions Français. Je réclamai en-même-temps passage dans sa frêle embarcation, et, malgré les sages remontrances de Bérard, je partis.

Il était minuit; mon pilote voguait, et me recommandait si souvent de ne pas bouger, moi qui étais immobile, qu'il me donna des inquiétudes. Je lui demandai enfin s'il y avait quelque chose à craindre, et à peine m'eut-il répondu *non*, que

nous chavirâmes. Je sais fort peu nager, et l'obscurité de la nuit, un homme inconnu qui était près de moi, et le bruit sourd des brisans qui se prolongeait au loin, répété par les échos des montagnes, toutes ces circonstances réunies ne contribuaient nullement à augmenter mon adresse. Cependant je fis force de mains, et parvins à saisir la pirogue renversée que mon détestable guide poussait au large. Il ne disait mot, et moi, appuyé faiblement sur le morceau de bois, je buvais et grelottais, en tâchant par mes cris de me faire entendre de Bérard, que ma frayeur supposait endormi. Que l'eau de la mer du Sud est mauvaise, et qu'une situation semblable à la mienne tend peu à la rendre meilleure! Je l'avoue, je désirais que les courans nous portassent sur les rochers, et je craignais bien moins de me fracasser les côtes que d'avaler l'onde amère. Bérard m'entendit enfin, apprit mon malheur aux Carolins. Aussitôt le premier *Tamor* * se précipite dans les flots, muni d'un débris d'aviron, et ses rapides mouvemens le conduisent bientôt près de moi; je l'entends venir et reprends courage; il m'y engage par ses cris; enfin je l'aperçois; il me présente d'une main le bois qu'il tenait; je le saisis, et le secondant de mon mieux, nous arrivons

* *Tamor* veut dire Roi.

d'un assez mauvaise redingote, escorté par un botaniste armé d'un échiquier, d'un grand carton et d'une boîte de fer-blanc, faisant leur entrée triomphante dans un pays qu'on allait leur livrer. Sans connaître les motifs de notre descente, l'Alcade nous reçut fort bien; mais comme il lui restait encore des doutes sur nos intentions, je le priai d'envoyer de nouveau son canot à notre bord, et je fis dire à Bérard de venir, et d'apporter toutes mes hardes. Il arriva; je montrai les lettres, qu'on eut bien de la peine à lire, et la confiance s'établit. A côté du petit prince était un individu d'une figure prévenante et plus distinguée que toutes celles que nous avions remarquées à Guham, qui semblait souffler à l'Alcade le rôle qu'il devait jouer. On nous servit à souper à une heure du matin; nous mangeâmes avec appétit, et nous attendîmes le jour avec impatience, pour nous présenter d'une manière plus décente à nos hôtes et aux autorités.

L'individu secondaire, mais qui paraissait ici jouer le premier rôle, était ce capitaine *Martinez* que le Gouverneur des Mariannes avait exilé, et je ne tardai point à distinguer en lui plus de connaissances que n'en ont tous les officiers de Guham, y compris le chef. Je crus d'abord qu'il pouvait bien être la victime d'un amour-propre humilié; mais je me convainquis plus tard que si

M. Médinilla avait poursuivi avec acharnement une faute aussi légère que celle dont il l'accusait (car le vol de la poudre était une calomnie), il avait agi avec prudence, en exilant de Guham un citoyen qui ne profitait des avantages que lui avait donnés la nature et l'éducation, que pour abuser les jeunes femmes, et semer dans les familles les haînes et les divisions.

L'heure de notre lever fut aussi celle de notre triomphe. Nous avions des habits passablement propres, et ce costume était presque inconnu à Rotta. Avant le déjeûner, l'Alcade nous présenta à sa femme, qui est fort bien, et mes deux compagnons de voyage, étant moins fatigués que moi de la traversée, allèrent ensemble faire un course, tandis que je dessinai l'église et croquai le portrait de deux petites filles vraiment charmantes. Ils revinrent d'assez bonne heure; on nous servit d'excellens fruits et deux belles volailles, et il faut convenir que notre hôte et surtout notre jolie hôtesse, se disputaient à l'envi le soin de prévenir nos moindres désirs. Tout ce que produit l'île nous fut présenté avec empressement; on mit à contribution les campagnes les plus éloignées; et il n'y eut pas jusqu'aux *goulus* Carolins qui n'eussent à se louer de l'abondance qu'on opposait à leur appétit glouton.

Ici, nous avons fait de nouvelles remarques sur nos pilotes. La gaîté qui les avait accompagnés depuis notre départ, n'avait pas diminué; ils chantaient et dansaient une partie de la journée, tandis que le repos et le sommeil remplissaient les intervalles. Le soir, ils se réunissaient en cercle auprès du rivage, et ils entonnaient leur hymne à l'Éternel. Leur chant était lent, mesuré, harmonieux; leurs gestes gracieux et peu précipités. Le chef commençait presque toujours la prière, et les autres semblaient répéter en chœur les mêmes paroles. Un silence religieux régnait souvent pendant quelques minutes, et nul bruit autour d'eux ne pouvait les distraire de leur recueillement. Dès qu'ils avaient cessé leur cérémonie, ils se retiraient paisiblement; la terre leur servait de lit, et une pierre ou un coco, d'oreiller.

Nous aurions bien voulu partir de Rotta le lendemain de notre arrivée; mais les réparations qu'on dut faire à la voile d'un de nos pros, nous en empêchèrent, et nous mîmes à profit le temps que ce délai nous laissait, pour parcourir les campagnes, et juger par nous-mêmes de l'état actuel de la petite colonie.

Il est difficile de voir un pays plus fertile et plus négligé; Guham même ne peut nullement lui être comparé. Les arbres y sont magnifiques, et les fruits et les légumes délicieux. Les campagnes

riches d'une végétation variée, sont ravagées par des milliers de rats, qui ne peuvent même en détruire les racines ; on ne fait pas dix pas sans en rencontrer des centaines ; et il est bien affligeant que les habitans ne cherchent point à détruire cet animal rongeur, qui, sous peu d'années, peut devenir un véritable fléau. On trouve encore ici une chauve-souris monstrueuse, semblable à celles de Guham, et peut-être plus grande encore. Les Carolins n'ont pas voulu en manger, quoiqu'on les aime beaucoup à Agagna, et que je les aye trouvées moi-même assez bonnes.

Les côteaux et les vallées sont tapissés de coton, dont les houppes éclatantes forment un coup-d'œil très-agréable au milieu de la verdure qui les entoure. Le rima, le tacca, les melons d'eau, tout est ici d'une meilleure qualité qu'à Guham ; et je suis surpris qu'on ne donne pas plus de soins à un pays qui pourrait devenir le grenier et le magasin général des Mariannes.

Le *cent-pieds* est l'animal le plus dangereux de la colonie ; on en trouve un nombre infini dans les grottes dont les montagnes sont remplies ; mais rarement ils en sortent, et leur piqûre, d'ailleurs, ne cause qu'une douleur supportable et instantanée. Un autre animal qu'il faut éviter avec soin, c'est le cochon sauvage, qui se jette avec impétuosité sur

le chasseur, et le force quelquefois à la retraite.

On compte à-peu-près quatre-vingts maisons à la ville, et quatre cents personnes dans toute l'île. Il y a cinq à six croix dans chaque rue; et il faut bien que des signes extérieurs leur rappellent leur religion, puisqu'il n'y a pas de culte public. Depuis plus de vingt ans, il n'y a eu ici aucun prêtre : on naît, on vit, on meurt, et rien n'est là pour vous consoler. Les maisons sont, comme à Guham, bâties sur pilotis, mais infiniment plus delabrées. Les hommes y sont, pour ainsi dire, tout nus, puisqu'ils ne portent de pantalons que les dimanches; les femmes mettent devant elles un mouchoir tenu par une corde, autour de laquelle elles le font tourner selon que vous êtes devant elles ou derrière; le reste du corps est absolument nu. Leurs formes sont de toute beauté, leurs épaules amoureusement arrondies, leur démarche aisée, leur sein dur, haut et bien séparé, leurs pieds petits, leurs jambes bien tournées, leur chevelure admirable, d'un beau noir, et flottant sur leurs reins et sur leurs épaules : elles nous fuyent avec une persévérance désolante; et je crois que leur respect pour nous leur tiendrait lieu de vertu. Nous avons trouvé sur les montagnes quelques-unes de ces jeunes infortunées courbées sous de lourds fardeaux, et qui, pour nous éviter, couraient, pieds

nus, sur des cailloux tranchans, sans paraître éprouver la plus légère douleur.

Comme il n'y a pas de prêtres à Rotta, ces jeunes filles ne se marient point; cela veut-il dire qu'elles meurent vierges?

Les habitans ne boivent que de l'eau d'un puits naturel, qui est à douze pieds du rivage, au N.-E., et à environ une lieue et demie de la ville. Il a deux pieds et demi de diamètre, et quatre et demi de profondeur. J'ai trouvé l'eau un peu saumâtre, quoiqu'elle ait paru bonne à mes camarades.

Pour ramasser l'eau de la pluie, les Rotiniens se servent d'un moyen fort ingénieux. Ils fixent, au sommet du tronc d'un cocotier, une de ses feuilles, de manière que le fort de l'arête soit en haut; une autre feuille est attachée à la première; une troisième à la seconde, jusqu'à deux ou trois pieds du sol; toutes ayant leurs folioles fixées à leurs tiges. L'eau de la pluie coule le long des feuilles comme en une rigole, et est reçue dans une jarre, dans laquelle entre la feuille la plus basse. On voit de ces sortes d'appareils sur presque tous les cocotiers.

En revenant de là, j'ai été dessiner des ruines d'antiques monumens, dont rien ne peut indiquer la fondation: elles sont sur le penchant d'une montagne. Des débris de colonnes, de trois pieds de diamètre, gisent encore debout sur le terrain

qu'on a élevé autour; elles ne formaient à coup sûr qu'un seul édifice rond, de plus de huit cents pas de circonférence. Vainement ai-je cherché un seul morceau de sculpture. L'intérieur du cirque est aujourd'hui encombré de débris de roches et d'herbes parasites. J'ai demandé au capitaine Martinez son opinion sur cet édifice si curieux; il m'a répondu qu'il n'en savait pas plus que les autres habitans, et qu'il l'appelait aussi la *Maison des Antiques*. Il est probable que cet édifice aura été victime de l'un de ces tremblemens de terre si fréquens dans tout cet archipel.

Le 25, nous avons fait une course jusqu'à une rivière qui nous était indiquée, distante de la ville de plus de deux lieues. Le chemin en est très-difficile. Nous avons gravi plusieurs montagnes hautes de deux cents toises au-moins, au sommet desquelles nous avons trouvé beaucoup de madrépores et de coraux. Il est bien reculé, le temps où la mer couvrait ces roches élevées. L'eau de ce petit torrent nous a paru délicieuse; elle coule le long d'une ravine ombragée de tous côtés d'arbres majestueux, qui, avec les crêtes noirâtres qui les dominent, offrent un magnifique paysage : je l'ai dessiné.

A notre retour, nous nous sommes rendus à l'église, où brûlent continuellement cinq cierges

devant une image de la Vierge. Une femme est commise à la garde de ce feu sacré; elle est punie s'il s'éteint. Ce pieux usage est établi depuis un affreux tremblement de terre, qui renversa tous les édifices, et ne respecta que l'église. Les habitans, effrayés des secousses multipliées que la terre éprouvait, voulurent se retirer à Guham; mais une jeune fille, dont la vertu faisait la honte de ses compagnes, leur adressa une harangue hardie et menaçante, leur représenta leurs vices; et avec cet ascendant que donne une conduite irréprochable, elle leur ordonna de changer de mœurs pour appaiser la colère céleste, et de ne point attirer sur les innocens de Guham le châtiment qu'eux seuls avaient mérité. On lui obéit; on brûla cinq cierges à l'église, et on fit vœu d'en allumer continuellement le même nombre, si l'île n'était pas engloutie.... C'est la femme de l'alcade qui m'a fait ce récit..... J'oubliais l'histoire en l'écoutant.

De l'église, qui est dans le genre de celle d'Humata, on nous conduisit au couvent, peuplé seulement de rats, et où l'on nous montra un violon, un fragment de harpe et une guitarre, qui avaient appartenu au dernier prêtre de la colonie. Juge de leur vétusté.

LETTRE LXXXVII.

Traversée de Rotta à Tinian,
et séjour à cette dernière île.

Nous sommes partis aujourd'hui dimanche, à sept heures du matin, avec un vent peu favorable, et amplement munis de vivres. L'alcade et sa femme, escortés de leur état-major et du capitaine Martinez, dont je déplore le malheur, en blâmant la conduite, sont venus nous accompagner jusqu'au rivage. Nous aurions plus de regret de les quitter, si nous ne devions pas les revoir bientôt.

Le vent de N.-E. soufflait bon frais; et comme les courans nous drossaient encore vers l'O., nous avons été contraints de louvoyer, et ne sommes arrivés que le 27, à neuf heures du soir, au bruit de la mousqueterie de Bérard. On nous prend encore pour des insurgés; et comme les ressources sont moindres ici qu'à Rotta, l'effroi est infiniment plus grand. Un canot qui tourne autour de nos pros, va porter à la colonie la nouvelle de l'arrivée de Français, mais refuse de nous recevoir à bord.... Enfin, nous prenons terre.

L'Alcade nous reçoit de son mieux; c'est-à-dire

mal; nous l'invitons à se rafraîchir : il accepte. Il nous demande le motif de notre arrivée; la lettre du Gouverneur explique tout; il rassure sa femme et ses filles, et nous pressons nos questions et nos réponses.

Son salon renfermait tous les sujets de l'île; ils étaient quinze, tous émerveillés de la venue d'étrangers d'une si haute importance. Cependant, comme les grands seigneurs se fatiguent aussi dans de longues traversées, nous les priâmes de se disperser, et de porter ailleurs leur admiration.

Le lendemain matin, après avoir salué madame l'*Alcade*, qui n'est pas une Vénus, ses trois filles, qui ne sont pas les trois Grâces, et leur père, qui n'est pas un Apollon, nous demandâmes à voir la ville. On nous montra la maison où nous étions, et quatre misérables hangars où couchaient les domestiques préposés à la garde des cochons sauvages. Quelle distance de Tinian à Rotta!....

Le premier aspect du pays n'a rien d'imposant, quoi qu'on m'en ait dit à Agagna. J'avais beau rappeler à ma mémoire les récits de quelques voyageurs, et surtout la page éloquente de Rousseau, je n'ai vu qu'une terre stérile et sauvage, fameuse par le séjour d'Anson; je n'y ai trouvé que quelques malfaiteurs bannis de Guham; qu'un véritable lieu d'exil. — Mais lorsque vous pénétrez au milieu

des broussailles, et que vous vous trouvez en face de ces restes colossaux, appelés *Maisons des Antiques*, vous vous demandez involontairement ce qu'est devenu le peuple qui a élevé ces colonnes, et celui qui les a renversées.

Leur rapprochement, leur forme, leur nature, qui est de sable cimenté, cette demi-sphère qui surmonte un pilier sans base, et bâti sur l'arène; leur gissement, et la distance qui sépare ces divers massifs, sans qu'on rencontre entre eux le plus léger débris, m'obligent à élever des doutes sur le but que les habitans d'aujourd'hui attribuent aux fondateurs de leur colonie. L'espace existant entre les piliers n'est presque pas plus grand que le terrain qu'occupe la bâtisse. A quoi bon ces massifs couronnemens?.... Quel est le souverain qui habitait cette longue colonnade, qui certes, ne formait qu'un seul édifice?... Plus je parcours ces ruines et plus je les oppose au génie des habitans d'aujourd'hui, plus je demeure convaincu qu'elles sont les restes de quelques temples publics consacrés par la religion. La cause de leur destruction, on l'ignore; car, quelle foi ajouter à l'histoire qu'on se plaît à raconter?

« *Toumoulou-Taga* était le principal chef de
» cette île; il régnait paisiblement, et personne
» ne pensait à lui disputer l'autorité. Tout-à-coup, un

» de ses parens, appelé *Tjocnanai*, lève l'étendard
» de la révolte; et le premier acte de désobéissance
» qu'il donne, est de bâtir une maison semblable
» à celle de son ennemi. Deux partis se forment:
» on se bat; la maison du révolté est saccagée; et
» de cette querelle, qui était devenue générale,
» naquit une guerre qui, en dépeuplant l'île,
» renversa aussi ces premiers édifices ».

Tandis que je dessine, avec l'exactitude dont je suis capable, tout ce que je trouve de curieux, mes compagnons de voyage s'occupent de divers travaux: Bérard détermine la latitude de l'île, tue quelques oiseaux nouveaux, et Gaudichaud enrichit son herbier.

Le moment de notre réunion était toujours celui des repas, auxquels n'assistaient point les *dames*, quoique nous l'eussions plusieurs fois demandé. Dans un de nos momens de *franchise*, nous avons fait à l'Alcade compliment sur la beauté de ses filles; il les a regardées d'un air de satisfaction, et nous a répondu avec une grâce toute particulière: Messieurs, elles sont à votre service... Nous ne sommes pas tentés de profiter de la *liberté grande*.

Le mouillage est au sud: il règne, à deux encablures de terre, une petite barre, qui reste à découvert dans la basse-mer; le fond est de coraux et de madrépores.

Nous parcourons l'île.... Il faut qu'elle ait été jadis le séjour d'un grand peuple, éteint sans doute par une de ces catastrophes qui anéantissent les empires et les générations. On ne peut faire une lieue sans rencontrer, parmi des broussailles, quelques restes gigantesques de vieux monumens, et l'île entière ne semble qu'une ruine. Les arbres y sont faibles, rares; mais ils poussent péniblement à travers des tas de feuilles desséchées et des troncs d'arbres pourris. Çà et là, on découvre de vieux *rimas* pelés, dont la tête, armée de quelques branches grisâtres, indique au voyageur la catastrophe dont ils ont été les victimes, sans lui en assigner l'époque. Des bœufs et des porcs sauvages n'évitent plus que difficilement le trait du chasseur; l'œil parcourt d'un seul trajet un assez vaste terrain; et, oserai-je le dire, presque toutes les parties de Tinian ont rappelé à mon cœur attristé les terres arides et sauvages de la presqu'île Péron.

Quelques pieds de cocotier, aussi débiles que peu élevés, promènent encore dans les airs leur chevelure flétrie; on dirait qu'ils gémissent de la tristesse de la nature, et qu'ils veulent mourir avec elle. Des plateaux peu élevés, uniformes; une côte monotone; quelques rescifs; des troncs d'arbres dévorés par le soleil; nulle route, nul abri: n'est-ce pas là le séjour de la tristesse?.... Un souffle

brûlant, en faisant périr la végétation, a enlevé à la terre le pouvoir de la reproduire. Tout est déchu: les légumes n'y poussent qu'avec effort; les patates, les ignames, les melons d'eau, y sont inférieurs à ceux de Rotta; et je frémis, en pensant que l'amiral Anson a dit peut-être la vérité, en peignant ce pays comme un lieu de délices, comme un séjour enchanteur.... Ne reste-t-il donc dans la nature aucun témoin de ce bouleversement si peu reculé!...

Les ruines les mieux conservées sont celles qu'on voit à l'Ouest du mouillage. L'édifice était composé de douze piliers; sept seulement sont debout; les autres gissent à leurs pieds; et ce qui paraît particulier, c'est que, dans la chûte, la demi-sphère qui les couronne ne s'en est pas détachée. Celles qu'on trouve à côté, et dont les restes plus dégradés sont situés auprès d'un puits appelé aussi le *puits des antiques*, formaient un édifice de plus de quatre cents pas de long. Les racines qui lient encore ces vieux débris, et les arbustes qui en couronnent le sommet, offrent un coup-d'œil imposant, et j'ai taché de le rendre avec justesse. Dans plusieurs parties de l'île que nous avons parcourues, on en trouve d'autres plus ou moins considérables; et à ne prononcer que d'après ces antiques débris, les habitans actuels de cet archipel n'ont pas hérité du génie de leurs ancêtres.

Sur le côteau qui borde l'Est de l'île, s'élève encore une forêt formée en partie de jeunes papayers, parmi lesquels errent une grande quantité de cochons sauvages, auxquels on fait une guerre cruelle. Deux hommes, dont l'un est armé d'un grand couteau, l'autre d'une pique, et suivis d'une vingtaine de chiens, poursuivent l'animal, qui se défend d'abord avec vigueur contre la meute acharnée, mais qui lui échappe rarement. Pressé de toutes parts, il est frappé par l'un des deux chasseurs; et s'il est trop maigre, il devient la proie des chiens; s'il est gras, on le châtre avec beaucoup de dextérité, et on le conduit dans les hangars qui entourent le *palais* de l'Alcade; car c'est ici son vrai nom, et le propriétaire serait piqué, si on lui en donnait un autre *.

La chasse au bœuf se fait avec le fusil; mais comme cet animal est très-sauvage, elle devient fort coûteuse par la quantité de poudre qu'on est forcé de dépenser. On trouve encore, dans l'intérieur, quelques poules et quelques coqs; mais les habitans les poursuivent rarement, et agissent en cela avec sagesse, car le nombre ne peut manquer d'en devenir bientôt très-considérable.

* Il m'a demandé si je croyais que la *maison* du Roi d'Espagne fût aussi belle que le *palais* du gouverneur de Guham; et si ses soldats avaient des uniformes aussi beaux que ceux d'ici. Pauvre peuple!

Une des choses qui m'a le plus frappé ici, et qui a reporté mes souvenirs vers la Nouvelle-Hollande, c'est la prodigieuse quantité de mouches et de fourmis qui s'attachent à la peau, et s'acharnent à la poursuite de l'homme : c'est un véritable fléau.

Les oiseaux sont les mêmes qu'à Guham, hormis une poule d'eau, qui a le cou pelé et rouge, et qu'on ne trouve qu'ici. Anson prétend y avoir vu des perroquets; je crains bien qu'il ne les ait confondus avec les martins-pêcheurs, dont le vol et les couleurs sont à-peu-près les mêmes. Quant à nous, nous en avons vainement cherché; et dans nos courses, nous avons trouvé beaucoup moins de chauves-souris qu'à Rotta, qui est plus petite de moitié. Tinian a douze lieues de long du N.-E. au S.-E.

On rencontre sur le rivage quelques pierres elliptiques, colorées, blanches, composées et naturelles, qu'on appelle encore *pierres des antiques*, et qui servaient, dit-on, à armer les frondes. Avec quels peuples ces anciens habitans étaient-ils donc en guerre ?

J'ai vu ici un *Tamor* des Carolines, établi à Seypan depuis deux ans; je l'ai dessiné, et je ne donnerais dans mes lettres que très-imparfaitement l'idée des bigarrures de son corps : je n'ai rien vu de plus joli. Sa femme venait d'accoucher; je

couvris de deux mouchoirs la natte qui portait son enfant; et l'expression d'une vive reconnaissance se peignit sur la figure de la mère : j'ai mesuré son pied; il avait cinq pouces de long, et était très-bien fait. Sa figure était intéressante; son teint jaune; ses dents éclatantes de blancheur. Je le dis avec regret : le mari et la femme m'ont paru faiblement satisfaits de se trouver avec des compatriotes.

L'alcade de Tinian a douze piastres par mois : je ne voudrais pas, pour les trésors du Potose, séjourner six mois sur cette terre d'exil.

Le seul endroit propre à fournir de l'eau aux navires, serait le *puits* dont j'ai déjà parlé. On y descend par trois marches : son ouverture a dix ou douze pieds; il est près du rivage, et l'eau en est passablement bonne. Quant aux deux lagunes, dont la première est à deux lieues à l'Est du mouillage, et l'autre, au N.-O., à quatre ou cinq, l'eau en est un peu saumâtre; et les vaches, qui les fréquentent tous les jours, la rendent très-bourbeuse.

Quelques vallées sont couvertes de coton, dont on ne fait pour ainsi dire aucun usage.

Nos conducteurs reviennent de Seypan; nous partons, et nous avons le plaisir de voir couler de douces larmes des yeux des trois jeunes filles de l'Alcade.... Nous passons à côté d'Aguigan, rocher tapissé de verdure, où l'on a jeté, il y a quelques

années, plusieurs chèvres, qui sans doute y ont péri; la côte en est à pic, et presque inabordable.

Nous arrivons à Rotta le 1.er, à neuf heures du matin; on nous reçoit toujours avec distinction; nous mettons de nouveau à la voile; et après douze jours d'absence, nous mouillons, le 2, à Agagna, à huit heures du matin, fort satisfaits de notre voyage, mais peu désireux d'en entreprendre un nouveau avec les mêmes embarcations.

FIN DU TOME PREMIER.

TABLE

DES SUJETS TRAITÉS DANS LE PREMIER VOLUME.

Pages

PRÉFACE. . . . . j

Hauteur du Baromètre, du Thermomètre et de l'Hygromètre dans toutes nos relâches. . . . . xviij

État nominatif des personnes qui composaient l'État-Major et l'Équipage de la Corvette du Roi *l'Uranie*, à l'époque de son départ de Toulon, le 17 septembre 1817. . . . . xxij

Noms des hommes qui ont été embarqués dans les différentes relâches à bord de *l'Uranie*, ainsi que sur *la Physicienne*, armée à Monte-Video, en remplacement de la première, le 8 mai 1820. . . xxvj

LETTRES.

I. Départ de Paris. 1

II. Arrivée à Lyon. 3

III. Arrivée à Marseille. Quelques mots sur la ville et le port. 4

IV. Arrivée à Toulon; le Port et l'Arsenal; remarques sur la Fontaine de la Ville; réflexions sur les Galériens. 6

V. Départ; adieux à la France. 10

VI. A la hauteur de Maïorque et Minorque; détails sur les 12,000 Français prison-

niers de guerre par suite de la capitulation du général Dupont. 12
VII. En vue de Gibraltar; mort de M. Prat-Bernon, élève de première classe. . . 15
VIII. Relâche à Gibraltar; réception du Gouverneur. 17
IX. Description du Rocher et de la Place. . . 20
X. Réflexions sur les Habitans de Gibraltar. 23
XI. *Idem*. Quelques mots sur le Gouverneur. 25
XII. Arrivée à Ténériffe. 28
XIII. En rade de Sainte-Croix; découverte de cet archipel; leurs premiers habitans; ce qu'en dit M. Bory de Saint-Vincent. 34
XIV. Description d'un grain. 38
XV. L'Orateur des Matelots de l'Équipage. 40
XVI. Passage de la Ligne; Baptême de l'Équipage. 45
XVII. Arrivée à Rio-Janeiro. 56
XVIII. Description de la Ville; visite au général Hogendorp. 61
XIX. Mœurs des Habitans. 70
XX. Nouveaux détails. Le Prince Royal et son Épouse. 76
XXI. Police de Rio. 79
XXII. Description de la Rade et de ses environs. 83
XXIII. Visite à la Bibliothèque. 87
XXIV. Représentation de Zaïre et du Ballet de Psyché au grand Théâtre. 91
XXV. Apathie de la Nation; Académie de Rio. 96
XXVI. Traite des Nègres; traits de barbarie exercés sur eux. 99

XXVII. Idées générales sur Rio. 105
XXVIII. Lois en usage à Rio. 111
XXIX. Commerce et Industrie de Rio. 112
XXX. Filles publiques de Rio. 121
XXXI. Moines de Rio. 123
XXXII. Caractère des Brésiliens. 127
XXXIII. Usages à la Cour de Rio. 131
XXXIV. Anecdotes. 133
XXXV. Force armée du Brésil. 140
XXXVI. Mœurs de quelques Peuplades sauvages de l'intérieur du Brésil. 145
XXXVII. Traversée de Rio-Janeiro au Cap; mort de l'Enseigne Laborde. 155
XXXVIII. Description des environs du Cap et de la rade. 158
XXXIX. De la ville du Cap. 162
XL. De ses Habitans. 167
XLI. Le Cordonnier politique. 172
XLII. Départ du Cap; arrivée à l'Ile-de-France. 180
XLIII. Détails sur l'Incendie de 1816; conduite horrible des Anglais. Ouragan de 1818; ses résultats. 184
XLIV. Description du Port et de la Ville. 192
XLV. Des Environs; la Belle-Fille du Czar Pierre Beniouski. 199
XLVI. Mœurs des Habitans. 206
XLVII. Mœurs des Esclaves. 217
XLVIII. Société de la Table ovale. 226
XLIX. Passage de l'Ile de France à l'Ile Bourbon; arrivée à Saint-Denis. Danger que j'ai couru à l'Ile-de-France. Un aspirant

anglais me sauve d'une mort certaine. 231
L. Des Habitans. Arrivée à Saint-Paul. . . 240
LI. Description de l'Ile et du Volcan. 244
LII. Les Esclaves. 252
LIII. Départ de l'Ile Bourbon; arrivée dans la baie de Dampierre, presqu'île Péron, terre d'Endracht. 256
LIV. Entrevue avec les Sauvages. 260
LV. Nouvelle Entrevue avec les Sauvages; excursion dans la Presqu'île. 270
LVI. Anniversaire du départ de France. . . . 275
LVII. Nouvelle excursion dans la Presqu'île, à l'occasion de l'absence de deux de nos amis. Souffrances qu'ils ont éprouvées. Je retrouve un de leurs pantalons. . 278
LVIII. Arrivée à Coupang, île de Timor. . . . 285
LIX. Description de la ville de Coupang et de l'île de Timor. Mœurs des Habitans. . 290
LX. Suite. 298
LXI. Suite. 301
LXII. *Idem.* Entrevue avec les Rois de Dao et de Rottie. Détails sur les Malais. . . . 304
LXIII. Suite. 309
LXIV. *Idem.* Détails sur Louis d'Amanoébang, septième Roi de Coupang; son courage, son indépendance. 312
LXV. Suite, et Entrevue avec l'Empereur Pierre. 316
LXVI. Départ de Coupang; je descends à Ombay avec MM. Gaudichaud, Gaimard et Bérard. 320
LXVII. Relâche à Diely. 329

LXVIII. Description de Diely et de ses environs. . 335
LXIX. Détails sur les Moluques, et sur Amboine en particulier. 339
LXX. Suite. 343
LXXI. Visite à l'île de Pisang. 348
LXXII. Arrivée à Ravvack et à Waigiou; détails sur ces deux endroits et sur leurs habitans. 352
LXXIII. Visite du Roi de Guébé à bord du bâtiment. 361
LXXIV. Entretien avec le Roi de Guébé; départ de Ravvack. 366
LXXV. Mort de M. Labiche, Lieutenant en second. 369
LXXVI. Arrivée aux îles Mariannes; description du village d'Humata à Guham. . . . 370
LXXVII. Description de Guham, Toupoungan, Assan, etc. 377
LXXVIII. Description d'Agagna, capitale de l'île de Guham. 382
LXXIX. Mœurs et Usages des Habitans. 388
LXXX. Du Gouverneur de Guham. 392
LXXXI. Des Établissemens publics d'Agagna; de l'Éducation des Jeunes Gens. 399
LXXXII. Du Langage des Habitans et de leur Costume. 403
LXXXIII. De leur Religion. 407
LXXXIV. Voyage particulier entrepris sur les *pros* des Carolins, avec mes amis Gaudichaud et Bérard. 414
LXXXV. Traversée d'Agagna à Rotta; détails sur

les Carolins; mon canot chavire; je dois la vie à un Roi qui vient me chercher presqu'au milieu des brisans. . . 419
LXXXVI. Description de Rotta et de ses environs. 427
LXXXVII. Arrivée à Tinian. Description des restes d'antiques Monumens qui se trouvent dans l'île; nous en découvrons de nouveaux; Retour à Agagna. 436

FIN DE LA TABLE DU PREMIER VOLUME.

1

40

THE NEW YORK PUBLIC LIBRARY
REFERENCE DEPARTMENT

This book is under no circumstances to be taken from the Building

Form 410

B'D JUN 19 1919